

John Adams
Library.

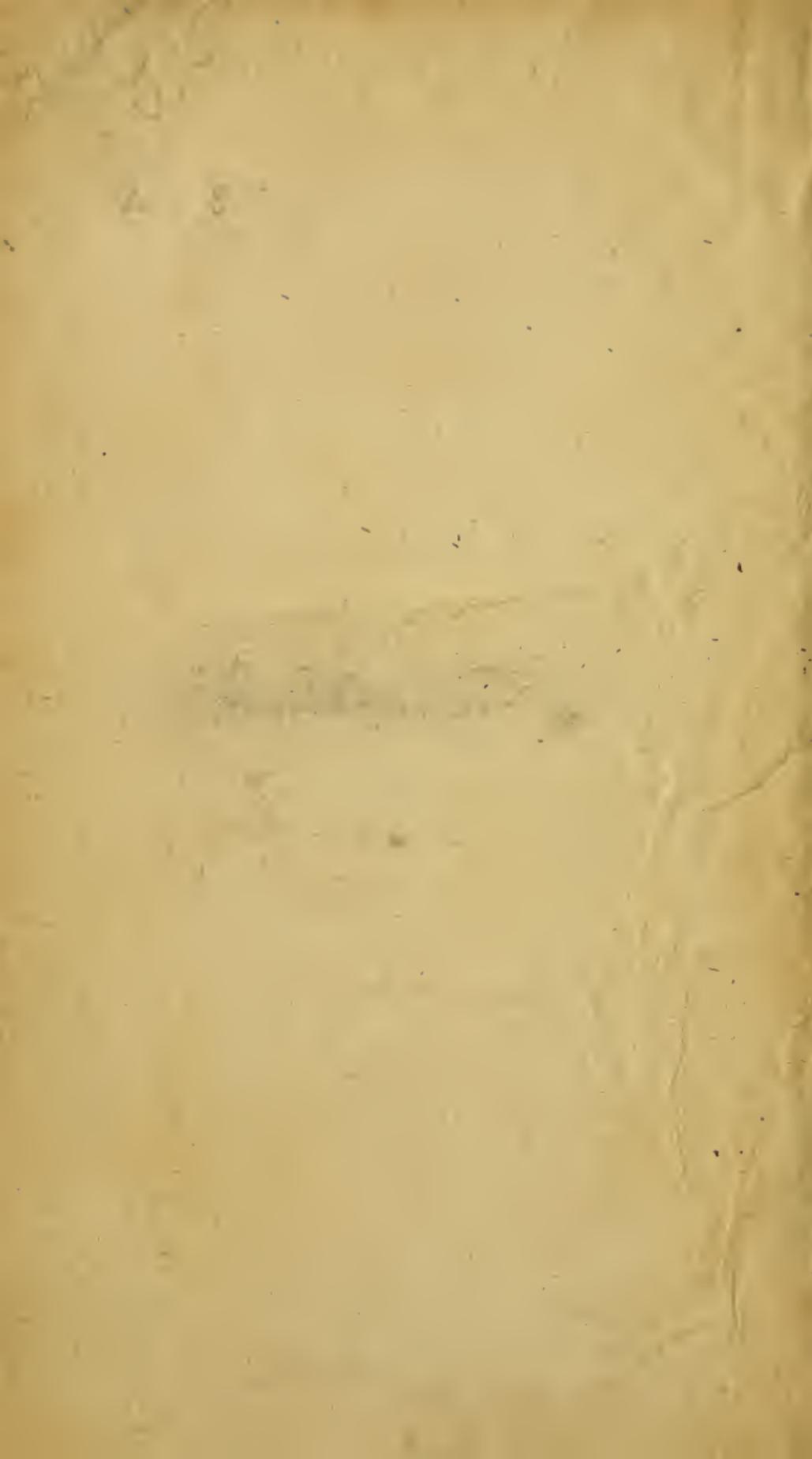


IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o.
★ Adams ★
133.3
v.5





LE
THEATRE
DES
GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS;
Chez les Libraires Associés;

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

* Adams

133.3

v. 5

Prof. B. Brown, University of

Chicago, Ill. 60607, U.S.A.

T A B L E

*Des Pièces contenues dans le
Tome V.*

LES BACCANTES,	page 1
LES HERACLIDES,	45
HELENE,	37
LON ,	127
HERCULE furieux ,	177
HERCULE furieux de Seneque ,	215

III. P A R T I E.

DISCOURS SUR LA CO- MEDIE,	247
OBSERVATIONS PRE- LIMINAIRES,	336
FASTES DE LA GUERRE DU PELOPONNESE,	345
<i>COMEDIES D'ARISTOPHANE suivant les dates de leur composition.</i>	
LES ACHARNIENS,	365

ij TABLE DES PIÈCES.

LES CHEVALIERS, 404

LES NUÉES, 446

LES GUESPES, 526





L E

THEATRE DES GRECS.

LES BACCHANTES,
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.



VIDE * dans le troisiéme
Livre de ses Métamorphoses
a décrit fort en détail l'arri-
vée de Bacchus à Thèbes,
l'aventure de Penthée, & sa mort cau-
sée par sa mere & par sa sœur qui le
mirent en pièces. C'est le sujet de cette

* La Fontaine a imité ce morceau : voyez
les Filles de Minée.

Tome V.

A

2 LES BACCHANTES,
Tragédie dont le caractère est fort différent des autres d'Euripide.

Elle tient quelque chose du Spectacle Satyrique, si elle n'en est pas un, aussi bien que le Cyclope. * Il est vrai que dans les *Bacchantes* il n'y a point de Satyre qui joue; mais cette pièce peut n'en être pas moins ce qu'on appelloit autrefois une pièce Satyrique, puisque dans l'une & l'autre espèce le sujet roule également sur l'éloge de Bacchus & du vin, outre que les Bacchantes animées de la fureur que leur inspire ce Dieu, sont des personnages qui suppléent en quelque manière à la liberté des Satyres. Les Corybantes ont pû également donner lieu à ces sortes de Pièces. D'un autre côté l'on ne trouvera pas dans les *Bacchantes* les mêmes bouffonneries ni la même liberté de paroles qui regnent dans le Cyclope, & qu'il n'est pas permis d'exposer. Ainsi quelque nom qu'on veuille donner à cette Pièce, (car ce seroit une pure question de nom,) je n'insiste pas sur ma conjecture; & je me borne à dire que le Poëme des Bacchan-

* Voyez le Discours sur le Spectacle satyrique, & la Pièce nommée *le Cyclope* à la fin du Tome VI.

TRAG. D'EURIPIDE.

tes se raproche de ceux qui furent l'origine de la Tragédie. En effet, il ne s'agit d'un bout à l'autre que de Bacchus, & les Chœurs ne célèbrent que lui. On verra assez que ce Poëme n'en est pas meilleur, & que la Tragédie ne devint bonne, qu'à mesure qu'elle sçut s'éloigner de l'objet qui lui avoit donné la naissance, pour y substituer de plus nobles sujets. On n'y revenoit apparemment que pour célébrer les Fêtes de Bacchus; & je crois pouvoir conjecturer plausiblement que le Poëme en question fut fait & joué dans cette conjoncture, aussi-bien que le *Penthée* d'Eschyle qui est perdu.

Les Personnages d'Euripide sont le nouveau Dieu Bacchus, Penthée Roi de Thèbes, le Devin Tirésias, Cadmus pere de la Reine Agavé mere de Penthée, Agavé elle-même, deux ou trois Officiers, & un Chœur de Bacchantes. La Scène est dans le vestibule du Palais de Penthée.

ACTE PREMIER.

Bacchus dit d'abord ce qu'il est, d'où il vient & quel est son dessein. Fils de Sémélé Princesse Thébaine que son

4 LES BACCHANTES ,

amant Jupiter foudroya , il en fait remarquer le sepulchre dans une chapelle voisine du Palais & entourée de vignes. Il a quitté les Lydiens , les Phrygiens , les Perfes , les Bactriens * , les Médes † , l'Arabie ¶ heureuse où il a établi son culte , & il arrive pour la première fois dans la Grèce afin d'y faire reconnoître son pouvoir & sa divinité. Il vient en effet d'y manifester sa puissance par une vengeance bien marquée de l'insulte qu'il a reçue. Les sœurs même de Sémélé lui refusoient l'honneur d'être aimée de Jupiter , & par une raillerie aussi sanglante pour le fils que pour la mere , elles vouloient que leur sœur abusée eût été le jouet d'un mortel qui s'étoit dit Jupiter , & que ce Dieu en eût puni Sémélé par le feu céleste. Bacchus outré de cet affront a versé une fureur divine dans le sein des Princesses

* L'ancienne Bactriane étoit une Province de Perse , entre la Margiane , la Scythie , l'Inde , & le pays des Massagetes.

† Médie , Royaume d'Asie , différent de la Perse. Les anciens ne laissoient pas d'appeller les Perfes du nom de Médes.

¶ Arabie heureuse grande Province de l'Asie entre la mer Rouge & le Golfe Persique. Elle est bornée au midi par l'Océan.

& des Dames Thébaines ; de maniere qu'elles font forties de Thèbes couvertes de peaux de bêtes, le Thyrsé à la main, & la couronne Bacchique en tête, pour aller célébrer les Bacchanales dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition le Dieu veut apprendre aux Thébains à le respecter, & particulièrement à Penthée qui refuse de le reconnoître en qualité de Dieu. Pour accomplir sa vengeance, il ordonne à une troupe de femmes étrangères qui l'entourent, (ce sont ses Prêtresses) de mener des danses Phrygiennes, avec leurs tambours de basse, à la porte même du Palais, afin d'éprouver quel iera le procédé des Thébains, à la vûe de ces cérémonies en l'honneur du Dieu de la treille. Pour lui il se retire un moment pour aller trouver les Bacchantes Thébaines sur le Mont Cithéron.

Tout cela annonce une cérémonie sacrée, & confirme mon opinion sur la destination de cette Pièce aux Fêtes de Bacchus, & de quelques autres à d'autres solemnités. Car comme le Théâtre devoit son origine à la religion, la religion rappelloit le Théâtre à son origine. En effet, la seconde Scène d'Eu-

6 LES BACCHANTES ;

ripide, qui est l'Interméde du Chœur ; n'est qu'une hymne plus que Pindarique en l'honneur de Bacchus. Le Chœur impose un religieux silence aux assistans, écarte les profanes, & déclare qu'il ne veut chanter désormais que Bacchus. Dès la première Strophe on relève le bonheur de quiconque est véritablement initié dans les mystères de ce Dieu & de Cybele : car on les réunit toujours, & ce sont des Phrygiennes qui parlent, c'est-à-dire, des Prêtresses de l'une & de l'autre Divinité, & par conséquent imitatrices des Corybantes.

„ Heureux, disent-elles, ceux qui,
 „ sanctifiant leur vie & se consacrant
 „ par un culte si beau, sçavent les se-
 „ crets des Orgies sacrées, la manière
 „ d'agiter le Thyrsé, & l'art de se cou-
 „ ronner de lierre pour honorer Bac-
 „ chus ! „ On invite à grands cris les
 Bacchantes à le conduire de Phrygie dans
 la Grèce. C'est le but de ce Poëme, &
 tout retentit des noms de *Denis*, & de
Bromien, jadis si chers au bon Ronfard.

Dans le second couplet on remonte jusqu'à la naissance du fils de Sémélé. On y dit qu'elle fut foudroyée par la jalousie de Junon, & que Jupiter sauva son fruit qu'il enferma dans sa cuisse en la recousant de fil d'or.

TRAG. D'EURIPIDE.

Dans le troisiéme , on enseigne aux Dames Thébaines quels sont les ornemens qui conviennent à des Bacchantes. On les anime à s'en revêtir & à donner un exemple de fureur Bacchique ; exemple si efficace (ajoute-t-on) que bientôt toute la Grèce sera saisie de cette contagieuse fureur.

Au quatriéme , on attribue nettement aux Corybantes l'origine des Orgies de Bacchus. C'est à ces Prêtres de Cybele , dit-on , qu'est due l'invention du tambour nommé depuis tambour de basque , & des airs de la flûte Phrygienne. Les cérémonies de Cybele sont devenues celles de Bacchus.

L'épode , ou le dernier couplet , est une description fort animée de la marche des Bacchantes , ou plutôt de leur course rapide par les montagnes & les forêts , de leur maniere de vivre durant cette folie sacrée , des viandes crues & sanglantes dont elles se nourrissent , des acclamations d'Evoé , & de choses pareilles. On y représente la terre par où elles passent à la suite de Bacchus , comme un pays heureux d'où coulent le lait , le vin & le miel. On y peint ce Dieu portant en main une torche qu'il branle en courant pour servir de guide à ses

Prêtresses, qu'il anime du geste & de la voix. Il semble qu'on les voye voler çà & là, les cheveux épars, & l'œil enflammé, dès qu'elles ont entendu la voix de leur chef: car on y fait parler Bacchus avec un désordre que Ronfard eût mieux exprimé autrefois qu'on ne peut le faire aujourd'hui. Nous sommes en effet arrivés, ou peu s'en faut, au point où l'antiquité n'est qu'un songe.

Tel est le canevas de cette hymne, sur lequel je me suis un peu étendu, pour montrer le génie de ce Poëme si différent des autres d'Euripide. A la vérité c'est une Tragédie, & une Tragédie conduite comme celles du même Auteur; mais son sujet & le tour de plusieurs Scènes, me portent de plus en plus à croire que c'est une Tragédie sacrée, dont la représentation se faisoit dans la joye des Fêtes de Bacchus.

Le Devin Tirésias (soit le même, soit autre que dans l'Œdipe & les Pièces qui le concernent) arrive & demande à voir Cadmus fils d'Agenor. Ce Cadmus est le fondateur de Thèbes. Sa vieillesse l'avoit déterminé à remettre le timon de l'Etat entre les mains de Penthée, fils de sa fille. Tirésias &

lui frappés de la même fantaisie pieuse que les Bacchantes , s'étoient donné parole de les imiter , malgré leur grand âge , afin d'autoriser par un exemple fameux le culte de Bacchus dans la Grèce.

Cadmus sort de son Palais , déjà tout équipé en buveur , couronné de lierre , & revêtu de peaux de cerf marqueté , pour honorer , dit-il , le fils de sa fille devenu Dieu. Tirésias est équipé de la même manière ; mais leur embarras est le poids de l'âge , & de plus Tirésias est aveugle. Il faut , à en croire les Poëtes qu'il ait été long-tems aveugle & long-tems vieux , puisqu'il n'est point de Pièce sur Thèbes où il ne joue son personnage sous cette double qualité.

Malgré ces obstacles le vieux Devin ne veut point de char. Il lui suffit que Bacchus & Cadmus lui servent de guide , & le nom seul de Bacchus le rajeunit. Cela est traité fort sérieusement & avec un respect très-religieux. Mais il n'est pas possible d'appriivoiser nos idées avec des superstitions , qui , malgré tous nos efforts , ne peuvent nous paroître que ridicules , témoins les tournoyemens des Derviches Turcs. Ceux-ci , pour être nos contemporains , n'en sont

pas moins risibles sur nos Théâtres ; quand on y expose leurs cérémonies , comme dans le *Bourgeois-Gentilhomme*. Malgré la ressemblance de mille ans & de mille lieues également propres à attirer le respect du spectateur , Racine se seroit bien gardé de nous peindre les superstitions des Moïquées , comme il a représenté les intrigues du Serrail. Or on doit juger des cérémonies Grecques , comme des Turques par rapport à nous. L'on passera bien celles qui ont quelque chose d'auguste , comme les sacrifices : mais pour les Orgies Bacchiques , comment les passerions-nous , surtout à deux vieillards vénérables par leur âge & leur rang , qui se disposent d'un grand sérieux à danser & à courir en masque ? Eux-mêmes dans Euripide , aux yeux des Athéniens , sont obligés de prévenir l'objection qu'on leur peut faire sur la disproportion qu'il y a entre la vieillesse & l'ivresse de leurs danses. Mais Bacchus ne mérite pas moins l'hommage des vieillards que des jeunes gens. Voilà leur réponse ; & ils croient que l'on doit s'en payer.

Sur ces entrefaites arrive Penthée , il s'étoit absenté de Thèbes depuis quelques jours. Il entre fort courroucé des

nouvelles qu'il vient d'apprendre & de l'équipée des Dames Thébaines. Il en a rencontré une partie à son retour, & il les a jettées dans les prisons. Il assure que sous le pieux prétexte d'honorer Bacchus, il a appris qu'elles se livroient à des excès de vin & de débauche qui l'ont fait frémir d'horreur. Il jure qu'il punira du même traitement sa mere Agavé & les Princesses. Enfin sur les bruits qu'il a entendus il attribue cette folie universelle à un jeune imposteur (c'est Bacchus) qui a fasciné tous les yeux, & enyvré tous les esprits du culte de je ne sçai quelle Divinité dont il emprunte le nom. Il traite ce Dieu d'une façon très-cavaliere, & il ne se propose rien moins que de le faire pendre.

Aussi-tôt il apperçoit Cadmus pere d'Agavé, & le Devin Tirésias dans l'équipage que j'ai dit. Il ne peut s'empêcher de leur reprocher en face une action qui les deshonore à ses yeux. Il l'impute à la foiblesse de l'âge. Il entreprend de leur faire quitter ces ornemens indignes de leur rang. C'est surtout contre Tirésias qu'il s'emporte, parce qu'il le regarde comme l'auteur de cette extravagance; auteur intéressé, ajoute-t-il, qui veut tirer parti des fêtes

nouvelles, qu'il prétend établir en l'honneur d'un nouveau Dieu. A ce reproche sanglant il joint même des menaces, & il ne lui épargne les fers & la prison, qu'en faveur de son grand âge. La principale raison de Penthée, c'est que ces cérémonies lui paroissent pernicieuses, & que les festins & les débauches de vin qui en font l'ame, sont à son gré des pièges pour l'innocence. Son raisonnement est très-sensé : aussi ne voyoit-il pas que tout ce qui se passoit alors n'étoit qu'une punition que Bacchus tiroit des mépris de Penthée & des Thébains : c'est pourquoi l'on verra dans la suite que les discours du Roi sont regardés comme autant d'impietés, qu'il payera bien cherement.

Le Chœur en effet se récrie d'abord. Il est effrayé de cette harangue qui lui semble également injurieuse aux Dieux, à Cadmus, & à Echion pere du Roi. Tirésias prend la chose avec plus de sang froid, & commence son discours par des sentences qui tendent à montrer que Penthée a parlé d'une maniere éblouissante, mais sans raison. Puis il relève la grandeur du Dieu Bacchus, & il prédit combien il sera un jour révééré dans la Grèce. Il fonde sa prédiction sur ce que

Cérès & Bacchus font les deux divinités les plus nécessaires à la vie. L'une fournit du bled , l'autre du vin. Le vieillard fait l'éloge de cette liqueur, comme d'une chose qui ne lui est pas indifférente. » Le vin , dit-il , charme les soucis , & procure avec le sommeil l'heureux oubli des maux ; bien si doux pour les hommes. »

A l'égard de l'aventure de Bacchus caché dans la cuisse de Jupiter , jusqu'à ce qu'il arrivât au terme des neuf mois * , Tirésias explique cette énigme : ce qui montre bien que les Payens ne prenoient pas leurs fables à la lettre ; mais seulement comme des symboles , qui cachoient toutefois d'autres erreurs , ou du moins une ignorance assez commune des véritables idées de la Divinité. Il dit que cela ne signifie autre chose , sinon que Jupiter voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon , le plaça dans un nuage d'air , où il le mit comme en ôtage. C'est ici un pur jeu de mots qui ne sçauroit s'exprimer en François. Il roule sur les termes de

* Voyez la conclusion générale , à la fin du Volume VI.

partie d'air, * *d'ôtage*, & *de cuisse* qui ont quelque rapport en Grec. Eustathe dit que cette fable tira son origine d'une montagne des Indes nommée *Méros*, où fut élevé Bacchus. Le Devin, pour ne rien omettre de ce qui peut relever les cérémonies des Bacchanales, ajoute que la fureur qu'on y puise est prophétique, & que le vin dévoile l'avenir. Il est beaucoup plus vrai qu'il découvre le présent & le passé suivant le proverbe *in vino veritas*. Enfin à entendre Tirésias, Bacchus a quelque air du Dieu Mars. Il met souvent des armées en fuite.

Il n'est pas difficile de voir que tout cela est allégorique, & que les effets du vin étoient regardés comme autant d'attributs du Dieu Bacchus. Il est, ce semble, moins aisé de répondre à l'objection de Penthée sur l'abus qu'il craint des fêtes Bacchiques. Aussi Tirésias n'y répond il que légèrement. » La chasteté des femmes, dit-il, dépend de leur caractère. Les Bacchanales ne le changeront ni en bien ni en mal. »

* *αἴρος* misse, *μέρος* part, *ὄμηρος* ôtage. *Μέρος*, mont des Indes.

Cadmus se joint à Tirésias pour gagner Penthée , & pour l'engager à rendre à Bacchus les honneurs qu'il attend de la Grèce. Il le prend par l'intérêt même de l'amour propre. » Bacchus, dit-il , » (ne fût-il pas Dieu) doit être honoré » comme tel par ses proches. Il nous » touche de trop près , pour ne pas nous » intéresser à lui rendre des honneurs » divins. « Cadmus tâche enfin d'intimider le Roi par la crainte d'un sort semblable à celui d'Actéon , qui fut dévoré par les chiens de Diane , parce qu'il avoit eu la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser. Ovide apporte une autre raison du supplice d'Actéon.

Penthée , loin de se rendre aux raisonnemens , aux prières , & à la crainte , entre dans un grand courroux contre Tirésias , & pour le punir il donne ordre à ses Officiers de pénétrer de force dans la maison du Prophète , & de tout renverser sans épargner les couronnes & les ornemens sacrés. Il ordonne en même tems qu'on cherche avec soin le nouveau venu qui a infecté Thèbes de cette fureur Bacchique , & de le lui amener lié : Tirésias se contente de plaindre Penthée , sans lui prédire en-

core le malheur qu'il éprouvera ; & il s'en va accompagné de Cadmus pour prier le Dieu d'épargner Thèbes & son aveugle Roi.

L'on ne sçait pourquoi Penthée qui s'est si violemment emporté contre son ayeul , contre un prophète & contre l'étranger qu'il n'a point encore vû , ne dit rien à cette troupe de femmes qui composent le Chœur , & qui prennent hautement la défense de Bacchus. Est-ce une faute ? ou plutôt n'ignoroit-il point que ces femmes étoient des Bacchantes ? Il vaut mieux le croire ainsi ; puisqu'en effet le Chœur est devenu tranquille. Mais à peine Penthée est-il parti que ces femmes font l'Intermède sur les prétendus blasphêmes qu'elles viennent d'entendre. Leur morale est assurément bien moins sévère que celle de Penthée. Car elles font consister la sagesse , non à être trop sage , mais à sçavoir jouir du présent. Elles portent même leurs souhaits vers l'Isle de Chypre , demeure de Venus & des Amours , ou vers Paphos , ou vers le mont Olympe , asyle de Cupidon & des Graces. Là , disent-elles , on peut en liberté célébrer le Dieu Bacchus. Enfin tous leurs vœux paroissent tendre à unir Bac-

Bacchus & Cupidon ; morale d'Opéra voilée du prétexte de la piété.

A C T E I I.

Les Officiers de Penthée lui amènent Bacchus. Ils racontent avec étonnement que cet étranger s'est offert de lui-même à eux d'un air tranquille & serein ; que sa douceur les a désarmés ; & qu'ils ont obéi à regret. Ils ajoûtent un second prodige ; c'est que les Bacchantes emprisonnées par l'ordre du Roi ont vû tomber leurs fers , & les portes s'ouvrir ; qu'elles se sont retirées sans violence ; qu'enfin cet étranger est un homme extraordinaire qui remplit Thèbes de merveilles.

Penthée ne laisse pas de lui insulter. Il lui dit avec une raillerie amère qu'il est venu sans doute à Thèbes à dessein d'y faire des conquêtes ; mais qu'à en juger par ses graces & son air , il n'est rien moins que Héros. Il l'interroge sur sa naissance. Bacchus répond , sans toutefois se découvrir. Il se confesse Lydien & initié par Bacchus dans ses mysteres. Mais il refuse de les dévoiler. A l'égard des Orgies , il dit qu'elles sont célébrées par toutes les Nations , & qu'il vient les

introduire chez les Grecs. Sur le tems de les célébrer qui est la nuit, (tems plus sacré, dit Bacchus, parce que les ténèbres ont quelque chose d'auguste & de propre à répandre dans les cœurs une sainte horreur,) Penthée insiste & prétend que c'est un piège pour l'innocence du sexe. Le Dieu répond comme a fait Tiréfius, que le jour ou la nuit sont indifférens pour des cœurs corrompus. Le Roi s'emporte. Bacchus le traite d'impie, & plein d'une noble assurance il ne répond à ses menaces, qu'en lui déclarant qu'il sçaura bien échaper de ses mains & le punir. Le Roi ordonne qu'on le lie, & qu'on le mette dans un cachot. Il menace même les femmes de sa suite, c'est-à-dire le Chœur, d'une pareille destinée ou de l'esclavage. Pourquoi ne leur avoit-il rien dit dans l'Acte précédent ? Le Roi se retire aussi-tôt ; & ses Officiers emmènent Bacchus comme prisonnier d'Etat.

Cet Acte n'est presque, comme on le voit, qu'une simple Scène où Bacchus se joue de la colere & de la curiosité de Penthée. Le Chœur pour Intermède se plaint élégamment des Thébains en adressant la parole à leur fontaine Dircé.
» Pourquoi chassez-vous Bacchus ? Ah !

» un jour viendra qu'environnée de vi-
 » gnes vous rendrez des honneurs à ce
 » Dieu que vous traitez si inhumaine-
 » ment aujourd'hui. » Ces femmes
 prient les Dieux de confondre Penthée.
 Elles rappellent Bacchus à grands cris
 en quelque lieu qu'il puisse être. Car
 elles ignorent que l'étranger emprison-
 né par Penthée est le véritable Bacchus
 qui s'est rendu visible sous une forme
 humaine.

Leurs chants sont interrompus par
 une voix céleste. C'est Bacchus qui les
 appelle sans être vû. Incontinent la terre
 tremble, le Palais de Penthée est ébran-
 lé, & l'on en voit une partie s'écrouler,
 pour faire connoître la présence du
 Dieu, & pour punir le Roi par le même
 arrêt qu'il avoit prononcé contre Tiré-
 sias. Le Chœur devenu furieux par ce
 spectacle & par les cris de Bacchus,
 anime ce tumulte. » Brûlez, brûlez,
 » dit-il, le Palais d'un Roi impie. »
 La flamme brille en effet de toutes
 parts; & l'on fait remarquer au Spec-
 tateur qu'elle sort du tombeau de Sé-
 mélé offensée dans la personne de son
 fils.

A C T E I I I .

Cependant l'effroi l'avoit emporté sur la colere dans les cœurs des Bacchantes , & cette épouvante bacchique les avoit fait tomber presque pâmées. Bacchus reparoit à leurs yeux sous la forme de Lydien. Il les rassure. Surprises de revoir celui qu'elles avoient pris pour un homme ordinaire elles lui demandent avec une frayeur mêlée de joye , comment il a pû échaper des mains du Tyran. » Aisément , répond- » il. La fureur lui fascinoit les yeux , » & l'a trompé. » En effet , suivant le récit de Bacchus qui se donne toujours au Chœur pour un simple mortel ami de ce Dieu , Penthée avoit lié un taureau qu'il prenoit pour lui , tant il étoit transporté de courroux. Sur cela le Dieu Bacchus s'est emparé du Palais , & a ébranlé les colonnes. On a même cru voir un grand incendie. Penthée a volé pour éteindre le feu. Un spectre s'est présenté à ses yeux. Il l'a poursuivi l'épée à la main , comme si c'eût été Bacchus , & il va revenir , sans doute , avec la rage dans le cœur. Mais je le crains peu , ajoute le Dieu déguisé. Inconti-

« nent on voit Penthée moins affligé du
 désordre arrivé dans son Palais , que
 désespéré de la fuite de son captif. Eton-
 né de le revoir , il lui demande com-
 ment il s'est échapé. » Ne vous l'avois-
 » je pas prédit , répond-il , que Bacchus
 » me délivreroit ? Environnez-moi de
 » murs & de tours ; ce sera avec aussi
 » peu de succès. Mais non : écoutez cet
 » Officier qui vient : je ne fuirai pas. »

C'est un Berger qui arrive du Mont
 Cithéron pour raconter à Penthée les
 merveilles qu'ont opéré les Orgies des
 Bacchantes. Il témoigne toutefois quel-
 que frayeur. Il craint d'irriter un Roi
 facile à s'aigrir , & à s'emporter ; ce qui
 marque de plus en plus le caractère du
 Souverain de Thèbes. Penthée l'encou-
 rage & lui permet de parler librement.
 Il parle ; & son récit est un tissu de pro-
 diges incroyables , comme on va le voir.
 » Il menoit ses troupeaux sur le som-
 » met du mont Cithéron dès l'aurore.
 » Il apperçoit trois troupes de femmes.
 » Antinoé * mere de l'infortuné Ac-

* Lisez *Antonoe* dans Euripide & par-tout ailleurs : elle étoit fille de Cadmus , aussi-bien de l'Édi-
 qu'Agavé mere de Penthée. Le fameux Aristée teur.
 fils d'Apollon & de Cyrène étoit son époux,

» téon étoit à la tête de la première. La
 » seconde avoit pour chef Agavé mere
 » du Roi, & la troisième étoit conduite
 » par sa sœur Ino. Toutes étoient en-
 » dormies aux pieds des arbres, mais
 » avec beaucoup de modestie, & sans
 » nulle apparence de débauche de vin
 » ni rien enfin qui pût justifier les soup-
 » çons de Penthée. Agavé s'éveille la
 » première, & par des hurlemens, elle
 » dissipe le sommeil qui arrêtoit ses
 » Compagnes trop long-tems après l'au-
 » rore. Elles se frottent les yeux; elles
 » se levent. La bienfiance regne dans
 » toutes leurs manieres. (C'est ce que
 » le Berger fait sur tout observer pour
 » détromper le Roi.) Les plus jeunes
 » ne le cèdent point en modestie à cel-
 » les qu'un âge plus avancé rend plus
 » sévères. » Le Berger commence ici à
 » décrire leur toilette, qui est fort singu-
 » liere. » Ces femmes laissent d'abord
 » flotter leurs cheveux sur leurs épaules.
 » Elles se revêtent de peaux de cerf ta-
 » chetées & nouées légèrement. Elles
 » s'entourent la tête de serpens tout
 » vifs. Celles qui étoient en état d'al-
 » laiter leur enfant portent sur leur sein
 » les unes des chevreaux, d'autres des
 » louveteaux à qui elles présentent la

» mammelle. Toutes se couronnent de
 » lierre mêlé de branches de chêne &
 » de lézéron * fleuri. Une d'elles frappe
 » du Thyrsé un rocher. A l'instant il
 » en sort une source d'eau. Une autre
 » donne de sa torche sur la terre qui
 » s'ouvre aussi-tôt pour faire jaillir une
 » fontaine de vin. Celles qui préfèrent
 » le lait, en font sortir de terre en la
 » grattant. Les Thyrses même devien-
 » nent féconds entre leurs mains ; & le
 » miel en découle avec abondance. »
 Ces Thyrses, comme on sçait, n'étoient
 que des bâtons entourés de longs ra-
 meaux de lierre. Au reste tous ces pro-
 diges, surtout celui de la source d'eau,
 ont fait croire à bien des sçavans que
 le Bacchus des Grecs étoit Moyse mê-
 me dont ils avoient défiguré l'histoire,

* On peut douter si le *σμίλαξ* ou *μίλαξ* dont on parle ici, est le Liseron, autrement l'herbe aux Cloches, ou bien l'If. La raison de douter, c'est qu'EURIPIDE dans le premier Acte dit au même sens : *σμίλακε καλλιγερῶ*. Le Smilax au beau fruit. Or on sçait que le Liseron ne donne point de fruit ; mais que l'If porte des bayes rouges assez semblables aux grains du raisin *σμίλαξ* veut dire l'une & l'autre plante. Au moins falloit-il dire *liseron* & non pas *lézéron*.

Note
de l'Édi-
teur.

24 LES BACCHANTES ;
témoin le rocher frappé par la baguette
de ce Conducteur du peuple de Dieu.
Il n'est pas question de nous arrêter ici
à ces sortes de paralleles qui ne font
rien au but que nous nous proposons.

Le Berger continue , & dit que ses
Compagnons étonnés de ces prodiges
se sont rassemblés pour conférer leurs
pensées : qu'un d'entr'eux avoit proposé
de prendre ces Bacchantes & de les
amener au Roi , parce que ce seroit lui
rendre un service signalé : que la chose
étant résolue dans leur conseil , ils
avoient concerté l'exécution durant les
danfes bacchiques : que s'étant cachés
pour être spectateurs de ce bal , où tout
leur paroïsoit danser ; * la montagne
même & les bêtes féroces , ils s'étoient

* LONGIN chap. 13. de la traduct. de DES-
PRÉAUX , dit au sujet d'un morceau des sept
Chefs à Thèbes que nous avons cité , dans le
Tom. III. » Au reste , bien que ce Poète
» (ESCHYLE) pour vouloir trop s'élever ,
» tombe assez souvent dans des pensées rudes ,
» grossieres & mal polies , EURIPIDE néan-
» moins par une noble émulation s'expose quel-
» quefois aux mêmes périls : par exemple dans
» ESCHYLE ; le Palais de Lycurgue est émû &
» entre en fureur à la vûe de Bacchus : »

Le Palais en fureur mugit à son aspect.

jettés

Jettés tout-à-coup sur Agavé ; mais qu'elle avoit poussé un cri effroyable , & que ses Compagnes étoient accourues à son secours avec tant de férocité que tous les Bergers avoient fui : que les Bacchantes en fureur avoient assouvi leur rage sur un troupeau de taureaux. Il décrit ici un prodige plus merveilleux que ceux qu'on a vûs. Car , à l'en croire , on voyoit l'une traîner un taureau , l'autre mettre en pièces un de ces formidables animaux , & en jeter les membres épars. Tout le champ étoit jonché de leurs corps , & abreuvé de sang ; & tout cela se faisoit en un clin

Ou comme le veut Mr. DACIER ,

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.

» EURIPIDE employe cette même pensée d'u-
» ne autre maniere , en l'adoucissant néan-
» moins : »

La montagne à leurs cris répond en mugissant.

Ou selon Mr. DACIER :

La montagne s'ébranle & répond à leurs cris.

Il y a dans le Grec d'EURIPIDE , Πᾶν δὲ σάουεσάν τε
χευο' ἕρως. *Totus mons baccabatur simul.* EURI-
PIDE a voulu marquer l'ivresse , qui fait que
tout semble tourner ou s'ébranler.

d'œil. » Après cet exploit , les Bacchan-
 » tes semblables à une troupe d'oiseaux
 » volent d'un pied léger jusques dans
 » une plaine au bas du mont Cithéron ,
 » vers les villes d'Yfia , & d'Erythra , où
 » elles mettent tout à feu & à sang. Avi-
 » des de dépouilles , nul fardeau ne les
 » épouvante , pas même le fer & l'ai-
 » rain. Elles enlèvent jusqu'aux enfans.
 » Leurs têtes paroissent entourées de
 » flammes qui ne les consomment pas.
 » Les habitans prennent les armes. Leurs
 » traits s'émoussent, tandis que les Thy-
 » ses de celles-ci portent des coups cer-
 » tains & inévitables. En un mot , des
 » femmes remportent la victoire sur des
 » hommes , témoignage assuré de la
 » puissance du Dieu qui les protège &
 » qui combat pour elles. Victorieuses
 » elles retournent aux sources qu'elles
 » ont fait jaillir du sein de la terre. Elles
 » prennent un peu de repos , & lavent
 » le sang dont elles sont couvertes. Les
 » serpens même qui les environnent se
 » repaissent de ces gouttes de sang. »

Tout le narré du Berger, dont voici à
 peu près le tour , le porte à conclure que
 Penthée ne sçauroit se dispenser de re-
 cevoir dans ses Etats un Dieu si puissant
 qui opère de si grandes merveilles.

» N'eût-il donné aux mortels que le vin ,
 » ce présent seul mérite des autels pour
 » le bienfaicteur. Car fans le vin, ajoûte-
 » t-il , plus d'amour , plus de joie. » Ce
 mot scandaleux fait bien voir que la pié-
 té Grecque n'étoit pas toujours fort fé-
 vére en fait de morale , & que l'impiété
 de Penthée avoit quelque chose de plus
 vertueux. Cela me feroit presque penser
 que le caractere de cette Tragédie est
 celui d'un véritable Opéra , & qu'il y
 en a eû apparemment plus d'un modele
 dans l'Antiquité. En effet on voit tant
 de rapport entre nos Opéra & cette pié-
 ce , que cela seul pourroit servir à justi-
 fier ma pensée ; & d'ailleurs quel incon-
 vénient y auroit-il à croire que la Tra-
 gédie & l'Opéra eussent pris naissance
 en même-tems dans les hymnes compo-
 sées en l'honneur de Bacchus ? Cette an-
 tiquité de l'Opéra ne le rendra pas plus
 innocent à nos yeux , sur-tout tant que
 le vice paré des plus brillantes cou-
 leurs y triomphera impunément de la
 vertu.

Tout ce que le Berger vient de ra-
 conter ne sert qu'à enflammer davanta-
 ge le courroux de l'incrédule Penthée.
 Il est outré de l'insolence des Bacchan-
 tes ; & il regarde leur audace comme

une tache faite au nom Thébain , tache qu'il croit nécessaire de laver dans le sang. Son premier mouvement le pousse à arrêter par les supplices un mal si contagieux dès sa naissance. Il donne ordre d'assembler des Soldats pour aller châtier cette troupe insensée , & pour couper la racine du mal.

Le Berger revient à la charge , & lui remontre qu'il va s'armer contre un Dieu puissant & implacable. Quoi donc , reprend le Roi , deviendrai-je l'esclave du caprice de mes sujets ? Non , dit le Berger : je me charge moi de ramener les Bacchantes sans violence. Penthée paroît surpris de cette proposition. Il croit y entrevoir une trahison couverte , & un concert dans ses sujets à fouler aux pieds son autorité. Enfin , le Berger lui propose d'être témoin lui-même de ces Orgies.

Le Roi accepte ce parti ; & l'on voit par-là que sa raison commence à se troubler par le pouvoir secret de Bacchus. Car attaché à cette pensée qu'il a faisie tout-à-coup , il brûle d'un désir insensé de voir ces cérémonies qu'il déteste. On lui dit qu'il faut se déguiser comme les Bacchantes. Cette condition le choque d'abord ; mais l'envie de tout

voir & de se venger l'emporte. Il part avec le Berger , & Bacchus dit en le voyant partir : « Vas , malheureux , » tu cours à ta perte. » Il avertit le Chœur que Penthée va être privé de la raison , & que Bacchus qui le réduit en cet état l'exposera bien-tôt à la risée de son peuple sous un habit de Bacchante , afin de le punir de ses impiétés & de ses blasphêmes. Il prévient même une partie du dénouement. Car il dit nettement , que Penthée va être la victime de sa mere. « Alors , ajoûte-t-il , il avouera , mais trop tard , » que Bacchus est le plus doux & en même-tems le plus redoutable des Dieux. »

Les Bacchantes du Théâtre sont dans l'impatience de célébrer les Orgies sacrées & de dompter leurs ennemis , comme l'ont fait les Thébaines. De là , elles passent au souvenir de la punition qui menace Penthée. « Les Dieux , disent-elles , poursuivent » toujours les impies ; & le supplice » pour être lent n'en est pas moins » assuré. » Enfin , elles ne regardent comme heureux que ceux qui menent une vie tranquille & pieuse. C'est l'Ode de l'Intermede.

ACTE IV.

Penthée reparoit, mais dans un équipage bien différent de celui de Roi, & dans une situation d'esprit bien contraire à celle où il étoit auparavant. Bacchus l'appelle avec dérision, & dit qu'il croit reconnoître en lui une des filles de Cadmus. En effet, le Roi de Thèbes est revêtu de la longue robe, avec la ceinture qui l'entoure, & la relève. Il a sur la tête une espèce de mitre bacchique avec la couronne de lierre. Il porte sur le dos le manteau de peau mouchetée, & le Thyrsè en main* : *Quantùm mutatus ab illo!* Dans l'égarément d'esprit où il se trouve, » Je crois, s'écrie-t-il, voir deux Soleils » & deux Thèbes. » C'est ce bel endroit d'Euripide que Virgile a traduit ainsi presque mot pour mot :

Æneid. Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus
lib. 4. c. Et geminum Solem & duplices se ostendere Thebas.
 464.

Il semble même à Penthée que

* C'est à peu près l'habit d'une Suivante de Bacchus gravée à la fin du VI. Tome. Voyez le Cyclope.

Bacchus est un taureau armé de cornes ; & Bacchus lui répond , qu'il voit à présent très-juste , & qu'il mérite d'être associé aux partisans des Orgies. C'est que Bacchus avoit , suivant la Fable , l'ornement des taureaux , comme un symbole de sa force , & non pour une indice d'une certaine raillerie Françoisé , absolument inconnue aux Grecs & aux Latins.

PENTHÉE. Quel air me trouvez-vous ? celui d'Ino ou d'Agavé ?

BACCHUS. Je crois les voir elles-mêmes en vous voyant. Mais souffrez que j'arrange ces cheveux. Ce n'est pas ainsi que je les avois mis sous la coëffure qui vous ceint le front.

PENTHÉE. C'est en m'agitant comme vous l'avez-vû , dans une danse bacchique , que cette boucle s'est dérangée.

BACCHUS. Hé bien , c'est à moi de la rétablir dans son lieu , puisque je me suis chargé de votre ajustement. Levez donc la tête.

PENTHÉE. Prenez ce soin. Car je vous suis désormais dévoué.

BACCHUS. Votre ceinture flotte , & les plis de votre robe ne descendent pas avec grace jusqu'aux pieds.

PENTHÉE. Oui , de ce côté-ci. Pour l'autre , cela va bien.

BACCHUS. Ne me regarderez-vous pas comme ami , lorsqu'heureusement défabusé vous ferez témoin de la modestie des Bacchantes ?

PENTHÉE. Oui ; mais pour les imiter mieux , dois-je tenir le Thyrsé de la main droite ou de la gauche.

BACCHUS. C'est de la droite , en l'élevant en même-tems du pied droit. Je vous félicite d'avoir si promptement rappelé votre raison en ma faveur.

Cette Scène Comique montre trop que Penthée l'a perdue , la raison ; & il est assez étonnant qu'un Dieu joue sérieusement cette cruelle Comédie : je dis cruellement ; car la fin en doit être bien sanglante pour un Roi déjà déshonoré par l'état où l'a mis Bacchus. Ce Dieu a même la barbarie de parler de ses mains sa victime , pour lui ôter en même-tems le Sceptre , l'honneur , & la vie. Comment les Payens pouvoient-ils soutenir un pareil spectacle ? La Fable avoit pris le dessus. *

* Ils ne considéroient en ceci que la Fable , dont ils sentoient mieux l'allégorie que nous. Car il ne faut pas croire que ce détail fabuleux

Penthée étoit coupable à leurs yeux ; & il faut se monter à ces étranges idées , ou dire que les anciens n'avoient pas le sens commun. Alternative nécessaire , dont la seconde partie n'est pas soutenable après les grands traits que nous avons vûs d'eux.

Au reste , Penthée dit encore bien d'autres extravagances. Il demande s'il ne pourra pas enlever le mont Cithéron , & les Bacchantes ; question Pantagruelique : & on lui répond , qu'il le peut ; mais qu'il doit par pitié épargner cette demeure des Nymphes & de Pan. Cela détermine Penthée à se contenter d'user d'artifice pour surprendre les Bacchantes , tandis qu'elles seront endormies , ainsi que des oiseaux dans leurs nids. « Oui , dit malignement » Bacchus , vous les prendrez , si vous-même n'êtes pris. » Penthée porte la folie & l'égarément jusqu'à vouloir passer ainsi équipé au travers de toute

tel qu'il est exposé dans les Métamorphoses fût l'essence ou l'accessoire de leur religion. Ce n'étoit-là qu'une religion de Poësie , comme nous le ferons voir ailleurs. Ce qu'il y a de difficile , c'est d'allier le Paganisme réel avec les Fables qu'ils se permettoient sur les mêmes Dieux qu'ils adoroient,

34 LES BACCHANTES,
la ville pour faire voir qu'il ose seul
entreprendre une si belle action. Il avoit
oublié qu'avant sa manie, il avoit eû
honte de se déguiser en femme, & qu'il
vouloit du moins être conduit secrette-
ment sur le mont Cithéron. Le cruel de
cette bizarre cérémonie, c'est que Bac-
chus a l'inhumanité de lui dire « qu'il
» vole à un grand combat, qui le cou-
» vrira d'une immortelle gloire; &
» qu'il reviendra porté sur les bras de
» sa mere. Je veux vous conduire moi-
» même, ajoute-t-il, & nous ferons
» vainqueurs, aussi-bien que le Dieu
» Bacchus. »

Le Chœur congédie Penthée à peu
près de la même sorte, c'est-à-dire,
qu'il prie les Furies d'aller en foule ani-
mer les filles de Cadmus à massacrer ce
malheureux Roi devenu leur espion.
Le Chœur imagine même la chose
d'une maniere prophétique, comme
s'il la voyoit de ses yeux. « Agavé
» (disent ces femmes) appercevra son
» fils en embuscade. Incontinent elle
» criera à l'attentat, & les Ménades le
» sacrifieront à leur rage. » Cela est
étendu & vivement écrit, aussi-bien
que les vœux du Chœur qui semble
immoler Penthée par ses paroles,

tandis que les Bacchantes l'immolent en effet.

L'intervalle entre le projet & l'exécution est court. Un homme vient annoncer la mort de Penthée. Le Chœur en triomphe hautement & relève le pouvoir de Bacchus. L'Officier cependant fait en entier son récit, que j'abrege. « Penthée accompagné de ce » domestique & de l'étranger étoit ar- » rivé au mont Cithéron. Il se glisse » dans un petit bois afin de n'être pas » apperçu des Bacchantes qui étoient » dans une vallée prochaine. Là, elles » s'occupoient, les unes à parer leurs » Thyrses de nouvelles branches de » lierre, & les autres à chanter alter- » nativement des hymnes bacchiques » en dansant. Penthée qui ne les voyoit » pas assez à son gré, veut monter sur » une hauteur & grimper sur un arbre. » Mais l'étranger lui épargne une par- » tie de la peine. Il saisit une des bran- » ches les plus élevées d'un chêne, la » plie sans effort jusqu'à terre, & » ayant placé le Roi, il l'élève dou- » cement jusqu'en haut. Mais, dit » l'Officier, il est plutôt vû des Bac- » chantes qu'il ne les voit. Pour l'é- » tranger, il disparoît comme un éclair.

» A l'instant , on entend un cri dont
» le son imitoit la voix de Bacchus.
» *Cheres Compagnes , je vous livre le*
» *traître qui se rit de nos Orgies. Ven-*
» *gez-moi , vengez-vous.* Un feu sacré
» brille aussi-tôt & s'éleve de la Terre
» aux Cieux. Les vents se taisent : l'air
» est tranquille ; les feuilles ne sont
» plus agitées : & un silence religieux
» regne dans les bois d'alentour. Les Bac-
» chantes qui n'avoient entendu qu'à
» demi les premiers cris , jettent les
» yeux de toutes parts , & animées par
» une seconde voix , elles reconnois-
» sent le signal de Bacchus leur maî-
» tre. Plus promptes que le vol des
» colombes , on les voit accourir tou-
» tes , Agavé & ses sœurs à leur tête ,
» à travers les rochers & les torrens ,
» comme si le Dieu les eût poussées de
» son souffle puissant. Au milieu de
» leur course , elles voyent Penthée.
» Elles s'arrêtent , leur fureur redouble :
» les pierres volent sur ce malheureux
» Roi. Les Thyrses même lancés avec
» force tiennent lieu d'autres armes.
» Mais en vain Penthée se défendoit
» par sa situation. Enfin , elles se met-
» tent à déraciner l'arbre. Agavé les y
» excite. Prenons, s'écrie-t-elle , ce pro-

» fane témoin de nos myfteres secrets ,
» & gardons qu'il ne les révele. Tou-
» res mettent la main à l'œuvre. L'ar-
» bre après plusieurs fecouffes est ren-
» verfé ; Penthée tombe avec lui. Il
» veut fe dérober au fort qui l'attend.
» Il quitte la mitre qui lui couvre le
» front ; pour tâcher de fe faire con-
» noître à fa mere. Il a recours aux
» fupplications : O ma mere , recon-
» noiffez votre fang. Mon erreur me
» coûteroit-elle la vie , & la perdrois-
» je par vos mains ? L'écume coule des
» lèvres d'Agavé. Ses yeux fanglans
» roulent d'une maniere horrible. Rem-
» plie du Dieu Bacchus , elle n'entend ,
» elle ne voit rien , elle n'eft plus me-
» re. Agavé loin de sentir fes entrail-
» les émûes , abbat Penthée , & lui
» prenant un bras , elle le détache &
» l'enleve fans prefque aucun effort.
» Bacchus lui infpiroit une force fe-
» crette. Ino de fon côté déchire cet
» infortuné Prince. Antinoé & toute la
» troupe l'entoure & s'élançe fur lui
» avec des cris épouvantables. Il a gé-
» mi tant qu'il a eû un refte de vie :
» mais fon fupplice a peu duré. Mis en
» piécés dans un instant , à peine fon
» corps a-t-il fuffi à la rage de ces Fu-

» ries. Ses membres font dispersés çà &
 » là. Agavé porte la tête attachée à son
 » Thyrsé : gage affreux , qui va lui
 » coûter bien des larmes. »

L'Officier ajoûte , qu'elle revient au Palais chargée de ce triste trophée , & que pour lui il va se retirer , pour n'être pas encore témoin de cet horrible spectacle. Il conclut qu'il faut craindre & honorer les Dieux ; & il s'en va. Pour le Chœur , il triomphe de joye en apprenant la victoire de Bacchus & la mort de Penthée.

A C T E V.

Agavé paroît sur la Scène avec les restes de son fils qu'elle prend pour un lion déchiré de ses mains. Elle vante cette victoire aux Bacchantes Phrygiennes , qui ont la cruauté de l'en féliciter. Cette Princesse qui n'est pas revenue de son enthousiasme bacchique , les invite au festin où elle veut leur servir cette proye. Elle soupire après le moment où elle recevra le compliment de Penthée sur cet exploit , dont elle veut lui faire hommage dans la joye du festin. Ce qu'il y a d'horrible , c'est que cette équivoque ne laisse

pas d'être longue. Car le Chœur prie Agavé de faire voir sa proye aux Citoyens ; & Agavé les appelle pour être les spectateurs de son triomphe. Elle appelle en même tems derechef Cadmus & Penthée , en montrant de toutes parts la tête du lion qu'elle croit avoir dompté.

Cadmus arrive suivi de ses Officiers , & chargé de quelques restes de son petits-fils , qu'il vient de recueillir lui-même sur le mont Cithéron. Il y étoit allé , comme on sçait ; mais dans un autre espoir que celui d'y trouver Penthée déchiré. Il vient de rencontrer ses deux filles Ino & Antinoé encore furieuses , & il retrouve Agavé leur sœur dans le même état. « Jouissez ,
 » mon pere s'écrie-t-elle : jouissez du
 » plaisir d'avoir mis au monde des filles
 » aussi capables que nous de signaler
 » votre nom , & de quitter l'éche-
 » veau pour de nobles exploits. C'est
 » moi sur-tout , que vous devez féli-
 » citer , en voyant le prix de mon
 » courage. Je l'apporte à vos pieds.
 » Recevez cette tête pour la suspendre
 » dans le Palais , & fier du triomphe
 » de votre fille , faites un festin pom-
 » peux pour vos amis. Car enfin , pou-

» vez-vous ne pas goûter une joye bien
 » flatteuse , quand vous nous voyez
 » après un si grand exploit ? »

CADMUS. O douleur sans mesure !
 O Dieux , il me manquoit de voir que
 mes filles fussent coupables de cet exéc-
 rable attentat ! Cruelle , à quel sacri-
 fice invitez-vous les Dieux ? A quel
 festin m'invitez-vous moi-même avec
 les Thébains ? Malheureuses filles , &
 trop malheureux pere ! O Bacchus , que
 ta vengeance est juste , mais qu'elle est
 terrible ! Tu n'as pas épargné ton pro-
 pre sang.

AGAVÉ. La vieillesse est toujours
 austere. La tristesse est son appanage.
 Puisse au moins mon fils me ressem-
 bler , & marcher sur les traces d'une
 mere belliqueuse ! Mais hélas , il ne
 sçait que braver les Dieux. O mon pe-
 re , avertissons-le sérieusement de don-
 ner moins à sa dangereuse Philosophie.
 Mais où est-il ? Que ne l'appelle-t-on
 pour prendre part à ma gloire.

CADMUS. Ah , que vous ferez tou-
 tes à plaindre , quand vous connoîtrez
 vos maux ! Que ne pouvez-vous de-
 meurer dans l'heureuse erreur où je
 vous vois !

AGAVÉ. Quoi donc , quel mal avons-
 nous fait ?

CADMUS. Levez les yeux au Ciel ,
Madame.

AGAVÉ. Hé bien !

CADMUS. Paroît-il le même à vos regards ?

AGAVÉ. Il me paroît plus serain que jamais.

CADMUS. Ah , vous n'êtes pas encore rendue à vous-même.

AGAVÉ. Moi ? Je ne comprends rien à vos paroles. Je m'apperçois seulement que mes sens se calment peu à peu.

CADMUS. Ecoutez donc & répondez.

AGAVÉ. Revenue à moi il ne me souvient plus de tout ce que je viens de vous dire.

CADMUS. Qui vous ai-je donné pour époux ?

AGAVÉ. Echion , cet homme né des dents du serpent de Mars.

CADMUS. Quel gage de votre hymen en avez-vous reçu ?

AGAVÉ. Penthée. Mais à quoi tend ce discours.

CADMUS. Voyez donc ce que vous portez entre vos bras.

AGAVÉ. C'est la tête d'un lion redoutable. Croyez-en mes compagnes.

CADMUS. Encore une fois , jetez les yeux sur cet objet. Un regard ne vous coûtera pas.

AGAVÉ. (*reconnoissant la tête de Penthée.*) Ah Ciel !

CADMUS. Voilà le lion que vous avez égorgé.

AGAVÉ. Ah , Penthée !

CADMUS. Hélas , vous le reconnoissez trop tard.

AGAVÉ. Qui l'a tué ? Comment est-il tombé entre mes mains ?

CADMUS. Affreuse vérité , faut-il porter ton flambeau dans son esprit ?

AGAVÉ. Parlez , mon pere. Je frémis : mon cœur est agité : n'importe , expliquez-vous.

CADMUS. C'est vous & vos sœurs qui l'avez tué.

AGAVÉ. Dieux ! Mais où ? Est-ce dans le Palais ? Est-ce ailleurs ?

CADMUS. Au lieu fatal où fut déchiré Actéon.

AGAVÉ. Hé , qui attiroit mon malheureux fils sur le mont Cithéron ?

CADMUS. Le désir de braver Bacchus & vos cérémonies.

AGAVÉ. Et comment nous y sommes-nous transportées nous-même ?

CADMUS. Par une fureur bacchique

qui a faisi toute la ville aussi-bien que vous.

AGAVÉ. Ah , Bacchus , c'est donc toi qui m'as perdue ?

CADMUS. Vous l'aviez offensé.

Agavé demande où est le corps de son fils ? Cadmus dit qu'il en a avec peine rassemblé tous les restes sanglans. Il blâme l'impiété de Penthée ; il le plaint, il le pleure ; il voit les suites funestes de sa mort. Contraint de s'exiler exposé aux derniers malheurs avec ses filles, il gémit sur le renversement de sa fortune & de son Thrône. Le Chœur même lui donne des pleurs. Enfin , l'on voit paroître le Dieu Bacchus qui se déclare l'auteur de tous ces maux. Il annonce à Cadmus sa destinée, c'est-à-dire, un bannissement, des courses en Illyrie, * des conquêtes, & sa métamorphose en serpent, en un mot, ce que décrit élégamment Ovide au quatrième Livre des Métamorphoses, vers 562.

* Illyrie, grand pays de l'Europe, borné anciennement au Nord par les deux Pannonies, au Couchant par l'Istrie, au Midi par la mer Adriatique, & au Levant par la haute Mysie & la Macédoine.

44 LES BACCHANTES, &c.

Le pere & la fille à la vûe de tant de malheurs s'abandonnent aux plaintes ; & contraints de se séparer, l'un pour quitter entièrement la Grèce, l'autre pour sortir de Thèbes avec ses sœurs, ils se font les plus tendres adieux. Agavé incertaine du lieu qu'elle choisira pour son asyle, est du moins résolue d'aller si loin qu'elle puisse perdre de vûe le mont impur de Cithéron, qu'elle a arrosé du sang de son déplorable fils.

LE CYCLOPE, Pièce Satyrique.

Ce seroit ici son lieu, suivant l'ordre des Editions. Mais j'ai cru devoir le rejeter à la fin du sixième Volume.



L E S

H E R A C L I D E S ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

CETTE pièce est assez semblable pour la disposition des faits à celle des *Suppliantes*, & à celle d'*Hercule furieux*, quoique l'histoire en soit fort différente : car il s'agit ici des enfans d'Hercule. Mais de part & d'autre ce sont des personnes réduites à la dernière affliction, qu'on dérobe à la poursuite de leurs ennemis. Eurystée, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui. Il poursuivit les enfans de ce héros de climats en climats, & jusques dans le sein de la Grèce, c'est-à-dire, à Athènes. Ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel. * Les Athé-

* C'étoit l'autel de Jupiter. Ils avoient recours à ce Dieu pour contrebalancer Junon, qui avoit animé Eurysthée contre Hercule & sa race, parce qu'Hercule étoit né d'un commerce furtif de Jupiter avec Alcmene.

niens prirent leur défense ; & Eurystée fut la victime de la vengeance qu'il se préparoit à faire tomber sur eux.

A C T E U R S .

Iolas. Coprée , envoyé d'Eurystée. Démophon , Roi d'Athènes. Acamas , son frere , personnage muet. Macarie , fille d'Hercule. Alcmene , mere d'Hercule. Un esclave. Un Officier , Eurystée , Roi d'Argos. Chœur.

A C T E P R E M I E R .

Iolas. Ecuyer d'Hercule & son parent se montre au milieu d'une troupe d'enfans en bas âge. Ils environnent un autel de Jupiter. Ce spectacle fait d'abord connoître une partie du sujet. Iolas prend la parole & explique le reste en forme de monologue. « Qu'un
 » homme , dit-il , qui n'aime que lui-
 » même , est odieux ! La nature & l'é-
 » quité veulent qu'on se sacrifie pour
 » ses proches. C'est cette loi naturelle
 » qui me fit quitter Argos & toutes les
 » douceurs de la vie , pour m'associer
 » aux travaux d'Hercule. C'est elle qui
 » m'engage à veiller au salut de ses

„ enfans , fans songer que j'ai besoin
 „ moi-même d'un libérateur. Hélas , à
 „ peine Hercule est-il monté aux Cieux,
 „ qu'Eurystée a attenté sur nos jours.
 „ Heureux de racheter notre vie par
 „ l'exil , nous fuyons. Mais le cruel ne
 „ cesse de nous poursuivre. Il répand la
 „ terreur dans toutes les villes , & en
 „ bannit la pitié. Fier du pouvoir dont
 „ il les menace , il les contraint d'é-
 „ pouser ses fureurs , & de nous inter-
 „ dire les asyles sacrés. Leur politique
 „ intéressée préfere son amitié à la jus-
 „ tice , & compte pour rien Hercule
 „ mort , Iolas sans armes , & des en-
 „ fans orphelins. Seul touché de leurs
 „ malheurs , & compagnon de leur fui-
 „ te , j'ai du moins la consolation d'é-
 „ viter de justes reproches. Nous voi-
 „ ci à Marathon. Ainsi à l'ombre de
 „ cet autel , nous n'avons d'espoir que
 „ dans les fils deThésée. Le sang qui les
 „ unit à Hercule leur fera sans doute
 „ respecter dans les enfans la mémoire
 „ du pere ; & ces objets doivent les at-
 „ tendrir. „ En effet , outre ceux que
 montre Iolas hors du temple , il fait
 entendre qu'Alcmene tient les filles
 d'Hercule cachées dans l'intérieur du
 temple même , & que Hyllus l'aîné de

tous, accompagné de quelques-uns de ses freres, est allé chercher une autre ressource, en cas que l'asyle d'Athenes leur soit refusé.

Iolas interrompt ses plaintes, parce qu'il apperçoit Coprée député d'Eurysthée qui vient droit à lui « Chers enfans, s'écrie-t-il aussi-tôt, accourez vers moi, attachez-vous à mes vêtemens : voici votre persécuteur. » L'ennui de tant d'erreurs coup sur coup sans pouvoir jour d'un moment de repos, tire de la bouche d'Iolas des imprécations contre Coprée & celui qui l'envoie. Le Député insulte aux fugitifs. « Croyez-vous, leur dit-il, qu'il y ait un peuple assez insensé pour se charger de toute la colere du Roi d'Argos en soutenant votre foiblesse ? Partez, & venez recevoir le supplice qui vous attend. » Il s'agissoit de les lapider. Iolas allégué en sa faveur l'autel qu'il embrasse, & la liberté de l'Attique qui ne dépend en rien de l'Argolide. L'autre menace d'en venir à la force ouverte ; & comme il s'y dispose, Iolas implore à grands cris le secours de Jupiter & des habitans.

Il en paroît quelques-uns qui composent

posent le Chœur. Ce sont des vieillards de l'Attique. Cette Scène sert à les instruire de la qualité des supplians & de la violence qu'on leur fait. Le Chœur en retarde l'effet jusqu'à ce que le Roi vienne. Il les suivoit de près, & on le voit paroître avec son frere Acamas. Démophon demande au Chœur d'où viennent les cris qu'il a entendus, & qui sont les enfans qui entourent l'autel ?

Instruit de tout il écoute Coprée, qui lui déclare avec beaucoup de hauteur les volontés d'Eurysthée. A l'en croire, Démophon ne fera pas ce que n'ont osé faire les autres peuples de la Grèce ; il aimera mieux s'attirer l'amitié que le courroux du Roi d'Argos. Cette harangue est plutôt une menace & une déclaration de guerre, qu'une priere ; mais Démophon sans se laisser gagner par les offres, ni effrayer par les menaces de l'Ambassadeur, répond, en Roi équitable, qu'il ne sçauroit juger de cette affaire sans entendre les raisons des deux partis.

» Heureux pays, dit Iolas, où du
 » moins l'on nous accorde ce qu'on
 » nous a refusé ailleurs, la liberté de
 » nous justifier ! Mais, que dis-je ?

» Nous n'avons plus rien désormais à
 » démêler avec le Roi d'Argos. Nous
 » ne sommes plus Argiens. Le Décret
 » qui nous bannit de notre patrie nous
 » rend la liberté. Nous sommes étran-
 » gers à son égard. Que veut-il de
 » plus ? Faut-il donc qu'un Argien exilé
 » de son pays, le soit aussi de toute la
 » Grèce ? Athènes fera du moins ex-
 » ceptée. Elle nous donnera un asyle,
 » & la crainte de déplaire à Eurysthée
 » ne l'empêchera pas de rendre ce
 » qu'elle doit aux enfans d'Hercule.
 » Non, Athènes n'est point une de
 » ces villes timides que le nom du
 » Roi d'Argos fait trembler. C'est un
 » Etat libre ? & il cesseroit de l'être,
 » s'il écoutoit Eurysthée. Le Génie des
 » Athéniens m'est trop connu pour ne
 » pas me persuader qu'ils préféreront
 » la mort à la tache éternelle qu'ils fe-
 » roient à leur nom. »

Il s'interrompt en cet endroit par
 la réflexion naturelle qui vient à l'es-
 prit, à sçavoir que de pareils éloges
 sont intéressés. Il se contente donc de
 faire observer aux deux Princes que
 les enfans d'Hercule étant Pélopides,
 sont par conséquent leurs parens. Il
 ajoute, comme en passant, que la re-

connoissance doit agir encore plus que la nature , puisqu'Hercule a tiré des enfers Thésée , pere des deux Rois d'Athènes. « Le retour que ces enfans » attendent de vous , continue Iolas , » c'est de ne pas les livrer à leur enne- » mi ; c'est de ne pas souffrir qu'il les » arrache de cet autel. Quelle honte se- » roit-ce pour vous & pour Athènes ! » Jetez les yeux sur eux ; ce sont des » supplians , des exilés , des parens qui » vous implorent : ce sont des enfans » d'Hercule : c'est pour eux que j'em- » brasse vos genoux : daignez leur tenir » lieu de parent ou d'ami , de pere ou » de frere , & si vous l'aimez mieux » de maître : mais enfin dérobez-les au » trépas. ,,

Le Chœur est attendri par ce discours , & Démophon répond avec beaucoup de grandeur. « Je suis engagé par » bien des raisons à ne pas rebuter des » hôtes si chéris. Le respect dû à Ju- » pitér , (motif supérieur à tout autre) » le sang , la reconnoissance due à leur » pere , l'honneur enfin qu'on doit pré- » férer au reste , tout m'oblige à vous » secourir. » Il déclare donc à l'Am- » bassadeur qu'il peut reporter cette ré- » ponse à son maître. Qu'au reste si Eu-

rysthée a quelque sujet de se plaindre
 des Princes fugitifs, il sçaura lui faire
 justice, mais que jusques-là il ne souf-
 frira pas que Coprée ose les enlever à
 force ouverte dans le sein d'un pays
 libre. L'Ambassadeur conteste, & s'em-
 porte jusqu'à tenter la violence. Dé-
 mophon de son côté le menace de re-
 pousser la force. Le Chœur blâme l'em-
 portement de l'un & de l'autre : & le
 Député revenu à lui se retire après
 avoir déclaré la guerre aux Athéniens.
 » L'armée, dit-il, est toute prête ;
 » bien-tôt vous verrez Eurysthée à la
 » tête des Argiens. » Le Chœur insi-
 nue qu'on va faire les préparatifs né-
 cessaires pour la défense des enfans
 d'Hercule ; & le reste de l'Acte se passe
 en remerciemens fort tendres de la part
 d'Iolas, & en protestations obligean-
 tes du côté de Démophon. Iolas ap-
 pelle les petits Princes, & leur fait
 embrasser leur libérateur. » Souvenez-
 » vous, dit-il ensuite à ces enfans, si
 » jamais vous retournez dans votre
 » patrie, si vous parvenez un jour à la
 » gloire & aux grands biens de votre
 » pere, alors souvenez-vous que les Athé-
 » niens furent vos fidèles amis ; & pour
 » prix de cette insigne faveur, gardez-

» vous de porter les armes contre une
 » ville que vous devez chérir tant que
 » vous vivrez. Hé , quoi de plus juste
 » que d'honorer un peuple qui n'a pas
 » appréhendé d'attirer sur soi toutes les
 » forces de Mycenes pour protéger vo-
 » tre enfance , tandis qu'il n'a vû dans
 » vous que l'image de la foiblesse , de
 » la misère & de l'exil. Pour moi ,
 » grand Prince , j'étendrai ma recon-
 » noissance au-delà même du trépàs ,
 » & descendu aux enfers je raconterai
 » vos bienfaits à Thésée , &c. »

Démophon , pour mériter davanta-
 ge ces éloges , se propose de rassem-
 bler ses troupes , d'envoyer ses espions ,
 & avant toutes choses de faire un sa-
 crifice pour consulter les Dieux. Ce-
 pendant il invite ses nouveaux hôtes
 à entrer dans son Palais. Mais Iolas ne
 veut point quitter l'autel jusqu'à ce que
 le combat soit terminé. L'Intermède
 que fait le Chœur n'est autre chose
 qu'une expression des sentimens natu-
 rels du peuple d'Athènes , au sujet de
 l'injustice d'Eurysthée , de la violence
 faite par son Ambassadeur , & de la
 vengeance qu'on se promet d'en tirer
 par un heureux combat.

ACTE I I.

Iolas , entre la crainte & l'espérance , voit entrer Démophon d'un air triste & embarrassé. Comme les malheureux sont portés à tout interpréter en mauvaise part , il se croit perdu , & il fait vivement plusieurs questions qui expriment ses frayeurs. » Que me » présage cette tristesse peinte dans vos » yeux ? Venez-vous m'apprendre des » nouvelles de l'armée ennemie ? Est- » elle arrivée ; ne l'est-elle pas ? Que » m'annoncerez-vous ? Hélas ! L'Am- » bassadeur ennemi n'aura dit que trop » vrai. Son maître a les Dieux pour » lui : je ne le sçai que trop par mon » expérience. Ses airs menaçans con- » tre Athènes le font assez voir. Mais » enfin (ajoûte-t-il dans la crainte de » refroidir le Roi) Jupiter sçait con- » fondre l'orgueil. » Voilà des traits de l'Antiquité. C'est la nature elle même & sans fard. La réponse de Démophon est conforme à ces traits : car il ne répond pas tout d'un coup de maniere à suspendre les craintes d'Iolas. Il les entretient au contraire , ainsi que l'on va voir. » L'armée ennemie est arrivée ,

„ dit-il ; Eurysthée la commande ; j'en
 „ suis témoin oculaire. Car ce n'est
 „ point par les yeux d'autrui qu'un Roi
 „ guerrier doit voir l'ennemi. Toute-
 „ fois les Argiens ne se sont point en-
 „ core répandus dans la campagne. Cam-
 „ pés sur une colline, ils tâchent de
 „ nous reconnoître. C'est à eux de voir
 „ comment & par où ils pourront nous
 „ attaquer. Pour moi, j'ai mis ordre
 „ à tout. La ville est en armes, & les
 „ victimes sont prêtes. Les sacrifica-
 „ teurs s'occupent à faire autour de nos
 „ murs des expiations salutaires pour
 „ nous & funestes aux ennemis. Pour
 „ moi, j'ai rassemblé tous les devins
 „ & consulté nos oracles. Les senti-
 „ mens sont partagés sur beaucoup d'ar-
 „ ticles ; mais tous conviennent en un
 „ point. C'est qu'on m'oblige d'immo-
 „ ler à Cérés une fille née d'un pere
 „ illustre. Vous voyez mon ardeur à
 „ prendre en main vos intérêts. Mais
 „ je suis pere & Roi. Je ne puis ni
 „ sacrifier ma fille, ni contraindre au-
 „ cun de mes sujets de faire un pareil
 „ sacrifice. Trouverez-vous un pere qui
 „ le fasse volontairement ? Je ne vous
 „ celerai pas les murmures que cette
 „ nouvelle excite. La ville se partage.

„ Il est des citoyens qui conviennent
„ que rien n'est plus juste que de se-
„ courir des supplians : mais il en est
„ aussi qui commencent à m'accuser de
„ témérité. Du reste les choses sont
„ au point, que si le sacrifice se fait
„ au dépens de l'État, je vois naître
„ une guerre civile. C'est à vous de
„ songer comment l'on peut accorder
„ votre salut & ma gloire. Il faut vous
„ délivrer ; mais sans m'exposer à la
„ haine de mon peuple. Car enfin je
„ ne suis pas un Tyran tel que ceux
„ des barbares. La justice, & non ma
„ volonté, est la règle de mon pou-
„ voir „

„ Chers Princes, dit Iolas, en s'a-
„ dressant aux enfans d'Hercule, nous
„ avons le destin d'un vaisseau échappé
„ de la tempête & qui fait naufrage au
„ port. Espoir séducteur, pourquoi
„ m'as-tu si fort flatté, puisque tu de-
„ vois t'évanouir ? Car, hélas, ce n'est
„ point à Démophon que je dois m'en
„ prendre. Est-il blâmable d'épargner
„ le sang de son peuple ? Il n'en est pas
„ moins notre bienfaicteur, & je ne
„ ferai pas ingrat : mais tout m'aban-
„ donne, & je ne sçai quel parti choi-
„ sir. Quels Dieux n'avons-nous pas

« implorés ? Quel asyle n'avons-nous
 « pas inutilement cherché ? C'en est
 « fait , mes enfans , il faut nous résou-
 « dre à nous livrer à nos ennemis. Pour
 « moi , je compte pour rien ce que la
 « mort a d'affreux , si ce n'est le plai-
 « sir que leur causera mon trépas. Mais
 « ce qui me déchire , c'est votre des-
 « tinée : c'est celle d'Alcmene trop
 « malheureuse , hélas , d'avoir survêcu
 « à son fils. Que m'ont servi tant de
 « fatigues pour vous sauver ? Ah , qu'il
 « eût mieux valu pour nous , périr tout
 « d'un coup par le dernier supplice !
 « Mais , grand Roi , vous pouvez nous
 « secourir : car je ne perds point en-
 « core l'espérance de sauver ces chers
 « Princes. Livrez-moi pour eux aux
 « Argiens. Par-là vous garantirez vo-
 « tre Etat d'une guerre , & vous les
 « sauverez. La vie ne m'est rien ; &
 « je sçai qu'Eurysthée en veut sur tou-
 « tes choses au fidèle compagnon d'Al-
 « cide. »

Je passe les réflexions du Chœur dans
 les intervalles , parce qu'elles sont
 meilleures dans le spectacle même ,
 que dans la suite d'une lecture. Dé-
 mophon qui voit bien que la seule
 envie de sauver les restes d'Hercule a

suggéré à Iolas un conseil si peu recevable , lui répond qu'à la vérité ce dessein est noble & digne de son grand cœur : mais qu'Eurysthée n'est pas assez peu politique pour se contenter de verser le sang de l'ami d'Hercule ; que le Roi d'Argos craint sur-tout la vengeance des jeunes Princes devenus en âge de venger leur pere ; que c'est ce danger qu'il veut prévenir par leur mort ; qu'enfin c'est à Iolas même de trouver un dénouement à cet embarras , & que pour lui il ne voit aucun conseil propre à être proposé. C'est qu'il eût été contre la décence de proposer la mort d'une des filles d'Hercule , & qu'Iolas devoit bien voir que l'oracle tomboit sur elles.

Iolas seul s'abandonne à la douleur ; & ses cris attirent Macarie une des filles d'Alcide. Elle sort du temple avec cette bienfiance que nous avons tant de fois remarquée chez les Grecs. Elle s'excuse d'abord de sa hardiesse à paroître en public. Ce sont les cris d'Iolas , & l'incertitude de la destinée de ses freres , qui l'obligent de se montrer. Iolas lui dit en peu de mots la situation de leurs affaires , & l'embarras que causent les Dieux en demandant une illustre victime.

Macarie instruite de cet incident, reprend aussi-tôt, » Notre salut dépend-
» il de cela seul ? »

IOLAS. De cela seul : car du reste, tout nous est favorable.

MACARIE. * Hé bien , ne craignez donc plus l'armée d'Argos. Voici la victime : c'est moi. Je me livre volontairement à la mort , & je vous épargne l'embarras de déterminer votre choix. Rien n'est plus juste. Hé que

* Macarie s'offre à la mort. EURIPIDE a pris cet Episode ainsi que le reste , dans les traditions anciennes , dont PAUSANIAS parle ainsi , (*in Atticis.*) » Il y a encore à Marathon une fontaine nommée Macarie , dont on rapporte » cette particularité. Hercule fuyant de Tirynthe pour se dérober à la fureur d'Eurysthée , » se retira chez Ceyx , Roi de Trachine & son » ami. Après la mort d'Hercule , Eurysthée recherchant les enfans de ce héros , Ceyx se » crut trop foible pour les défendre , & les envoya à Thésée , qui étoit en état de le faire. » Ces supplians arrivent à Athènes. Eurysthée les redemande. Thésée refuse de les livrer. » Les Péloponnésiens font la guerre aux Athéniens. L'oracle ayant déclaré que les Athéniens ne pourroient remporter la victoire , si » un des enfans d'Hercule ne s'offroit volontairement à la mort , Macarie , fille d'Alcide & de Déjanire , se dévoua. Par sa mort elle » donna la victoire aux Athéniens , & son nom » à la Fontaine. »

dirait-on de nous , si l'on voyoit d'un côté un peuple entier s'exposer en notre faveur au péril , dont il ne tient qu'à nous de le préserver , & de l'autre , des fugitifs ingrats qui redouteroient la mort ? Il n'en sera pas ainsi. Il seroit beau de voir les enfans d'Hercule assez malheureux pour gémir au pied des autels , & assez lâches pour craindre le trépas. Il seroit beau qu'Athènes fût vaincue , & qu'il lui en coûtât encore une victime , sans que nous échapassions aux mains des ennemis. Mais quoi ; je veux qu'en fuyant nous pussions espérer un autre asyle. Quelle honte seroit-ce pour moi de m'entendre dire : Que venez-vous faire avec ces rameaux de supplians ? Retirez-vous , & ne nous rendez point complices de votre lâcheté & de vos malheurs ; la pitié ne s'étend point sur des cœurs lâches. Que dis-je ? Si je sauvois mes jours aux dépens de mes freres , en serois-je plus heureuse ? J'aurois le sort de ceux qui en usent ainsi. Quel époux voudroit s'unir à mon infortune ? Je mérite une autre destinée. Tout autre qui ne seroit pas fille d'Hercule pourroit peut-être prendre un parti contraire. Mais je sçai trop à quoi m'en-

gage mon nom. Conduisez-moi à l'autel ; couronnez-moi en victime , & foyez vainqueurs ; c'est tout ce que je veux. Mon cœur est prêt : je m'en fais honneur , & je déclare que je meurs librement pour le salut de mes freres , & pour ma gloire. Pourrois-je prendre un dessein plus glorieux ?

IOLAS. Je reconnois le sang d'Hercule. Son feu divin anime votre courage , comme son sang coule dans vos veines. Je ne puis ni blâmer votre discours , ni souscrire à votre dessein. Voici une pensée qui me paroît plus juste. Faisons venir vos sœurs , & que le sort décide de la victime.

MACARIE. Que parlez-vous de sort ? S'il est notre arbitre , le trépas n'est plus volontaire , & la victime perd son prix. Je m'offre moi-même à mourir. Acceptez , si vous le jugez à propos , une mort volontaire : mais j'y renonce , s'il faut la subir par l'arrêt du destin.

IOLAS. Dieux ! Quels sentimens ! Elle se surpasse elle-même en générosité. Hé bien , vous sauvez vos freres en mourant , je le vois ; mais je n'ose ni vous le prescrire , ni vous en détourner.

MACARIE. Ce silence est sage , & il me vaut un ordre. Ne craignez point que mon sang retombe sur vous. C'est de mon plein gré que je vole à l'autel. Suivez-moi seulement. Je veux expirer dans vos bras. * C'est à vous de me revêtir des ornemens funébres , puisqu'il me fait victime pour ne pas faire rougir le héros qui m'a donné le jour.

IOLAS. Non , ma fille , je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE. Du moins faites que je meure entre les mains des femmes.

IOLAS. Princesse infortunée ! Allez , vos vœux seront satisfaits. Je serois le dernier des humains , si votre pompe

Note
de l'Edi-
teur.

* Il est clair que ce n'est point là la pensée d'EURIPIDE , ce que recommande Macarie victime volontaire pour le salut de sa famille à son tuteur Iolas , c'est de la faire couvrir décelement après qu'elle aura été sacrifiée.

σὴ γὰρ ἐν θανάτῳ χειρὶ ,

θίλω . πεπλοῖς δὲ σῶμ' ἐμὸν κρύψον παρών .

C'est la même attention qu'a Polyxène dans la Tragédie d'Hécube , Lucrèce dans OVIDE , *hac etiam cura cadentis erat* ; & qu'on peut remarquer dans tous les anciens Tragiques , surtout dans EURIPIDE.

funébre ne répondoit pas à la grandeur de votre courage. Vit-on jamais une Princesse plus déplorable? Approchez, & du moins recevons vos dernières paroles.

MACARIE. Recevez donc mes adieux, sage vieillard. Inspirez à mes frères une sagesse égale à la vôtre. Seule elle suffira pour leur bonheur. Vivez & ne songez qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Ils sont vos enfans. Vous leur avez servi de père; & c'est pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puissiez-vous être plus heureux, & puisse ma mort vous procurer une félicité conforme à mes souhaits. Honorez Iolas, Alcmene, & les Athéniens. Egalez, s'il se peut, votre reconnaissance à leurs bienfaits: & si les Dieux touchés de vos malheurs, vous rétablissent un jour dans votre patrie, rappelez-vous alors quels honneurs funébres mérite une sœur, dont le sacrifice aura procuré votre conservation. Les monumens dont vous honorerez mon Ombre, me tiendront lieu d'époux & d'enfans, si pourtant il y a quelque douceur parmi les morts. Au moins pouvais-je y trouver l'exemption des maux. Car, hélas, si étant

destinés à la mort, nous sommes encore malheureux au-delà du trépas, que deviendront les humains, puisque le tombeau passe pour l'unique asyle des infortunés !

IOLAS. Trop généreuse fille, comptez sur une gloire qui ne mourra point. Nos soins sçauront l'éterniser. Adieu, je ne vous parle plus, & je crains de profaner par un plus long entretien une victime consacrée à Proserpine. *

Macarie se retire & Iolas poursuit. !

Mes enfans, je succombe à la violence que je me suis faite; soutenez-moi? Couvrez mes yeux de mes vêtemens, & laissez-moi en proie à ma douleur. Cruelle nécessité ! Je livre votre sœur à la mort : mais il falloit vous sauver.

Le Chœur s'entretient sur ce qu'il

* Ces dernières paroles sont remarquables. Elles justifient bien ce que j'ai dit d'Achille (dans Iphigénie en Aulide) il laisse mourir celle qu'il aimoit, parce qu'elle s'étoit consacrée à Pluton. Achille joue à proportion le même rôle qu'Iolas. Il en coutoit à son cœur; mais il falloit obéir, & respecter un dévouement volontaire.

vient de voir , matiere à réflexions , sur-tout pour les Grecs qui attribuoient tout à la destinée. Il tâche ensuite de consoler Iolas par le souvenir de la gloire dont Macarie va se couvrir par une action si belle & si héroïque.

A C T E I I I.

Un esclave demande où sont Iolas & Alcmene. C'est qu'il n'apperçoit pas le premier qui est couché à terre , ni la Princesse qui est restée dans le temple. Iolas toujours attentif au moindre bruit , comme si l'on venoit lui annoncer de nouveaux malheurs , se leve & répond à l'esclave. Mais celui-ci montre de la surprise de voir ce vieillard plongé dans une si profonde tristesse. En vain il tâche de pénétrer le sujet. Iolas ne déclare point que c'est le sacrifice de Macarie. Il affecte même de cacher son chagrin , d'en alléguer des causes générales , & d'éluder les questions de l'esclave. Cela est apparemment ménagé pour cacher la mort de la Princesse , & pour justifier ce qu'on verra dans la suite , à sçavoir que dans les trois autres Actes il n'est plus

question de Macarie. On n'en parle plus en effet & il faut convenir qu'il est bien difficile de deviner d'où vient ce silence profond. A la vérité Alcmene est censée ignorer ce fait : mais se peut-il faire qu'elle l'ignore jusqu'à la fin ? La difficulté est grande : mais que ce soit un défaut, ou non, l'esclave est aussi peu instruit qu'Alcmene sur le sujet du chagrin qui dévore Iolas.

Le courier se fait connoître pour un homme à Hyllus fils aîné d'Hercule, & il vient, dit-il, annoncer d'heureuses nouvelles. Cela engage Iolas à inviter Alcmene à sortir du temple, afin de calmer ses inquiétudes touchant Hyllus. Elle sort ; mais elle craint tout à cause des cris qu'elle a entendus, tant la mauvaise fortune est soupçonneuse ! Elle s'imagine voir dans l'esclave un nouveau Député d'Eurysthée prêt à enlever ses petits-fils. Détrompée de cette erreur, elle apprend qu'Hyllus revient des pays voisins avec une armée qu'il a trouvé moyen d'assembler. Elle est déjà rangée avec celle des Athéniens, & les victimes sont déjà loin des rangs ? Mot remarquable pour excuser le silence des acteurs sur Macarie. L'esclave ignore que c'est

elle qu'on va sacrifier; il ne peut donc en instruire Alcmene. Mais pourquoi Alcmene, si inquiète sur le sort d'Hyl-lus, n'a-t-elle aucune inquiétude sur sa fille, qui l'a quittée depuis, & qu'elle ne revoit plus? Elle suppose apparemment qu'elle n'est pas éloignée, & elle ne soupçonne pas qu'elle se soit dévouée pour le salut de ses freres.

Quoiqu'il en soit, comme l'esclave se dispose à retourner vers son maître, Iolas dit qu'il veut l'accompagner & combattre. Son extrême vieillesse oblige les autres acteurs à l'en détourner. Mais en vain. Il ordonne qu'on lui apporte des armes qui sont suspendues dans le temple. Cependant Alcmene tâche de le retenir par un motif plus fort. « Voulez-vous, dit-elle, » me laisser sans appui avec ces en- » fans? »

IOLAS. C'est à moi de combattre, & à vous de les protéger.

ALCMENE. Mais si vous mourez, que devenons-nous?

IOLAS. Vous tiendrez lieu de mere à ceux qui me survivront.

ALCMENE. Et si le destin est contraire?

IOLAS. Ne craignez rien. Les Athéniens ne vous livreront pas.

ALCMENE. C'est donc là le seul espoir que vous me laissez.

Iolas assure à la Reine que Jupiter son amant veille sur elle, & qu'il ne lui est pas permis d'en douter. C'est une espèce d'inspiration qui le fait, & qui l'engage à se trouver au combat malgré sa vieillesse.

L'esclave revient avec toute l'armure nécessaire, pour en charger le vieillard : mais il l'avertit qu'il n'aura pas le loisir de s'armer, si ce n'est dans le lieu même du combat ; que les ennemis pressent, & qu'il est tems de s'avancer. Iolas se rend à cette raison : mais il est si accablé du poids des années, qu'il faut le soutenir pour le conduire au champ de bataille. Tout cela prépare un prodige qui entrera dans le dénouement. Iolas se retire en faisant le même souhait qu'Evandre dans Virgile.

*O mihi præteritos referat si Jupiter annos ,
Qualis eram ! &c.*

Æneid. „ O si les Dieux me rendoient la force
l. 8. v. „ que j'avois dans mes premières an-
560. „ nées , &c ! Le Chœur finit cet Acte

par des vœux qu'il adresse à Minerve & à Jupiter, pour le succès du combat. C'est une hymne à l'ordinaire avec les mêmes cérémonies. L'on voit que cet Acte n'est ménagé que pour donner une vrai-semblance au combat qui se prépare, & dont les préparatifs demandoient quelque intervalle.

A C T E I V.

L'esclave d'Hyllus s'empresse d'aborder Alcmene pour lui dire des nouvelles de la bataille. « Nous sommes » vainqueurs, s'écrie-t-il; & l'on dresse » déjà les trophées. » Alcmene au comble de sa joye, promet la liberté à cet esclave en faveur d'une nouvelle si intéressante. Puis elle entre dans le détail : Elle s'informe sur-tout d'Iolas. » Je vais, dit l'esclave, vous éclaircir » ces prodiges. Les deux armées étoient » rangées en bataille, quand Hyllus, » descendu de son char, s'est avancé. » Eurysthée, a-t-il dit, pourquoi ex- » poser pour vous seul tant de braves » soldats ? Mycenes perdra peu en se pri- » vant d'un seul. Combattons vous & » moi. Ma vie ou la vôtre termineront » la querelle. Ou vous enlèverez les en-

„ fans d'Hercule , ou je jouirai avec
 „ eux des biens & des honneurs de
 „ mon pere. Les Argiens y confen-
 „ tent ; ils trouvent ce parti digne du
 „ courage d'Hyllus ; mais le lâche Eu-
 „ rysthée, fans égard à sa gloire , &
 „ aux sentimens de ses soldats , refu-
 „ se de se commettre ; tandis qu'il ne
 „ rougit pas de poursuivre des Prin-
 „ ces plus courageux que lui. Hyllus
 „ lassé d'attendre, se voit contraint de
 „ se retirer vers ses troupes. On im-
 „ mole la victime. Le sang ruissemble ,
 „ & annonce la victoire. On monte
 „ sur les chars ; on se couvre de bou-
 „ cliers. „

Il est à remarquer que l'esclave ne dit pas quelle est la victime. Il marque seulement que c'est une victime humaine ; & le spectateur devoit sentir que c'étoit Macarie : mais comme la victime étoit loin des rangs , ainsi qu'on l'a dit , l'esclave ignoroit qui ce pouvoit être : & le secret étoit entre Iolas & le Chœur. En effet , si Alcmene en eût sçu quelque chose , Euripide seroit inexcusable de donner tant d'insensibilité à cette Princesse. Il est déjà trop étonnant qu'un sacrifice si capable d'intéresser , n'occupe qu'un

Acte sans qu'il en soit mention depuis.

» Le Roi d'Athènes (continue l'es-
 » clave) a parlé en Roi à ses sujets.
 » Citoyens , leur a-t-il dit , c'est à vous
 » de défendre le pays qui vous a vû
 » naître. Eurysthée à l'envi en disoit
 » autant à son armée. Au son des trom-
 » pettes Tyrrhéniennes on s'appro-
 » che , on se choque. Le bruit des bou-
 » cliers & les cris confus retentissent
 » dans l'air. Le premier choc nous
 » ébranle. Mais les Argiens se retirent.
 » On se mêle , & l'on commence les
 » combats d'homme à homme. Le car-
 » nage est grand de part & d'autre. Ce-
 » pendant on n'entend que ces mots :
 » *vengez Athènes , vengez l'Argolide.*
 » Enfin , après mille efforts redoublés ,
 » nous mettons en fuite les ennemis.
 » Alors Iolas voyant Hyllus s'exposer
 » hors de son rang , le presse à grands
 » cris de le recevoir sur son char. Iolas
 » prend les rênes & pousse les cour-
 » siers droit à Eurysthée. D'autres vous
 » parleront sur les bruits publics : mais
 » voici ce que j'ai vû moi-même. Iolas
 » passoit proche de Pallene , lieu con-
 » sacré à Minerve ; il apperçoit le char
 » du Roi d'Argos. Incontinent il invo-
 » que Jupiter & la Déesse Hébé ; il

» les prie de le rajeunir pour un jour ;
 » afin de venger Hercule. Prodige in-
 » croyable ! On voit à l'instant deux
 » astres s'arrêter sur le char d'Hyllus ,
 » & le couvrir d'un nuage épais. C'é-
 » toient (disent les sages) Hercule
 » lui-même & son épouse Hébé. Le
 » nuage se dissipe , & l'on voit Iolas
 » en sortir sous la forme d'un jeune
 » homme plein de vigueur & de feu.
 » Il vole vers Eurysthée. Il le rencon-
 » tre aux rochers de Sciron. Il le fait
 » dans son char , & lui liant les mains ,
 » il amène captif ce Prince auparavant
 » si fier & en apparence si heureux ,
 » comme pour apprendre aux mortels
 » à craindre les revers , & à ne pro-
 » noncer sur le bonheur d'un homme
 » qu'après son trépas. »

Le Chœur & la mère d'Hercule trans-
 portés de joye par le récit d'une vic-
 toire si complete , rendent des actions
 de graces à Jupiter. Alcmene sur-tout ,
 que l'excès de ses malheurs avoit portée
 à accuser ce Dieu de lenteur à la se-
 courir. après l'avoir aimée autrefois ,
 le remercie en goûtant sa liberté , quoi-
 que tardive , comme Tytire dans Vir-
 gile.

Libertas qua serâ tamen respexit inertem.

Elle

Elle demande cependant à l'esclave VIRG.
Eclog. 1. pourquoi Iolas n'a pas tué leur ennemi. Il répond que c'est par égard pour Alcmene, à qui on le veut présenter vivant, & par haine pour Eurysthée, à qui cette confusion sera moins supportable que n'eût été une mort précipitée. L'esclave sort content, parce que la Reine le rend libre, suivant sa promesse; & le Chœur occupe le reste de la Scène, en marquant la part qu'il prend au bonheur de ses nouveaux hôtes, à l'apothéose d'Hercule, & à l'humiliation du superbe Eurysthée.

A C T E V.

Un Officier amene Eurysthée chargé de chaînes. Hyllus & Iolas l'envoient à Alcmene, afin qu'elle en dispose au gré de sa vengeance. * Cet Acte n'a rien qui nous intéresse aujourd'hui. Il étoit

* Tout le monde ne sera pas de ce sentiment. Comme personne n'ignore les indignes persécutions qu'Eurysthée avoit suscitées à Hercule & à toute sa famille, nous nous persuadons que le Lecteur voit ici avec plaisir la punition de ce méchant Prince, & tout ami d'Hercule doit être ennemi d'Eurysthée. Du moins, c'est l'impression qu'a faite sur nous cette lecture.

Notes
de l'Édi-
teur.

74 LES HERACLIDES ,
fait pour Athènes , aussi-bien que toute
la pièce , dans laquelle cette Républi-
que est extrêmement flattée. Voici ce
dont il s'agit.

Alcmene , après des reproches capa-
bles de couvrir Eurysthée de honte , le
condamne à la mort ; mais le Chœur
Athénien s'y oppose , parce que sui-
vant la coûtume d'Athènes , on se fai-
soit scrupule de tuer de sang froid un
prisonnier de guerre , coûtume bien
conforme à l'humanité.

La Reine , suivant les principes des
Payens , devoit souhaiter & poursuivre
la mort de son plus cruel ennemi ,
dont la vie étoit entre ses mains : mais
suivant les loix de l'Etat , Eurysthée de-
voit être épargné en qualité de captif.
Cela cause une contestation entre Alc-
mene & le Chœur , de sorte qu'Euryf-
thée prend la parole & fait en sa fa-
veur un discours artificieux. Il proteste
qu'il ne craint point la mort , & qu'il
ne prétend pas sauver ses jours au dé-
pens de sa gloire ; que s'il se justifie ,
c'est uniquement pour mettre son hon-
neur à couvert ; que , c'est à Junon plus
qu'à lui qu'on doit imputer sa haine
pour Hercule & pour ses enfans. Car
telle est l'excuse ordinaire des Anciens.

Le destin ou les Dieux étoient toujours coupables des forfaits des hommes. * Hélène s'excuse de cette manière dans la Tragédie des *Troyennes*; & Phedre en use de même dans celle d'*Hippolyte*. Mais il paroît que ces mêmes Anciens ne se payoient point de cette excuse. Car, quoi qu'Eurysthée concluë assez bien qu'ayant eû le malheur de ne pas recevoir la mort qu'il cherchoit dans le combat, il est à couvert du supplice, selon l'usage d'Athènes: cependant Alcmene persiste à le condamner, tandis que le Chœur l'absout. Elle trouve donc le moyen d'accorder ce qu'elle doit aux Athéniens & à sa vengeance. « Qu'il meure, dit-elle, » & je rendrai son corps aux Argiens. » Eurysthée furieux y consent, & par un trait de désespoir prophétique, il déclare aux Athéniens qu'ils n'ont qu'à laisser agir le courroux d'Alcmene; que s'il meurt, ils l'inhumeront proche de la Minerve de Pallene; que

* Voyez les *Troyennes*, Tom. IV. & l'*Hippolyte*, Tom. II.

* Cette Pièce a le même but, & apparemment les mêmes allusions d'intérêts d'Etat, que celle des *Suppliantes* d'EURIPIDE, Tom. IV.

son tombeau sera fatal aux Héraclides , & favorable aux Athéniens , quand la postérité d'Hercule , oubliant les bienfaits d'Athènes , osera un jour l'attaquer.

Nous avons parlé de cette fatalité des tombeaux au sujet d'Œdipe à Colone. Cet intérêt superstitieux & politique est le but de la Tragédie des Héraclides. Alcmena plus fidelle à sa vengeance que touchée des menaces d'Eurysthée , dit au Chœur. « Pour-
» quoi balancez-vous à le sacrifier, puis-
» que les destins vous feront tirer de
» si grands avantages de sa mort ? »
Le Chœur abandonne la victime , persuadé que son sang ne retombera point sur Athènes , & l'on enleve Eurysthée pour l'immoler.

Il est moins nécessaire de faire sentir ici ce qui doit choquer tout lecteur François , que de l'engager à se rappeler ce qu'on a dit tant de fois sur la nécessité indispensable de se monter , autant qu'il est possible , aux idées Athéniennes.



HELENE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

C E n'est plus ici Hélène à Troye
C'est Hélène en Egypte. Pour dé-
velopper cet étrange histoire , & le su-
jet de la pièce , je vais suivre le pro-
logue , où Hélène elle-même en fait
l'exposé ; le reste se connoîtra peu à
peu par la suite des Actes.

Cette histoire est fort confuse. Hé-
rodote la rapporte fort au long. (*Eu-
terpe ou lib. 2.*) telle qu'il l'avoit ap-
prise des Prêtres d'Egypte. Euripide y
ajoute des traditions fabuleuses. Pour
faire voir la différence de l'historien
avec le Poëte , je ne puis mieux faire
que d'alléguer ici l'extrait que M. Rol-
lin a donné de ce morceau d'Héro-
dote , dans son excellent abrégé de
l'Histoire ancienne des Egyptiens , &c.
Paris 1730 à l'article de Protée ,
page 141.

» Protée étoit de Memphis , où du
» tems d'Hérodote , on voyoit encore
» son Temple , dans lequel il y avoit

» une chapelle dédiée à Vénus l'étran-
» gere. On conjecture que c'étoit Hé-
» lène. Du tems de ce Roi, Pâris le
» Troyen retournant chez lui avec Hé-
» lène qu'il avoit ravie, fut poussé par
» la tempête à une des embouchures
» du Nil, appelée Canope. De-là il
» fut conduit à Memphis devant Pro-
» tée, qui lui reprocha fortement le
» crime & la lâche perfidie dont il
» s'étoit rendu coupable, en enlevant
» la femme de son hôte, & avec elle
» tous les biens qu'il avoit trouvés
» dans sa maison. Il ajouta, qu'il ne
» s'abstenoit de le faire mourir, com-
» me son crime le méritoit, que par-
» ce que les Egyptiens évitoient de
» souiller leurs mains dans le sang des
» étrangers : qu'il retiendroit Hélène
» avec toutes ses richesses, pour les
» restituer à leur légitime possesseur :
» que pour lui, il eût à sortir de ses
» États dans l'espace de trois jours,
» faute de quoi, il seroit traité com-
» me ennemi. Pâris continua sa rou-
» te & arriva à Troye. L'armée des
» Grecs l'y suivit de près. Elle com-
» mença par sommer les Troyens de
» leur rendre Hélène & toutes les ri-
» chesses qu'on avoit emportées avec

» elle. Ils répondirent que ni cette
 » Princesse , ni ses biens n'étoient
 » point dans cette ville. Quelle appa-
 » rence en effet remarque Hérodote ,
 » que Priam , ce Vieillard si sage, eût
 » mieux aimé voir périr sous ses yeux
 » ses enfans & sa patrie , que de don-
 » ner aux Grecs une satisfaction aussi
 » juste que celle qu'ils lui deman-
 » doient ? Mais ils eurent beau affir-
 » mer avec serment qu'Hélène n'étoit
 » point dans la ville. Les Grecs per-
 » suadés qu'on se moquoit d'eux , per-
 » sisterent opiniâtement à ne les point
 » croire : la Divinité , ajoute encore
 » le même Historien , voulant que les
 » Troyens par la destruction entière de
 » leur Empire , apprissent à l'Univers ,
 » *que les Dieux vengent les grands cri-*
 » *mes d'une maniere éclatante.* Ménélas
 » à son retour passa en Egypte chez le
 » Roi Protée , qui lui rendit Hélène
 » avec toutes ses richesses. Hérodote
 » prouve par quelques passages d'Ho-
 » mere , que le voyage de Paris en
 » Egypte n'étoit point inconnu à ce
 » Poëte. »

ACTE PREMIER.

La Scène représente un Palais sur les bords d'un fleuve. Hélène fait d'abord entendre que ce fleuve est le Nil ; que la terre qu'elle habite est l'Isle de Pharos ; * que Protée ancien Roi d'Egypte avoit fixé sa demeure dans cette Isle ; qu'il avoit épousé une Néréide nommée Psamathé , après qu'elle eut quitté Eole ; & qu'il avoit eû de cette Déesse le Prince Théoclymene nouveau Roi d'Egypte , & la Princesse Théonoé Prophétesse , ainsi que le déclaire son nom Grec.

Hélène se fait connoître à son tour , comme fille de Tyndare & de Léda. Elle raconte même l'histoire de Pâris ; mais d'une manière un peu différente de la Fable ordinaire. Car après le jugement de ce berger sur la beauté des trois Déeses , on sçait que , pour récompense d'avoir donné le prix à Vénus , Pâris devoit épouser Hélène , & qu'il la ravit à Ménélas ; ce qui fut l'origine de la guerre de Troye. Ici ce

* Pharos, Isle d'Egypte, vis-à-vis d'Alexandrie.

n'est plus cela. Car Hélène proteste que ce n'est point elle qui fut enlevée, mais un fantôme tout semblable à elle : & cela parce que Junon piquée de voir Vénus remporter la palme de la beauté voulut tromper Pâris par cette fausse apparence d'Hélène. Cette erreur, dit-elle, devint toutefois bien funeste à la Grèce & à la Phrygie. Car il n'y a eû ni Phrygien, ni Grec qui n'ait cru voir Hélène dans Troye. Cependant des milliers d'hommes ont été les victimes d'une guerre de dix ans ; Troye est devenue la proie des flammes, & toute la Grèce a été bouleversée par un fantôme. *

Hélène touchée des maux que cette erreur a causés & de la tache qui rend son nom exécration à toute la terre, se plaint d'être obligée de voir encore le jour. Mais le Dieu Mercure lui a promis que son mari la reverroit & lui rendroit son amitié ; cet Oracle la soutient encore. Ce qui l'accable c'est l'amour

* PLATON l. 9. de la République, compare les hommes qui courent après des plaisirs vains & passagers, aux Troyens qui combattoient, (selon STESICHORE qu'il cite,) pour le fantôme d'Hélène, croyant avoir la vraie Hélène qu'ils n'avoient pas.

que le fils de Protée sent pour elle; Tant que Protée a vécu, il a respecté la vertu d'Hélène. Mais le fils moins respectueux que le pere ne la laisse plus jouir de sa liberté. Il veut en faire son épouse; & c'est pour prévenir ce malheur, & pour conserver une fidélité inviolable à Ménélas, qu'elle se jette sur le tombeau de Protée pour prier l'Ombre de ce Prince de la dérober à la passion de son fils Théoclymene qui regne après lui. Voilà ce que nous n'avons point encore vû chez les Poëtes Grecs, Hélène vertueuse. Cette seconde tradition venoit apparemment des Lacédémoniens qui étoient intéressés à faire croire cette Fable, pour sauver l'honneur d'Hélène si décriée par toute la Grèce, & de Ménélas qui avoit eu la foiblesse de se racommoder avec elle après l'avoir recouvrée. Ces sortes de traditions étoient bonnes pour le Théâtre, quoiqu'on sçut bien à quoi s'en tenir quant à l'histoire. C'étoit en partie pour les Athéniens ce que la Fable est pour nous sans restriction.

Tandis qu'Hélène se plaint, un étranger s'arrête, & demande quel est ce Palais. Puis appercevant la Princesse;

» Dieux , dit-il , quel objet vient de
 » frapper ma vûe ? Est-ce une seconde
 » Hélène ? » Il se sent faisi de la même
 indignation que le fut Enée , quand
 il la rencontra au milieu de Troye en
 flammes. Ce n'est que le respect qu'il
 a pour une terre étrangere qui l'empê-
 che de la tuer. La Princesse lui dit ,
 » pourquoi , ô étranger , me haïssez-
 » vous comme l'épouse de Ménélas ?
 » Suis-je coupable de lui ressembler ?
 L'étranger lui demande pardon de ce
 premier mouvement. « Mais que vou-
 » lez-vous , ajoute-t-il ? L'épouse de
 » Ménélas est si odieuse à tous les
 » Grecs que vous devez excuser mon
 » emportement qui n'a pas été libre. »
 Hélène profite de ce moment pour
 lier la conversation. Elle se fait vers à
 vers , mais non à coups de sentences ,
 comme dit P. Corneille. *

Il a raison de blâmer cette affecta-
 tion de Sénèque. Mais je m'étonne
 qu'il mette Euripide de la partie ,
 puisque ce Poète dans ces fortes d'en-
 tretiens ne met presque jamais de sen-
 tencés. Du reste , quand la Scène n'est

* Voyez l'examen de la Suivante Comédie
 de P. CORNEILLE.

pas trop longue , ce n'est pas un défaut que chaque Acteur ne dise qu'un vers à la fois. C'est plutôt une beauté véritable , puisque la Scène imite alors la vivacité des conversations intéressantes : & Corneille lui-même a trop bien employé cet art pour avoir droit de le blâmer ici dans Euripide.

La conversation dont nous parlons intéresse extrêmement. Car Hélène ne se fait pas connoître , au lieu que l'étranger lui apprend qu'il est un Prince Grec , exilé de sa patrie , & contraint de chercher un asyle en Egypte. C'est Teucer frere d'Ajax. Il raconte non-seulement l'histoire de son frere , que le dépit d'avoir perdu les armes d'Achille , avoit porté à se donner la mort , les suites de cette mort , & son exil ; mais encore toute l'histoire de Troye qui étoit inconnue à la vraie Hélène.

Comme cette Princesse garde toujours l'*incognito* avec Teucer , elle a le plaisir de s'entendre conter à elle-même les aventures de la fausse Hélène. Teucer assure qu'il l'a vûe traînée violemment par son époux , & placée dans un vaisseau pour aller en Grèce. Mais il ne sçait ce que Ménélas est devenu , parce que les vents contraires ont dis-

persé la flotte sur la mer Egée. « La
 » renommée , dit-il , publie que ce
 » Prince est mort. » Cela fait soupi-
 rer Hélène. Mais elle cache sa douleur
 pour ne se pas découvrir. Elle apprend
 encore que Léda sa mere a terminé ses
 jours par ses mains ; & que Castor &
 Pollux après un semblable Destin ont
 été mis aux rang des Astres. Enfin ,
 Teucer déclarant que le but de son
 voyage à Pharos est de consulter la
 Prophétesse Théonoé sur l'expédition à
 laquelle il se dispose , (car Apollon
 lui avoit prédit qu'il bâtiroit en Chypre
 une autre Salamine , *) Hélène lui
 souhaite un heureux succès : mais en
 même-tems, elle l'avertit qu'il ait à pro-
 fiter de l'absence de Théoclymene pour
 s'écarter promptement de Pharos ,
 parce que ce Roi barbare immole tous
 les Grecs qui abordent à son Isle.

Teucer la remercie de cet avis im-
 portant , & après lui avoir désiré au-
 tant de félicité qu'il souhaite de maux
 à l'épouse de Ménélas , il la quitte
 pour retourner à son vaisseau. En effet
 il ne reparoît plus du tout sur la Scène :

* Différente de celle qui étoit dans le Golphe
 Saronique , & dont nous avons souvent parlé.

mais l'on verra bien que ce personnage n'étoit pas tout-à-fait inutile. Car quoiqu'il ne contribue en rien par lui-même à l'action principale, il ne laisse pas d'instruire Hélène de beaucoup de choses, qu'il lui importoit de sçavoir pour le dénouement.

L'épouse de Ménélas libre de faire éclater sa douleur s'y livre toute entière, & s'abandonne au désespoir, qu'elle exprime par des Strophes tragiques.

Le Chœur arrive attiré par ses cris. Il est composé de filles Grecques qui avoient été prises par des Pirates Egyptiens. C'est pourquoi la Princesse ne fait point difficulté de leur confier le secret de son chagrin, & de leur dire qu'un Grec vient de lui apprendre les malheurs dont la fausse Hélène est la cause, & dont la véritable est la victime, à sçavoir le renversement d'Ilion, la mort de Léda, celle de ses freres, & le destin de son mari qu'elle croit submergé dans les eaux. Le Chœur entre dans ses peines, & mêle ses pleurs à ceux de cette malheureuse Princesse qui perd toute espérance de retourner dans sa patrie. Comme cet unique espoir l'avoit soutenue dans

sa captivité, elle ne veut recevoir aucune consolation. C'est par le moyen de ces éloqu岸tes plaintes que le spectateur est instruit de la maniere dont elle fut enlevée à Pharos. Ce fut Mercure qui par l'ordre de Junon la prit tandis qu'elle cueilloit des roses, & la transporta dans l'Égypte.

Voici une partie des plaintes qu'elle adresse au Chœur. « Cheres Compagnes, quelle est ma destinée ! Faut-il s'étonner que ma naissance * soit un prodige, puisque ma vie en est un encore plus grand. Beauté fragile, que ne m'es-tu enlevée, comme les couleurs d'un tableau ! C'est toi qui fais oublier aux Grecs le prix de ma vertu, & qui leur rappelle des forfaits que je n'ai pas commis. Ah ! S'il est des malheureux, qu'ils comparent leurs maux aux miens ; ils les trouveront supportables. »

Elle se représente tous ses malheurs. Le plus sensible, c'est de voir sa gloire flétrie, & son nom détesté malgré son innocence. L'exil auquel les Dieux

* Elle étoit sortie d'un œuf suivant la Fable, étant fille de Léda & de Jupiter transformé en Cygne.

l'ont condamnée , son séjour dans un
 pays barbare, les suites de l'esclavage ,
 tout concourt à l'affliger. « Une seule
 » espérance m'empêchoit de succom-
 » ber , continue-t-elle ; c'étoit de re-
 » voir quelque jour mon libérateur
 » dans mon époux ; & le voilà perdu
 » pour moi. Ma mere n'est plus , &
 » c'est moi qui suis la cause de sa mort ,
 » cause innocente , il est vrai ; mais
 » non moins infortunée. Le cher gage
 » * de mon hymen languit dans la so-
 » litude , & sans l'appui d'un époux.
 » Castor & Pollux ne vivent plus. Pour
 » comble de maux , je suis morte pour
 » ma patrie , & je vis malheureuse-
 » ment pour moi. » Retournera-t-elle
 en Grèce ? Quel traitement lui feroit-
 on , puisque Ménélas , qui seul pour-
 roit la reconnoître , est chez les morts ;
 prendra-t-elle le parti d'épouser un bar-
 bare ? Elle aime mieux mourir. La
 mort est l'unique ressource qui lui res-
 te ; & elle ne délibere que sur le choix ,
 c'est-à-dire , entre le poignard , & le
 nœud fatal. Cette dernière façon de
 sortir de la vie lui paroît ignominieu-
 se , même dans les esclaves. Ce qui
 montre que malgré les exemples de
 Jocaste , de Phedre , de Léda , & de

* Her-
 mione.

plusieurs autres , il y avoit quelque honte attachée à ce genre de mort.
 » Après tout , répond Hélène , qu'im-
 » porte par quelle voye un malheureux
 » sorte de la vie ? Il faut que mes mal-
 » heurs soient extrêmes , puisque la
 » beauté qui fait le bonheur des autres
 » femmes a causé ma perte & mon
 » désespoir. »

La principale personne du Chœur lui apporte une raison assez bonne pour la consoler. Car enfin , Hélène doit-elle croire son mari mort sur un simple bruit ? La crainte & le chagrin sont trop crédules. Elle doit s'en défier. Il vaut mieux pour elle s'assurer du sort de Ménélas en consultant Théonoé , à qui rien n'est caché. « Alors , conti-
 » nue la Confidente , instruite de vo-
 » tre destin vous pourrez vous aban-
 » donner à la joye ou à la tristesse.
 » Que sert de s'affliger avant le tems ;
 » croyez-moi , quittez ce tombeau de
 » Protée. Allez trouver la Prophétes-
 » se : si vous demeurez en ces lieux
 » comment éclaircirez-vous votre dou-
 » te ? Pourquoi balancez-vous encore ?
 » Entrons , je ne vous quitte point ;
 » je veux moi-même être témoin des
 » Oracles qu'on vous rendra. Une fem-

„ me doit s'intéresser aux peines de
„ ses pareilles. „

HÉLÈNE. Hé bien , cheres amies ,
vous le voulez , j'obéis. Venez dans
ce Palais , & soyez témoins des maux
que je vais entendre.

LE CHŒUR. Nous voici prêtes à
vous suivre.

HÉLÈNE. O jour malheureux ! Quel-
le affreuse sentence on va me pro-
noncer !

LE CHŒUR. Quel plaisir prenez-
vous à prévenir ainsi vos malheurs ?

HÉLÈNE. Qu'est devenu mon époux.
Cruelle incertitude ! Voit-il encore la
lumiere du jour ? Est-il habitant de la
région des morts ?

LE CHŒUR. Jugeons toujours de
l'avenir en notre faveur.

HÉLÈNE. Hélas , j'ai supplié avec lar-
mes le fleuve Eurotas de m'éclaircir
sur le destin de mon époux : quelle
lumiere en ai-je reçue ? Non , non ,
je le vois ; mon sort est de hâter mon
trépas. Victime destinée aux Parques
dès le tems que Pâris commença d'ê-
tre épris de mes foibles charmes , il
faut que je m'immole.

LE CHŒUR. Vivez heureuse ; & puis-
sent retomber sur autrui ces funestes
présages.

TRAG. D'EURIPIDE. 91

HÉLÈNE. O déplorable Troye, c'est pour moi que tu péris ! Que Vénus à mon sujet a fait répandre de sang & de larmes ! Que d'horreurs ! Quel carnage ! Les meres ont vû mourir leurs fils ; & les filles ont porté leur chevelure sur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs freres morts. La Grèce éplorée a fait retentir l'air de ses cris. Elle s'est frappée le sein ; & son visage ensanglanté porte les marques de son désespoir.

Voilà apparemment les traits que Madame Dacier appelle le langage des Prophètes. C'est du moins celui de la nature , qui est merveilleusement exprimée par ces retours fréquens d'Hélène sur sa douleur , & par la peinture vive qu'elle fait des malheurs de Troye & des siens.

A C T E I I.

Hélène est entrée dans le Palais avec tout le Chœur. C'est une adresse du Poëte , pour introduire Ménélas seul & pour ne pas brusquer la reconnoissance d'Hélène & de son époux. On voit donc paroître un Grec en assez

mauvais équipage. * En déplorant sa mauvaise fortune, il fait entendre qu'il est Ménélas. Car il voudroit que Pélops après le funeste repas des Dieux n'eût point mis au monde Atrée à qui il doit le jour. « Hélas, dit-il, tandis » que les débris de la Grèce & les res- » tes de Troye vont porter ailleurs les » noms & la mémoire de ceux que cette » guerre a fait périr, malheureux, j'er- » re de mers en mers, & je ne puis ob- » tenir des Dieux le retour dans ma pa- » trie qui fait l'unique objet de mes » vœux ! J'ai parcouru tous les bords de » la Libye ; † & quand j'approche de » la Grèce, un vent contraire m'en » écarte toujours. Pour surcroît de maux » je fais naufrage sur ce rivage incon- » nu ; je perds presque tous mes com- » pagnons, & je me sauve à peine sur » le débris rassemblé de mon vaisseau

* Voyez dans la troisième Partie ARISTOPHANE, au sujet de ce personnage & des autres qu'EURIPIDE affectoit de faire paroître revêtus de méchants habits.

† Libye, partie considérable de l'Afrique, ainsi appelée, dit-on, du nom de Libye fille d'Epaphus. Les Grecs nommoient Libye toute l'Afrique.

» avec Hélène que j'ai arrachée des
» mains des Troyens. » *

Ménélas ignore quelle est la contrée où la tempête l'a jetté. La honte attachée à son malheur lui a fait prendre des voyes détournées pour ne pas se montrer. Cependant le besoin de secours l'oblige à en chercher tant pour lui que pour Hélène & ses compagnons qui la gardent, dit-il, dans une grotte, où il vient de les laisser après le naufrage. Il frappe donc à la porte du Palais. Une Vieille qui ouvre le rebute d'abord. L'état fâcheux où il est, & la qualité de Grec, sont la cause de ce mauvais traitement. Cette Scène commence par une contestation entre Ménélas & l'Esclave, chose naïve pour les Athéniens, mais à notre égard peu digne du Théâtre Tragique. Cependant

* » Errant à l'aventure, je viens seul après
» mon naufrage chercher quelque refuge à
» mes Compagnons ; j'ai caché dans une grotte
» te cette perfide Hélène la source de tous
» mes malheurs, & j'ai chargé le reste de mon
» équipage de veiller sur elle. » Voilà donc
une double Hélène, l'une dans le Palais du
Roi Egyptien, qui est la véritable ; l'autre
que Ménélas croit avoir ramenée de Troye,
qui n'est qu'un fantôme.

Note
de l'Edi-
teur.

c'est par ce moyen que Ménélas est instruit qu'il est en Egypte ; & qu'il y a dans le Palais une Princesse Grecque nommée Hélène. L'embarras de Ménélas est intéressant. Car ce nom redouble sa curiosité. Mais la Vieille répond si juste à ses questions, qu'il ne sçait plus que penser. Elle lui dit, que cette Princesse est fille de Tyndare & issue de Jupiter, qu'elle est de Sparte, & qu'elle étoit en Egypte avant la guerre de Troye. Enfin, elle le congédie beaucoup moins par inhumanité que par une piété fondée sur ce que le Roi d'Egypte fait mourir tous les Grecs qui mettent le pied dans Pharos.

Ménélas surpris autant qu'on le peut croire, d'une aventure si nouvelle fait ses réflexions quand il se voit seul. Il sçait qu'il vient de laisser sa femme dans une grotte, & il en trouve une autre dans le Palais. « Y auroit-il dans » le monde deux Jupiters, deux Tyn- » dares, deux Spartes, deux Hélènes ? » Cette conformité de noms lui semble possible, bien qu'extraordinaire ; mais pour la chose, elle lui paroît incroyable. A l'égard de la cruauté du Roi d'Egypte, il ne peut s'imaginer qu'elle aille jusqu'à le sacrifier. « Les flammes

» de Troye font trop connues, dit-
 » il, & le nom de Ménélas qui les
 » alluma, est célèbre dans tous les
 » climats. »

Quæ regio in terris nostri non plena laboris ?

*Æneid. l.
 2. v. 460.*

Sur cette assurance, Ménélas prend le parti d'attendre le Roi Théoclymène, & s'il le trouve aussi inhumain qu'on le dit, il retrouvera du moins sa barque pour s'échapper.

Le Chœur sort du Palais avec Hélène : & il annonce d'abord en général l'Oracle de Théonoé, qui déclare nettement, que Ménélas n'est point mort, mais qu'il n'a pû encore aborder à sa patrie. Hélène ajoute par réflexion : « Théonoé assure que Méné-
 » las arrivera quand il fera parvenu à
 » la fin de ses maux : mais elle n'a
 » point dit s'il arriveroit sain & sauf,
 » & la joye de sçavoir mon époux vi-
 » vant m'a fait oublier ce point. Il a
 » fait naufrage sur un rivage peu éloi-
 » gné de nous. Cher Ménélas, hâte-
 » toi de te rendre à mes souhaits. » Ce retour sur l'Oracle est bien naturel, & marque bien le caractère d'une seconde Andromaque. Hélène achevant ces mots s'avance vers le tombeau de Pro-

tée. Car ce tombeau , comme elle le dit , est son autel , son asyle , & le gage de sa fidélité pour Ménélas : puisqu'elle a mis sa vertu sous la protection du pere , pour se garantir des poursuites du fils.

Mais en approchant de ce lieu sacré , elle apperçoit un homme qui la suit. C'est Ménélas dans un équipage bien capable de le rendre méconnoissable aux yeux d'Hélène. Elle suit , & croit que c'est un ravisseur qui veut l'enlever. Ménélas tâche en vain de l'arrêter. L'étonnement qui paroît sur son visage à la vûe de sa femme qu'il reconnoît , la confirme de plus en plus dans le soupçon qu'elle a conçu de cet homme , que la frayeur jointe à une longue absence l'empêche de reconnoître. Elle crie , elle appelle du secours. Ménélas a beau protester qu'il n'est point un ravisseur , & qu'il ne veut que lui dire un mot. Elle court : il arrête , elle échappe & ne se croit en sûreté que quand elle est arrivée au tombeau de Protée.

Après ce jeu de Théâtre , la Scène devient fort agréable. Car Hélène & Ménélas revenus de leur premier trouble , se considèrent l'un l'autre avec
plus

plus d'attention & d'étonnement. L'une voit les traits de Ménélas , & l'autre ceux d'Hélène : ce qui donne lieu à une situation pareille à celle d'Amphytrion. Mais les sentimens qui naissent de cette reconnoissance sont bien différens. Hélène veut embrasser son époux. » Moi , votre époux , dit Ménélas ! » Plus il en voit de preuves , plus il se perd. Il ne peut concevoir qu'il y ait une double Hélène , & il se croit trompé par un songe. Mais la véritable Hélène lui explique le secret de l'énigme , en lui assurant que celle qu'il tient cachée dans une grotte , celle qui lui a été ravie par Pâris , celle qui a causé tant de maux à la Grèce n'est qu'un spectre formé d'air , en un mot , une fausse Hélène ; au lieu que celle qui lui parle a toujours vécu fidelle à son époux dans le sein de l'Égypte. Ménélas ne se paye pas de ce récit incroyable. Tant de prodiges l'étonnent , mais ils ne l'éblouissent pas. Il paroît même indigné , & résolu de se retirer pour éviter jusqu'à l'image d'une épouse qu'il déteste & dont il est résolu de se venger. Les larmes d'Hélène coulent en vain pour le rappeler. Elle s'écrie à

peu près comme Inachus , quand il
retrouva sa fille Io changée en génisse.

© V I D.
Met. l. I.
v. 653.

*Tu ne es quasita per omnes
Nata , mihi terras ? tu non inventa reperta
Luctus eras levior.*

» Est-ce vous , ma fille , que je revois
» dit Inachus , après vous avoir vaine-
» ment cherchée en tant de lieux ?
» Hélas ! il me feroit plus doux de ne
» vous avoir pas retrouvée. Quoi , Mé-
» nélas , dit Hélène , je retrouve un
» époux & je le perds ? »

Heureusement il survient un Offi-
cier Grec , qui arrivant de la grotte
crie : *Au prodige*. Il vient en effet en
raconter un des plus surprenans. Mais
il tient le Roi en suspens , & lui dit ,
que bien vainement les Grecs ont es-
suyé tant de maux à Troye : qu'il n'y a
plus d'Hélène pour Ménélas : qu'elle
s'est évanouie dans les airs après avoir
dit ces paroles : « Grecs & Phrygiens ,
» qui avez péri pour moi aux rives du
» Scamandre , que je plains votre illu-
» sion ! Junon vous abusoit. Vous
» crutes Hélène au pouvoir de Paris.
» Il ne la posséda jamais. Pour moi ,
» ma destinée est remplie , & je re-

» tourne dans les airs dont je suis for-
 » mée. Mais apprenez que la fille de
 » Tyndare étoit innocente. »

Ici l'Officier apperçoit Hélène que
 sa précipitation & sa situation sur le
 Théâtre l'avoit empêché de voir d'a-
 bord. « Quoi , lui dit-il , je vous vois
 » dans ces lieux , & je venois appren-
 » dre à Ménélas que vous n'étiez plus !
 » Hé bien , je ne souffrirai plus dé-
 » formais que l'on puisse dire que
 » tant de travaux qu'il a soufferts pour
 » vous tirer de Troye soient perdus. »

Ménélas pleinement convaincu par
 le rapport de l'Officier , si conforme
 au récit d'Hélène , se rend à l'évidence
 de ce prétendu miracle. On conçoit
 qu'un sujet pareil deviendrait comi-
 que sur notre Théâtre.

Le Poëte même glissant légèrement
 sur une matiere si délicate employe
 une partie de la Scène à exprimer la
 tendresse mutuelle , qui est l'effet de
 cette reconnoissance , & à satisfaire la
 curiosité de Ménélas sur l'enlèvement
 d'Hélène en Egypte. L'Officier entre
 aussi dans la conversation ; & l'on voit
 par les discours qui se tiennent de part
 & d'autre , que la vertu d'Hélène dif-

sipe entièrement les nuages qui l'avoient obscurcie.

Tout contribue à lui donner un nouveau lustre, Ménélas lui rend sa tendresse, & l'Officier lui présente de nouveaux hommages, comme si elle épousoit de nouveau Ménélas. “ Je
,, crois, dit cet Esclave, porter enco-
,, re le flambeau nuptial sur le char
,, qui vous conduisit l'un & l'autre à
,, Mycènes. ,, Il brûle d'aller appren-
dre cette heureuse nouvelle à ses com-
pagnons qui sont restés sur le rivage,
& il ne s'arrête que pour traiter d'une
maniere fort cavaliere les oracles des
Devins. La divination par le feu &
par les cris des oiseaux lui paroît une
folie : & ce qui est singulier, c'est qu'il
le prouve en forme. “ Calchas, dit-il,
,, n'a point dit aux Grecs, vous prodi-
,, guez votre vie pour un fantôme. Il
,, n'en a pas eu la pensée. Cependant
,, un Etat entier est détruit ; & qu'on
,, ne dise pas pour le justifier, que les
,, Dieux n'ont pas voulu nous décou-
,, vrir cette illusion. Pourquoi donc ré-
,, pondrai-je, consulte-t-on les Devins ?
,, Demandons aux Dieux leurs bien-
,, faits, & laissons l'art des auspices,

„ invention propre à flatter la curiosité
 „ humaine, à fomenter la crédulité,
 „ & à enrichir ceux qui s'en servent.
 „ L'auspice le plus sûr est la raison &
 „ le bon sens. „ *

Le merveilleux de cette impiété ;
 c'est que le Chœur l'approuve , &
 qu'Hélène y souscrit. Qu'on voye Jo-
 caste dans l'*Œdipe* † déclamer contre
 les Oracles , cela ne surprend point.
 Elle en est punie , & le Chœur s'éleve
 contre l'impiété de la Reine. Mais ici
 rien de pareil. Tout est supposé vertueux
 jusqu'à Hélène : il se fait un prodige
 en sa faveur ; & cependant tout con-
 court à fronder la divination & les
 Devins , sans épargner Calchas qui
 étoit le plus célèbre. A la vérité , on
 oppose le témoignage des Dieux à
 Calchas. Mais ce grand Prêtre auroit
 pû se tirer de cet embarras , en disant
 avec l'Officier , que les Dieux ont leurs
 secrets qu'ils cachent souvent aux hu-
 mains. Pour le confondre avec tout son
 art , on lui ôte même cette ressource.

* On sent ici & ailleurs qu'EURIPIDE étoit
 Philosophe , & ami de Socrate. Nous verrons
 dans la III. Partie comment ARISTOPHANE
 prend droit là-dessus de le rendre suspect.

† *Oedipe* de SOPHOCLE , Tom. I.

Cela paroîtroit inconcevable, si l'on ne sçavoit d'ailleurs, que les Athéniens quoique superstitieux, n'en étoient pas moins railleurs & médifans à l'égard de leurs superstitions. Les *Nuées* d'Aristophane en font une bonne preuve, comme nous l'avons déjà observé. Nous donnerons la solution de ce problème.

Après le départ de l'Officier, Hélène s'informe curieusement des malheurs arrivés à Ménélas, & de la manière dont il a pû échaper à tant de dangers. Le Prince la satisfait en peu de mots : sur quoi, elle s'écrie : » Ah, vos malheurs n'ont que trop duré ; mais vous ne leur avez survécu que pour trouver ici le trépas. » Ce soupir & cette réflexion allarment Ménélas, & lui donnent lieu d'interroger à son tour Hélène. Elle lui confirme ce que la Vieille avoit déjà dit, que tout Grec doit payer de son sang le malheur ou la témérité de mettre le pied dans l'Égypte. Elle propose la fuite à son mari. Mais il trouve ce parti indigne d'elle & de lui. Fuiroit-il sans elle après l'avoir retrouvée si vertueuse, & la laisseroit-il à Pharos exposée à la passion d'un Tyran qui l'aime ? Le seul parti

raisonnable , c'est de se cacher jusqu'à ce qu'il trouve un moyen assuré de sortir de l'Isle avec Hélène. L'on reconnoît ici la situation d'Oreste reconnu par sa sœur , dans l'Iphigénie en Tauride. *

* Tom 7
III. Act.
IV. Scé.
III.

L'avis qu'Hélène donne à son époux , c'est de tâcher de gagner Théonôé. Comme elle connoît tout par un esprit prophétique , elle ne sçauroit ignorer l'arrivée de Ménélas. Il faut donc l'engager à n'en pas parler au Tyran , qui est son frere. » Mais si elle nous refuse le » secret , dit Ménélas , que ferons- » nous ? Vous mourrez , répond Hé- » lène , & je deviendrai malgré moi » l'épouse du Tyran. » Toutefois , elle jure de se percer du même glaive qui aura ôté la vie à son époux. Celui-ci fait le même serment à l'égard de sa femme. Mais il compte qu'il en coûtera bien du sang au barbare , avant que d'en venir à cette cruelle extrémité. » Ap- » prochez , s'écrie-t-il , approchez vils » ennemis : je sçaurai soutenir la gloire » que je me suis acquise à Troye. Que » diroit-on , si le vainqueur d'Achille , » & le témoin de la mort d'Ajax n'ex- » posoit pas sa vie pour son épouse ? » Voilà un caractère de Ménélas bien

différent de celui que nous avons vû dans les Tragédies précédentes. Mais il n'est pas surprenant qu'on fasse un Ménélas brave pour une Hélène vertueuse. Si les reproches qu'on a faits à Euripide d'avoir trop maltraité ce Prince, ont lieu dans les autres Pièces, ils ne sont pas fondés sur celle-ci ; & pour porter plus loin la réflexion, il y a autant d'apparence à croire qu'Athènes étoit bien avec Lacédémone quand on jouoit cette Tragédie, qu'à penser que les deux Républiques étoient brouillées, quand on représentoit celles où Sparte & Ménélas ne sont pas épargnés.

Comme Hélène voit sortir Théonoé, elle est saisie de frayeur. » Nous sommes perdus, dit-elle : fuyez. Mais que serviroit de se cacher ? Théonoé quoiqu'absente vous apperçoit. Malheureux époux, le fer qui t'épargna dans Troye, t'attendoit pour t'immoler à Pharos. »

A C T E I I I.

L'on reconnoît la Prophétesse Théonoé à sa démarche grave & mystérieuse, & à ses paroles toutes fatidiques. Elle donne ordre à une de ses femmes

de la précéder avec une lumière pour purifier l'air qu'elle va respirer, & à l'autre de passer le feu d'un flambeau sur sa route pour en ôter les souillures & la profanation. Puis elle veut qu'après sa priere faite, on reporte au Palais la flamme sacrée.

» Hé bien, dit-elle en appercevant
 » Hélène, que pensez-vous de mes Ora-
 » cles? Voici Ménélas votre époux que
 » vous retrouvez privé de ses vaisseaux
 » & de la fausse Hélène. Malheureux
 » Prince, que de dangers vous avez es-
 » suyés, sans sçavoir si vous retourne-
 » rez dans votre patrie, ou si vous ter-
 » minerez ici votre destin! Les Dieux
 » sont partagés, & Jupiter assemble au-
 » jourd'hui son Conseil. Junon qui fut
 » votre ennemie, vous devient favora-
 » ble, & souhaite votre retour dans la
 » Grèce pour désabuser les Grecs au
 » sujet d'Hélène. Mais Venus s'y op-
 » pose. Elle craint de paroître avoir reçu
 » de Pâris le prix de la beauté à la fa-
 » veur d'un hymen vénal. Du reste,
 » votre sort est dans mes mains. Je puis
 » à mon gré prendre le parti de Venus
 » ou de Junon; cacher ou reveler au
 » Roi mon frere votre arrivée en ces
 » lieux, vous perdre enfin, vous sau-

» ver. Il m'a laissé ses ordres : je dois
» lui obéir.

En effet , elle se dispose en apparence à envoyer vers Théoclymene , pour l'avertir que Ménélas est à Pharos. Hélène effrayée se jette aux pieds de Théonoé , & lui tient ce discours. » Vous me voyez
» à vos genoux , Princesse , & sur ce
» tombeau qui sert d'asyle à deux mal-
» heureux. N'aurois-je retrouvé mon
» époux après tant de périls , que pour
» le voir mourir ! Ne révélez pas , je
» vous conjure , un secret qui nous est
» si cher , & n'achetez pas l'amitié d'un
» frere barbare au prix de toute votre
» piété. Songez plutôt que les Dieux
» haïssant l'injustice & la violence , veu-
» lent que chacun jouisse de ses biens
» légitimes , & non pas de ses rapines.
» L'abondance que produit l'injustice
» est abominable à leurs yeux. La terre
» & l'air sont des biens communs dont
» les Dieux permettent l'usage : mais
» ils ne souffrent pas qu'on s'enrichisse
» impunément aux dépens des malheu-
» reux. C'est par leur ordre & pour mon
» malheur que Mercure m'a transportée
» en ces lieux. Je fus confiée au Roi
» votre pere , afin qu'il me rendît à cet
» époux qui me redemande aujourd'hui.

» Comment remplira-t-on ce devoir si
 » Ménélas meurt ? C'est à vous , Ma-
 » dame , de respecter les Dieux , & les
 » mânes de votre pere. Veulent-ils qu'on
 » retienne un dépôt qui n'appartient
 » pas à l'Egypte ? Non , sans doute. Il
 » est donc de votre équité de suivre
 » plutôt les volontés d'un pere juste ,
 » que de servir la violence d'un frere
 » cruel : & ne seroit-ce pas une tache
 » pour un cœur dépositaire des secrets
 » divins , qu'on le vît violer les ordres
 » paternels , pour seconder l'inhuma-
 » nité ? Les profonds mysteres vous sont
 » dévoilés ; l'avenir , le présent , le passé
 » vous sont connus ; & vous ignoreriez
 » les loix de l'équité ! Mettez votre
 » gloire , Madame , à me tirer du sein
 » de l'infortune où vous me voyez. Le
 » nom d'Hélène est odieux à tous les
 » mortels. Les Grecs me traitent d'é-
 » pouse perfide. Souffrez que mon re-
 » tour à Sparte les détrompe. Ma pré-
 » sence seule les convaincra que c'est
 » la querelle de deux Divinités qui les
 » a perdus , & non pas moi qui les ai
 » trahis. Par-là , vous me rendrez l'hon-
 » neur & les biens dont je ne jouis plus.
 » Vous procurerez un époux à ma fille ,
 » & vous mettrez fin à toutes nos dis-

» graces. Hélas , si la mort m'eût enlevé
 » Ménélas loin de ces lieux , je le pleu-
 » rerois absent : mais les Dieux me
 » l'ont rendu , & je le verrois périr !
 » Daignez , je vous supplie , m'épargner
 » cet horrible spectacle. Montrez-vous
 » fille équitable d'un pere si juste. Est-il
 » rien de plus glorieux pour les enfans
 » que d'hériter de la vertu de leurs pe-
 » res ? »

Théonoé convient qu'Hélène est di-
 gne de compassion. » Mais je voudrois,
 » dit-elle , entendre ce que dira Méné-
 » las. N'attendez point , répond-il , que
 » je tombe à vos genoux , & que je
 » flétrisse par des larmes les lauriers
 » que j'ai cueillis à Troye. Je sçai qu'un
 » Héros ne doit point rougir de pleurer
 » dans la situation où je me trouve.
 » Mais ma fortune passée m'a rendu le
 » cœur trop haut pour donner la moin-
 » dre apparence de foiblesse. Si donc
 » vous jugez , Madame , que ce soit
 » une action digne de vous , de sauver
 » un Prince infortuné , & de me rendre
 » mon épouse , rendez-là , sauvez-nous.
 » Sinon , accoutumé à être malheureux ,
 » je ne le ferai pas sans y être préparé.
 » Mais je vous déclare que vous en se-
 » rez plus coupable. Toutefois , je vais

» faire ce que je crois pouvoir hazarder
» fans honte , & ce qui fera , fans dou-
» te , capable de vous toucher. Je m'a-
» dresserai aux Mânes de votre pere.
» Sage Roi , que renferme ce tombeau ,
» prête l'oreille à mes vœux. Rends-
» moi l'épouse que les Dieux te char-
» gerent de me garder. Si la mort te
» met hors d'état de me satisfaire par
» toi-même , voici la Princesse ta fille
» qui tient ma destinée entre ses mains :
» voudroit-elle ternir la gloire d'un
» pere si respectable ? Dieu des Enfers ,
» j'ose encore t'implorer. Combien de
» victimes t'ai-je immolées pour Hé-
» lène ? Rends-les moi , ou fais qu'une
» Princesse qui semble ne pas dégénérer
» de la vertu paternelle , me rende mon
» épouse. Au reste , Madame , si vous
» m'en privez , il est bon de vous ap-
» prendre ce qu'elle a passé sous silence.
» Sçachez donc , qu'elle & moi nous
» avons fait un serment de disputer sa
» conquête à votre frere au prix de no-
» tre vie. En un mot , il faut qu'il meure
» ou qu'il tue. Que s'il refuse le com-
» bat , & qu'il nous force par la faim
» jusques dans cet asyle , j'ai juré de
» retirer le poignard encore tout fan-
» glant du sein d'Hélène , pour le plon-

„ ger dans le mien. Notre sang coulera
 „ sur les cendres de votre pere , & son
 „ tombeau deviendra le nôtre ; monu-
 „ ment éternel de l'outrage que vous
 „ lui ferez , & source intarissable de
 „ regrets pour vous. Assurez-vous bien
 „ qu'Hélène ne fera ni au Roi d'Egypte,
 „ ni à aucun autre , & que je l'emme-
 „ nerai , sinon dans la Grèce , du moins
 „ dans la région des morts. Mais sied-il
 „ de m'attendrir ? Plus Héros que mal-
 „ heureux , je préfere ma gloire à votre
 „ pitié. Vous pouvez me faire mou-
 „ rir ; je mourrai glorieux ; ou plutôt ,
 „ croyez-moi , ayez soin de votre pro-
 „ pre gloire & rendez nous justice. „

Le Chœur avertit Théonoé de pren-
 dre garde à la sentence qu'elle va pro-
 noncer. Mais Théonoé avoit déjà pris
 le parti de l'équité , avant que d'en-
 tendre Hélène & Ménélas. C'étoit pour
 les éprouver qu'elle feignoit. Aussi leur
 promet-elle le secret à l'égard de Théo-
 clymène , sans crainte de blesser son
 devoir , puisque par-là elle acquitte ,
 autant qu'il lui est possible , la parole
 de son pere , & rend service à son frere
 en refusant de seconder sa barbarie. Elle
 conseille à Ménélas de se rendre Ve-
 nus propice , & elle le laisse concerter

avec Hélène les moyens de s'évader.

Cette conférence sur une affaire si difficile est traitée de manière à montrer parfaitement l'embarras où ils se trouvent. Car Ménélas propose un parti : puis on y trouve un obstacle. Il en imagine un autre avec aussi peu de succès. Tuera-t-il Théoclymène ? Quelle apparence que sa sœur le permît ? D'ailleurs, comment fuir sans vaisseau ? Tous ceux de Ménélas ont été brisés.

Hélène est plus heureuse en ressources. Elle propose à son mari le dessein qu'elle a de le faire passer pour mort. Mais comme Ménélas ne voit pas où conduit cet artifice, elle développe peu à peu son projet, & prévient ainsi le dénouement qu'il auroit fallu seulement préparer. C'est un défaut que nous avons souvent observé dans Euripide. Il est vrai pourtant que le projet est si hardi, & d'une exécution si délicate qu'il laisse encore aux spectateurs tout le plaisir de l'attente.

La Princesse veut que Ménélas ne quitte point le tombeau de Protée qui est un asyle sacré, tandis qu'elle ira préparer les ressorts que nous dirons dans la suite. Mais avant que de rentrer dans le Palais, elle invoque Junon & Venus

avec beaucoup d'ardeur. Ce qu'elle dit à Venus est singulier. » O Venus, cessez de poursuivre les tristes jours de celle qui vous a procuré la palme de la beauté. * Ne vous suffit-il pas des maux véritables que vous m'avez faits, en livrant une fausse Hélène aux Troyens ? Si vous voulez ma mort, souffrez que je meure au moins dans ma patrie. Etes-vous donc insatiable de maux ? Faut-il que vous vous repaisiez de passions, de rage & d'horreurs ? Faut-il que les Amours enflamés remplissent nos maisons de carnage ? Ah, si vous étiez ce que vous devez être, vous seriez la plus aimable des Déeses. »

Le reste de la Scène est pour le chant du Chœur. Les femmes Grecques tou-

Note
de l'Edi-
teur.

* Cette phrase ne signifie rien.

ούθ' ἢ πὶ τῷ μὲν κάλλος ἐκτίσω γάμο.

» Et vous, Venus, à qui mon hyménée fit tant d'honneur autrefois. » Sans doute qu'elle n'entend pas son adultere avec Pâris, ce qui seroit absurde en présence de Ménélas; elle parle de son légitime mariage avec celui-ci, mariage qui fit vraiment honneur à la Déesse de la beauté, en ce que la beauté d'Hélène la fit rechercher par tous les Princes de la Grèce & des environs.

chées des malheurs d'Hélène & de leurs propres calamités voudroient imiter les plaintes de Philomèle pour peindre la destinée de Troye. Elles en font en effet une peinture animée en remontant jusqu'à Pâris, qui fut la source de tant de maux. Elles se rappellent encore le dépit de Nauplius qui pour venger sur les Grecs la mort de son fils Palamede, alluma des feux sur des rochers de l'Eu-bée pour attirer leurs vaisseaux à un naufrage certain. Enfin elles détestent les guerres, & les Héros guerriers qui mettent leur gloire à faire des malheureux, sous prétexte d'appaïser des discordes.

A C T E I V.

Cet Acte n'est que l'exécution du dessein de l'artificieuse Hélène. Ménélas se tient caché derriere le tombeau, & Théoclymène arrive en équipage de chasse suivi d'Officiers & de chiens. Après avoir salué le tombeau de son pere, suivant son usage, il ordonne à ses domestiques de reporter dans le Palais les toiles qui lui ont servi pour la chasse, & de remener ses chiens. Puis il se blâme lui-même, comme par réflexion, d'être si indulgent envers ses

Officiers ; parce qu'il a appris en chemin qu'un Grec étoit arrivé dans l'Isle & qu'il étoit échapé aux sentinelles. Il conjecture que c'étoit quelque espion ou quelque ravisseur député pour enlever Héléne. Aussi a-t-il déjà envoyé après lui , pour tâcher de le prendre & de le punir de mort. » Mais quoi , » (s'écrie-t-il en entrant dans l'enceinte » du fépulcre) le projet est déjà exécuté. Je ne vois plus Héléne dans son » asyle. Sans doute , on me l'a ravie. » La passion qu'il a pour elle , & le dessein où il est de hâter son mariage lui inspirent la pensée de courir lui-même après le ravisseur. Il appelle ses Officiers & demande un char. Mais Héléne sort du Palais à l'instant.

Théoclymène content de voir sa crainte déçue , ne fait paroître sa surprise qu'au sujet de l'habillement d'Héléne. Car au lieu que ses vêtemens étoient blancs , elle revient en longs habits de deuil , la tête rasée & les yeux baignés de larmes. Son amant veut sçavoir la cause de son nouveau chagrin. Seroit-ce un songe fatal ou quelque triste nouvelle de Sparte ? » Seigneur , » répond-elle ; car c'est le nom que je » consens de vous donner désormais ,

» je suis accablée de douleur ; tout est
 » perdu pour moi. »

La feinte douleur d'Hélène s'explique par une de ces Scènes dont j'ai souvent parlé, & qui se font par des interrogations & des réponses alternatives vers pour vers. Elle est très-agréable, sur-tout par les équivoques heureuses que le sujet fournit de lui-même. Car l'artifice de l'épouse de Ménélas consiste à faire entendre au Roi par des pleurs affectés & par des paroles entrecoupées de sanglots, que son époux est mort ; & qu'outre Théonoé qui l'assure, un Grec qui a fait naufrage avec lui vient d'en apporter la nouvelle. Cet homme est Ménélas qui se montre au Roi.

Ses habits déchirés & le triste état où il est, font assez voir à Théoclymène que c'est un étranger qui a fait naufrage. Sur quoi Hélène contrefaisant les personnes fort affligées, s'écrie : » Ah, il
 » me semble voir en cet état mon
 » époux ! » Théoclymène s'informe curieusement de toutes les circonstances de cette mort, apparemment de peur de surprise. Mais les réponses d'Hélène sont si justes, & le piège est si bien tendu, que le Roi ne sçauroit

l'éviter : & de plus son amour pour elle le porte aisément à croire ce qu'il souhaite , la mort de Ménélas ; puisque cet époux étoit l'unique obstacle qu'Hélène pût apporter à la passion de ce Roi amoureux. Il demande à la Princesse , si le tombeau de Protée sera encore déformais sa demeure. Mais Hélène sans éluder beaucoup cette nouvelle attaque de son amant , lui déclare enfin , qu'étant devenue libre elle consent à l'épouser. » Oublions le passé , reprend-elle , » & cessons de nous haïr. » Puis elle demande à Théoclymène une seule grace , c'est de lui permettre de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Ménélas : c'est-là le nœud de l'artifice. Car Théoclymène peu instruit des coutumes Grecques se prête à tout ce que veut Hélène. Or elle prétend que son mari étant mort sous les eaux , il faut (suivant l'usage des Grecs) qu'elle monte sur un vaisseau ; & qu'elle aille sur la mer assez loin du rivage pour y faire les funérailles convenables. Le Roi charmé d'avoir enfin triomphé , à ce qu'il croit , des répugnances d'Hélène , permet tout , n'examine rien , & veut de plus fournir tout ce qui est nécessaire à cette pompe funèbre. Pour sçavoir plus sûrement ce

qu'il faut, il interroge Ménélas. Tout se borne à des animaux pour les sacrifices, à des lits, à des armes, & à des fruits.

L'usage de présenter aux morts tout ce qui sert à la vie, favorisoit le dessein d'Hélène & de Ménélas. Une seule chose fait peine au Roi. Quelle nécessité que le vaisseau s'écarte si loin des bords? Ne sçauroit-on faire cette cérémonie sans Hélène? Mais on lui donne des réponses qui écartent tous ses scrupules. C'est, dit-on, l'épouse elle-même qui doit faire les funérailles de son époux; & à l'égard du vaisseau on doit le mettre en pleine mer, afin que les flots ne rejettent pas sur le rivage, les restes sacrés du sacrifice. Théoclymène trop satisfait de la parole qu'Hélène lui a donnée de l'épouser s'aveugle sur tout ceci. Il veut tout préparer pour la cérémonie, donner au Grec des vêtemens & des vivres en faveur de l'heureuse nouvelle qu'il a apportée, & laisser à Hélène la satisfaction de pleurer pour la dernière fois son ancien mari. » Ce-
 » pendant, ajoûte-t-il, consolez-vous,
 » Madame. Ne vous livrez point à d'inu-
 » tiles regrets : ils ne vous rendront pas

» votre époux. » C'est ce que dit un de nos Poëtes :

Pourquoi ces soins superflus,
 Pourquoi ces cris, ces allarmes ?
 Ton époux ne t'entend plus.

» En effet, reprend Ménélas, votre de-
 » voir, Princesse, est d'aimer le mari
 » qui vous parle, & d'oublier le mort.
 » Votre état présent l'exige de vous.
 » Que si je suis assez heureux pour re-
 » tourner dans la Grèce, je rétablirai
 » votre gloire injustement flétrie, pourvû
 » que vous soyez telle que vous devez
 » être envers votre époux. » Hélène
 répond sur le même ton à ces équivo-
 ques, tandis que le Roi qui en est la
 dupe goûte des complimens & des dou-
 ceurs qui ne sont pas pour lui. Tous
 rentrent ensuite dans le Palais, excepté
 le Chœur dont l'Intermède paroît étran-
 ger au sujet, à la première vûe, puis-
 qu'il ne s'agit que du ravissement de
 Proserpine, & des maux que causa aux
 hommes le chagrin de Cérès : mais il y
 a une finesse assez délicate, en ce que
 le Chœur n'osant révéler la fuite d'Hé-
 lène, en parle cependant d'une manière
 couverte & allégorique, en rappelant

l'aventure de Proserpine enlevée par Pluton.

A C T E V.

Hélène vient rendre compte aux femmes Grecques du succès de son entreprise, & les prie de garder le secret jusqu'à la fin, afin qu'en se sauvant elle puisse contribuer un jour à leur délivrance. Incontinent Théoclymène sort avec Ménélas & des Officiers chargés de toutes les choses qu'Hélène avoit demandées; & il leur ordonne de suivre Ménélas: mais comme il ne sçauroit perdre Hélène de vûe, il tâche de la dissuader du voyage qu'il a permis. Il craint que sa douleur ne la porte à se précipiter dans la mer, pour suivre l'Ombre de son époux: & il est jaloux des pleurs qu'elle verse pour un mort qu'il regarde encore comme un rival.

Hélène allégué la religion & les droits sacrés d'un premier Hymen, qui ne permettent pas à une femme vertueuse de se dispenser des derniers devoirs envers un mari aimé. Du reste pour rassurer Théoclymène, elle lui promet de ne pas se livrer à son désespoir, & le presse cependant de donner ses ordres pour avoir un vaisseau prêt. Le Roi y consent

enfin , & commande qu'on lui donne une galere Phénicienne de cinquante rames , avec ordre aux rameurs & à l'équipage d'obéir à l'Etranger. Il lui prend même envie d'accompagner Hélène , & d'être de la cérémonie ; mais elle vient à bout de l'en détourner. Tous ces petits obstacles qu'il faut lever l'un après l'autre , & qui semblent devoir tout renverser , font l'intérêt de cette intrigue. Enfin Théoclymène , après avoir ordonné de faire tous les préparatifs de son nouveau mariage , prie le Grec de lui ramener au plutôt Hélène , les congédie l'un & l'autre , & se retire. Ménélas réitere ses vœux au Ciel , & part avec sa suite , tandis que le Chœur occupe la Scène par des chants qui n'expriment que des souhaits vifs & élégans pour l'heureux retour d'Hélène dans sa patrie.

Quoique cet intervalle soit assez court par rapport à la vraisemblance , un homme vient d'un air effrayé apprendre au Roi la fuite d'Hélène ; & lui déclarer que c'est Ménélas lui-même qui l'a emmenée sur la Galere que Théoclymène leur a prêtée. Le Roi ne peut croire d'abord une chose si dépourvûe d'apparence : & le moyen qu'un homme seul ait pû venir à bout de tant d'Egyptiens
dont

dont il étoit accompagné? Mais l'esclave lui fait un récit détaillé en ces termes.

» Dès qu'Hélène est sortie du Palais
 » pour aller sur le rivage de la mer, elle
 » s'est mise à verser d'artificieuses lar-
 » mes sur la prétendue mort de Méné-
 » las qui la conduisoit. Arrivés au port
 » nous en détachons une Galere de cin-
 » quante rames : nous faisons les pré-
 » paratifs : l'un s'occupe à élever les
 » mâts, l'autre à placer les rames, d'au-
 » tres à disposer les voiles & à atta-
 » cher le gouvernail. Incontinent nous
 » voyons s'approcher curieusement du
 » rivage des hommes de bonne mine,
 » mais en mauvais équipage. C'étoient
 » les compagnons du fils d'Atrée. Dès
 » qu'il les apperçoit il s'écrie avec une
 » douleur feinte : malheureux Grecs,
 » comment & sur quel vaisseau avez-
 » vous fait naufrage : du moins venez
 » seconder Hélène, & rendre avec nous
 » les derniers honneurs à son époux sub-
 » mergé. Ceux-ci versant des larmes
 » simulées entrent dans le vaisseau, &
 » portent des offrandes pour ce sacrifice
 » de mer. Tout cela nous paroissoit sus-
 » pect, & nous nous entretenions tout
 » bas sur ce grand nombre de Grecs;

» mais pour obéir à vos ordres , nous
» n'osions trop éclaircir ce mystere : car
» enfin , Seigneur , l'ordre d'obéir à
» l'Etranger est la cause unique de no-
» tre infortune. Déjà tout étoit transf-
» porté dans le vaisseau : le taureau seul
» refusoit de passer , il pouffoit des mu-
» gissemens , & nous écartoit tous en
» menaçant des yeux & des cornes qui-
» conque osoit en approcher. Compa-
» gnons , dit alors Ménélas , vous qui
» avez renversé Troye ; suivez nos cou-
» tumes Grecques ; traînez cette victi-
» me jusques dans la Galere , & cette
» épée l'immolera. Ils prennent aussi-
» tôt la victime , & l'entraînent sur une
» planche ; de sorte que Ménélas en
» partie par caresse , & en partie par
» force acheve de la faire entrer dans
» le navire. Comme il ne manquoit
» plus rien , Hélène s'assit au milieu de
» la poupe ; Ménélas ressuscité prend
» sa place auprès d'elle ; & les autres se
» rangent de suite à droite & à gauche.
» Tous avoient des poignards cachés
» sous leurs robes. Ils pouffent à l'inf-
» tant de grands cris , sans doute pour
» s'exhorter à leur voyage , autant que
» nous avons pû l'entendre. Comme
» nous étions à quelque distance des

» côtes de Pharos , le Pilote demande
 » s'il est nécessaire de voguer plus loin.
 » C'est assez pour mon dessein , répond
 » Ménélas. Incontinent il court vers
 » la proie l'épée à la main ; & en égor-
 » geant le taureau , sans faire mention
 » d'aucun mort , il fait seulement cette
 » priere : Dieu des mers , & vous chas-
 » tes filles de Nérée , conduisez - moi
 » avec mon épouse aux rivages de la
 » Grèce. Cependant le sang de la vic-
 » time ruisseloit dans les eaux , présage
 » heureux pour l'Etranger. Alors un de
 » nous dit à son voisin : ce voyage est
 » frauduleux ; retournons en arriere :
 » prenez le commandement , & tournez
 » le gouvernail. Mais le fils d'Atrée ,
 » tout fumant du sang de la victime ,
 » appelle ses compagnons : Amis , élite
 » de la Grèce , que tardez-vous ? Mas-
 » sacrez ces barbares & précipitez-les
 » dans les flots. Notre chef de son côté
 » nous crie : Saisissez promptement
 » cette planche ; brisez ces bancs : tirez
 » ces rames , & mettez en pièces ces
 » perfides Etrangers. Tous se levent ;
 » tous s'animent : les uns armés de poi-
 » gnards , les autres de tout ce que le
 » hazard leur fournit. Il se fait un hor-
 » rible combat , & la Galere est rougie

» de sang. Hélène du haut de la poup-
 » pe crie aux siens : Souvenez-vous des
 » exploits de Troye , & renouvellez-
 » les sur ces barbares. Dans cette ardeur
 » mutuelle vous eussiez vû se confon-
 » dre les vaincus & les vainqueurs , &
 » plusieurs tomber morts. Ménélas en
 » général d'armée examinoit où il fal-
 » loit porter du secours , & il y voloit
 » à l'instant. Il frappe ; il renverse tout
 » ce qui lui résiste , & culbute enfin
 » tous nos nautonniers dans la mer ;
 » puis s'emparant du gouvernail : C'est
 » en Grèce , dit-il , que je prétends
 » aller. On tourne la voile ; un vent
 » favorable vient l'enfler , & le vaisseau
 » disparoît à mes yeux. Pour moi , plu-
 » tôt que de m'exposer à une mort cer-
 » taine , je m'étois jetté dans les flots
 » dont l'on m'a tiré pour venir vous
 » annoncer ce malheur , & pour vous
 » dire que rien n'est plus salutaire
 » qu'une sage défiance. »

Théoclymène , doublement duppé ,
 & comme amant & comme Roi , con-
 çoit une fureur qui le porte à venger au
 moins sur sa sœur les intérêts de son
 amour & de son sceptre. Elle est cou-
 pable à ses yeux , pour ne lui avoir pas
 révélé l'arrivée de Ménélas à Pharos.

Le Chœur, suivant son office, tâche d'appaiser Théoclymène. » Où courez-vous Seigneur ? Dans quel sang allez-vous tremper vos mains ? » Cela produit une contestation courte & intéressante entre le Roi & le Chœur : mais comme des femmes captives ne peuvent faire entrer la raison dans l'esprit d'un ennemi courroucé, Euripide a recours à la machine pour le dénouement ; & il introduit à propos les deux Gemeaux Castor & Pollux, dont l'un prend la parole pour calmer Théoclymène. Il le fait en lui alléguant l'innocence de Théonoé, & la volonté des Dieux sur Hélène. Il adresse ensuite le discours à Hélène même, quoiqu'absente, pour lui annoncer un retour heureux dans sa patrie, & les honneurs divins qui lui sont réservés après sa mort. Elle doit donner son nom à une Isle *, & Ménélas doit habiter pour toujours dans les Isles fortunées. Cette fable Athénienne est le but de toute la pièce ; ce qui confirme ce que nous avons dit plus d'une fois, à sçavoir, que les Poëtes Grecs travailloient pres-

* L'Isle d'Hélène : c'est une des Sporades du promontoire Sunium,

que toujours sur des fujets capables de flatter leur patrie , & que leurs Tragédies étoient presque toujours allégoriques.

Si l'on veut se rappeler l'idée de l'Iphigénie en Tauride on trouvera que cette Tragédie lui est parfaitement conforme. C'est de part & d'autre une Princesse transportée hors de sa patrie dans une terre étrangere , Iphigénie en Scythie , & Hélène en Egypte. Ici c'est un époux , là c'est un frere ; tous les deux inconnus & prêts d'être immolés ; qui reconnoissent l'un une sœur , l'autre une épouse. Des deux côtés ce sont les femmes , qui par leur génie plus industrieux que celui des hommes , trouvent le secret de s'évader & d'enlever ce qu'elles ont de plus cher , à la fureur de deux Tyrans. Enfin des Dieux en machine font les deux dénouemens , & remettent le calme sur le Théâtre.



I O N ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

LA fable d'Ion est fort composée : aussi fait-elle la matière d'un long Prologue récité par Mercure tout exprès pour instruire les spectateurs à qui il adresse la parole sans autre artifice.

ACTE PREMIER.

Voici le fonds du Prologue & le sujet. Créüse, fille d'Erechthée Roi d'Athènes, fut séduite par Apollon ; & de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'inscû d'Erechthée. Pour mettre son honneur à couvert, elle exposa ce fils dans la grotte même qui avoit été témoin de son malheur : mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit, pour suivre en cela une coutume domestique fondée sur une fable. C'est qu'Erichthonius * son

* Erichthonius quatrième Roi d'Athènes. Voyez cette fable dans OVIDE, *Met. l. 2. f. 12.*

ayeul & fils de la terre , avoit été confié par Minerve aux trois filles de Cécrops , avec défense d'ouvrir le petit panier où il étoit renfermé. Aglauros , l'une des Cécropides , cédant à la curiosité , ouvrit ce dépôt mystérieux , & y trouva un enfant accompagné d'un serpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Creüse , elle renouvella en quelque sorte l'aventure d'Érichthonius , & Mercure fit pour elle ce que Minerve avoit fait pour son ayeul : car le Dieu , à la priere d'Apollon , tira le fils de Creüse de la grotte où sa mere l'avoit caché , & le transporta au Temple de Delphes. La Prêtresse d'Apollon fut d'abord choquée de cette aventure , dans la pensée qu'elle étoit arrivée à quelque Delphienne , doublement coupable d'avoir manqué à son devoir , & d'avoir osé prophaner un temple si respectable. Elle voulut même jeter l'enfant hors de cette demeure sacrée ; mais Apollon lui toucha le cœur , & la pitié l'emporta sur l'indignation , de manière que la Prêtresse prit soin de nourrir ce pupille. Il crut sous les yeux de sa libératrice & à l'ombre des autels , sans que lui ni elle eussent aucune lumière de ceux dont il

avoit reçu le jour. L'estime qu'il s'acquiesça parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépositaire des Trésors du Temple : cependant sa mere Creüse épousa Xuthus à l'occasion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'étoit pas d'Athènes, mais d'Achaïe, & issu d'Eole. Il vint un jour au secours des Athéniens qui avoient une guerre sur les bras. Il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis ; & Creüse avec le sceptre d'Athènes fut le prix de sa générosité & de sa valeur : mais tous deux après plusieurs années se voyant sans héritiers résolurent d'aller à l'Oracle de Delphes. C'est ici précisément que commence la pièce. Mercure prévient le spectacle en avertissant que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion, ce fils qu'il a eu de Creüse, pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie, partie considérable de la Grèce.

Mercure s'étant retiré, Ion se montre à la tête de plusieurs Ministres d'Apollon. « Déjà, dit-il, le Dieu de la lumière fait briller son char sur la terre ; les astres en sa présence fuyent dans le sein de la nuit sacrée. Le sommet

„ de la double colline reçoit un double
 „ éclat. Les parfums montent jusqu'à
 „ la voute du Temple; & la Prêtresse
 „ assise sur le trépié est prête d'annon-
 „ cer au peuple les oracles du Dieu.
 „ Allez , Ministres saints , allez à la
 „ source de Castalie , & après vous être
 „ lavés dans ses eaux pures , rentrez
 „ dans le Temple : purifiez sur-tout vos
 „ levres pour interpréter heureusement
 „ les mysteres d'Apollon. Pour moi ,
 „ satisfait de l'humble emploi que
 „ j'exerce depuis mon enfance , je vais
 „ orner ce vestibule de couronnes de
 „ laurier , en nettoyer l'entrée , & écar-
 „ ter à coup de flèches les oiseaux qui
 „ pourroient souiller les offrandes : car
 „ étant sans mere & sans pere , je re-
 „ garde ce Temple qui m'a servi de
 „ berceau , comme un lieu sacré qui
 „ exige tous mes soins. „

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exer-
 cice , il entretient son esprit d'idées con-
 formes à son emploi. Les lauriers , les
 myrtes , l'eau de Castalie , tout lui rap-
 pelle le souvenir du Dieu qu'il sert , &
 la pureté qu'un ministre doit avoir dans
 son service. „ Heureux travail , s'écrie-
 „ t il ! O Phébus , c'est toi que je sers ,
 „ & dans le lieu qui t'est le plus cher !

» Que cet emploi m'est doux ; qu'il
 » m'est glorieux ! Je ne suis point esclavé
 » d'un vil mortel ; je suis le ministre
 » d'un Dieu. Oui , ce Dieu est mon
 » véritable pere , puisque , c'est par lui
 » & de ses bienfaits que je vis. » Tout
 ceci est une espèce d'hymne , avec un
 refrain à la louange d'Apollon. Elle est
 suivie de quelques traits un peu trop
 naïfs pour notre Théâtre : car Ion voyant
 une foule d'oiseaux qui sortent du Par-
 nasse , & qui voltigent autour du Tem-
 ple , les écarte à grands cris , & les me-
 nace de les frapper de ses traits , en les
 appellant chacun par leur nom.

Des filles Athéniennes qui arrivent
 font une autre Scène naïve : elles exa-
 minent curieusement le vestibule du
 Temple. » Ce n'est pas seulement dans
 » notre Athènes , si chere aux Dieux ,
 » disent-elles qu'on voit des Temples
 » magnifiques , puisque Delphes en a
 » un si beau. » Sur quoi Ion leur fait
 considérer divers tableaux ou bas-reliefs,
 qui représentent quelques histoires des
 Dieux.

» De grace , dit-il , voyez le fils de
 » Jupiter * , qui de sa faux dorée tue
 » l'hydre de Lerne.

* Her-
 cule.

LE CHŒUR. Je le vois.

ION. Et cet autre auprès de lui , qui tient * un flambeau ardent.

LE CHŒUR. Quel est-il ? Nous le représentons souvent , ce me semble , dans nos ouvrages de tapisserie.

ION. C'est Iolas Ecuyer d'Hercule.

* Bellérophon armé contre la Chimère.

Regardez encore celui-ci * sur un cheval ailé , tout prêt à tuer le monstre à trois corps.

Cela suffit pour connoître le goût de cette Scène : à chaque demande Ion répond : » Là ? Ce sont les Géans : » ici ? C'est Bacchus avec ses Thyrses : » de ce côté ? C'est Pallas avec son » Egide ; » & choses semblables qui sont de vraies beautés , mais peut-être trop simples pour le goût présent. Virgile n'a pas manqué de copier en partie cette situation , lorsqu'il nous peint Ænée dans un Temple de Carthage , dont il parcourt les peintures. » Dans ce bois- » là même , dit-il , Didon faisoit ériger » un Temple en l'honneur de Junon. » Elle y avoit fait dresser la statue de la » Déesse , & elle avoit enrichi le Tem-

Æneid.
l. 1. v.
445.
Traduct.
du P. CA-
TROU.

* Je lis ainsi après BARNEZ , parce qu'en effet Iolas brûloit les têtes de l'hydre , à mesure qu'Hercule les coupoit : la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

» ple de ses présens. Le seuil posé sur
 » les degrés, par où l'on montoit, étoit
 » d'airain, & les colonnes qui por-
 » toient l'architrave étoient de bronze,
 » aussi-bien que les gonds qui soute-
 » noient les portes. Le premier specta-
 » cle qui se présenta aux yeux d'Ænée,
 » servit beaucoup à calmer ses inquié-
 » tudes, à le rassurer sur les périls dont
 » sa vie étoit menacée, & à remettre
 » la confiance dans son cœur. En effet,
 » tandis qu'il parcouroit des yeux les
 » divers ornemens du Temple, en at-
 » tendant que la Reine y vînt; tandis
 » qu'il réfléchissoit sur le bonheur des
 » nouveaux citoyens, & qu'il étoit char-
 » mé de l'habileté des ouvriers & de la
 » beauté des ouvrages, il fut surpris
 » de voir toute la suite de la guerre de
 » Troye, tracée par ordre en d'excel-
 » lens tableaux. Il conclut que la Re-
 » nommée avoit répandu par toute la
 » terre les travaux d'un si long siège.
 » Ænée reconnut Agamemnon & Mé-
 » nélas en peinture. Il discerna Priam
 » & Achille dont la colere fut si funeste
 » aux deux partis. A cette vûe il s'arrê-
 » ta, & les yeux baignés de larmes, en
 » quelle région, dit-il à Achate, nos
 » aventures n'ont-elles pas pénétré? On

„ a joint ici le portrait de Priam à ceux
„ des Généraux Grecs. Vous voyez
„ qu'on sçait y faire justice au mérite ;
„ qu'on y a le cœur tourné à la compas-
„ sion , & qu'on y est touché de l'infor-
„ tune des malheureux. Ne craignez
„ plus : nous sçaurons tirer avantage de
„ la connoissance qu'on a de nos mal-
„ heurs dans ces lieux. Il parla de la
„ sorte & continua de parcourir des
„ yeux ces muettes peintures. Chaque
„ tableau lui fit verser des larmes. Il
„ voyoit d'une part les Grecs assaillans
„ fuir devant une troupe de jeunes
„ Troyens qui les poursuivoient : d'une
„ autre part il voyoit les Phrygiens mis
„ en fuite par Achille. Il considéroit
„ dans un tableau les tentes de l'infor-
„ tuné Rhésus , qui venu pour secourir
„ Troye , fut attaqué de nuit par Dio-
„ mède. On pilloit son camp lorsque
„ le chef étoit encore dans son premier
„ sommeil , & on le remplissoit de car-
„ nage. Diomède conduisoit les che-
„ vaux sous les pavillons qu'il avoit en-
„ levés à Rhésus , avant qu'ils eussent
„ pû paître dans les prés de la Troade ,
„ & boire des eaux du Xanthe. Ce spec-
„ tacle fit verser des larmes à Ænée.
„ Dans un autre tableau paroissoit le

„ jeune Troilus , qui fut assez auda-
 „ cieux pour défier Achille. Il essaya
 „ en vain ses armes contre lui. Troilus
 „ lui étoit inégal en forces : aussi le
 „ voyoit-on le corps presqu'entier hors
 „ de son char , tombé à la renverse &
 „ entraîné vers la ville par ses chevaux
 „ dont il tenoit encore les rênes. Sa tête
 „ & sa chevelure traînoient à terre , tan-
 „ dis que sa lance qui lui restoit à sa
 „ main traçoit un sillon sur le sable.
 „ Dans un troisiéme tableau étoient
 „ représentées les Dames Troyennes ,
 „ les cheveux en désordre dans le Tem-
 „ ple de Pallas. Elles paroissoient offrir
 „ leurs vœux à la Déesse peu favorable.
 „ D'un air triste & suppliant elles lui
 „ présentoient une robe pour couvrir sa
 „ statue ; & elles se frapportoient le sein.
 „ Pallas irritée sembloit tenir les yeux
 „ baissés en terre. Une autre peinture
 „ représentoit le corps d'Hector , qu'A-
 „ chille après l'avoir traîné autour des
 „ fossés de Troye , vendoit à Priam qui
 „ étoit venu le racheter. Ænée ne put
 „ s'empêcher de pousser un profond
 „ soupir , lorsqu'il vit les dépouilles ,
 „ le char & le corps de son ami ; & qu'il
 „ apperçut Priam désarmé tendant des
 „ mains suppliantes au meurtrier de

„ son fils. Dans une autre peinture il
 „ se vit lui-même environné dans une
 „ mêlée par les principaux chefs du
 „ camp ennemi. Il y vit les Ethiopiens ,
 „ & il reconnut Memnon à la noirceur de
 „ son visage , & à la lueur de ses armes.
 „ La généreuse Pentésilée s’y faisoit
 „ remarquer : elle étoit conductrice
 „ d’un escadron d’Amazones , dont les
 „ boucliers étoient échancrés en demi-
 „ cercle. Leur Reine soutenant d’une
 „ écharpe la seule mammelle qui lui
 „ restoit , paroissoit plus fiere que mille
 „ autres de ses compagnes : & toute
 „ fille qu’elle étoit , elle osoit se me-
 „ surer avec les plus braves guerriers. »

Ce morceau de l’Ænéïde est si beau ,
 que j’ai cru devoir n’en rien omettre
 malgré sa longueur , pour faire voir avec
 quelle délicatesse Virgile a sçu imiter
 les anciens , & enchérir sur les beautés
 naturelles qu’il a trouvées dans leurs
 écrits. En voici encore un dans le même
 genre , que le lecteur me sçaura gré de

Æneid. lui rappeler. Il est du sixième livre de
 l. 6. v. l’Ænéïde où le Poëte décrit l’arrivée
 13. trad. d’Ænée à Cumes ; & ce Prince occupé
 du P. CA- à considérer le Temple de Diane.
 TROU.

„ Déjà le héros & sa suite étoient en-
 „ trés dans le bois consacré à Diane , &

» bientôt ils furent rendus à son Tem-
» ple tout éclatant de dorures. On dit
» que Dédale fuyant la persécution de
» Minos , osa se hasarder à fendre les
» airs avec des aîles qu'il se fabriqua ,
» & que par un chemin nouveau volant
» vers le Septentrion , il vint de Crete à
» l'endroit le plus élevé de Cumes. Dès
» qu'il y fut arrivé il commença par
» consacrer à Phébus ses aîles ; puis il
» érigea un Temple magnifique. Sur les
» portes du Temple il sculpa en bas-
» relief la mort d'Androgée. Il y repré-
» senta les Athéniens que Minos obli-
» geoit tous les ans d'envoyer à Crete
» quatorze de leurs enfans. On y voyoit
» l'urne dont on se servoit pour les tirer
» au sort. Dans un autre bas-relief étoit
» figurée l'Isle de Crete vis-à-vis d'A-
» thènes. On y avoit représenté Pasi-
» phaé , & l'objet de son brutal amour.
» Le Minotaure qui en fut le fruit monf-
» trueux y avoit sa place. On apperce-
» voit d'un autre côté le fameux laby-
» rinthe dont on ne pouvoit retrouver
» l'issué , lorsqu'on y étoit entré. Dé-
» dale s'y étoit représenté lui-même.
» Trop favorable à la passion qu'Ariane
» avoit conçue pour Thésée , il don-
» noit à celui-ci un fil pour lui faire

„ retrouver sa route dans les obscurs
 „ détours du labyrinthe. Infortuné Ica-
 „ re , sans doute vous auriez eu part à
 „ ce bel ouvrage de Dédale ! Deux fois
 „ le pere s'efforça d'employer l'or pour
 „ exprimer la chute de son fils ; deux
 „ fois ses mains se refuserent à son tra-
 „ vail. Les Troyens auroient continué
 „ à parcourir des yeux le reste de ces
 „ histoires , si Achate , qu'on avoit en-
 „ voyé chercher la Sibylle , ne l'eût
 „ amenée. „

La différence qu'on peut bien sentir
 entre ces peintures de Virgile , & celle
 d'Euripide , c'est que les premières sont
 remplies de sentiment , & par-là plus
 intéressantes que la seconde qui ne con-
 tient que des sujets généraux : mais
 Euripide n'en a pas été moins sensé
 dans le choix de ses sujets , puisqu'il ne
 s'agissoit que d'une situation de simple
 curiosité dans des filles , qui arrivant
 au Temple de Delphes avant leur maî-
 tresse , jettent çà & là un coup-d'œil
 en passant , bien plutôt pour faire con-
 noître au spectateur quel est le but de
 leur voyage , que pour l'amuser par des
 descriptions hors de saison : aussi la
 Scène est-elle courte sur cet article.

La curiosité porte encore ces filles à

vouloir entrer jusques dans le sanctuaire , pour achever de tout voir ; mais Ion leur fait entendre que l'entrée n'en est permise qu'à ceux qui viennent consulter l'Oracle , après les sacrifices requis.

Ces Athéniennes qui forment le Chœur font connoître qu'elles sont les femmes d'une Dame Athénienne nommée Creüse. Il n'est pas trop aisé de distinguer nettement si elle est entrée d'abord avec ses femmes , ou si elle vient ensuite sur le Théâtre , car jusqu'à présent Ion n'a entretenu que sa suite. Elle prend tout-à-coup la parole , & semble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être vouloit-elle ne se point découvrir comme la suite donne lieu de le penser.

Le reste de la Scène , ou si l'on veut cette nouvelle Scène , est un long entretien de Creüse avec Ion. Il est frappé de son grand air & surpris de ses larmes. D'abord , elle paroît vouloir éluder les interrogations curieuses du Ministre d'Apollon ; puis elle répond en mots mystérieux : „ Mes pleurs doivent vous „ étonner , sans doute ; mais l'aspect de „ ce Temple m'a rappelé un triste sou- „ venir. J'oubliois que j'étois en ce „ lieu , & mon esprit étoit à Athènes.

» Que les femmes sont malheureuses ;
» & que les Dieux sont injustes ! A qui
» avoir recours , si l'iniquité de nos Sou-
» verains maîtres nous perd ? » Ce sou-
pir énigmatique pour Ion , lui donne
l'envie de découvrir le secret de cette
Dame affligée. Mais elle referme aussitôt
son cœur pour ne pas le laisser péné-
trer par un étranger. Comme il la com-
plimente sur sa naissance , afin de chan-
ger de discours : » Hélas , dit-elle , c'est
» à cet unique avantage que s'est borné
» mon bonheur ! » Elle raconte à ce
sujet la Fable de son ayeul Ericthonius ,
(grand titre de noblesse) le sacrifice que
fit Erechthée son pere de ses propres fil-
les , pour le salut de la patrie (autre titre
d'héroïsme ,) & la destinée de ce Roi ,
que Neptune précipita tout vivant dans
le sein de la terre , qu'il entr'ouvrit d'un
coup de son Trident. Comme le lieu où
il fut englouti , est le même où Apollon
avoit séduit Creüse , le nom de ce lieu
la fait rentrer tout-à-coup dans sa rêve-
rie & dans son chagrin. » Lieu fatal ,
» dit-elle , puissai-je ne t'avoir jamais
» vû ! » Ion piqué d'une nouvelle cu-
riosité fait un nouveau pas pour entrer
dans la confiance de la Dame. Mais
elle détourne la conversation sur son

époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir consulter l'Oracle d'Apollon. Mais il est allé d'abord à l'autre de Trophonius. C'est le chagrin de se voir sans postérité qui l'amène à Delphes.

» Quoi dit Ion, vous n'avez jamais eû
 » d'enfans ! » L'interrogation est embarrassante par sa naïveté. Mais Creüse s'en tire adroitement & se contente de répondre : » Hélas, Apollon le sçait ! »

Elle interroge à son tour Ion, qui lui avoue qu'il n'a pû connoître jusqu'à présent ni pere, ni mere, & qu'il a toujours vécu des autels, qui lui ont servi d'asyle. » Je sçai, dit Creüse, une
 » mere aussi infortunée que la vôtre.
 » Quelle est-elle, répond Ion. Daignez
 » me la nommer. » Creüse en femme habile profite de cette ouverture, pour proposer son affaire sous le nom d'une autre. C'est elle, dit cette Princesse,
 » pour qui je suis venu consulter Apol-
 » lon en attendant l'arrivée de mon
 » époux. » Elle fait donc entendre, que c'est pour une amie qu'elle vient interroger le Dieu ; & comme le Ministre lui offre ses services pour cela : après quelques façons, elle lui dit tout de suite, que cette amie a eu malgré elle une galanterie avec Apollon ; qu'elle en

a eu un fils , qu'elle l'a exposé ; qu'on ignore ce que l'enfant est devenu , & qu'elle le croit mort ; que du reste , à en juger par la date de cette aventure , l'enfant devroit être à-peu-près du même âge qu'Ion.

Celui-ci surpris de la conformité qu'il trouve entre son destin & le sort de cet enfant , ne peut toutefois s'imaginer qu'un Dieu ait eu un commerce secret avec une mortelle. Ainsi il conclut qu'il est inutile & même dangereux de consulter Phœbus sur un crime qu'il n'avoueroit pas. Creüse en soupirant se plaint de l'ingratitude de ce Dieu , & voyant de loin venir son mari , elle recommande à Ion un grand secret sur l'aventure qu'elle vient de lui raconter au sujet d'une amie , dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidèlement ne causât quelque trouble & quelque mal-entendu , dont la honte retomberoit sur elle.

Xuthus à la maniere Grecque salue d'abord le Dieu du Parnasse , puis Creüse , à qui il apprend que l'Oracle de l'autre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes : mais qu'il assure par avance que Xuthus ne s'en retournera point sans enfans , ni Creüse sans réponse.

L'un & l'autre après quelques prieres
 entrent dans le Temple , tandis qu'on
 va chercher l'eau pour faire les asper-
 sions. Avant que d'y aller , il réfléchit
 un moment sur le discours de Creüse ,
 & blâme assez vertement le procédé
 d'Apollon , dont il se tient fort scanda-
 lisé. « A quel dessein , dit-il , séduire
 » des beautés mortelles , & abandonner
 » leurs enfans au trépas ? Songez qu'é-
 » tant Dieu vous devez des exemples
 » de vertu. S'il est des méchans parmi
 » nous , vous les punissez. Sied-il donc
 » aux Législateurs de violer les loix ? Si
 » cela étoit , ce que je n'ose croire , les
 » mortels vous puniroient à leur tour ,
 » & vos Temples seroient bien-tôt dé-
 » ferts. Car enfin , si vous succombez
 » à d'indignes passions , il ne faut plus
 » accuser les hommes , c'est à vous qu'il
 » faut s'en prendre. Ils ne sont plus que
 » les imitateurs de vos vices : vous êtes
 » leurs maîtres. » Voilà ce que les sages
 Payens pensoient de leurs Divinités ,
 ou plutôt des fables que la Poësie leur
 imputoit.

Le Chœur resté seul dans le vestibule
 du Temple adresse des vœux à Lucine ,
 à Minerve , & à Diane pour obtenir à
 ses maîtres une postérité digne de la

race d'Erethée. Il y a un morceau élégant sur l'avantage d'une postérité nombreuse. Il revient à ce que dit Cicéron dans l'Oraison pour Cluentius où il appelle un fils, » l'espérance du pere, la » gloire du nom qu'il doit perpétuer, » l'appui de la maison, l'héritier de la » famille, & un citoyen destiné à servir » l'Etat. » *Spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis, hæredem familiæ, designatum Reipublicæ civem.* Le Grec d'Euripide, & le Latin de Cicéron ne sont gueres susceptibles d'une traduction heureuse en notre langue.

A C T E I I.

Ion revient demander si Xuthus est sorti du Temple. Ce Prince en sort à l'instant, & dès qu'il apperçoit Ion il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le Ministre d'Apollon se refuse aux embrassemens de Xuthus, dont le discours lui paroît peu sensé. Sur quelle apparence & quelle preuve l'appeller son fils? Il faut qu'il ait mal pris le sens de l'Oracle. Cette contestation fait naître peu à peu l'explication du mystere. L'Oracle a répondu à Xuthus : *La première personne que tu rencontreras à la sortie du Temple*

Temple est ton fils : & ce Prince ravi de se voir un fils qu'il ne connoissoit pas, n'a point songé dans son transport à demander à l'oracle de quelle femme il a eu cet enfant. C'est ce qui fait l'embaras d'Ion. » Comment, dit-il, puis-je » être votre fils, si vous ignorez vous-même quelle est ma mere ? » A cela Xuthus n'a rien à répondre, si ce n'est qu'il convient d'avoir eu quelque galanterie avant son hymen dans un pellerinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or Ion voyant que la date s'accorde assez avec son âge, se paye de cette raison, & consent de reconnoître le Roi d'Athènes pour son pere, par déférence aux ordres de l'Oracle. Il falloit que le respect pour les Oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puisque Xuthus se montre si crédule : car pour Ion, il ne pouvoit que gagner en se donnant pour fils à un pere qui étoit Roi d'Athènes. Toutefois ce n'est point ce motif qui le guide, comme on le verra bien-tôt.

Le Chœur ne balance pas un moment à féliciter son maître d'un dénouement si agréable ; & il se borne à souhaiter pour Creüse des héritiers du sang d'Erethée, tandis qu'Ion & Xu-

thus réduisent leurs souhaits à retrouver celle dont Ion a reçu le jour.

Le pere propose à ce fils retrouvé de laisser faire au tems pour l'entier éclaircissement de ce mystere, & cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un exil, pour passer à Athènes sa véritable patrie, où le sceptre l'attend avec la plus riante fortune. » Vous ne répondez » point, ajoute-t-il, pourquoi détour- » ner vos regards? D'où vient cette » rêverie subite où se plonge votre » esprit? Ah, qu'une tristesse qui fuit » de si près la douceur de nos embras- » semens cause d'inquiétude à un pere » tendre! »

ION. Seigneur, les choses envisagées dans différentes situations paroissent sous des faces fort différentes. Je ne puis que benir ma destinée, de m'avoir rendu un pere tel que vous. Mais si vous désirez de sçavoir le sujet de mes craintes, le voici. Je sçai que la nation Athénienne fiere de son origine, se vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite. De quel œil regardera-t-elle le fils naturel d'un étranger? Le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma foiblesse, si je me borne à

l'état de particulier. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands ? Le peuple me haïra. La grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons Citoyens dont la sagesse politique est de se renfermer dans la sphere d'une vie privée, riront de ma témérité, si j'ose me mêler d'intrigues, chose toujours dangereuse dans une République. Je veux que la faveur m'éleve aux premiers rangs: que ne dois-je pas craindre dans un Etat où les Chefs ne souffrent point de rivaux? Entrerai-je enfin dans une maison étrangère, pour y voir une femme irritée d'avoir eu part à vos peines, sans espoir de partager votre bonheur ? Hé, comment Créüse ne haïroit-elle pas l'objet de votre tendresse, se voyant privée d'un pareil gage de son hymen ? Car enfin, votre cœur penchera de son côté ou du mien. Si je lui enleve vos bonnes grâces, quel affreux désordre dans votre maison ! Vous sçavez trop les funestes effets d'un amour qui se croit outragé. Après tout, Seigneur, votre épouse privée d'héritiers excite ma compassion. Issue d'un sang illustre, elle mérite un autre sort. Vainement, vous faites briller la Couronne à mes yeux. Son éclat ne m'éblouit pas assez pour me cacher les maux qu'elle

renferme. Est-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs & de soucis ? Oui je préfère la félicité d'un homme qui ne rend compte de son loisir qu'à lui seul , à celle d'un Roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans & ennemi des bons. Peut-être répondrez-vous que l'abondance & les trésors sont préférables à la situation , où je me vois. Non , Seigneur , non , je ne puis m'accommoder des peines & de l'inquiétude qui sont attachées aux grandes richesses. Laissez-moi jouir sans chagrin de mon heureuse médiocrité ; & soyez vous-même le juge de mon bonheur. Un doux loisir , point de trouble , point d'envieux : telle est ma félicité. Jamais je n'éprouvai le déplaisir cruel d'être supplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des Dieux , & le service des étrangers partagent ma vie. Je renvoye les uns contents ; il en revient d'autres , que j'ai toujours le plaisir de satisfaire , sans que l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux : & ce qui me paroît un bien inestimable , c'est que mon cœur d'accord avec mon devoir contribue à me rendre vertueux & digne du Dieu que je sers. Jugez , si je dois balancer entre ces biens & ceux que

vous m'offrez ; ou plutôt , permettez que je continue de vivre dans l'humble emploi où je me trouve , puisqu'après tout , il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité.

C'est-là un de ces morceaux que la nature avoue dans tous les tems , & que * Racine a fait heureusement passer sur notre Théâtre. Xuthus n'y répond qu'en faisant entendre à son fils qu'il faut céder à sa nouvelle fortune , & que pour lui il va faire des sacrifices , & préparer un festin pour célébrer le jour de

* Voyez *Athalie* de RACINE, *Acte II. Scène VII. & autres Scènes*. Si mon Ouvrage a quelque suite , parmi plusieurs Discours ou Traités qui la formeront , je ferai voir dans celui de l'*Imitation* avec quel art & quelle finesse RACINE a fondu le génie des Anciens , sur-tout celui d'EURIPIDE avec le sien propre pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la souplesse inimitable de cet ingénieux Imitateur , qui a tourné en beautés suprêmes une infinité de tours & de traits naïfs , que tout l'artifice d'une traduction ne sçauroit bien faire sentir. En attendant , si le Lecteur veut bien jeter un coup d'œil sur l'*Athalie* , il reconnoîtra Ion dans Joas , au moins en partie , & les Chœurs Grecs dans les Chœurs François sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours , & la noble simplicité de cette admirable Tragédie ; comme j'espère le développer quelque jour.

la naissance de son fils. Il le nomme Ion par allégorie à la rencontre qu'il en a fait à l'issue du Temple * ; & pour lever toutes les difficultés , il défend au Chœur sous peine de mort , d'apprendre cette nouvelle à Creüse. Il veut en un mot qu'elle l'ignore , jusqu'à ce qu'il prenne son tems pour la déterminer à souffrir un autre fils que le sien sur le Thrône d'Erechthée. A cette condition le fils consent de suivre son pere à Athènes , & il ne désire rien autre chose pour combler ses vœux , que de retrouver pour mere une Athénienne.

Comme les femmes de Creüse , prévoient les suites funestes de cet Oracle ; malgré la défense de Xuthus , l'indignation l'emporte sur la crainte dans leurs esprits ; & plus fideles au sang d'Erechthée qu'à un Roi étranger , elles forment le dessein de découvrir à Creüse le secret de son époux , & de servir la vengeance de cette Princesse & la liberté d'Athènes , en perdant Ion.

* Parce que cet enfant s'est offert le premier à la vûe de Xuthus sortant du Temple *εἰς τὸν τι μῦθον*.

A C T E I I I.

Creüse suivie d'un Vieillard qui avoit été Gouverneur d'Erethée , & qu'elle regarde comme un pere , le prie de se joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui soit favorable à ses désirs. Tandis que le Vieillard se met en devoir de lui obéir & d'entrer dans le temple , elle s'avise de demander à ses femmes quelle réponse Xuthus a reçue du Dieu. Le Chœur par un air triste & par des mots entrecoupés ne lui fait rien attendre que de fâcheux , & excite de plus en plus sa curiosité en lui apprenant les ordres de Xuthus & le supplice dont il a menacé celles qui violeroient son secret. Enfin , ces femmes s'expliquent peu-à-peu , & révelent tout. La Reine en est frappée comme d'un coup de foudre : & la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le Vieillard dévoué aux intérêts des Erethides , & outré d'une action qui lui paroît si indigne d'un Roi , s'écrie , „ Madame , on vous tra-

„ hit, & votre époux vous détrône. C'est

„ moins par haine pour lui que par fidé-

„ lité pour vous , que j'ose vous parler

„ ainsi d'un étranger qui après vous

» avoir épousée , n'a pas rougi de violer
 » la foi qu'il vous avoit jurée , & de se
 » procurer des héritiers qui ne sont pas
 » de vous. Je vais donc vous développer
 » ce mystere. » Il le fait d'une maniere
 bien capable de consterner Creüse , mais
 aussi très-vrai-semblable , eu égard aux
 circonstances qu'il rassemble. La stérilité
 de la Reine ; le voyage à Delphes , la
 rencontre & la reconnoissance précipi-
 tée d'un fils , tout a l'air d'un artifice
 concerté pour placer le fils de quelque
 esclave aimée sur le Trône des Erecthi-
 des. Il peint cet artifice des plus affreu-
 ses couleurs , pour animer la vengeance
 de Creüse : & il lui dit nettement , qu'il
 n'y a plus de ressource pour elle que dans
 le fer ou le poison , si elle veut prévenir
 sa mort par celle de ses deux ennemis.
 Il s'offre lui-même à devenir l'exécu-
 teur de sa rage ; & le Chœur épouse les
 mêmes sentimens de fureur.

Creüse entierement convaincue de la
 perfidie de Xuthus , leve le masque , &
 fait une action bien hardie pour une
 femme. » Dois-je parler ou me taire
 » encore , dit-elle ? Trop scrupuleuse
 » pudeur , cesse de me contraindre. Car
 » qui m'arrête désormais ? Chassée de
 » mon Trône & privée de l'espoir d'a-

» voir des successeurs de mon sang, est-il
 » encore quelque devoir qui me lie à
 » mon ingrat époux ? » Ce début est
 suivi de sermens affreux qu'elle fait de
 révéler sa honte & celle de Xuthus. Ce-
 pendant les larmes qui coulent de ses
 yeux, & la rougeur qui lui couvre le
 front montrent combien lui coûte l'aveu
 qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que
 pour reprocher aux hommes & aux
 Dieux leur ingratitude & leur trahison.
 C'est sur-tout à Phœbus qu'elle adresse
 les plus vifs reproches, en publiant que
 ce Dieu a triomphé de sa pudeur, &
 qu'il a souffert que son fils soit devenu
 la proie des oiseaux, tandis qu'il rend
 au traître Xuthus un fils qui n'est pas
 à elle.

Le Vieillard & le Chœur également
 surpris de cet autre malheur de la Reine
 dont ils n'avoient eu aucune connois-
 sance, comprennent à peine tout le sens
 de ses paroles. C'est pourquoi le vieux
 Gouverneur se fait répéter toute cette
 aventure pour tâcher de découvrir si
 l'on ne pourroit pas retrouver quelque
 trace de cet enfant exposé, qui seroit
 du moins l'héritier légitime du Trône,
 & le vengeur de sa mere. Mais Creüse
 avoue qu'elle l'a caché dans une grotte,

& que depuis elle ne l'a plus revû. » O
 » cruelle mere, s'écrie le Vieillard, ô
 » Dieu, encore plus barbare ! » Le récit
 de Creüse lui arrache cette expression :
 car elle lui peint vivement cet enfant
 malheureux, qui lui tendoit en vain les
 bras, & la fatale nécessité où elle étoit
 de sacrifier l'amour maternel aux égards
 d'un honneur sévère qu'il falloit mettre
 à couvert.

» Vengez-vous, dit le Gouverneur,
 » & punissez d'abord l'amant qui vous
 » a perdue. »

CREUSE. Comment étant mortelle
 puis-je punir un Dieu ?

LE GOUVERNEUR. Mettez en feu le
 Temple de Delphes.

CREUSE. Une crainte religieuse m'ar-
 rête ; & je n'ai déjà que trop de mal-
 heurs.

LE GOUVERNEUR. Hé bien perdez
 votre époux.

CREUSE. Un reste de respect pour un
 hymen qui me fut cher, en murmure.

LE GOUVERNEUR. Du moins étouf-
 fez ce monstre naissant, cet Ion qui s'é-
 leve contre vous.

Elle écoute plus volontiers cette pro-
 position. Il n'est plus question que des
 moyens de réussir. Le Vieillard du mê-

me ton qu'on vient d'entendre , propose les plus violens , comme d'aller égorger Ion dans la tente sacrée où il mange avec ses amis. Mais la Princesse n'approuvant rien de tout cela , » C'est donc » à vous , reprend-il , à chercher une » ressource. » Creüse en trouve une digne d'une femme en fureur , c'est le poison. Elle en avoit un très-présent & très-efficace qui lui venoit de Minerve , à sçavoir deux gouttes du sang de Méduse que la Déesse avoit données à Ericthonius avec cette propriété que l'une des gouttes procureroit la guérison , & l'autre une prompte mort. Creüse charge le Gouverneur d'empoisonner Ion avec la liqueur mortelle : mais elle voudroit attendre que sa victime fût à Athènes. » Non , répond le Gouverneur , c'est ici qu'il faut s'en défaire » pour cacher la main qui le perd. »

Creüse y consent , & lui donne un vase d'or où est renfermé le poison , avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans son appartement en attendre l'effet , le Vieillard s'encourage à ce crime par cette horrible sentence : » Soyons vertueux , quand » tout nous rit. Mais s'agit-il de nous » venger d'un ennemi , n'écoutons plus » une importune vertu. »

Ces sentences & toute la conduite de l'attentat paroissent ne convenir gueres à des personnes pour qui le spectateur s'est intéressé. Le Chœur n'est pas moins coupable que les principaux personnages, & sa fidélité pour la race d'Erechthee ne scauroit (ce me semble) justifier son emportement, quoique le Poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'Interméde de cet Acte. Il faut pourtant convenir que la situation est admirable; qu'elle est tirée des vrais sentimens du cœur humain, & que par conséquent elle est dans le vrai goût du Théâtre.

A C T E I V.

Un domestique de Creüse vient d'un air effaré demander au Chœur où est la Princesse, qu'il a déjà cherchée inutilement par toute la ville, & que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la sauver, s'il est possible; & toutefois, il s'arrête avec le Chœur assez long-tems pour faire un récit très-étendu de la maniere dont la conspiration contre Ion a été découverte. En voici le sens.

» Xuthus & son fils étoient partis de
 » ce lieu dans le dessein de faire des

» sacrifices & un festin pour célébrer la
 » naissance d'Ion. Xuthus se charge des
 » sacrifices; & prêt d'aller sur le double
 » sommet du Parnasse pour arroser l'un
 » & l'autre du sang des victimes en
 » l'honneur de Bacchus, il dit à son
 » fils: Elevez des tentes: donnez aux
 » Delphiens une fête superbe, & n'at-
 » tendez pas mon retour. »

La précaution que prend le Poëte d'écarter Xuthus étoit bien nécessaire, comme on va voir: mais elle ne fauve pas entièrement la faute qu'il a voulu éviter.

Le domestique décrit, avec beaucoup d'art & trop sans doute, la salle du festin. » C'étoit une seule tente qui
 » renfermoit un arpent en quarré long,
 » & qui pouvoit contenir tout le peuple
 » de Delphes. Elle étoit ornée des plus
 » riches tapisseries du Temple; ce qui
 » faisoit un merveilleux spectacle. Car
 » au lieu de plafonds on voyoit le ma-
 » gnifique présent d'Hercule, monu-
 » ment de sa victoire, & dépouille
 » précieuse des Amazones. C'étoit un
 » Ciel parsemé d'étoiles. Le Soleil hâ-
 » tant ses coursiers de se précipiter sous
 » les eaux ne jettoit plus que les der-
 » niers traits d'une lumière mourante:

» la Nuit revêtue de longs crespes noirs
 » conduisoit son char léger dans la plai-
 » ne Ethérée, suivie des Astres brillans
 » parmi lesquels les Pléiades se faisoient
 » distinguer, aussi-bien qu'Orion armé
 » de son épée. » On décrit du même air
 l'Ourse dont la queue faisoit plusieurs
 replis, la pleine Lune, qui divise le
 mois, avec les Hyades, & dans un lointain
 l'Aurore qui attendoit le départ des
 Astres. » D'autres ornemens, continue
 » l'Officier, tenoient lieu de murs.
 » C'étoient des Naumachies, des chaf-
 » ses, des Centaures, des Cerfs, & des
 » Lions. Enfin à l'entrée, il y avoit un
 » Cécrops avec une queue de serpent
 » à contours tortueux, & ses filles à ses
 » côtés. Du reste les tables étoient char-
 » gées de coupes d'or.

Cela ressemble assez aux enchante-
 mens des Fées, vû le peu de tems qu'on
 a employé à préparer cette fête. D'ail-
 leurs la description qu'on en fait, plus
 badine *, ce semble, que pompeuse, &
 tout au moins hors de place, ne devoit

* Elle est élégante & charmante en elle-même. Ce n'est que la place que j'ose ici blâmer. On pourroit faire un beau tableau sur cette description.

guerres plaire à des femmes effrayées à qui l'on venoit annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvoit s'en tenir aux choses qui suivent, & que je vais dire.

» Un Hérault avec cérémonie avoit
 » invité tous les citoyens au festin. La
 » salle étoit remplie, & les convives
 » ornés de couronnes avoient commen-
 » cé le repas, lorsqu'un Vieillard a paru
 » dans l'assemblée, & a réveillé la joye
 » en se faisant l'Échanson public. La
 » Musique & Bacchus ayant échauffé
 » les esprits, le Vieillard fait apporter
 » de plus grandes coupes, & se fait un
 » mérite de servir lui-même son nou-
 » veau maître. Il avoit mêlé dans le vin
 » un poison, qu'il avoit, dit-on, reçu
 » de Creüse. Ion faisoit déjà la libation,
 » quand une parole échapée * à un des

* Cette traduction est fautive & insuffisante.
 Rapportons le texte :

Note
 de l'Édi-
 teur.

χερσιν ἐγχεέοντι δὲ
 σπονδάς μετ' ἄλλων παισὶ τῷ πεφηνότι
 βλασφημίαν τῆς οἰκετῶν ἐφθέρξασσι.

» Au moment qu'Ion, déclaré par l'Oracle fils
 » de Xuthus, faisoit aux Dieux sa libation,
 » ainsi que les autres, quelqu'un des domesti-
 » ques l'a outragé de paroles. » Cela seul suffi-

» Officiers lui a fait entrevoir un fâ-
 » cheux présage. Il demande une autre
 » coupe & fait une libation de tout le
 » vin qui étoit dans la sienne en invi-
 » tant les convives à l'imiter. Cepen-
 » dant une troupe de colombes entre
 » dans la tente & goûte de ce vin ré-
 » pandu par les conviés. On n'en voit
 » aucun effet funeste pour ces oiseaux.
 » Mais la colombe qui s'étoit arrêtée
 » proche d'Ion trempe à peine son bec
 » dans le vin empoisonné, qu'elle s'a-
 » gite violemment, fait entendre une
 » voix plaintive, & tombe étendue aux
 » pieds des spectateurs. Ion déchirant
 » aussi-tôt ses vêtemens, s'écrie : Quel
 » mortel attente sur mes jours ? C'est à
 » toi, Vieillard, de me le déclarer,
 » puisque c'est de ta main que j'ai reçu
 » le poison. L'Echançon après quelques
 » détours confesse enfin le forfait de
 » Creüse. Ion à la tête des conviés,
 » court à l'instant aux Ministres du Tem-

soit à ce jeune Prince, bien instruit du cérémo-
 nial, pour regarder la libation comme profa-
 née, pour en tirer un mauvais augure, pour
 jeter à terre tout le vin de la coupe empoison-
 née, & pour s'en faire apporter une autre. C'é-
 toit le rite usité en pareil cas.

» ple en demandant justice : & tous
 » d'une voix ont condamné la Reine à
 » être précipitée * du haut du rocher. »

Je ne crains pas d'être blâmé des partisans de l'Antiquité les plus outrés, si je crois voir une faute dans cet inutile récit, puisque celles qui y sont intéressées, je veux dire, les femmes de Creüse, n'avoient besoin de sçavoir autre chose, sinon que tout étoit découvert, sans s'embarasser de la maniere, & moins encore de la description du festin ; outre que l'essentiel pour le domestique, témoin de cet événement, étoit de chercher promptement sa maîtresse pour favoriser son évasion, & non pas de s'amuser à décrire une salle de festin & de bal.

Le Chœur se sentant coupable du secret violé, & complice du crime de

* L'Officier qui fait ce récit avoit dit d'abord qu'on cherchoit par-tout Creüse pour la lapider : *ὡς θάνη πετραιμένη*. Il dit ici que les Princes de Delphes l'ont condamnée à être précipitée du haut d'un rocher. *ἔρυσαν πετροῦριφῆ θανῆιν*. Comment accorder le Narrateur avec lui-même, à moins de dire que dans les deux passages *πετραιμένη*, & *πετροῦριφῆ*, veulent dire la même chose, soit *lapidée*, soit *précipitée*? C'est, à ce qu'il nous semble, *le premier des deux*. Note de l'Éditeur.

la Reine , voit bien qu'il mérite doublement la mort ; & comme il ne voit nulle apparence à se sauver par la fuite , il entre dans des sentimens de frayeur qui conviennent à des femmes , & qui pouvoient s'exciter , sans qu'il fût nécessaire d'employer une narration si détaillée.

Je suis persuadé , malgré l'arrangement ordinaire des Scènes , que le quatrième Acte finit par ce délespoir du Chœur , & que le cinquième est ouvert par Creüse. Quoiqu'il en soit cette Princesse sur le bruit de sa condamnation ayant trouvé le secret de s'échaper & de parvenir jusqu'au Vestibule du Temple demande au Chœur un conseil dans l'extrémité où elle est réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperdues à l'aspect d'une mort qui les menace elles-mêmes ; c'est d'embrasser l'autel du Dieu.

Creüse s'y réfugie à propos : car le Théâtre se remplit tout-à-coup de gens armés qu'amene Ion pour se saisir de son ennemie. Dès qu'il la voit , sa haine s'adresse au fleuve Céphise en ces termes : „ Comment peut être issue de
„ vous cette vipere aux yeux enflam-
„ més , dont l'audace est un venin plus

» subtil que le poison qu'elle a osé me
 » présenter ? qu'on la prenne , & que
 » son corps soit impitoyablement dé-
 » chiré en tombant de rocher en rocher.
 » C'est sans doute un effet de mon bon
 » destin que je l'aye connue avant que
 » d'arriver à Athènes. Si tu as osé atten-
 » ter sur ma vie au milieu de Delphes ,
 » qu'aurois-je dû attendre de toi dans
 » le sein de ton Palais ? Tes perfides
 » caresses m'auroient coûté le jour. Ne
 » te persuades pas que cet autel & ce
 » Temple te dérobent à ma vengeance.
 » Si la pitié doit avoir lieu , c'est en
 » faveur de ma mere & de moi-même.»

Ion fait ici mention de sa mere sans
 sçavoir que c'est elle dont il poursuit la
 mort. Elle ignore de même qu'il est son
 fils ; & cette double erreur produit l'em-
 barras intéressant qu'on va voir.

CREUSE. Je vous défends à tous au
 nom d'Apollon & au mien d'approcher
 de cet autel.

ION. Qu'y a-t-il de commun entre
 Apollon & toi ?

CREUSE. Je suis dévouée à ce Dieu.

ION. N'as-tu pas voulu perdre son
 fils ?

CREUSE. Devenu fils de Xuthus tu
 n'est plus celui d'Apollon.

ION. Mais je l'avois été , & c'est de lui que je tiens en effet tout ce que je fais.

CREUSE. Tu as été à lui , & j'y suis à présent.

ION. J'étois juste , & tu es impie.

CREUSE. Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maison.

ION. D'un ennemi ! Ai-je envahi ton Trône à main armée ?

CREUSE. Oui , cruel , tu as mis en combustion la maison d'Erechthée.

ION. Ai-je porté à Athènes le fer & le feu ?

CREUSE. C'étoit les y porter que de m'arracher le Sceptre.

ION. Mon pere me faisoit héritier d'un Sceptre qui est le prix de sa valeur.

CREUSE. Et quel droit un descendant d'Eole a-t-il sur le peuple de Pallas.

ION. Un droit acquis par son courage. Le droit de libérateur.

CREUSE. S'il en fut le libérateur , doit-il en être l'Usurpateur & le Tyran ?

ION. C'est donc une vaine crainte de l'avenir qui te portoit à me donner la mort ?

CREUSE. Je te donnois la mort pour prévenir mon trépas.

ION. Non , non , c'est la jalousie qui

a conduit tes coups : c'est la rage de te voir sans héritiers.

CREUSE. Si je manque d'héritiers est-ce un titre pour m'enlever la couronne ?

ION. Pour n'être pas ton fils , dois-je être privé de l'héritage paternel ?

CREUSE. Il est à toi ; prends son épée & son bouclier ; Voilà tes biens & ton héritage.

ION. Va, quitte cet autel & cesse de profaner la majesté du Dieu.

CREUSE. Va porter de pareils ordres à ta mere.

ION. Quoi ! je ne tirerois pas raison d'une impie qui m'a presque donné la mort ?

CREUSE. Venges-toi : c'est sur cet autel qu'il me faut égorger.

ION. Quelle fureur de vouloir ensanglanter les couronnes du Dieu !

CREUSE. Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injustice des loix , qui donnent au crime un asyle réservé seulement pour l'innocence ; & soit que les Actes ayent été mal divisés , comme il y a apparence , soit quelque autre raison , l'Acte suivant amene la Prêtresse de Phébus , sans autre Intermède , pour faire le dénouement de cette intrigue.

A C T E V.

Cette Prêtresse sort du Temple par inspiration divine pour venir calmer la colere d'Ion. Comme elle lui tenoit lieu de mere, il a pour elle le respect & la déférence d'un tendre fils : mais il ne peut concevoir les ordres qu'elle lui donne, à sçavoir d'aller à Athènes sans fouiller ses mains dans le sang de son ennemie. » Une juste vengeance, dit-il, » nous rend-elle coupables ? » La Prêtresse pour s'exprimer peu-à-peu, lui montre un petit berceau qu'elle porte. (C'est celui où elle avoit trouvé Ion.) Jamais elle ne lui avoit montré ce gage si propre à lui faire retrouver sa mere, parce qu'Apollon l'avoit ainsi voulu : & c'est par l'ordre de ce même Dieu qu'elle découvre en ce jour un dépôt si important. » Recevez-le, dit-elle, & » cherchez les traces de celle dont vous » reçûtes le jour. »

Il y a beaucoup de machines dans toute cette pièce : car outre que la Prêtresse en est une aussi-bien que Minerve qui viendra après, on ne concevroit pas pourquoi la Prophétesse a gardé si long-tems ce berceau sans en rien dire,

& fans que personne en soupçonnât rien, si le Poëte n'avoit eu soin de faire entendre plus d'une fois que tel étoit le bon plaisir d'Apollon; de sorte qu'Apollon semble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une Tragédie; tant il prend de précautions pour en ménager tous les ressorts. Après avoir exécuté ses ordres, la Prêtresse fait les derniers adieux à Ion, & ne lui apprend rien autre chose de son sort sinon qu'il a été exposé sur la porte du Temple dans le berceau qu'elle lui donne, & que désormais c'est à lui de chercher avec soin sa mere aux marques qu'il trouvera dans le dépôt qu'Apollon lui remet entre les mains. Il est vrai que cela se fait pour ne pas précipiter le dénouement; mais c'est un défaut que de multiplier les machines pour ménager les surprises, quelque touchantes qu'elles puissent être.

Ion attendri à la vûe de son berceau, verse des larmes en songeant qu'il a été assez malheureux pour devoir sa naissance à un crime, & pour être exposé à la mort par une mere qui auroit dû l'allaiter *. Il bénit le Dieu qui l'a se-

* C'étoit la coutume des femmes Grecques.

couru en maudissant la fortune qui l'a trahi : & par un retour de tendresse il plaint sa mere , que des égards cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Irrésolu sur le parti qu'il doit prendre , il veut d'abord faire au Dieu de Delphes un don de son berceau , pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudroit pas , c'est-à-dire une mere vile , une esclave. Son incertitude lui paroît plus douce qu'un éclaircissement qui le rendroit méprisable. Mais quoi , reprend - il ,
 » dois-je me défier des faveurs d'un
 » Dieu qui m'a conservé si fidèlement
 » ces gages de ma naissance ? Osons
 » ouvrir ce berceau : aussi-bien ne sçau-
 » rois-je éluder mon destin. Sacrés or-
 » nemens qui environnez ce dépôt ; &
 » vous liens qui tenez mon trésor en-
 » fermé , faut-il que vous ayez si long-
 » tems trompé mes désirs curieux. »

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle , & qu'il s'étonne de voir que le tems ne l'a point endommagé, Creüse reconnoît le berceau , & quittant son asyle :
 » Voici le berceau , s'écrie-t-elle
 » où je vous exposai ; j'abandonne cet
 » autel , dût - il m'en coûter la vie. »
 Ion surpris de cette nouvelle audace de
 Creüse ,

Creüse , veut qu'on se faififfe d'elle , & il croit que c'est une fureur caufée par les remords qui la contraint d'abandonner fon refuge ; mais elle s'attache à Ion & s'obftine à l'appeller fon fils. Celui-ci , pour la convaincre de supercherie , s'avife d'un stratagème , à fçavoir d'obliger Creüse à lui dire ce que contient ce berceau avant qu'il l'ait ouvert. La Princesse ne balance pas , & répondant de point en point à toutes les demandes d'Ion , elle désigne au juſte tout ce qui ſe trouve dans ce dépôt , les voiles de l'enfant , & les ornemens qui les accompagnent. A meſure qu'il en tire quelque un , Creüse nomme les autres. L'un eſt une figure de Médufe en broderie ſur la toile avec un bord de ſerpens en guiſe d'Egide , ouvrage qu'elle fit étant fille ; un autre eſt un braſſelet ou collier de ſerpenteaux d'or , ſuivant l'uſage des Erecthides en mémoire d'Erichthonius , dans le berceau duquel Minerve avoit mis un ſerpent. Il y a enfin une couronne d'olivier formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athènes , en frappant la terre de ſa pique.

Creüse en un mot devine tout ſans rien voir , & ſi précifément , que le jeune homme ne pouvant plus douter qu'elle

ne soit sa mere , la reconnoît pour telle ; & l'embrasse tendrement. Cette reconnoissance est bien touchée ; mais elle seroit plus agréable , si Creüse n'eut pas été coupable d'un empoisonnement médité , crime si odieux que la plus juste vengeance ne peut le justifier assez , pour rendre Creüse digne des larmes du spectateur. Cependant pour ne pas prononcer trop légèrement sur des choses si respectables , il faut se souvenir que la vengeance de Creüse n'étoit que trop bien fondée , vû l'erreur où elle étoit ; & que le poison tenoit lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette Scène doit paroître aujourd'hui désagréable par un autre endroit important ; c'est qu'après les premiers transports de la joye réciproque de la mere & du fils , Creüse qui ne peut rendre raison pourquoi & comment ce berceau avec l'enfant avoit été transporté à Delphes , se trouve obligée de découvrir à Ion par ses soupirs & par son embarras , qu'il pourroit bien n'être pas fils légitime de Xuthus. Ainsi en retrouvant sa mere , il perd le pere qu'il avoit trouvé. La Reine est même réduite à expliquer ce mystere ; & elle assaisonne cette explication le moins mal qu'il lui est pos-

sible en disant comme Hippolyte dans Racine :

L'Hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux. *Phedre ;*

Act. V.

Sc. I.

En un mot elle donne à Ion de terribles scrupules sur sa naissance. Elle dit enfin, quoique timidement & après bien des façons, la vérité qui lui coûtoit tant à révéler ; qu'elle avoit épousé malgré elle Phœbus ; qu'elle en avoit eu un fils ; & que pour ne pas rendre sa vertu suspecte, elle avoit exposé le gage d'un hymen glorieux à la vérité, mais ignoré de ses parens. On juge bien qu'Ion, durant ce récit qu'il interrompt souvent par de curieuses questions, est agité de divers sentimens. Un Dieu pour pere flatte sa vanité, mais une naissance si extraordinaire lui semble équivoque. D'un autre côté l'un & l'autre admirent, non sans s'attendrir, que la fortune ait permis qu'un fils & une mere ayent pensé se donner mutuellement la mort. Ce combat de tendresse est digne d'Euripide : mais Ion rendu à ses réflexions retombe dans ses scrupules ; ravi de trouver une Reine, il voudroit encore que sa naissance fût sans tache ; & pour s'en assurer il s'approche de Creüse, & lui dit à l'insçu du Chœur le sujet de ses craintes.

Quelque précaution qu'il prenne & quelqu'affaifonnement qu'il apporte à une demande si délicate, elle n'est bonne qu'à faire rougir sa mere; & cela feroit un méchant effet de nos jours. Car Ion la presse de lui avouer avec franchise si Apollon n'est point un voile spécieux dont elle tâche de couvrir sa faute & d'embellir la naissance honteuse d'un fils recouvré.

Creüse prend Minerve à témoin de la vérité de son aventure avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ses soupçons, c'est que ce Dieu loin de l'avouer pour fils, le donne pour tel à Xuthus.

» Il vous donne à Xuthus, répond-elle.

» Mais il ne dit pas que vous soyez issu

» de ce Roi. Un ami ne peut-il pas donner à un autre son propre fils pour

» héritier? » Cette raison n'est pas trop bonne. Aussi l'intéressé ne s'en payant pas, sa mere en allégué une autre, à sçavoir la bienveillance particuliere de Phébus qui veut que son fils succède à un grand Roi, ce qui ne seroit pas si ce Dieu se déclaroit pere d'Ion.

» Hé, que

» pourroit-il hériter d'un Dieu? Pas

» même le nom, sur-tout le mariage

» ayant été secret, & l'enfant exposé. »

Tout cela dégénère en comique par

rapport à nous ; & les soupçons d'Ion ont paru si bien fondés à Euripide même, qu'il lui fait prendre le parti de consulter Phœbus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche, & tombe elle-même des nuës pour justifier la vertu de la Reine, & pour dissiper les soupçons de ce qu'on lui rend.

La Déesse se dit envoyée pour cet effet par Apollon qui n'a pas voulu en paroissant lui-même, s'exposer à des reproches sur le passé. » C'est lui (dit-elle) » qui est votre pere. S'il vous donne à » Xuthus, c'est pour vous faire entrer » dans une illustre maison. Son bras seul » a suspendu l'effet de vos haines mutuelles, & son dessein étoit de vous » déclarer son secret à Athènes ; mais » vous en avez hâté la déclaration. » Minerve donne ordre à Creüse de placer Ion sur le Trône comme le rejetton des Erecthides, en l'assurant que ce Prince deviendra célèbre dans toute la Grece ; que ses quatre fils seront les Chefs de quatre tribus d'Athènes ; & que ses petits-fils habiteront les Cyclades & les villes de l'Ionie *, nom qu'elles devront

* Ionie, région séparée de l'Eolide par le

à Ion. La Déesse ajoûte , que Creüse aura de Xuthus son époux deux enfans dont l'un donnera son nom à la Dorie * , & l'autre à l'Achaïe. † Tout ceci est historique & rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin , Minerve fait valoir à Creüse les faveurs d'Apollon : premierement , d'avoir fait enforte que son commerce avec le Dieu demeurât secret : & en second lieu , d'avoir dérobé l'enfant au trépas. D'où Pallas conclut , qu'il est important que Creüse ne dise pas à son mari qu'elle est mere d'Ion , de peur de tirer ce bon Roi d'une erreur qui lui est agréable : c'est-à-dire que Minerve veut que Xuthus soit la dupe d'Apollon.

On voit combien ces sortes de fables sont contraires à nos idées , & combien une traduction suivie & toute simple d'une pareille Tragédie seroit désagréable aujourd'hui. Xuthus auroit fait un mauvais personnage dans cette Scène

fleuve Hermus. Ses fleuves sont le Caistre & le Méandre.

* Dorie , partie de l'Achaïe la plus proche d'Athènes.

† L'Achaïe propre , est dans le Peloponnèse.

aussi-bien que dans celles qui la précèdent, lorsqu'il est question d'éclaircir l'aventure d'Apollon avec Creüse : & voilà pourquoi le Poëte a pris grand soin de laisser sur le Parnasse le mari occupé à faire de longs sacrifices, tandis qu'on le joue à son insçu. C'est pour une semblable raison de bienséance qu'Euripide n'a pas fait paroître Apollon. Mais tout cet art ne rendroit pas meilleur pour nous un sujet, où après tout Apollon est séducteur, Minerve entremetteuse, Creüse barbare, Ion vindicatif, le Chœur peu vertueux, & Xuthus dupe * : outre qu'il n'est nullement vraisemblable qu'il se-passe tant d'évenemens au pied du Mont Parnasse, sans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils est, peu s'en faut, empoisonné, & dont la femme est condamnée publiquement à la mort. Le moyen même après le calme qui suit cette horrible tempête, de cacher à Xuthus la cause

* J'ajoute encore, imprudent d'avoir revelé le secret d'un fils que lui donne l'oracle en présence des femmes de Creüse. Il est pourtant vrai, qu'il y a été entraîné par la suite de l'évenement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne sente en ceci l'inconvénient du Chœur, dont Xuthus auroit dû se défier.

véritable des bruits qui ont si fort éclaté dans toute une ville : & comment l'en instruire sans blesser en rien l'intérêt du pere ou l'honneur de l'époux ? Euripide laisse tout cela à ses Acteurs , qui loin de se jeter dans cet embarras se retirent tous contents après avoir remercié Minerve & Apollon. Je reconnois cependant avec un des plus habiles connoisseurs * à qui je l'ai oui dire , que malgré les défauts réels ou apparens que j'ai cru voir dans cette Pièce , rien n'est plus véritablement Théatral , qu'une mere prête à faire mourir son fils inconnu , & à mourir inconnue par ses mains , tandis que ce double projet de parricide sert à rendre la mere au fils , & le fils à la mere.

* Le Pere PORÉE.



HERCULE
 FURIEUX,
 TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

COMME on est prévenu sur l'Histoire d'Hercule par la lecture des Trachiniennes de Sophocle, & par celle de l'Hercule mourant de Sénèque & de Rotrou, il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le sujet de cette dernière Tragédie d'Euripide.

Hercule fils de Jupiter & d'Alcmène, avoit épousé en premières nûces Mégare fille de Créon Roi de Thèbes. Ce mariage étoit un appui considérable pour Amphytrion qui passoit pour le père d'Hercule, & qui étoit Général des Armées Thébaines, d'un autre côté la renommée du grand Alcide avoit rendu cette alliance honorable pour Mégare même : mais après plusieurs exploits Alcide voulut descendre aux Enfers ; comme il ne reparoissoit plus, on le crut mort. Cependant il s'éleva une sédition dans Thèbes, les Conjurés

178 HERCULE FURIEUX ,
avoient à leur tête un certain Lycus issu
d'un Prince de même nom , qui avoit
regné à Thèbes , & qui y avoit été tué.
Ce Lycus né en Eubée osa aspirer au
Sceptre Thébain , tout étranger qu'il
étoit. En effet , secondé par les Conju-
rés il tua Créon , & s'empara du Trône :
il devint plutôt Tyran que Roi : & le
premier essai de tyrannie qu'il fit , ce
fut de prononcer l'arrêt de mort contre
Amphytrion , Mégare , ses enfans , &
toute la race d'Hercule , dans la crainte
qu'un jour quelqu'un d'eux ne vengeât
la mort de Créon sur l'Usurpateur. Le
retour imprévu d'Hercule change toute
la Scène , & donne lieu à cette Tragé-
die , dont voici les Personnages ; Am-
phytrion , Mégare , Lycus , Iris , une
Furie , un Envoyé , Hercule , Thésée ,
un Chœur de Vieillards Thébains. La
Scène est à Thèbes dans le Vestibule
du Palais d'Hercule proche de celui de
Lycus.

ACTE PREMIER.

C'est Amphytrion qui fait l'ouver-
ture à la façon d'Euripide. » Qui ne
» connoît , dit-il , le fils d'Alcée , le
» pere d'Hercule , & le concurrent de

» Jupiter ? » Voilà en trois épithetes fort simples , Amphytrion si bien désigné , qu'on ne peut manquer de le reconnoître. La naïveté avec laquelle il se fait honneur d'avoir Jupiter pour rival , ne doit pas surprendre ceux qui ont la moindre teinture de l'Antiquité : toutefois elle est si peu conforme à nos idées , que cela seul présenté à un spectateur de nos jours , lui feroit trouver un ridicule achevé dans le cours d'une Pièce toute sérieuse. Il faut donc essuyer d'abord ce ridicule , & se ramener doucement aux idées anciennes. Dans ce point de vûë , on verra Amphytrion étaler ses malheurs d'une maniere tout-à-fait touchante.

Il raconte à-peu-près ce que j'ai dit d'abord de l'Histoire d'Hercule , de Créon , & de Lycus ; il marque le lieu de la Scène , à sçavoir l'Autel de Jupiter érigé à Thèbes par les soins d'Hercule à la porte de son Palais. Il l'embrasse comme un asyle contre la tyrannie de Lycus qu'il peint des plus noires couleurs. Il se regarde comme une victime de la politique de l'Usurpateur. La situation où il se voit réduit lui & sa famille est la plus triste qu'on puisse imaginer. C'est un manquement général des cho-

ses nécessaires à la vie, sans appui, sans ressource, sans amis : de ceux-ci, les uns peuvent servir, & ne font rien ; les autres le veulent & ne le peuvent pas. On le voit dans cet état avec sa famille, c'est-à-dire, sa belle-fille & trois petits fils, enfans d'Hercule, tous prosternés au pied de l'Autel.

Le Prologue se tourne en Dialogue. Car Mégare se lève & s'avance pour s'entretenir avec son beau-pere Amphytrion. Comment Euripide n'a-t-il pas voulu voir combien il lui étoit aisé d'ôter à ses Exordes l'air de purs Prologues adressés aux Spectateurs ? Mégare auroit pu faire connoître Amphytrion, & celui-ci Mégare, sans parler au Parterre. C'est apparemment par un amour outré de l'extrême clarté, qu'Euripide a négligé cette finesse de l'Art, dans presque tous ses Poëmes.

Mégare se fait donc connoître, non pas à la vérité en déclinant son nom, mais en comparant sa fortune passée avec ses maux présens. Le sort de ses enfans est ce qui la touche le plus. Elle se compare à un tendre oiseau qui couvre ses petits de ses aïles. Cette infortunée mere dit qu'ils viennent souvent les uns après les autres lui demander, » Où est donc

„ leur pere ? Que fait-il ? Quand re-
 „ viendra-t-il ? C'est en enfans qu'ils
 „ le cherchent encore. J'ai beau les dis-
 „ traire de cette pensée , continue-t-
 „ elle ; au moindre bruit qu'ils enten-
 „ dent, ils accourent dans le vain espoir
 „ d'embrasser un pere trop inutilement
 „ attendu. Quel espoir nous reste , Sei-
 „ gneur ? Hélas , je ne vois plus de res-
 „ source. „ Elle insinue qu'en effet on
 les garde attentivement, & qu'il n'y a
 plus moyen d'échaper.

Amphytrion aime à se repaître d'espé-
 rances. Il en croit voir une lueur dans
 le retardement de la mort : mais ce délai
 même paroît affreux à Mégare. C'est par
 ces sentences & d'autres semblables que
 finit l'Entretien ; & l'on voit arriver le
 Chœur ; ce sont des Vieillards , petit
 reste d'amis inutiles qui viennent con-
 soler ces Princes malheureux. Ils plai-
 gnent surtout leurs enfans en qui ils
 reconnoissent le sang qui les fit naître.
 Mais à peine ont-ils commencé de par-
 ler , que Lycus paroît.

Il demande avec insulte aux Princes
 sur quel espoir ils cherchent à prolon-
 ger des jours qu'il a proscrits. Sur quelle
 ressource peuvent-ils compter ? „ Est-ce
 „ sur le retour d'Hercule qui est retenu

» aux Enfers? Seroit-ce sur la préten-
 » due gloire, ou d'Amphytrion qui se
 » vante d'avoir Jupiter pour rival, ou
 » de Mégare qui se glorifie d'être épou-
 » se d'Hercule? Vain artifice pour ex-
 » citer la compassion des Thébains. »
 En effet Lycus tâche dans son discours de
 rabaisser les exploits d'Alcide. » Est-on
 » censé brave, dit-il, pour dompter des
 » bêtes féroces & des monstres? Ce pré-
 » tendu Héros se sert de l'arc & des flê-
 » ches, armes affectées aux lâches tou-
 » jours prêts à fuir. On n'est Héros que
 » lorsque, sans sortir de son rang, on
 » voit l'ennemi de près, & qu'on attend
 » de sang froid les coups qu'il va por-
 » ter. »

Lycus, après cette satire assez crue, confesse nettement qu'ayant tué Créon, il ne veut point laisser vivre ceux qui pourroient devenir les vengeurs de leur ayeul. Cette bravade d'un Roi à l'égard d'une famille subjuguée par l'effet d'une Conjuratïon, n'est pas dans la noblesse de nos mœurs; mais elle entroit dans celles des Grecs, qui ne rougissoient point de dévoiler les motifs secrets de leur vindicative politique. Elle montre du moins le génie du gouvernement de leur tems. Outre qu'il n'étoit pas per-

mis à Lycus de violer l'asyle sacré d'un Autel, un Roi n'osoit apporter simplement sa volonté pour règle de ses actions. Il en alléguoit des raisons bonnes ou mauvaises; & voilà pourquoi l'on suppose ici que Lycus entre en discussion avec Amphytrion & Mégare; l'un attaque, & les autres défendent. C'étoit un spectacle fait pour une République où regnoit une apparence de Justice, la popularité, le raisonnement, & le goût des Harangues pour & contre.

Amphytrion commence la sienne par dire, que c'est à Jupiter de défendre la Maison d'Hercule son fils: que pour lui il se contente de justifier la valeur de ce Héros injustement attaquée. Il le fait avec dignité; car il prend à témoin de cette bravoure le Char de Jupiter, d'où Hertule foudroya les Géans*, & la Forêt de Pholoë †, où il dompta les Centaures. » Interrogez votre Patrie même, » dit-il au Tyran, elle vous apprendra » les exploits d'Alcide. » C'est qu'il avoit détruit Œchalie ville de l'Eubée où étoit né Lycus.

* Dans la plaine de Phlégra en Macédoine.

† Sur une montagne de ce nom proche du Mont Othrys dans la Thessalie.

Quant aux reproches sur les armes d'Hercule , Amphytrion y répond en cette maniere : » Un Guerrier pésam-
 » ment armé est esclave de ses armes ,
 » & souvent victime de la lâcheté de
 » ceux qui l'environnent , ou de son
 » malheur , si ses armes viennent à se
 » briser. » J'avoue que tout ce détail avec une partie de ce qui le suit doit nous paroître sophistiquement puéril. Mais il falloit peindre des mœurs qui plaisoient alors , que nous souffrons dans les peintures , & qui nous déplaisent au Théâtre.

Enfin pour ce qui regarde la mort des enfans d'Hercule , leur Ayeul dit :
 » Pourquoi attenter à leur vie ? Que
 » vous ont-ils fait ? Si un Tyran est sage
 » de craindre les enfans des vrais Héros ,
 » nous en est-il moins dur d'être sacri-
 » fiés à ses craintes comme il devoit
 » l'être lui-même à notre vengeance ?
 » Vous voulez regner dans ce pays :
 » hé-bien donnez-nous un exil pour
 » ressource , ou craignez vous-même un
 » funeste revers. » Il finit en s'adressant aux Thébains , à qui il reproche leur ingratitude envers Alcide dont ils ont reçu tant de bienfaits. C'est proprement la peroraison de sa harangue ,

à laquelle le Chœur paroît applaudir.

Le Tyran aigri n'en est que plus porté à précipiter sa vengeance. Comme il n'ose tirer violemment ces malheureux de leur asyle, il ordonne qu'on les entoure d'un bucher, & qu'on y mette le feu; coutume cruelle & conforme à la superstition qui se croyoit quitte envers les Dieux, lorsque sans arracher une personne de l'Autel, elle l'obligeoit à le quitter ou à y périr par la violence du feu. C'est ainsi que la vengeance éludoit la Religion, pour se satisfaire sans paroître la blesser. A l'égard des Vieillards attachés à Amphytrion, amis plus compatissans qu'utiles; Lycus qui ne les craint pas, se contente de leur faire souvenir, que Créon n'est pas leur Roi, & qu'ils sont les esclaves d'un nouveau Maître. Le Chœur outré du nom d'esclave & de la dureté de Lycus, éclate en reproches très-amers en sa présence. Ces généreux Vieillards ne respirent que la vengeance; & leur unique peine, c'est de voir que leur pouvoir ne réponde pas à leur courage.

Mégare les remercie de leur affection, mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis adressant la parole à Amphytrion, elle ouvre un

avis plein de générosité. » Je chéris mes
» enfans, dit-elle; mere tendre, com-
» ment pourrois-je ne les pas aimer ?
» J'avoue que la mort me semble affreu-
» se, & quelle témérité de résister à sa
» destinée ? Puisqu'il nous faut mourir,
» livrons-nous volontairement au tré-
» pas. N'attendons point une mort hon-
» teuse; & ne donnons pas à nos enne-
» mis un sujet de risée, confusion pire
» pour nous que la mort. Soutenons
» l'éclat de notre rang, & mourons di-
» gnes d'Hercule. Blanchi sous les lau-
» riers, voudriez-vous les flétrir par un
» soupçon de frayeur ? Mon époux dont
» la gloire est si justement établie, vou-
» droit-il racheter le salut de ses fils au
» prix d'une lâcheté ? Non. L'opprobre
» des peres retombe sur les enfans : c'est
» son exemple que je veux suivre. Quel
» fonds d'ailleurs voulez-vous que je
» fasse sur votre espoir ? Espérez-vous,
» que votre fils sorte du sein de la terre ?
» Hé qui jamais est revenu du Royaume
» de Pluton ? Compteriez-vous de flé-
» chir un Tyran ? Non sans doute : si
» l'on a un ennemi, on vient à bout
» de ses desseins sans blesser l'honneur.
» Mais que peut-on gagner sur un Ty-
» ran insensé ? Il m'étoit venu en pen-

» sée comme à vous , de demander au
 » moins un exil pour mes infortunés
 » fils : mais est-ce les sauver que de les
 » livrer à l'indigence ? Tout fuit les mal-
 » heureux ; & leurs amis se lassent de
 » l'être plus d'un jour. Osez donc subir
 » avec nous une mort qui aussi-bien est
 » inévitable ? »

C'est par ces pensées que Mégare ani-
 me Amphytrion. Ce vénérable Vieillard
 répond que ce n'est ni lâcheté ni amour
 de la vie , qui lui ont fait différer son
 trépas ; mais la tendresse & la pitié qu'il
 a pour ses petits-fils. » Me voici prêt ,
 » dit-il au Tyran ; frappez , percez mon
 » sein , employez tous les supplices ; je
 » n'ai qu'une grace à demander ; s'il faut
 » que ces enfans périssent , du moins
 » faites-nous mourir avant eux. Epar-
 » gnez-nous l'horreur de les voir expi-
 » rer en implorant vainement le nom
 » de leur Mere & de leur Ayeul. Du
 » reste faites ce que vous avez projeté ,
 » puisqu'aussi-bien nous ne pouvons
 » éviter notre destinée. »

» Ajoutez , reprend Mégare , une se-
 » conde grace à la première , afin de
 » rendre le bienfait commun. Souffrez
 » que je pare ces tendres victimes de
 » leurs vêtemens funéraires. Faites ou-

183 HERCULE FURIEUX,

» vrir ce Palais dont on nous a chassés ;
 » c'est le seul bien que je vous demande
 » pour eux , de l'héritage de leur pere. »
 Lycus y consent ; ordonne qu'on ouvre ,
 & ajoute en se retirant qu'il va revenir
 pour les sacrifier ; réponse tyrannique
 & dans les mœurs Grecques. Ainsi le fils
 d'Achille immola-t-il Polyxène. Le *for-*
Bajazet,
Act. V.
Sc. V. *tez*, de Roxane à Bajazet qu'elle envoie
 à la mort , a bien plus de noblesse & de
 grandeur.

Mégare avec un profond soupir , fait
 entrer ses fils dans le Palais qui fut à
 eux , & dont ils n'ont plus le nom. Pour
 Amphytrion il termine la Scène par un
 cri d'indignation contre Jupiter , &
 d'une maniere aussi ridicule qu'impie.
 Car il reproche à ce Dieu d'avoir bien
 sçu tromper Alcmène , & d'être insen-
 sible à la reconnoissance & à l'amitié
 qu'il doit à son époux.

L'Intermède est une Ode sur les tra-
 vaux d'Hercule. Du reste les Vieillards
 hors d'état de défendre sa famille l'ho-
 norent du moins de leurs larmes , à la
 vûë de Mégare accompagnée de ses trois
 fils , qui reviennent en habits de deuil ,
 & suivis d'Amphytrion.

A C T E I I.

» Où est le Prêtre (dit Alcmène en
 » entrant ?) Voilà les victimes. Chers
 » enfans , quelle funeste union ! C'est la
 » mort qui nous réunit , & c'est pour
 » la dernière fois que je jouis de votre
 » vûë. Cruelle destinée ! Ne vous ai-je
 » donc mis au monde , & élevés avec
 » tant de soin que pour être dévoués à
 » l'opprobre & au dernier supplice ?
 » Etoit-ce là ce que m'avoit fait espérer
 » votre pere ? Il vous destinoit à vous
 » (*Elle parle à l'aîné*) le Sceptre d'Ar-
 » gos , le Palais d'Eurysthée , & la peau
 » du Lion de Némée dont il étoit revê-
 » tu : (*au second*) à vous sa redoutable
 » Massuë & la Couronne de Thèbes que
 » lui apportoit mon Hymen. L'Écha-
 » lie , le prix de sa valeur devoit être le
 » partage du dernier. Ce Héros rempli
 » de ses vastes desseins , vous faisoit tous
 » Monarques , tandis qu'occupée de
 » mon côté à vous choisir des épouses
 » dignes de vous , je me faisois un plai-
 » sir secret d'assurer votre bonheur &
 » de le fonder sur l'alliance d'Athènes ,
 » de Lacédémone , & de Thèbes. Vains
 » projets : tout cela s'est évanoui com-

*Ces trois
 enfans
 étoient
 Théri-
 maque ,
 Créon-
 tiade ,
 Deïcoon.*

» me une ombre. Le Destin vous donne
 » aujourd'hui les Parques pour épouses,
 » & ne me laisse que mes larmes pour
 » bain nuptial. * Votre Ayeul, au lieu
 » du Banquet de l'Hyménée, vous offre
 » un tombeau, & donne Pluton pour
 » Gendre à votre pere. Qui de vous
 » dois-je embrasser le premier ? Com-
 » ment recueillir vos larmes & vous
 » arroser tous ensemble de mes pleurs ?
 » Cher époux, car hélas ! si les morts
 » entendent nos cris, c'est à vous que
 » je dois m'adresser, femme, pere, en-
 » fans, tous les vôtres vont au tom-
 » beau. Votre Hymen me faisoit appel-
 » ler heureuse, & voici que je meurs.
 » Venez, secourez-nous ; faites du
 » moins paroître votre grande Ombre
 » elle suffira pour accabler nos lâches
 » meurtriers. »

Amphytrion de son côté s'adresse à
 Jupiter : » Mais hélas, dit-il, je l'a-
 » déjà trop vainement imploré. » Il se
 retourne vers les Vieillards pour leur
 faire une leçon très-Epicurienne. Il leur
 fait sentir par ses malheurs que rien

* C'est une allusion à l'usage des meres Grec-
 ques, qui se baignoient avant les nœces de leurs
 enfans.

n'est stable dans la vie, & que par conséquent il faut jouir du tems sans crainte & sans chagrin.

Dans ce moment de crise où tout semble désespéré, Hercule reparoît inopinément. C'est Mégare qui la première l'apperçoit. Elle fait éclater des transports de joye difficiles à représenter. Elle envoie ses enfans à sa rencontre & leur dit de s'attacher aux habits de leur libérateur. Cette Scène est une belle situation après ce qui a précédé. Hercule en revoyant sa maison s'écrie : » Cher » hospice, que je vous revois avec joye, » après mon retour des Enfers ! Mais » qu'apperçois-je ? Je vois mes enfans » couronnés comme des victimes, mon » épouse au milieu d'une troupe d'hommes, & mon pere éploré. Voyons quel » malheur nous attend. Chere épouse, » qu'est-il donc arrivé ? »

Mégare raconte à Hercule, par des réponses alternatives, l'extrémité où se trouve sa famille, la sédition de Thébes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Créon, & toutes ses suites. Il n'est pas surprenant qu'Hercule ignorât encore tout cela : il est entré secrètement dans la ville sur le présage d'un oiseau qui lui annonçoit quelque

192 HERCULE FURIEUX,
calamité, & il a gardé l'*incognito* jus-
qu'à son Palais. Ainsi il a pu ne pas sça-
voir ce qui s'est passé, quoiqu'il ait tra-
versé la ville. Euripide a grand soin de
prévenir l'objection qui vient tout d'un
coup à l'esprit sur cet article.

Le beau de cette Scène, c'est cette
ignorance même d'Alcide pour qui cha-
que vers que dit Mégare est un coup
de foudre. Il ne peut revenir de son
étonnement. » Quoi, dit-il, mon ab-
» sence a-t-elle donc dissipé tous mes
» amis. »

MÉGARE. Est-il des amis pour les
malheureux ?

HERCULE. Les ingrats Thébains ont-
ils perdu le souvenir de mes bienfaits ?

Il leur en avoit fait d'insignes, en-
tr'autres par la victoire qu'il avoit rem-
portée pour eux sur ceux d'Orchomé-
ne *, qu'il avoit contraints de payer
aux Thébains le double du tribut que
les Thébains eux-mêmes leur payoient
auparavant.

Hercule courroucé au point qu'on
peut imaginer, arrache les bandelettes
mortuaires de la tête de ses enfans, &

* Orchoméne ville de Béotie, où il y avoit
un beau Temple dédié aux Graces.

ne songe qu'à assouvir sa vengeance. C'est peu pour lui d'égorger le Tyran ; il veut envelopper dans la punition les perfides Thébains , comme complices d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de souffrir. Il veut rougir de sang les eaux de l'Ismene & de Dirce. Tout ce qu'il a fait d'exploits lui semble méprisable , s'il ne signale son bras & son courroux en vengeant & en sauvant ce qu'il a de plus cher.

Amphitryon qui jusqu'à présent a laissé parler Mégare , prend enfin la parole. Il étoit de la bienséance théâtrale qu'une femme comme plus sensible , ainsi qu'elle le dit elle-même , fût éclater sa joye , & qu'un Vieillard se réservât pour le conseil. Celui qu'il donne à son fils est plein de prudence. Il ne veut pas qu'un Héros s'expose seul à la brutalité d'une multitude de gens perdus & accablés de dettes , que leurs crimes & l'amour des choses nouvelles ont , dit-il , attachés au Tyran. » Sans
 » doute , ajoute-t-il , on vous aura vu
 » entrer dans la ville , & c'en est assez
 » pour les rassembler contre vous. Que
 » m'importe , répond Hercule , qu'on
 » m'ait vu ou non ? » Réponse fiere &
 » ligne d'Hercule. Mais il assure qu'il

194 HERCULE FURIEUX ,
est entré ſecretement , ainſi que nous
l'avons obſervé. C'eſt pour cela même ,
& afin d'agir à coup ſûr dans une con-
joncture ſi délicate , qu'il ſe rend au
conſeil de ſon pere , & qu'il conſent
d'attendre Lycus.

Durant ce court intervalle Euripide
donne quelque lieu à la curioſité d'Am-
phitryon , juſtement étonné de revoir
ſon fils revenu des Enfers. Alcide dit ,
qu'il y eſt entré en effet , qu'il en a tiré
Théſée , & qu'il a amené juſques dans
une forêt le Chien Cerbere. Tout cela
ſe raconte en très-peu de mots. Il n'é-
toit pas convenable de s'étendre ſur ces
prodiges dans la ſituation où ſe trouvoit
Hercule , ni auſſi de les omettre entie-
rement , puisqu'on ne l'attendoit plus.
Les bienſéances dictées par le bon ſens
ſont ici exactement obſervées. Rien de
plus naturel que les empreſſemens d'une
famille ſur le point de périr & qu'un
libérateur imprévu vient ſauver inopi-
nément. On la voit autour d'Hercule
qui paroît à leurs yeux comme une Di-
vinité. Femme , enfans , tous tremblent
par l'effet de la frayeur qui les a ſaiſis ;
& qui ſe renouvelle par la réflexion.
Tous l'embrasſent & le ſerrent étroite-
ment , comme s'ils craignoient qu'il ne

leur échapât. Il sent par-là à quel point de désespoir ils étoient réduits ; ses entrailles en sont émues. Il les console , il essuye leurs larmes , & il leur dit tendrement de laisser ses vêtemens , puisqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paroître pere , & il en soutient le rôle d'un air qui relève encore celui de Héros. » Les richesses & la pauvreté , dit-il , distinguent les rangs parmi les hommes. » Mais la tendresse paternelle les ramene à l'égalité. » Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du Tyran.

Le Chœur du second Intermède n'est gueres plus intéressant que le premier , au moins pour notre goût. C'est une hymne d'allégresse qui roule en partie sur les avantages d'une jeunesse florissante. Les Vieillards voudroient qu'elle fût éternelle , ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment discerner les bons des méchans , puisque les Dieux les laissent tous également vieillir. Ce sont des Vieillards & des Payens qui parlent ainsi. Ils retombent sur la conclusion ordinaire , qui est de ne pas abandonner la joye & les Muses. Ils veulent enfin , employer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

A C T E I I I.

Lycus paroît & gardant toujours son caractère de Tyran, il somme Amphitryon qu'il voit sortir, de lui livrer Mégare & ses enfans, suivant sa promesse, afin de les immoler. Le tems que les victimes mettent à s'orner semble long à son impatiente barbarie. Amphitryon dissimule afin d'attirer Lycus dans le piège qu'on lui prépare. C'est comme l'Electre de Sophocle. Elle en use ainsi à l'égard d'Egiste.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le Palais pour en tirer ses victimes, sans soupçonner le sort qui l'attend lui-même. À l'égard d'Amphitryon, il reste un moment avec le Chœur sur le Théâtre. Vœux communs sur l'événement, jouissance de la part des Vieillards, espérance & crainte, tout prépare à la révolution. Mais à peine Amphitryon est-il rentré qu'on entend le cris de Lycus. Le Chœur éclate en chants d'allégresse, & regarde Thèbes comme un Royaume délivré d'un cruel usurpateur. C'est une espèce de divertissement comme dans un Opéra. Il y en a plusieurs de ce genre dans notre Poète pour rein-

plir les vuides que laissent les principaux Acteurs, quand ils agissent derriere le Théâtre. Ce sont de cours Intermèdes tout différens de ceux qu'on voit entre les Actes, ménagés seulement pour instruire le Spectateur des faits qu'on ne peut produire sur la Scène, tel qu'est par exemple ici le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites Iris Messagere de Junon, & une Furie se montrent en l'air. Euripide entre ici dans le merveilleux de la Fable, & change, à proprement parler, de sujet & d'action. Car Lycus mort, & la famille d'Hercule délivrée, tout semble fini. Cependant la Pièce n'est qu'au troisiéme Acte. Véritablement ce qu'on va voir est lié avec ce qui a précédé. Mais ce n'est plus le même objet. En effet, Junon toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'ayant pu venir à bout de le perdre ni par le voyage aux Enfers, ni par le moyen de Lycus, veut l'exposer à un revers qui lui fera payer bien cherement le plaisir d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ses mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bonheur & de gloire. Iris le dit nettement, & donne ordre à la

198 HERCULE FURIEUX,
Furie de troubler les sens de ce Héros
jusqu'à la fureur. Qui le croiroit? La
Furie touchée de compassion ne sçauroit
consentir à exercer cette barbarie sur un
homme si utile aux mortels, & même
aux Dieux. C'est que les Enfers l'avoient
respecté comme Orphée. Cependant
Iris presse. » Il n'est pas question de dé-
» libérer, dit-elle, Junon l'ordonne;
» il faut obéir. Ces ordres tout étranges
» qu'ils paroissent produiront un bien
» véritable. » L'Euménide atteste le So-
leil qu'elle obéit malgré elle. Toutefois
elle le fait, & s'empare invisible-
ment d'Hercule, tandis qu'Iris remonte
aux Cieux.

Les Vieillards témoins d'un si affreux
projet se replongent dans la tristesse. Ils
croient déjà voir un massacre horrible
& entendre un grand bruit dans le Pa-
lais. Cela est dit pour marquer que l'or-
dre de Junon est exécuté.

A C T E I V.

En effet, un Officier vient dire à ces
Vieillards qu'Hercule saisi d'une fureur
divine a tué ses propres enfans. Sa nar-
ration est une peinture aussi vive que
toutes celles qu'on a vuës d'Euripide
Mais il y a des choses qui, sans doute

blefferoient la noblesse de nos manieres. En voici une partie ; on en jugera.

» On faisoit un sacrifice à l'autel de Jupiter pour expier le Palais souillé par le sang de Lycus. Hercule étoit environné de sa famille. On portoit déjà la corbeille autour de l'Autel, & nous gardions un silence Religieux ; lorsque ce Héros sur le point d'éteindre le tison sacré dans l'eau lustrale afin de purifier les assistans, s'arrête tout-à-coup. Ses enfans surpris, tournent aussi-tôt la vûë sur lui. Ses yeux roulent d'une maniere affreuse, & se remplissent de sang. L'écume coule sur sa barbe, & il s'écrie avec un sursis convulsif & forcé. O Jupiter, mon pere, pourquoi m'arrêter à des sacrifices d'expiation avant que d'avoir immolé Eurysthée ? Sacrifions cette autre victime, comme j'ai fait la premiere ; & quand je vous aurai apporté la tête de cet ennemi, il sera tems de purifier mes mains. Laissez ses vases, répandez cette eau : c'est mon arc que je demande. Où sont mes armes ? Je pars pour Mycènes. Portons * ce qu'il faut pour renver-

* Dans le Grec il y a *μοχλος, δικάλασ, vestes, Ligones.*

» ser la ville de fonds en comble. »

L'Officier ajoute , qu'Hercule se retire de l'Autel ; qu'il s'imagine monter sur un char , & animer ses coursiers ; que les esclaves sourient , & se disent les uns aux autres : » Notre maître est-
» il en humeur de se réjouir , ou dans
» une fureur véritable ? » Voilà de ces naïvetés qui nous paroissent à juste titre peu dignes de la majesté du cothurne , quoiqu'il y en ait beaucoup de cette sorte dans les anciens. D'un autre côté , c'est sur ce pied-là qu'on les juge à la rigueur : mais injustement. Ce qui est comique aujourd'hui , ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paroissent ridicules , étoient sérieusement respectées il y a cinquante ans : comparaison simple & juste à laquelle il est difficile de ne pas se rendre.

Le reste de la narration est un détail des folies d'Hercule. J'appelle ainsi ses fureurs , parce qu'elles n'ont pas toute la noblesse à la mode , qu'on trouve dans celles d'Oreste chez Racine. Aussi le Poëte Grec ne les expose-t-il pas sur la Scène. Hercule passe dans un appartement. Il croit être chez les Mégariens : un moment après à Corinthe : puis à Mycènes. Il se dépouille , il se bat en

l'air, il se persuade avoir remporté de grandes victoires. Son pere se présente à lui, & tâche de le rappeler au bon sens. Mais Hercule le prend pour Eurystée, & ses propres enfans pour ceux de son ennemi. Armé de son arc, il les poursuit. L'un se cache sous les habits de sa mere; l'autre derriere une colonne; le troisiéme sous l'Autel.

La mere a beau crier : » Que faites-vous ? Hé, ce sont vos enfans que vous tuez. » Il court après l'un d'eux & le renverse mort derriere la colonne. Il en immole un autre sous l'Autel. Il voloit vers le troisiéme. Mais Mégare se sauve avec lui. Elle sort de l'appartement, & enferme heureusement son époux furieux. Il se croit aux portes de Mycènes. Il brise tout, se fait un passage, & du même coup, il tue la mere & le fils. Il préparoit le même sort à son pere. Mais Pallas l'arrête & le renverse. » Enfin, dit l'Officier, » il est plongé dans un profond sommeil; & revenus de notre frayeur, » nous l'avons lié à un débris de colonne. » Hercule, en bon françois, étoit fou à lier, pire que le Roland d'Arioste. N'imitons pas ces traits d'Euripide pour notre siècle : mais aussi ne

202 HERCULE FURIEUX,
les condamnons pas légèrement dans
le sien.

Le Chœur plus frappé de ce malheur que de celui des Danaïdes & de Progné, dont les premières égorgerent leurs maris, & l'autre tua son fils, ne peut revenir de sa surprise. On ouvre incontinent le Palais pour augmenter l'impression par le spectacle des tristes effets de la fureur d'Alcide. Des portes brisées, des cadavres étendus, des pilliers renversés, Hercule lié, Amphitryon au désespoir, tout l'appartement ruisselant de sang, voilà l'ouverture de la Scène suivante.

Le malheureux pere que son agitation empêche de sentir encore tous ses maux tremble, qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à son réveil il ne mette tout à feu & à sang. Cette Scène est précisément du même goût que celle de Tecmesse dans l'Ajax de Sophocle, Tom. III. & celle de Phédre dans Euripide, Tom. II. En un mot, c'est un jeu de Théâtre ancien où le Chœur & Amphitryon font paroître également la crainte & la douleur, comme si c'étoit la chose même, & non une représentation feinte. Cependant Hercule se réveille & revient à lui.

Étonné, comme on peut penser, de se retrouver dans l'état où il se voit, couché par terre & attaché à une colonne brisée, son arc loin de lui & ses flèches éparfes çà & là, il se croit presque redescendu aux Enfers. » Où suis-je, » s'écrie-t-il? » Amphitryon & les Vieillards s'avancent vers lui timidement. » Pourquoi pleurez-vous, mon » pere, dit Hercule? Pourquoi vous » éloignez-vous de moi? » Le pere jette un cri de douleur, & profère des mots interrompus qui font assez connoître à son fils qu'il s'est passé quelque chose de bien funeste. Redevenu tranquille on le délie. On lui dit que toute la colere de Junon est tombée sur lui. » Tournez vos regards, ajoute Amphi- » tryon; voyez ces cadavres. » Hercule est foudroyé par cette vue & plus encore en apprenant qu'il est l'unique auteur de tout ce carnage. Il ne peut se rappeler aucune trace de ce qu'il a fait. Le tout se développe par des interrogations & des réponses vives qui sont d'un naturel infini, & qui percent Hercule, comme autant de traits. Trop instruit de son malheur, il veut se donner la mort, il se livre à un repentir affreux, il ne pense qu'aux moyens de se

délivrer de la vie , & ne dit rien que de funeste. Sur le point d'exécuter son dessein , il voit tout-à-coup paroître Thésée. La honte & la confusion succèdent à la fureur. Il s'enveloppe la tête de ses vêtemens , & craint , dit-il , de souiller un ami si cher par son seul aspect.

A C T E V.

Thésée adresse la parole à Amphitryon à qui il déclare qu'il vient avec des troupes pour secourir son ami Hercule , sur le bruit qui s'est répandu à Athènes , que Lycus s'étoit emparé du Sceptre de Thèbes. Aussi-tôt , en se détournant , il voit une femme & des enfans égorgés. Il croit d'abord être venu trop tard au secours d'Hercule , & que Lycus a répandu tout ce sang. Puis il se détrompe , & il juge que c'est l'effet de quelqu'autre infortune qu'il ignore.

Amphitryon lui fait entendre par ses larmes & ses cris la vérité de ce qui s'étoit passé. Thésée vivement frappé du malheur de son ami & du courroux de l'inexorable Junon , demande au moins qu'Hercule se dévoile le visage. Il conjure le pere d'obtenir cette grace

du fils. Le Vieillard s'y employe avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il presse. » O mon fils, quittez ces voiles qui vous cachent. Montrez-vous à la lumière du jour. Ma voix doit avoir sur vous le pouvoir des prieres. J'y descends toutefois, & je tombe à vos genoux tout en pleurs. Etouffez, mon fils, ces horribles remords qui vous font frémir comme un lion. Quittez ces idées funestes & ces présages de mort. Ne mettez point un surcroît à notre accablement. »

Hercule ne répond que par de profonds soupirs. Thésée presse de son côté. » Malheureux Prince, s'écrie-t-il, montrez-vous du moins à un ami. Aussi bien n'est-il point de ténèbres assez épaisses pour cacher votre calamité. Pourquoi me faire signe de tourner les yeux sur le sang que vous avez répandu ? Croyez-vous que Thésée puisse vous abandonner sous le vain prétexte de craindre une souillure ? Non, non, mon amitié ne refuse point de s'associer aux maux d'un ami. Hélas, si je suis assez heureux, pour m'être tiré des Enfers, n'est-ce pas vous à qui je dois ce bonheur ? Loin

» de moi ces lâches amis dont la recon-
 » noissance vieillit , & dont l'amitié
 » mercenaire dans le calme , n'ose af-
 » fronter la tempête. Levez-vous donc ,
 » quittez ces voiles , & daignez jeter
 » vos regards sur nous. Songez qu'un
 » Héros ſçait ſupporter les revers que
 » lui envoient les Dieux. »

HERCULE. Ah Thésée , avez-vous
 jetté la vûë ſur mes fils égorgés ?

THESÉE. J'ai tout entendu , j'ai tout
 vû.

HERCULE. Comment donc pouvez-
 vous me forcer de revoir le Soleil ?

THESÉE. Que craignez-vous ? Ce Dieu
 peut-il être fouillé par les regards d'un
 mortel ?

HERCULE. Ah , fuyez du moins la
 contagion d'un ami malheureux !

THESÉE. Moi , fuir ! Moi , vous aban-
 donner ! Les amis n'ont rien de profane
 & de contagieux pour Thésée.

HERCULE. Je ne puis que louer votre
 amitié ; & j'avoue auffi que j'ai ſigné
 la mienne pour vous.

THESÉE. C'est pour cela que ma ten-
 dresse doit éclater au moins en vous
 plaignant.

HERCULE. Affassin de mes propres
 enfans , je ne ſuis que trop à plaindre.

THESÉE. D'autres malheurs me rendent sensibles aux vôtres.

HERCULE. Quoi? Avez-vous vu des malheurs plus affreux que les miens?

THESÉE. Non, ce n'est pas ma pensée. Les vôtres passent toute expression.

HERCULE. Et c'est pour cela que j'ai résolu de mourir.

THESÉE. Croyez-vous que les Dieux soient touchés de ces menaces?

HERCULE. Les Dieux me bravent, & je veux les braver.

THESÉE. Arrêtez, Hercule, & ne vous attirez pas un surcroît de maux.

HERCULE. * Arrivé au comble de l'infortune, je ne laisse plus de lieu à de nouveaux malheurs.

THESÉE. Que prétendez-vous? Où aboutira tout votre courroux?

HERCULE. Je veux rentrer dans les Enfers d'où je suis sorti.

* Ce vers d'EURIPIDE est rapporté par LONGIN comme un exemple du sublime qui dépend de l'arrangement des mots, qu'il compare à l'assemblage des justes proportions. » Ainsi, » dit-il, les parties du sublime étant divisées, » le sublime se dissipe entièrement, au lieu que » venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la pé-

THESÉE. Sentimens peu dignes d'un Héros !

HERCULE. Ah , vous me conseillez , & vous n'êtes pas malheureux !

THESÉE. Est-ce Hercule que j'entends ? Cet Hercule qui a dévoré tant de calamités. . . .

HERCULE. Sont-elles comparables à l'état où je me vois ?

THESÉE. Quoi ? ce libérateur de l'Univers entier ! ce Héros. . . .

HERCULE. J'ai fait du bien aux hommes : ils m'abandonnent ; & Junon triomphe.

THESÉE. Non , la Grèce ne souffrira pas que le trépas d'Hercule , soit l'effet d'un chagrin.

HERCULE. Ecoutez-moi , Thésée ; je veux à mon tour renverser tous vos conseils , & vous montrer que je dois cesser

» riode leur donne du son & de l'emphase, &c. »
Sur cela il tire ce vers d'Hercule.

Γέμω κακῶν δὴ , κ' οὐκεπ' ἐσθ' ὄπῃ τεθῆ.

Que DESPREAUX traduit moins vivement dans ces deux vers , à cause de la gêne de la langue.

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame ,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

de vivre , que je devrois même n'avoir jamais vécu.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux , & les traits innombrables de la colere de Junon. Car que n'en a-t-il pas essuyé ?

Memorem Junonis ob iram.

Æneid.
lib. 1.

Mais le dernier trait lui semble le plus insupportable de tous. Il vient ensuite à la nécessité de se donner la mort. Il ne lui est plus permis de rester à Thèbes. Hé , qu'y feroit-il ? Quel Temple , quelle assemblée pourroit-il fréquenter ? Ira-t-il à Argos ? Mais il faut qu'il fuyé tout ce qui est censé être sa patrie. Quelle ville étrangere lui pourroit servir d'asyle ? De quels yeux le regarderoit-on ? Que ne diroit-on pas en le montrant au doigt ? Il est dur à un guerrier couvert de gloire de se voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendroit la parole , & déposeroit contre lui , pour lui enlever tout espoir de refuge. Il éprouveroit le sort d'Ixion dont la roue marque une instabilité éternelle.

» Non , non , conclut-il ; ma destinée est de m'arracher pour toujours à la

» vûe de la Grèce. Quel fruit me re-
 » viendrait d'une vie inutile & flétrie
 » par un attentat ? Laissons triompher
 » Junon. Elle s'est fait un plaisir cruel
 » de perdre le plus grand des Grecs,
 » & elle a encore des autels ! »

Thésée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avoue, qu'il est plus aisé de conseiller autrui, que de sçavoir être malheureux. » Mais enfin, ajoute-t-il, » nul mortel, nul Dieu même, si l'on » doit en croire les Poètes, n'est exempt » d'infortune. » Il appuie particulièrement sur l'exemple des Dieux, sur leurs mariages illicites, & sur le manque de respect envers les peres. » Ils habitent » pourtant le Ciel, continue-t-il, & ils » sçavent se consoler de la honte de » leurs forfaits. » Cette doctrine est concluante pour un mortel, comme l'est Hercule. Mais il n'en paroît pas moins surprenant qu'on osât parler si librement sur un Théâtre Payen. Nous en allons voir la raison. Après les paroles consolantes, Thésée en ami généreux passe aux effets. Il veut qu'Hercule quitte Thébes, puisqu'il le faut suivant la loi. Mais il lui offre Athènes, où il lui réserve un rang, des biens, & des honneurs dignes

du grand Alcide. C'est par-là que le Roi d'Athènes veut éterniser sa reconnoissance.

La réponse d'Hercule est remarquable. » Les exemples des Dieux, répond-il, sont étrangers à mon infortune. » Non, je ne les crois point capables des forfaits qu'on leur impute. Jamais je ne compris qu'un Dieu pût être le Souverain d'une autre Divinité. Un Dieu véritablement Dieu n'a besoin de personne. Laissons là les fables ridicules que nous débitent les Poëtes. » Voilà le Polytheïsme nettement renversé, & cela sur un Théâtre public en présence d'un peuple entier de Payens. D'où il s'ensuit que les sentimens vrais ou moins déraisonnables sur la divinité n'étoient pas renfermés dans un petit nombre de Philosophes, mais assez communément répandus dans la Grece & qu'à l'égard des fables on les abandonnoit au caprice des Poëtes qui travailloient pour la Scène. *Voyez la fin du dernier Tome.*

Hercule persuadé enfin, que ce seroit donner un soupçon de lâcheté que de quitter la vie dans un excès de chagrin, accepte l'asyle que lui offre son ami, & lui rend graces de sa généro-

fité. » Mais hélas , ajoute-t-il , je suis
» inconsolable. Vainqueur de mille re-
» vers , dont aucun n'a pu me tirer le
» moindre soupir , je n'avois pas cru
» devoir être jamais réduit à la foiblesse
» de verser des pleurs. Aujourd'hui je
» le vois , il faut céder à la fortune. O
» mon pere , vous voyez en moi un fu-
» gitif & un parricide. Faites ce que
» m'interdit la loi. Pleurez ces chers
» enfans dont j'ai été malgré moi le
» bourreau : inhumez-les sur le sein de
» leur mere ; & rendez-leur les derniers
» honneurs. Quitte de ce pieux devoir
» regnez sur cette ville , & bien que
» malheureux forcez votre courage à
» supporter la vie comme moi. Tristes
» enfans , innocentes victimes d'un pere
» qui vous a perdus sans que vous ayez
» pu jouir du fruit de ses travaux & de
» sa gloire ; chere épouse , trop mal
» payée de votre fidélité & de vos ten-
» dres soins , je me suis donc privé de
» vous , & m'en voilà pour toujours
» séparé ! Funestes adieux , tristes em-
» brassemens ! hélas , voici mes armes
» qui m'ont trop cruellement servi.
» Dois-je encore les reprendre ? Ces
» flèches suspendues à mon côté me
» rediront sans cesse : barbare , nous

» fûmes les instrumens de tes fureurs :
 » c'est par nous que tu as percé ton épou-
 » se & tes enfans. »

Après cette courte délibération sur ses flèches, il les reprend en soupirant, pour ne pas être exposé à mourir honteusement par les mains de ses ennemis, faute de ces traits qui lui ont servi à exécuter tant de grandes actions. Il prie Thésée de l'accompagner à Argos chez Eurysthée, pour lui mener le chien Cerbere, qu'il a tiré des Enfers par l'ordre de ce Prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin, il prie les Thébains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ses fils, & de le pleurer.
 » Car hélas, dit-il, Junon nous a tous
 » frappés, & nous sommes tous au rang
 » des morts. »

Thésée l'interrompt pour ne pas le laisser s'attendrir davantage. Il l'invite à se lever, & il le soutient comme un homme accablé sous le faix de la douleur. Hercule loue la tendresse généreuse de son ami : mais il veut avant le départ jeter encore les yeux sur ses enfans : & Thésée voudroit l'en écarter. Il lui permet toutefois d'embrasser un pere, & pour ne lui plus donner lieu de nourrir sa douleur, il presse le

départ, il insiste, & par d'aimables reproches il rappelle peu-à-peu la fermeté d'Hercule. Ce Héros après avoir promis à son pere la sépulture qu'il lui a demandée, suit enfin son ami en se comparant à un vaisseau battu de la tempête. » Malheureux (dit-il en partant) » quiconque préfère les biens ou la » gloire à un véritable ami. » Cette pensée est, ce semble, la moralité de cette Tragédie, puisque tout y paroît arrangé pour amener le dénouement d'Hercule & de Thésée.



HERCULE

FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

DANS la Tragédie de Sénèque, soit le Philosophe, soit le Tragique, soit un autre des différens Auteurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'Hercule furieux est précisément celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien différente.

ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier Acte, façon assez ordinaire de ce Poëte. Elle déclame longuement, & c'est tout; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs & dignes de Sénèque: mais enfin, c'est peu de réalité sous beaucoup de vers brillans & magnifiques. Junon jalouse de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux & l'obliger à tuer sa femme & ses enfans, après qu'il les aura sauvés des mains de l'usur-

pateur Lycus. Voilà tout ce qu'il faut
 ſçavoir pour être au fait. Mais Sénèque
 met 124 Iambes mortels à le dire.

» Sœur de Jupiter, (dit la Déesse
 » en prenant d'abord le haut ton,) il
 » ne me reste plus que ce titre. J'ai
 » quitté la demeure Éthérée & mon
 » perfide époux. La terre est mon par-
 » tage depuis que ses maîtresses occu-
 » pent les Cieux. » Ici elle fait l'énu-
 » mération des figures du globe céleste,
 & manie fort ſçavamment la fable an-
 tique. En effet, » tout le Ciel est mar-
 » qué par les galanteries de Jupiter, &
 » ce Dieu a divinisé toutes ses amours. »
 Mais ce qui pique le plus la jalouse
 Déesse, c'est de voir Alcide, ce fils de
 sa rivale Alcmène, prendre par de nou-
 veaux exploits le chemin des Cieux, &
 mériter la place que les Destins lui ont
 promise. » Vainement, dit-elle, je me
 » lasse à l'accabler de travaux : il jouit
 » de mon courroux, & tourne ma haine
 » à sa gloire. » Tous ses hauts faits que
 Junon rappelle à son souvenir sont pour
 elle autant d'éguillons qui la pressent
 d'en arrêter le cours. » Il a dompté l'En-
 » fer ; il ne lui reste plus qu'à attendre
 » sur le Ciel même, & qu'à ravir le
 » Sceptre à son pere. Il a porté la voûte
 azurée,

» azurée , & moi-même qui la fouloit.
 » Sans doute , il se fraye un chemin
 » vers les Dieux. » Junon s'anime donc
 à la vengeance. Elle songe à délivrer les
 Titans pour les lui opposer. » Vaine
 » ressource ! Il les a subjugués. On ne
 » peut lui opposer que lui-même. Qu'il
 » devienne son propre ennemi. »

Ce parti pris , Junon évoque les Euménides & tout l'Enfer avec un grand fracas de paroles. Il n'en falloit pas tant pour renverser la raison d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule & devient l'auteur d'un crime qui puisse le noircir & le rendre indigne du Ciel. Quel nom mérite une si abominable Divinité ? Les Tragiques Grecs donnent aux Dieux des passions & des foiblesses. Mais ils sçavent au moins les déguiser ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procédé de Junon. A peine la passeroit-on au désespoir d'une femme en fureur.

Le Chœur qui suit est tout-à-fait stérile , & ne parle que pour parler. Ce sont des Thébains qui charmés de voir le jour reparoître , font d'abord une belle description du lever du Soleil & de tous les objets qu'il ranime. Puis ils

218 HERCULE FURIEUX ,
retombent sur les foudres & les agitations
des grands , qu'ils comparent avec la
tranquillité des états inférieurs. Ils n'é-
pargnent pas même Alcide , qu'ils blâ-
ment de son voyage aux Enfers , comme
s'il avoit précipité son trépas qui vient ,
disent-ils , toujours assez-tôt. Ce Chœur
en un mot , est un tissu de sentences
communes bien exprimées.

A C T E I I.

Mégare à son tour vient déclamer en
élevant la voix par un

O magne Olympi rector & mundi arbiter !

C'est le Souverain des Dieux à qui
elle demande la fin de ses maux & le
retour d'Hercule. Ces deux mots sont
noyés dans 113 Vers dont plusieurs sont
très-beaux ; mais dont le total ne dit
presque rien. Voici des brillans d'es-
prit. » La fin d'une entreprise est pour
» Hercule un degré à de nouveaux dan-
» gers. Il trouve à son retour un enne-
» mi tout préparé , & avant son arrivée
» une autre guerre le rappelle. Nul re-
» pos , nul loisir pour lui , que le tems
» qu'on employe à lui donner des or-
» dres. Junon attachée à lui nuire de

» puis sa naissance, n'a pas même laissé
 » son enfance oisive. Il a dompté les
 » monstres avant même que de les con-
 » noître. » Elle parle des serpens, dont
 un Poëte de nos jours dit si bien,

Et les Couleuvres étouffées
 Furent les yeux de son berceau.

M.
 R O U S S E A U

» Hercule faisoit dès-lors les préludes
 » du combat de l'Hydre. » *Prælusit Hy-*
dræ. On repasse les douze Travaux dans
 ce style toujours soutenu, & l'on con-
 clut par ce Vers,

Quid ista profunt ? orbe defenso caret.

» Que lui ont produit tant d'exploits ?
 » Il ne jouit plus du monde dont il fut
 » libérateur. » C'est que Mégare le sup-
 pose arrêté aux Enfers, comme Phédre
 le supposoit de Thésée, quand elle di-
 soit à Hippolyte :

L'on ne voit point deux fois le rivage des morts
 Seigneur ; puisque Thésée a vu les sombres bords,
 N'esperez pas qu'ici jamais on le revoye,
 Et l'avare Achéron ne lâche point sa proye.

*Phédræ
 Tragéd.
 Acte II.
 Scène V.*

Durant cette cruelle absence de son
 époux, Mégare a vu tomber sous l'épée
 de l'Usurpateur, non-seulement Créon
 son pere, mais encore ses freres héritiers

220 HERCULE FURIEUX,
du Diadème. Elle devoit en avertir plu-
tôt le Spectateur & ne pas mêler dans
ses plaintes des choses tout-à-fait étran-
geres, comme la Fable d'Amphion qui
bâtit les murs de Thèbes au son de sa
Lyre. » O race de Cadmus, continue
» Mégare, ô cité d'Amphion, dans
» quel abîme êtes-vous précipitée? Vous
» tremblez sous les loix d'un vil étran-
» ger devenu votre Tyran, tandis que
» le Héros qui poursuit les forfaits par
» mer & par terre, & qui dompte par-
» tout la tyrannie, est esclave quoi-
» qu'absent, & porte un joug qu'il em-
» pêcha les nations de porter. »

Nunc servit absens, fertque qua ferri vetat.

Mégare espere qu'il n'en ira pas ainsi;
» Qu'Hercule reverra la lumiere, & qu'il
» s'y fera une route s'il ne la trouve pas.
» Sortez de la terre, cher époux; fen-
» dez les ténèbres infernales; & si le
» passage vous est fermé, brisez le globe
» terrestre pour en sortir. »

Orbe diducto redi.

Quelle idée! Mégare veut que son
époux fasse plus. Elle l'invite » à en-
» traîner avec lui tout ce qui est enfer-
» mé dans la nuit éternelle, la mort,

» & les peuples ensevelis dans ses om-
 » bres depuis tant de révolutions de sié-
 » cles. » Pour rendre sa pensée plus ex-
 traordinaire , comme si elle ne l'étoit
 pas assez , elle la confirme par un exem-
 ple incroyable ; elle fait souvenir Alci-
 de de la belle action qu'il fit , lorsqu'il
 renversa de sa main des montagnes en-
 tieres , & qu'il fendit la vallée de Tempé
 pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve.
 Tous ces grands souhaits se réduisent
 toutefois au désir de revoir Hercule.
 N'est-ce pas là abuser du sens commun ,
 & ne valoit-il pas mieux se borner avec
 Euripide , à une simple priere telle que
 la douleur sentée sçait la suggérer ? Com-
 bien plus sensément se plaint Pénélope
 chez Ovide , de l'absence d'Ulysse ! Ses
 plaintes ont je ne sçai quoi de mélo-
 dieux qui flatte également le cœur &
 l'oreille. Elle dit plus dans les deux
 premiers vers de sa Lettre que Mégare
 en quarante. Un Auteur dans sa jeunesse
 en a paraphrasé la pensée d'une maniere
 qui passe de beaucoup tout le reste de
 son ouvrage qu'il a depuis effacé par ses
 pleurs. Les premiers vers au moins mé-
 ritent d'être conservés.

Reçois, mon cher Ulyssé, un tendre souvenir,
 Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir,
 Et si ta Pénélope a pour toi quelques charmes,
 Viens calmer ses douleurs, viens essuyer ses larmes;
 Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours;
 C'est Ulyssé que j'aime & non pas ses discours.

*Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Ulyssé;
 Nil mihi rescribas attamen: ipse veni.*

Si Ovide seme souvent des Antithèses & des pensées brillantes dans le mouvement d'une passion, il paroît les rencontrer plutôt que les chercher; & d'ailleurs il est plus sobre & moins outré que Sénèque qui aime mieux forger des pensées folles & extravagantes, que d'être réduit à penser simplement. Ce qu'il y a de spirituel dans Ovide n'intéresse presque en rien le sentiment qu'il veut faire naître. Il n'en est pas ainsi de Sénèque. Sa subtilité ne produit que des sentimens, aussi faux que ses pensées. D'où il est aisé de conclure en passant, combien devoit être différent le génie du Théâtre latin, entre les mains d'Ovide & de ses contemporains, d'avec celui qu'on voit regner dans le Théâtre de Sénèque & de ses imitateurs.

On commence à voir quelque air de Dialogue dans les Scènes suivantes. Am-

phitryon vient consoler Mégare , fondé sur l'espoir du retour d'Hercule. » Ah ,
 » répond-elle , les malheureux sont tous
 » jours dupes de leur espérance. Au con-
 » traire , reprend Amphitryon , ils le
 » sont plus souvent de leur crainte. »
 Ces deux sentences sont la matiere de
 la Scène. » Car Mégare ne peut se per-
 » suader qu'Hercule au centre de la terre
 » & accablé d'un si grand poids , puisse
 » se frayer un chemin à la lumiere. »
 Le Vieillard de son côté pour l'encou-
 rager , lui rappelle les efforts étonnans
 d'Alcide qui vint , dit-il , à bout de pas-
 ser à pied la mer de Lybie lorsque son
 vaisseau échoua.

Lycus qui paroît , interrompt par sa
 présence ce court entretien. Il laisse pour-
 tant à Mégare le loisir de l'annoncer au
 Spectateur par six vers qui ne signifient
 rien du tout , sinon que Lycus est l'u-
 surpateur du Trône Thébain. Il fait lui-
 même un monologue , où il se peint
 comme tel par des sentences dignes de
 lui. Il convient qu'il n'a ni naissance ni
 droit au Sceptre. Mais il prétend que la
 force lui tient lieu de tout , que la sûreté
 est dans les armes , & que tout autre
 moyen est un foible appui du Trône. Il
 veut pourtant réparer son défaut de

224 HERCULE FURIEUX ,
naissance par l'hymen de Mégare. Possesseur d'un grand Etat il ne s'avise pas de craindre le refus de sa main , ou du moins il est résolu de s'en venger , s'il le faut , en exterminant toute la race d'Hercule. Voilà ce qui appartient en propre à Sénèque , & ce tour est très-heureusement imaginé. Car outre que l'amour de Lycus est dans la vrai-semblance , il donne beau jeu au Poëte , & plus de couleur à la cruauté du Tyran , qui paroît avoir un motif trop bas chez Euripide. Lycus profite donc de l'occasion , & aborde Mégare proche de l'Autel où elle s'est retirée avec son beau-pere.

Il ne lui dit point , comme dans Euripide , qu'il vient la sacrifier à sa politique. Au contraire il lui fait une déclaration soumise & artificieuse. Racine a semblé l'imiter dans l'Andromaque , lorsqu'il fait parler Pyrrhus en cette maniere.

*Andromaque ,
Acte I.
Sc. IV.*

Hé quoi , votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse , & punit-on toujours ?

Mégare ne répond pas comme Andromaque. Aussi a-t-elle affaire à un Tyran moins généreux que Pyrrhus.
» Moi , dit-elle , que je baise une main

» encore teinte du sang de mon pere &
 » de mes freres ! Ah que plutôt l'Uni-
 » vers soit renversé ! (Je traduis ainsi
 » cinq ou six tours latins qui ne veulent
 » dire que cela) pere , freres , sceptre ,
 » patrie , tu m'as tout ravi. Mais il me
 » reste un bien plus précieux que tout
 » ce que j'ai perdu : c'est ma haine pour
 » toi ; bien si cher à mes yeux , que je
 » souffre même d'être obligée de le par-
 » tager avec tous les Thébains. » Après
 ce début elle remet sous les yeux du
 Tyran les crimes célèbres de Thèbes
 que les Dieux ont punis , & elle lui
 présage une destinée pareille à celle de
 tant de coupables qui l'ont précédé &
 qui l'étoient moins que lui.

Lycus fait une assez mauvaise répon-
 se. Car il convient qu'il foule aux pieds
 les loix ; & cependant il entreprend de
 justifier la mort de Créon & des freres
 de Mégare. » C'est dans la guerre , dit-
 » il , qu'ils ont trouvé le trépas. La fu-
 » reur des armes ne connoît point de
 » frein. Ils défendoient leur Trône , je
 » l'attaquois en Usurpateur. Mais enfin
 » c'est le succès , non le motif , qui dé-
 » cide. » Il conclut que Mégare doit
 » oublier tout , & céder au vainqueur ;
 que c'est une épouse & non une captive

qu'il veut s'attacher; qu'enfin loin de blâmer la fermeté de Mégare, il l'en estime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ses refus par des exécérations. Lycus menace: elle le brave. Il déprime les faits & la naissance d'Hercule. Amphitryon le justifie sur ces deux points. C'est une contestation vive & serrée; mais dont le sujet est petit & peu intéressant à cause de la Fable ridicule qui en est le fonds. Il est vrai que Sénèque a pris cela d'Euripide: mais d'une mauvaise chose il en a fait une pire. En effet dans Sénèque Hercule est très-bien attaqué & fort mal défendu. » Peut-on donner le nom de » Héros, dit Lycus, à un Guerrier qui » changeant sa peau de Lion & sa mas- » sue en ornemens Tyriens, n'a pas » rougi de parfumer ses cheveux, de » ceindre d'un voile léger un front ba- » fanné, & de mouvoir au son d'un » instrument Lydien des bras célèbres » par tant d'exploits? » Que répond Amphitryon? Loin de désavouer une partie si peu honorable de l'histoire d'Alcide, il tâche de l'excuser par l'exemple de Bacchus, & il ajoute naïvement que les grands travaux souffrent quelque relâche. Lycus passe enfin jus-

qu'à l'insolence la plus outrée : ce qui seul montre assez que l'auteur de cette Pièce n'entendoit rien au Théâtre en fait de mœurs, comme en tout le reste. Ce vers de Lycus au sujet de Mégare en est une preuve.

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'est-à-dire, qu'il se propose d'en venir à la violence pour satisfaire sa passion, & se donner un héritier d'un sang illustre. Sur quoi Mégare atteste les Ombres de Créon, d'Œdipe, & de la Maison de Labdacus, déterminée qu'elle est » à rendre complet le nombre des Danaïdes. » Elle veut dire à tuer un époux tel que Lycus, & à faire ce que la seule Hypermnestre ne fit pas.

Le Tyran passe de l'amour à la fureur, & commande qu'on entoure l'Autel d'un bucher pour consumer tout ce qui reste d'Hercule. Amphitryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule qu'il invoque à grands cris. Déjà il croit voir la terre trembler, & le ciel s'ouvrir.

Le Chœur ensuite déclame à l'ordinaire, & après avoir chargé la fortune d'imprécations, il fait à son tour une invocation pour engager Hercule à for-

228 HERCULE FURIEUX ;
tir des Enfers. L'exemple d'Orphée
qu'il étend fort au long, lui donne lieu
d'espérer que la bravoure n'aura pas
moins de force contre Pluton, que la
douceur du chant n'en eut sur lui.

*Quæ vinci potuit Regia cantibus ,
Hæc vinci poterit Regia viribus.*

A C T E I I I.

Cet Acte où l'on commence à voir
Hercule, est ridicule à proportion que
la Scène d'Euripide son modèle, est
pleine de noblesse & de grandeur. Her-
cule paroît suivi de Thésée, mais com-
ment ? En Héros qui vient délivrer sa
famille d'une mort prochaine ? Non :
mais en vrai déclamateur qui vient dé-
bitier avec emphase des exploits incroya-
bles qui ne vont point au fait. En un
mot il s'adresse au Soleil & à Jupiter
pour leur demander pardon de ce qu'il
leur fait voir un monstre horrible capa-
ble de les faire pâlir. C'est le chien
Cerberé : il les prie de détourner les
yeux. C'est à Junon seule & à lui d'oser
regarder ce monstre. Il a percé la nuit
du Tenare. A l'en croire il n'a tenu qu'à
lui de détrôner Pluton. Il a vaincu le

Destin & la mort. Il défie Junon de lui rien commander au-delà.

Passons légèrement sur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin sa maison entourée de gardes, il approche; Amphitryon le reconnoît à ses larges épaules, & à sa massue.

Tunc es? agnosco toros,

Humerosque, & alto nobilem trunco manum.

Ce n'est pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette Scène. La seule trace qu'on en reconnoisse, c'est ce court récit d'Amphytrion. » Créon a été massacré : Lycus regne, & il est sur le point d'égorger vos enfans, votre pere, & votre épouse. » A quoi Hercule pour être concis à son tour, au lieu de marquer la surprise si naturelle que peint Euripide, répond brusquement qu'il va tuer l'Usurpateur.

Thésée s'offre à le faire pour épargner à son ami une action peu digne d'un tel Héros. » Elle l'étoit pourtant assez. » Non, reprend Alcide, c'est à moi d'immoler Lycus. Il faut qu'il aille apprendre à Pluton, mon retour sur la terre. » Hercule écarte donc son pere & sa femme qui veulent l'em-

230 HERCULE FURIEUX,
brasser, & s'en va de ce pas exécuter
son projet.

Le beau est que Thésée, pour porter
à son comble l'étourderie romanesque
d'une si brusque entreprise, console sur
le champ Mégare & Amphitryon par ce
court raisonnement. „ Je connois Her-
„ cule, Lycus sera immolé à Créon : que
„ dis-je, sera immolé : il meurt : c'est
„ trop peu dire encore : il est mort. „

Si novi Herculem,

Lycus Creonti debitas pœnas dabit ;

Lentum est, dabit, dat : hoc quoque est lentum ; dedit.

L'A- Le *Je meurs, je suis mort, je suis en-*
vare, *terré*, de l'Avare, est apparemment né
Comédie de cette source. Mais c'est un ridicule
de M O- de cette source. Mais c'est un ridicule
LIERE, en fureur que Moliere fait parler sui-
Act. I^r. vant son caractère : & Thésée devoit
Sc. VII. s'exprimer sinon en Roi, du moins en
homme sensé. Autre impertinence pour
le dire en bon françois, c'est tout le
reste de cette Scène, qui auroit dû être
la plus intéressante, & qui dégénère en
fadeur. En effet Hercule étant venu &
parti comme un éclair, que peuvent se
dire Amphitryon, Mégare, & Thésée,
qui soit capable de dédommager les
Spectateurs. Tout leur entretien, quel
qu'il puisse être, doit sembler bien froid :

mais il devient glaçant par la matiere. Amphitryon & Mégare oublient qu'ils alloient périr un moment auparavant. Contens du retour d'Hercule & de son entreprise contre Lycus, sans avoir la moindre inquiétude sur le succès, ils s'amusent à questionner Thésée sur le voyage des Enfers, à-peu près comme des enfans qui écoutent avec avidité les personnes revenues d'un voyage de long cours.

Thésée conteur prolix contrefait sottement l'effrayé, avant que d'oser entrer dans le détail de ses aventures infernales. Il faut qu'on le rassure, & qui ! Des gens qui un moment plus tard étoient consumés par le feu. Il se rassure donc, & demande permission » à tous » *les Dieux d'en haut & d'en bas*, de ré- » véler impunément des secrets cachés » sous l'épaisseur de la terre. » Trait imité de Virgile, ou plutôt estropié d'après ce grand maître qui parle ainsi.

*Dii quibus imperium animarum, umbraque silentes ;
Et Cahos & Phlegeton, loca nocte silentia latè
Sit mihi fas audita loqui, sit num. ne vestro
Pandere res altâ terrâ & caligine mersas.*

VIRG.
Æneid.
l. 6. v.
264.

Après cette demande, Thésée se donne carrière. On me dispensera de le

suivre. Il suffit de dire qu'il fait une description des Enfers en Virgile travesti ; qu'Amphitryon lui fait des questions puériles ; qu'il y répond en contant toujours de plus belle , & qu'après un long & pompeux circuit , il décrit encore plus au long comment Hercule a terrassé & emmené Cerbere. Un seul mot sur une pareille Fable qui étoit reçue des Anciens avoit suffi à Euripide. L'Auteur latin a cru devoir en faire son bel endroit ; & il n'a pas vu qu'en voulant déclamer , il gâtoit par-là le morceau le plus charmant de son modèle , & qu'il donnoit justement dans l'inconvénient que reproche Horace aux Poètes novices.

HOR.
Poët. v.
14. Trad.
du P.SA-
NADON.

*Inceptis gravibus plerumque & magna professis
Purpureus latè qui splendeat unus & alter
Assuitur pannus : cum lucus & ara Dianæ ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros ,
Aut flumen Rhenum , aut pluvius describitur arcus
Scis simulare. Quid hoc si fractis enatat ex spes
Navibus ære dato qui pingitur ? Amphora cœpit
Institui : currente rotâ cur urceus exit ?*

» Vous prétendez faire un Poëme. Le
» début en est magnifique , & ne promet
» rien que de grand. Puis vous vous
» amusez à décrire le Rhin , l'Arc en
» Ciel , un Autel de Diane , un bois

» sacré , ou les détours d'un ruisseau qui
 » s'échape avec un doux murmure au
 » travers d'une campagne délicieuse. Ce
 » sont deux ou trois bandes de pour-
 » pre , qui jettent un grand éclat , je
 » l'avoue ; mais ce n'est pas là leur place.
 » Peut-être excellez-vous à peindre un
 » cyprès ; c'est un talent. Mais que fait
 » un cyprès dans un tableau , quand
 » celui qui vous paye veut que vous le
 » représentiez au milieu d'un naufrage ,
 » se sauvant sur une planche des débris
 » de son vaisseau , après avoir tout per-
 » du. Nous faisons comme un Potier
 » présomptueux & malhabile qui veut
 » débiter par un grand vase. Après
 » avoir bien fait tourner sa roue , tout
 » son travail aboutit à faire un petit
 » pot. »

J'ai cru devoir rapprocher ici cet en-
 droit d'Horace , parce qu'il peint par-
 faitement l'inconvénient où tombe pres-
 que toujours l'Auteur des Tragédies La-
 tines. Pour achever d'endormir les Spec-
 tateurs , le Chœur revient avec sa tirade
 ordinaire , où il chante les louanges
 d'Hercule , & sur-tout son retour triom-
 phant des Enfers.

ACTE I V.

Hercule reparoit couvert du sang de Lycus & de tous ceux qui accompagnoient le Tyran. Son premier soin est de faire sur le champ un sacrifice pour remercier les Dieux de cette victoire. Il les invoque tous, en les nommant ses freres, hormis ceux qui doivent le jour à Janon. Il ordonne qu'on amène des victimes, & qu'on apporte de l'encens. Mais afin de le dire en style de Sénèque, pour victimes il demande des troupeaux entiers, & pour encens tout ce qu'en recueillent les Indiens & les Arabes. Thésée saisi du même esprit fait aussi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le sacrifice jusqu'à ce que son fils ait pris un peu de repos, & purifié ses mains ensanglantées. » Il n'est point, dit Hercule, de » victime plus agréable aux yeux de » Jupiter qu'un Tyran. Que ne puis-je » encore l'immoler ! »

Il commence donc le sacrifice par une priere qu'il dit être digne de lui. Elle l'est en effet. Il prie les Dieux d'écarter tous les maux de l'Univers. Mais surpris incontinent d'une horrible vapeur il se

trouble, & tout se change à ses yeux : il se croit environné de ténèbres épaisses. Il s'imagine voir le Lion céleste, ce Lion qu'il avoit dompté dans la forêt de Némée, prêt à passer sur le corps des signes de l'Automne & de l'Hyver pour dévorer le Taureau, Signe affecté au Printems. Voilà certes une folie sçavante. On y peut reconnoître en passant l'Auteur de l'*Hercule Œtaus*, où nous avons remarqué les mêmes idées dans *Hercule* qu'on y suppose sensé. Ces confrontations sont plus sûres pour faire juger que les deux Pièces sont de la même main, que les conjectures des Heinsius pour les donner à différens Auteurs.

Vainement Amphytrion effrayé tâche de rappeler son fils à la raison. Son esprit s'égaré toujours de plus en plus, & s'évapore en fantaisies tellement bizarres que je ne pense pas devoir y arrêter le Lecteur. C'est une escalade au Ciel, & un siège dans les formes. *Hercule* menace *Junon* de briser les portes des Cieux, si elle s'obstine à les tenir fermées. Il menace *Jupiter* même, de rendre la liberté à *Saturne*. Il appelle à son secours les *Titans* dont il se fait le Chef. Enfin, c'est un tintamarre horrible qui se passe dans la tête de ce Héros

devenu fou. Il falloit , ou lui donner une folie plus vrai-semblable , ou du moins ne le pas expoſer en cet état à la vûe du public , & le cacher , comme a fait ſagement Euripide , qui le peint bien moins inſenſé.

Dans Sénèque tous ces objets s'évanouiſſent pour faire place à d'autres dont la ſuite eſt plus triſte. Hercule ſ'aviſe malheureuſement de prendre ſes enfans pour ceux de Lycus , & ſa femme pour Junon. Frappé de cette imagination , il les massacre tous impitoyablement. Il eſt vrai qu'il le fait hors de la vûe du parterre. Car c'eſt Amphitryon éploré , qui ſans ſortir de la Scène raconte ce qu'il voit ſeul. Il voit Mégare & ſes enfans ſe ſauver çà & là , tandis qu'Hercule fait pluſieurs tours en paroiſſant & diſparoiſſant pour les atteindre. Cette Scène ſanglante ne laiſſe pas de frapper les ſpectateurs , comme ſi le ſang couloit véritablement ſous leurs yeux , & l'on ne peut nier que ce jeu de Théâtre n'ait ſon prix. Enfin , Hercule fatigué tombe dans une eſpèce de léthargie , comme chez le Poète Grec , de ſorte que l'agitation du Théâtre venant à ceſſer laiſſe au Chœur le tems de faire ſes lamentations preſqu'auffi folles que les extravagances du Héros.

A C T E V.

Hercule se réveille : & les circonstances de son réveil sont à-peu-près les mêmes que dans Euripide , c'est-à-dire , assez naturelles. Il y a même des traits qui ne sont pas dans l'original. Alcide s'apperçoit qu'il est désarmé. » Quel est » mon vainqueur , dit-il ? C'est , sans » doute , un autre Hercule. Qu'il paroisse. Quel est donc celui qui n'a pas » tremblé à la vûe d'Alcide endormi ? » Puis voyant les cadavres de sa femme & de ses fils. » Ah , reprend-il , quel » nouveau Lycus a surpris Thèbes , & » vient de me faire voir tant d'horreurs ? » Pour le trouver il erre çà & là , sans que personne se présente à sa vûe. Il rencontre à la fin son pere & Thésée qui se sont voilé le visage , & qui pleurent. A cet aspect sa surprise redouble , & leur silence augmente de plus en plus son étonnement. On ne lui parle qu'en termes ambigus & entrecoupés. Il reconnoît une de ses flèches dans le sein d'un de ses fils. Il entrevoit son crime : les larmes d'Amphytrion & de Thésée achevent de le convaincre. » Suis-je le coupable , (s'écrie-t-il en

» revenant vers eux) ils se taissent ; je
 » le suis. » Son repentir est presque une
 fureur nouvelle. Il implore la foudre de
 Jupiter, Il veut prendre la place de Pro-
 methée sur le Caucase. Il souhaite d'être
 attaché aux rochers Cyanées , afin qu'en
 s'approchant l'un de l'autre ils puissent
 l'écraser. Il se détermine à se brûler viv.
 En un mot , il veut rendre Hercule aux
 Enfers. J'emprunte ses termes sans pou-
 voir en rendre l'énergie. Aussi Amphi-
 tryon remarque - t - il que la frénésie
 d'Hercule loin de se dissiper n'a fait
 que changer d'objet en se tournant sur
 lui-même. Il a d'autant plus de raison
 d'en juger ainsi , qu'Alcide continue en
 effet ses horribles invocations aux En-
 fers , aux Furies , à l'Erebe , & à tout ce
 qu'il peut y avoir de plus affreux que
 tout cela. Mais il y mêle du ridicule à son
 ordinaire. Il veut brûler sa massue , ses
 flèches , & les mains même de Junon qui
 les ont si malheureusement conduites.

Thésée se hazarde enfin à lui parler
 pour lui faire entendre que cette cala-
 mité est l'effet de l'erreur , non du cri-
 me. Mais Hercule s'obstine à vouloir
 mourir. Il redemande ses armes. Le parti
 en est pris. Amphytryon s'efforce de le
 détourner de ce funeste dessein , & il

emploie tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher & de plus sacré. » Non, » non, répond-il, il n'est plus rien qui » m'arrête ici bas. Raison, renommée, » armes, femme, enfans, valeur, fureur » même, j'ai tout perdu. Rien ne peut » assouvir mon cœur, ni effacer mon » crime que la mort. »

Mais vous ferez mourir un pere, dit Thésée.

HERCULE. C'est pour éviter ce forfait que je meurs.

THÉSÉE. Quoi, sous les yeux d'un pere ?

HERCULE. Je les ai déjà instruits à voir de pareils attentats.

AMPHITRYON. Jetez les yeux sur vos exploits, & pardonnez-vous un crime involontaire.

HERCULE. Qu'Alcide se pardonne un forfait, lui qui n'en a épargné aucun !

Il persiste à demander ses flèches pour se tuer : & Thésée le porte à faire un dernier effort sur son cœur, à se dompter lui-même, & à vivre. Mais en vain ; » Si je vis, répond Hercule, mon forfait est volontaire ; si je meurs il ne » l'est plus. »

Si vivo, feci scelera ; si morior, tuli.

Déterminé à se donner la mort, il

ranime toute sa rage & menace de renverser les forêts des monts Parnasse & Cithéron, pour s'en faire un bucher, de bouleverser sur lui les Temples avec les Dieux, en un mot Thèbes entiere, & de s'en faire un tombeau : que si Thèbes avec ses sept portes, ses remparts, & ses tours, est encore un fardeau trop léger pour ses épaules, il est résolu de briser en deux l'axe du monde pour s'écraser plus sûrement. Voilà, comme on voit, une résolution bien sérieuse. Aussi Amphitryon qui la regarde comme telle, désespérant de vaincre une pareille opiniâtreté, prend le parti d'approcher de son sein une des flèches d'Hercule pour s'en percer. » Voici, dit-il, le trait » que Junon a lancé par vos mains sur » un de vos fils, il se tournera contre » moi-même. » Thésée contrefait l'homme épouvanté pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aspect. Mais Alcide ne se relâche qu'à dire un seul mot, quand on lui demande ce qu'il ordonne. » Je » ne veux rien, dit-il : ma fureur est en » sureté. »

Dans cette conjoncture si délicate, Amphitryon prêt à se fraper, redouble ses prieres & ses menaces pour la dernière fois. Son fils se laisse enfin dompter :

er; & demande grace à son pere pour son pere même. Il veut que Thésée re-
 eve ce Vieillard. La main d'Hercule est
 trop souillée pour lui donner ce secours.
 Il se rend en soupirant, & regarde com-
 me un effort superieur à tous ses travaux
 celui de supporter la vie. Le pere de son
 côté, baise la main de son fils comme
 un appui qu'il recouvre inespérement.
 Mais Hercule rendu à lui-même & à la
 vie malgré lui, ne sçait où se bannir de
 la vûe des hommes. Il invoque géogra-
 phiquement tous les fleuves pour laver
 son crime, & toutes les parties du mon-
 de les plus reculées pour le cacher. Il
 conclut que sa trop grande renommée
 lui ôte la consolation même d'un exil
 obscur.

Ubique notus perdidit exilio locum.

Thésée interrompt son ami en lui of-
 frant un asyle à Athènes, pays, dit-il,
 qui sçait rendre » l'innocence aux Dieux
 » même. » C'est que Mars y avoit été
 absous au tribunal de l'Aréopage, suivant
 la Fable. Le Roi d'Athènes enamene Her-
 cule, & par ce moyen le spectacle finit.

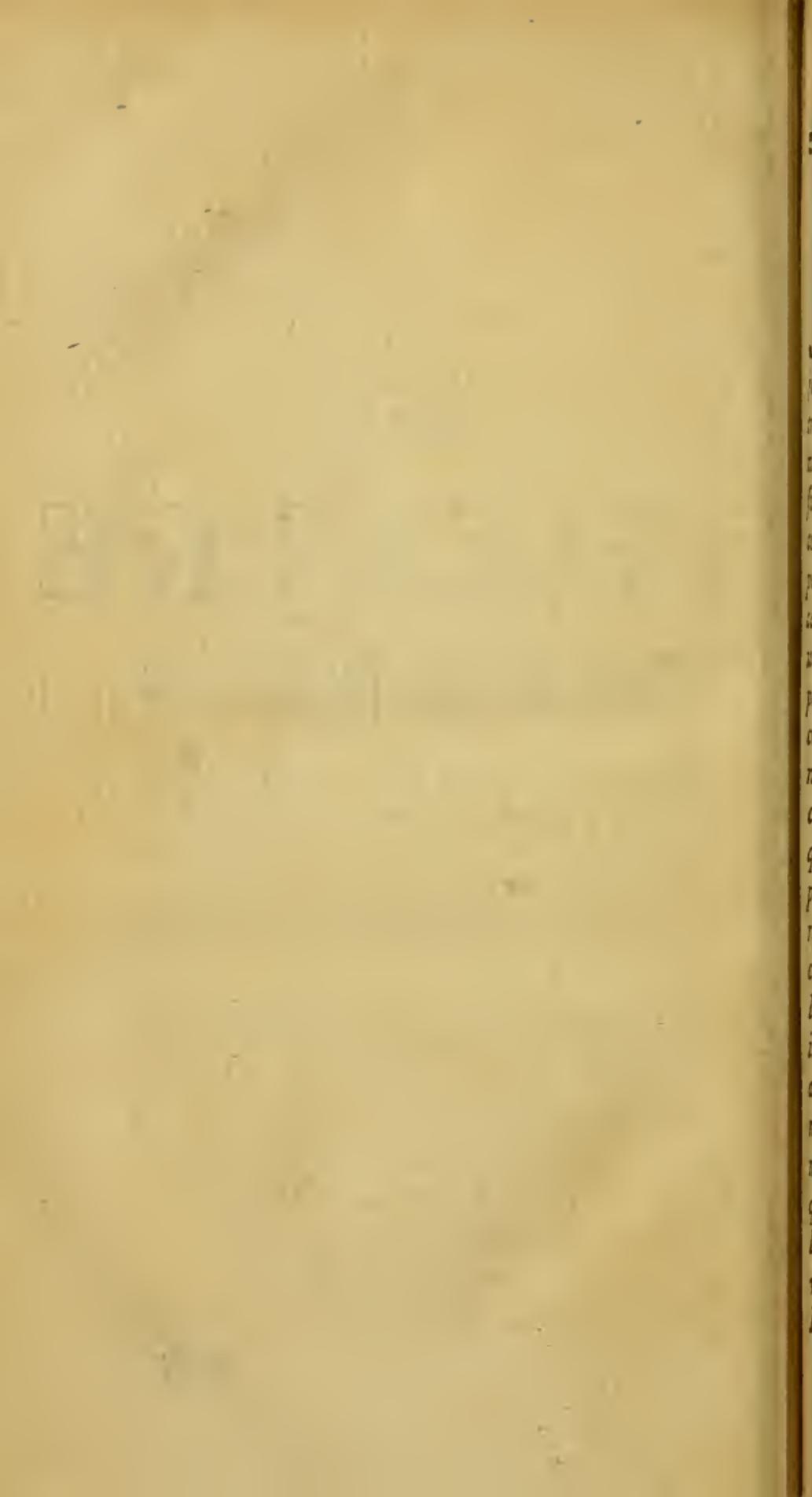
Fin du Théâtre Tragique.

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header.

Main body of handwritten text, consisting of several paragraphs of cursive script.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or footer.

LE
THEATRE
DES GRECS,
TROISIEME PARTIE.



AVERTISSEMENT.

JE termine cet ouvrage, comme je l'ai promis, par le Théâtre Comique, & je prie le Lecteur, soit favorable, soit contraire à l'Antiquité Théâtrale, de ne juger ni les Anciens ni moi sans avoir lû de suite tout cet Ouvrage. Quoiqu'il soit un composé de Pièces toutes séparées & indépendantes en apparence de celles qui précèdent, ou qui suivent, il forme toutefois un tout dont les parties ne sçauroient se passer les unes des autres. Le moyen de connoître les Spectacles antiques, si l'on ne compare tout ce qui nous en reste? C'est cette comparaison précieuse & nécessaire qui m'avoit fait juger qu'il falloit tout publier, ou ne publier rien. D'ailleurs les réflexions qui m'ont paru importantes sur chaque Pièce, & sur le goût général de l'Antiquité, ont une sorte de gradation imperceptible que j'ai tâché de ménager avec soin, & dont le fil se perd, quand on ne fait que parcourir légèrement tantôt un morceau, tantôt un autre. C'est un édifice que j'ai essayé de rendre le moins irrégulier qu'il m'a été possible de le faire, & qui veut être vû en son entier & par ordre. Enfin un Lecteur qui ne feroit que voltiger

à & là dans ce Livre , pourroit faire cent objections qui se trouveroient ou prévenues , ou résolues dans ce qu'il auroit omis de voir. J'ai même tellement compté sur la liaison des parties de cet Ouvrage , que loin d'épuiser la matiere , j'ai supprimé quantité de mes idées , pour laisser au Lecteur judicieux le plaisir de conclure ce que je jugeois qu'il verroit beaucoup mieux que moi. Au reste ce n'est point ici une apologie anticipée des Anciens , ou de ma maniere. Je n'ai ni prétendu contraindre personne à déterminer à mon point le degré d'estime que je crois dû aux Auteurs de la Scène Athénienne , ni cru que leur renommée (dans notre siècle) dût dépendre de ma façon de penser ou de m'exprimer , que j'abandonne au jugement du public.





DISCOURS

SUR LA

COMEDIE GRECQUE.

I. **J'**AI balancé long-tems si je toucherois l'article de la Comédie des Grecs , tant à cause du petit nombre de Pièces qui nous en reste , qu'à cause de la licence effrénée d'Aristophane leur Auteur , & de la difficulté d'établir une idée sûre de la Comédie Grecque sur les œuvres d'un seul Poëte. D'ailleurs la Tragédie m'avoit paru mériter toute l'attention dont j'étois capable pour la bien peindre , comme le morceau le plus estimé des Athéniens & des Grecs sensés * , particulièrement de Socrate qui n'estimoit ni les Comédiens ni les Comé-

Raisons d'exposer Aristophane, sans le traduire entièrement.

* Il y avoit une Loi qui défendoit à tout Juge de l'Aréopage de faire des Comédies.

dies. Mais le seul nom d'un ouvrage de Théâtre qui dans les beaux siècles, & beaucoup plus dans le nôtre, a fait tant de progrès, qu'il est devenu égal pour ne pas dire préférable au Tragique même, m'a fait juger qu'on pourroit peut-être me reprocher de n'avoir pas rendu mon Ouvrage complet, si après avoir approfondi, autant qu'il m'a été possible, ce qui regarde le Tragique des Grecs, je n'ébauchois au moins le caractère de leur Comique.

J'ai donc fait réflexion qu'il n'étoit pas entierement impossible de vaincre en partie les obstacles qui m'avoient arrêté, ni d'aller un peu plus loin que les Sçavans Auteurs * qui nous ont donné en François quelques Pièces séparées d'Aristophane : non pas que je prétende beaucoup traduire. Les mêmes raisons qui m'ont retenu dans la plus noble partie du Théâtre Grec croissent de moitié quand il est question de toucher à celle-ci. Quoique le ridicule qui en est l'objet, soit aussi bien le même en tout tems que les passions qui sont les objets de la Tra-

* Madame DACIER, M. BOIVIN.

gédie, cependant si la différence des mœurs rend quelquefois les passions méconnoissables, combien plus altère-t-elle les plaisanteries ! C'est peu dire qu'altérer, elle les déguise si fort que le plaisant qui peint le ridicule devient fade ou bas bien plus aisément, que ce qui est passionné ne dégénere en chose risible, à force de vieillir.

Ce qu'on appelle plaisant & comique n'est qu'un tour, un rien qui veut être senti dans son point précis. Pour peu qu'on s'éloigne de ce point, la plaisanterie disparoit & ne laisse en sa place que la fadeur. Tel bon mot, qui aura réjoui une compagnie, ne vaudra rien du tout étant exposé au public, parce qu'il est isolé & séparé des circonstances qui le rendoient piquant. Il en est à peu près de même de plusieurs railleries anciennes; leur sel le plus subtil s'évapore à la longue, & ce qu'il en reste s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émouffe jamais.

Mais outre cet obstacle qui s'oppose à la traduction universelle d'Aristophane, outre quantité d'allusions perduës par l'intervalle des tems, les mots licencieux qu'il prodigue à la

populace , pour en tirer des risées coupables , sont indignes de la curiosité des honnêtes gens , & méritent de rester éternellement dans l'obscurité qui leur convient. Enfin tout n'est pas excellent dans ces commencemens de la Comédie , ou du moins ne scauroit-il paroître tel dans des tems si éloignés , à l'aspect de ce que nous avons en ce genre sous les yeux ; & cette raison suffiroit seule pour épargner bien de la peine au Traducteur , & encore plus d'ennui aux Lecteurs quels qu'ils soient ; car le petit nombre des Sçavans qui aiment les délices attiques , (pour parler leur vrai langage) s'embarasse assez peu des traductions , si ce n'est pour les critiquer ; & le grand nombre des gens d'esprit ou , ce qui est la même chose , le public veut des Comédies qui lui plaisent sans beaucoup de gêne ; & il n'est pas disposé à trouver beau tout ce qui a besoin de preuves un peu longues pour être trouvé beau. S'il eût fallu prouver aux Grecs & aux Troyens qu'Hélène étoit belle , il n'y auroit point eu de guerre de Troye.

D'un autre côté Aristophane est un morceau plus considérable qu'on ne

peut croire. L'Histoire Grecque ne ſçauroit preſque ſ'en paſſer pour ce qui concerne la connoiſſance des Athéniens en particulier. Cela ſeul le rendroit reſpectable , quand on ne le conſidéreroit pas comme Poëte comique ; mais ſi l'on a encore égard à cette qualité , il eſt l'unique dont on puiſſe tirer l'idée de la Comédie de ſon tems : & de plus on voit que dans ſes pièces il en veut ſouvent aux Poëtes Tragiques , (ſurtout aux trois fameux dont nous avons examiné les précieux reſtes) & qui pis eſt à l'Etat & aux Dieux mêmes.

II. Ce ſont ces conſidérations qui m'ont engagé à ſuivre dans la peinture de ce Poëte à peu près la même méthode que j'ai ſuivie pour pluſieurs Pièces des Tragiques , c'eſt-à-dire , à en donner des analyſes exactes autant que les ſujets le permettent , pour en déduire quatre ſyſtèmes eſſentiels. 1°. Sur le caractère de la Comédie de ſon tems , ſans omettre celle du Ménandre *. 2°. Sur le gouvernement & les

Points
capitiaux
de ce Diſ-
cours.

* MENANDRE , Athénien , fils de Dioperthes & d'Hégéſtrate , fut ſans contredit le plus diſtingué des Poëtes de la nouvelle Comédie. Il

vices des Athéniens. 3°. Sur ce qu'on peut penser des sentimens d'Aristophane touchant Eschyle, Sophocle & Eu-

avait été disciple de THÉOPHRASTE. Sa passion pour les femmes le déshonora. Il étoit louche & fort spirituel. Des 120, ou, pour parler plus juste avec SUIDAS, des 80 Comédies qu'il composa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que très-peu de fragmens. Il florissoit vers la 115 Olympiade l'an du monde 5645, & 318 ans avant J. C. Il se noya dans le port de Pirée où il se baignoit. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il dit à un certain Philémon son antagoniste, moins poète que lui, mais quelquefois vainqueur. Ce Philémon plus ancien que lui étoit en vogue du tems d'Alexandre le Grand. Il avoit exprimé tous ses vœux en deux vers : » La santé d'abord, » puis la fortune ; ensuite la joye ; enfin ne de- » voir rien à personne : voilà tous mes sou- » haits. » Il étoit extrêmement avare. On le représentoit avec des doigts crochus : aussi se faisoit-il cherement payer ses Comédies. Il vécut environ cent ans : d'autres disent cent un an. On rapporte diverses historiettes de sa mort : entr'autres, VALERE MAXIME dit qu'il mourut à force de rire d'une petite aventure. Voyant un âne manger des figues, il ordonna à son valet d'aller l'écarter. Celui-ci ne se pressant pas, l'âne mangea tout. » Hé bien, lui dit » Philémon, donne lui du vin maintenant. » APULÉE & QUINTILIEN mettent ce Comique fort au-dessous de MENANDRE ; mais en récompense ils lui accordent la seconde place.

ripide. 4°. Sur les railleries qu'il fait des Dieux. Ces choses ne seront point traitées par ordre , comme elles sembleroient devoir l'être dans un discours suivi ; mais elles naîtront tantôt séparément , tantôt ensemble , de l'exposé de chacune des Comédies , & des réflexions que permet la liberté de la méthode que je suis. Un précis de tout à la fin achevera peut-être le dessein que je me suis proposé.

III. Je ne répéterai point ici ce que Madame Dacier & tant d'autres avant elle ont recueilli de ce qu'on a pu sçavoir sur l'Histoire de la Comédie. Ses commencemens sont aussi obscurs que ceux de la Tragédie même ; & il y a grande apparence que si l'on prend ces deux choses dans un sens fort étendu , elles sont nées dans le même berceau , je veux dire parmi les divertissemens des vendanges , & que l'une ne se distingua de l'autre que par les Chœurs , tantôt sérieux , tantôt bouffons , qui en faisoient toute l'ame & tout le corps. Mais à prendre ces deux mots dans une signification plus étroite , suivant l'idée qu'on en a depuis qu'elles ont pris forme , la Comédie est postérieure à la Tragédie : & com-

Histoire
de la Comédie.

me celle-ci est uniquement l'ouvrage d'Eschyle , celle-là doit passer pour en être une suite & une imitation à beaucoup d'égards. Ce n'est en effet qu'une action mise en spectacle avec le même artifice. L'objet seul est différent , & n'est autre que le ridicule. Cette origine de la vraie Comédie ne souffre pas de difficulté , si l'on s'en rapporte à Horace , qui devoit mieux sçavoir que nous l'époque véritable des œuvres de Théâtre. Ce Poëte justifie tellement le systême que j'ai tâché d'établir dans le second discours , qu'il me paroît démontré.

*I. Partie
& 1. vol.*

*HOR.
poët v.
275. tra-
duët. du
Pere SA-
NADON.*

Horace parle ainsi. » On dit que
» Thespis s'avisa le premier d'une es-
» pèce de Tragédie où il promenoit
» sur des charettes ses Acteurs bar-
» bouillés de lie , dont les uns chan-
» toient & les autres déclamoient. »
Voilà l'ébauche de la Tragédie & de
la Comédie. Car Thespis n'avoit qu'un
seul Acteur qui parlât , sans nulle
ombre de dialogue ni d'interlocu-
teurs. » Eschyle les fit paroître ensuite
» avec plus de dignité. Il les plaça sur
» un Théâtre médiocrement exhaussé ,
» leur donna des masques , & les ha-
» billa de robes traînantes , leur chauf-

» fa le cothurne , & leur fit prendre
 » un style plus relevé. » (Horace omet
 l'invention des interlocuteurs ; mais on
 l'apprend d'Aristote. Le Poëte le dit ARIST.
 assez lui-même par les termes suivans.) poët. ch.
 » Après que la Tragédie eut ainsi pris ^{4.}
 » toute sa forme , (c'est dans l'article
 d'Eschyle qu'on parle de cette forme ;
 c'est donc à Eschyle qu'elle la doit)
 » parut la vieille Comédie ; & ses
 » commencemens eurent de grands
 » succès. » Voici la Comédie Grecque
 née après la Tragédie , & par consé-
 quent de la Tragédie même , & de
 l'imitation d'Eschyle inventeur de cel-
 le-ci , ou pour remonter plus haut ,
 née d'Homere qui avoit servi de guide
 à Eschyle : car à en croire Aristote , le
Margités , poëme satyrique d'Homere Poët. ch.
 a donné lieu à la Comédie , comme ^{4.}
 l'Illiade & l'Odyssée à la Tragédie :
 c'est-à-dire , que l'objet & l'art de
 l'œuvre Comique ont été puisés dans
 Homere & dans Eschyle. Cela doit Quel est
 paroître d'autant moins surprenant , l'Auteur
 que les idées de l'esprit humain sont de la Co-
 toujours successives , & que les arts ne médie.
 s'inventent guères que par imitation.
 Une première idée renferme le germe
 d'une seconde , & celle-ci en se dé-

veloppant donne la naissance à une troisième; & ainsi de suite. Telle est l'allure de l'esprit des hommes, il n'avance que par degrés dans ses productions: semblable à la nature qui fait & multiplie les fleurs en s'imitant & en se répétant elle-même, lorsqu'elle paroît le plus se varier. C'est ainsi que la Comédie a reçu sa naissance, ses accroissemens, sa perfection & sa variété.

IV. Mais la question est de sçavoir quel est l'heureux Auteur de cette imitation & de ce spectacle; si c'en est un seul, comme Eschyle le fut du Tragique, ou si ce sont plusieurs. Horace n'en dit rien, ni personne avant lui *. Ce Poëte nous cite seulement

* » Les changemens qui sont arrivés à la
 » Tragédie ont été sensibles, & on en a connu
 » les Auteurs; mais la Comédie a été incon-
 » nue, parce qu'elle n'a pas été cultivée dès le
 » commencement, comme la Tragédie; car le
 » Magistrat ne commença que fort tard à don-
 » ner des Chœurs comiques. Ceux qui jouoient
 » alors étoient des Acteurs libres & volonta-
 » res, qui jouoient pour eux & sans ordre du
 » Magistrat. Depuis que la Comédie eut com-
 » mencé à prendre quelque forme, on sçait les
 » Poètes qui y ont travaillé; mais on ignore
 » ceux qui y ont employé les premiers des maf-

trois Ecrivains estimés dans le genre de la vieille Comédie, à sçavoir Eupolis *, Cratinus †, Aristophane : & il dit, » qu'eux & les autres qui travaillèrent dans leur goût, repre-

» ques, fait des prologues, augmenté le nombre des Acteurs, & ajouté toutes les autres choses que nous y voyons aujourd'hui. EPICHARMUS & PHORMYS s'aviserent les premiers de former des sujets, & par conséquent cette maniere vint de Sicile. CRATES fut le premier des Athéniens qui la suivit en renonçant aux railleries grossieres qui regnoient auparavant. » ARISTOTE Poët. chap. 3. *traduction de M. DACIER.* CRATES florissoit dans la 82 Olympiade, 450 ans avant notre Ere, douze ou treize ans avant Aristophane.

* EUPOLIS étoit Athénien. Sa mort dont nous parlerons bientôt, est rapportée diversement par les Auteurs. Presque tous conviennent qu'il fut noyé. ELIEN ajoute un trait qui mérite d'avoir ici place. Il dit (l. 10. des Animaux) qu'un certain Augeas d'Eleusine fit présent à ce Poëte d'un fort beau chien Molosse qui s'attacha à son maître au point de tuer un esclave qui emportoit quelques Comédies d'EUPOLIS. Il ajoute que le Poëte étant mort à Egine, son chien se laissa mourir de faim & de regret sur son tombeau.

† CRATINUS d'Athènes, fils de Callimedes, mourut âgé de 97 ans. Il avoit composé vingt & une Comédies, dont neuf furent couronnées. Il étoit aussi timide guerrier que hardi Comédien.

» noient les vices personnels avec une
 » extrême liberté. » Ce sont là ap-
 paremment les Poètes les plus distin-
 gués dans ce genre , quoiqu'ils ne
 soient pas les premiers , & qu'on trou-
 ve ailleurs les noms de beaucoup d'au-
 tres †. Parmi ces trois on peut assurer
 qu'Aristophane étoit le plus célèbre ,
 puisque non - seulement le Roi de
 Perse * en témoigna une haute estime
 aux Députés Grecs , comme d'un
 homme infiniment utile à sa patrie ;
 & que Platon * en faisoit un cas si
 particulier qu'il disoit , que les Graces
 avoient choisi pour demeure le sein
 d'Aristophane ; mais encore puisqu'il
 est le seul dont quelques Comédies
 ayent pénétré le cahos des tems pour
 parvenir jusqu'à nous. A la vérité ce
 ne sont pas là des preuves qu'il soit
 l'inventeur de la Comédie propre-
 ment dite ; d'autant plus qu'il avoit
 des prédécesseurs ou plutôt des con-
 temporains qui couroient la même
 lice. Mais cela marque du moins qu'il
 avoit contribué plus qu'un autre à por-

* *Inter-
 mède du
 II. Acte
 de la Co-
 méd. in-
 titulée
 les A-
 char-
 niens.*

* *Epi-
 gramme
 attribuée
 à PLA-
 TON.*

† HERTELIVS a recueilli les sentences de cinquante Poètes Grecs des trois âges de la Comédie.

ter la Comédie à la perfection où il nous l'a laissée. C'est pourquoi sans rechercher davantage si la Comédie en regle est l'ouvrage d'un seul génie, ce qui ne paroît pas être bien décidé, ou de plusieurs contemporains, tels que les trois que cite Horace, il faut distinguer trois formes que prit la Comédie, tant par le génie des Poëtes, que par les loix des Magistrats; & le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

V. * La Comédie qu'Horace appelle la vieille, & qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenoit quelque chose de sa première origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des bouffonneries & des injures aux passans du haut du chariot de Thespis. Quoique devenuë régulière dans son plan, digne d'un grand Théâtre, d'un cirque rempli de nombreux spectateurs, & du nom de Comédie en forme, elle n'en étoit pas plus réservée. Elle représentoit des faits véritables, les

Comédie ancienne, moyenne & nouvelle.

* Cette Histoire des trois âges du Spectacle Comique & de leur différence est tirée en partie d'un fragment précieux de PLATONIUS.

habits , les gestes & les airs en masques , de quiconque il lui plaisoit de sacrifier aux huées publiques. Nul n'étoit épargné (dans une ville aussi libre , disons mieux , aussi libertine que l'étoit alors Athènes) pas même les premiers Magistrats , ni les Juges qui devoient donner leur voix pour autoriser ou proscrire les Comédies. Insolente jusqu'à l'impiété déclarée , elle se jouoit presque également des hommes & des * Dieux. On la reconnoitra à ces traits dans la plûpart des Pièces d'Aristophane. Sur-tout l'on y trouvera nulle ombre de louange , & bien moins des traces de fateur & d'adulation.

Cette licence des Poëtes , dont Socrate devint en quelque façon la victime , fut enfin réfrénée par une Loi. C'est que le Gouvernement partagé auparavant à tout le monde , fut restreint à un nombre déterminé de citoyens. On défendit de nommer personne sur le Théâtre ; mais la malignité poëtique trouva bientôt le secret d'é luder l'esprit de la Loi , & de

* On expliquera en quel sens & comment cela étoit toléré.

se dédommager de la gêne où mettoit les Auteurs la nécessité de supposer des noms feints. Elle se mit à tracer des caractères vrais & reconnoissables : de sorte qu'elle gagna l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des Poètes & la malice des spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, & aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Quand les portraits sont si ressemblans, qu'il n'y manque autre chose que le nom, on ne s'avise guères de l'y afficher. La Loi ne fit donc que retrancher une grossièreté, pour y substituer une finesse ; & l'art qu'elle crut renfermer dans les bornes du devoir, n'en devint que plus ingénieux à en sortir. Aristophane qui fut compris dans la Loi, en est un bon exemple dans quelques-uns de ses Poèmes. Telle fut la Comédie qu'on appella depuis Mitoyenne.

La Nouvelle qui la suivit fut encore un raffinement exquis que l'on dut aux Magistrats : car comme ils avoient défendu d'abord les vrais noms, ils défendirent ensuite les sujets véritables, & * l'attirail d'un

* Peut-être le Chœur étoit-il déjà interdit

Chœur trop médifant ; de maniere que les Poëtes se virent réduits à la néceffité de produire fur la fcène des fujets & des noms de pure invention : ce qui purgea le Théâtre Comique & l'enrichit ; car alors la Comédie plus fage , cessa d'être une Mégere armée de torches , & devint un miroir agréable & innocent à la vie humaine.

DES PR.
Art.
poët.
chant 8.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir

S'y vit avec plaisir , ou crut ne s'y pas voir !
L'avare des premiers rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

C'est là proprement la belle Comédie , la Comédie de Ménandre & celle de Térence. Je ne rappelle tout ceci d'après tant d'Auteurs , que pour en rafraîchir le souvenir , & pour ajouter à ce qu'ils ont dit , un effet fingulier des Edits publics , qu'ils ont omis d'observer ; c'est le progrès fucceffif de l'art. Une histoire nuë de la Poëfie &

dans le moyen âge de la Comédie. PLATONIUS semble le dire.

des Poëtes , telle qu'on l'a faite souvent , n'est qu'un corps sans ame , si l'on n'y joint ce qui en fait la vie , à sçavoir la naissance , le progrès , la perfection de l'art , & les causes qui y ont contribué.

VI. Pour ne rien omettre d'essentiel sur ce qui concerne cette partie , disons un mot de la Comédie Latine. La Comédie eut son tour comme les autres arts , & passa avec eux de Grece à Rome ; mais les Romains ne s'attachèrent guères qu'à la nouvelle , sans médifances personnelles & sans Chœurs , quoiqu'ils ayent pû jouïr quelques Pièces traduites de la vieille ou de la moyenne Comédie ; ainsi que Pline le dit d'une qui fut représentée de son tems. Mais la Comédie Romaine , bien que modélée sur la nouvelle Grecque , ne laisse pas de compter aussi ses divers âges tirés de la rudesse ou de la politesse des plumes qui la traitèrent. Les pièces de Livius Andronicus plus ancien & moins poli que ceux à qui il montra l'art de la scène , forment le premier âge , & ce qu'on peut nommer la vieille Comédie & Tragédie Romaine. Il faut y comprendre Névius son contemporain , &

La Comédie
Latine.

An de Rome
514 la
premiere
année de
la 135
Olym-
piade.

même Ennius , qui parut plusieurs années après eux. Le second âge se borne à Pacuvius , Cécilius , Accius & même Plaute , si l'on n'aime mieux mettre ce dernier avec Térence , pour faire le troisième & le bel âge de la Comédie Latine , qu'on peut nommer la nouvelle , sur tout si l'on a égard à celle de Térence le fidèle copiste de Ménandre , & l'ami de Lelius.

Mais les Romains , sans s'arrêter à cette généalogie , distinguoient communément les Comédies par * les habits des Acteurs. La robe nommée *Prætexta* , à larges bandes de pourpre , étant l'ornement des Magistrats en dignité & en exercice , les Acteurs qui en étoient revêtus donnoient à la Comédie un nom qui en étoit tiré. C'étoit l'espece la plus noble. Il n'en faut pas séparer celle qu'on appelloit *Trabeata* † à cause de *Trabea* , ornement des Consuls en paix , & des Généraux triomphans après la guerre. La seconde espece introduisoit des Sénateurs , non pas dans les grandes

* *Prætextata* , *Togata* , *Tabernaria*.

† SUET , de *Claris Grammat.* dit que C. GELISSUS Bibliothécaire d'Auguste en fut l'Auteur.

charges ,

charges , mais hommes privés , dont les habits nommés *Toges* la firent nommer *Togata*. L'habit commun du peuple , ou la *Tunique* , ou plutôt les maisons basses dont on ornoit la décoration de la scène , donnerent à la dernière espèce le nom de *Tabernaria*. On ne parle ici ni des pièces *Atellanes* qui tiroient leur nom & leur origine de la Ville *Atella* * , parce qu'elles ne différoient de la dernière espèce que par une plus grande liberté : ni de celles qu'on nommoit *Palliatas* , à l'occasion du manteau Grec dont on revêtoit les personnages de la Grece sur la scène Latine ; parce que cet habit ne marquoit que la nation , & ne caractérisoit pas la dignité & la condition , ainsi que les autres dont nous avons parlé. À dire vrai , ces distinctions sont frivoles ; c'est par le caractère des sujets généraux , qu'on peut plus utilement & plus judicieusement diviser la Comédie comme nous le verrons dans la suite. À l'égard des Romains , qu'ils ayent eû raison ou non d'en user autrement , ils ont laissé si peu de

* *Atella* , ville ancienne d'Italie dans la Campanie.

chose en cette matiere , qui soit venu jusqu'à nous , qu'il n'est pas nécessaire de nous embarasser dans leur division qui ne nous apprend presque rien de solide. Les seuls Plaute & Térence , que nous en avons hérité , nous instruisent mieux du vrai caractère de leur Comédie , au moins pour leur tems , que ne font des noms & des termes dont nous n'avons plus d'exemples sensibles.

VII. Pour ne nous pas trop écarter , revenons à Aristophane , Poète unique , où nous puissions voir ce que c'est que la Comédie Grecque. Il est en effet le seul que les injures des ans aient épargné en partie , après avoir enveloppé dans les ténèbres & presque dans l'oubli , tant de grands hommes , dont il ne nous est venu que les noms & quelques fragmens , avec un léger souvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité ; souvenir semblable à ces ombres du soleil couchant , qui laissent à peine discerner une foible lumière : toutefois de cette lueur même il faut tâcher de recueillir des rayons assez forts pour former un portrait de la Comédie Grecque le plus appro-

La Co-
médie
Grecque
réduite
au seul
ARISTO-
PHANE.

chant de la vérité qu'il fera possible.

L'on sçait peu de chose de la personne d'Aristophane , encore est-ce beaucoup plus par ses Comédies que par autrui. On peut même à peine assurer au vrai quelle fut sa patrie : du moins les ennemis qu'il s'étoit faits par ses médisances cruelles lui disputèrent-ils assez vivement sa qualité de citoyen , pour la rendre douteuse. Les uns vouloient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginete * & tous étranger. Pour lui il se disoit fils d'un Philippe, & du bourg Cydathénien ; mais il venoit qu'il avoit du bien dans Eginé, dont apparemment il étoit originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athènes, malgré ses ennemis, sur ses preuves bonnes ou mauvaises, par un jugement décisif ; & cela pour avoir réjoui ses Juges en disant un bon mot : il consiste en deux vers fort naïfs de Télémaque dans Homere, qu'il s'appliqua fort plaisamment.

HOMERE, Odyssée.

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mere :
Pour moi je n'en sçai rien. Qui sçait quel est
son pere ?

* Eginé petite Isle assez proche du Péloponnèse.

CICER.
Orat. pro
Archia
poëta.

Cette plaisanterie valut pour lui la harangue de Cicéron : qui disoit en faveur d'Archias, que ce Poëte étoit citoyen Romain ; mais que quand même il ne l'eût pas été par sa naissance, il auroit mérité de l'être par ses talens.

An de
la 85. O-
lymp.
457. a-
vant no
tre Ere,
& de la
fond. de
Rome
317.

Aristophane florissoit dans le siècle des grands hommes de la Grece, particulièrement de Socrate & d'Euripide, auxquels il survêcut. Ce fut sur tout durant la guerre du Péloponnèse qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un Comédien propre à amuser le peuple, que comme le censeur du gouvernement, l'homme gagé par l'Etat pour le réformer, & presque l'arbitre de la patrie. C'est par le détail de ses Comédies que nous connoîtrons mieux & les traits personnels qui le regardent comme Poëte, & le caractère de son génie, qui est la partie la plus intéressante. Il ne fera pourtant pas mal de prévenir les lecteurs par les divers jugemens qu'en ont porté les Critiques de nos jours, tels que le P. Rapin & Madame Dacier, sans oublier un ancien aussi respectable que l'est Plutarque. On verra par le détail du petit nombre des pié-

ces , si & jusqu'où ils peuvent avoir tort ou raison.

VIII. » Aristophane , dit le P. Ra-
 » pin , n'est point exact dans l'ordon-
 » nance de ses fables ; ses fictions ne
 » sont pas vraisemblables ; il joie les
 » gens grossièrement & trop à décou-
 » vert. Socrate qu'il raille si fort dans
 » ses Comédies , avoit un air de rail-
 » lerie plus délicat que lui ; & il
 » n'étoit pas si effronté. Il est vrai
 » qu'Aristophane écrivoit encore dans
 » le désordre & dans la licence de
 » la vieille Comédie , & qu'il avoit
 » reconnu l'humeur du peuple d'Athè-
 » nes , qui se choquoit aisément du
 » mérite des gens extraordinaires ,
 » dont il plaisantoit. Mais la trop
 » grande envie qu'il avoit de plaire à
 » ce peuple en jouant les honnêtes
 » gens , le rendit lui-même mal-hon-
 » nête homme , & gâta un peu le
 » génie qu'il avoit de railler , par ses
 » manieres rudes & outrées. Après
 » tout il ne faisoit souvent le plaisant
 » que par des goinfries. Ce ragoût
 » composé de septante & six syllabes
 » dans la dernière scène de la Comé-
 » die des Harangueuses , ne seroit pas
 » au goût de notre siècle. Son langage

Censures
 & Eloges
 d'ARIS-
 TOPHA-
 NE.

» est quelquefois obscur , embarrassé ;
 » bas , trivial ; & ses allusions fréquen-
 » tes de mots , ses contradictions de
 » termes opposés les uns aux autres ,
 » ses mélanges de style , du tragique
 » & du comique , du sérieux & du
 » grave & du familier sont fades ; &
 » ses plaisanteries , à les examiner de
 » près , sont souvent fausses. Ménan-
 » dre est plaisant d'une manière plus
 » honnête ; son style est pur , net ,
 » élevé , naturel ; il persuade en Ora-
 » teur , & il instruit en Philosophe :
 » & si l'on peut former un jugement
 » juste sur les fragmens qui nous res-
 » tent de cet Auteur , on trouvera
 » qu'il fait des portraits agréables de
 » la vie civile ; qu'il fait parler les gens
 » dans leur caractère ; qu'on se recon-
 » noit dans les peintures qu'il fait des
 » mœurs , parce qu'il s'attache à la
 » nature , & qu'il entre dans les sen-
 » timens des personnes , qu'il fait par-
 » ler. Enfin , Plutarque dans la com-
 » paraison qu'il a faite de ces deux
 » Auteurs , dit que la Muse d'Aristo-
 » phane ressemble à une femme ef-
 » frontée , & que celle de Ménandre
 » ressemble à une honnête femme. »

On verra bien que tout ce caractère

est pris de Plutarque. Pour suivons cette réflexion du P. Rapin, puisque nous avons parlé de la Comédie Latine, dont il fait aussi le caractère.

» Pour les deux Poètes comiques
 » Latins, Plaute est ingénieux dans
 » ses desseins, heureux dans ses ima-
 » ginations, fertile dans l'invention.
 » Il ne laisse pas d'avoir de méchantes
 » plaisanteries au goût d'Horace, * &
 » les bons mots qui faisoient rire le
 » peuple, faisoient quelquefois pitié
 » aux honnêtes gens. Il est vrai qu'il
 » en dit les meilleurs du monde; mais
 » il en dit souvent de fort méchants.
 » C'est à quoi on est sujet quand on
 » veut trop faire le plaisant: on tâ-
 » che à faire rire par des hyperboles,
 » quand on ne peut pas réussir à faire
 » rire par les choses. Plaute n'est pas

* Si l'on en croit de bons Critiques, HORACE ne traite pas tout-à-fait de méchantes, les plaisanteries de Plaute, car au lieu de dire dans l'Art poétique ce que disent les leçons ordinaires,

At vestri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere sales, nimium patienter utrumque
Ne dicam stultè.... ces Critiques lui font
 dire, *non dicam stultè*

Voyez
 la trad.
 du P. SA-
 NADON.

» tout-à-fait si régulier dans l'ordon-
» nance de ses pièces ; ni dans la di-
» stribution de ses actes que Térence ,
» mais il est aussi plus simple dans ses
» sujets ; car les fables de Térence sont
» d'ordinaire composées , comme on
» le voit dans l'Andrienne qui con-
» tient deux amours. C'est ce qu'on
» reprochoit à Térence , qu'il faisoit
» une Comédie Latine de deux Grec-
» ques , pour animer davantage son
» Théâtre ; mais aussi les dénouemens
» de Térence sont plus naturels que
» ceux de Plaute , comme ceux de
» Plaute sont plus naturels que ceux
» d'Aristophane. Et quoique César ap-
» pelle Térence un diminutif de Mé-
» nandre , parce qu'il n'a que de la
» douceur & de la délicatesse , & qu'il
» n'a pas de force & de vigueur , il
» a écrit d'une manière & si natu-
» relle & si judicieuse , que de copie
» qu'il étoit , il est devenu original ;
» jamais Auteur n'a eû un goût plus
» pur de la nature. Je ne dirai rien
» de Cécilius dont il ne nous a resté
» que des fragmens. On sçait de lui
» tout au plus ce qu'en dit Varron ,
» qu'il étoit heureux dans les sujets
» qu'il prenoit ».

Le P. Rabin en omet beaucoup d'autres par la même raison qu'il nous en est venu trop peu de chose pour en juger. Tandis que nous y sommes, l'on ne sera peut-être pas fâché de revoir ici ce qu'il pense de Lopes de Vega & de Moliere. On va voir qu'à l'égard du premier, il outre un peu trop l'éloge, & qu'il ne le porte pas plus loin qu'il ne le faut quant au second : en tout cas ces morceaux ne seront pas inutiles à notre dessein, quand nous examinerons à fonds ce qui doit caractériser la Comédie.

» Jamais personne n'a eu un génie
 » plus grand pour la Comédie que
 » Lopes de Vega Espagnol. Il avoit
 » une fertilité d'esprit jointe à une
 » grande beauté de naturel, & à une
 » facilité admirable ; car il a composé
 » plus de trois cens Comédies. Son
 » nom seul faisoit l'éloge de ses Pié-
 » ces, tant sa réputation étoit éta-
 » blie ; & c'étoit assez qu'un Ouvrage
 » sortit de ses mains pour mériter l'ap-
 » probation publique. Il avoit l'esprit
 » trop vaste pour l'affujettir à des ré-
 » gles, & pour lui donner des bor-
 » nes. Ce fut ce qui l'obligea de s'a-
 » bandonner à son génie, parce qu'il

» en étoit toujours sûr. Il ne consul-
 » toit point d'autre commentaire
 » quand il composoit, que le goût
 » de ses Auditeurs; & il se régloit
 » plus sur le succès de ses Pièces, que
 » sur la raison. Ainsi il se défit de
 » tous les scrupules de l'unité, & des
 » superstitions de la vrai-semblance.»
 (Cela n'est pas dit en forme d'éloge,
 sans doute, & il faut le joindre à
 ce qui suit immédiatement.) » Mais
 » comme il veut d'ordinaire raffiner
 » sur le ridicule, & être trop plai-
 » sant, les imaginations sont souvent
 » plus heureuses qu'elles ne sont jus-
 » tes, & elles sont plus folles qu'el-
 » les ne sont naturelles: car par trop
 » de subtilité sur la plaisanterie, son
 » enjouement devient faux à force
 » d'être trop délicat, & ses graces
 » deviennent froides, pour être trop
 » fines. »

» Personne n'a aussi porté le ridi-
 » cule de la Comédie plus loin parmi
 » nous que Moliere; car les anciens
 » Poètes comiques n'ont que des va-
 » lets pour les plaisans de leur Théâ-
 » tre; & les plaisans du Théâtre de
 » Moliere sont les Marquis & les gens
 » de qualité. Les autres n'ont joué

» dans la Comédie que la vie bour-
 » geoise, & Moliere a joué tout Paris
 » & la Cour. Il est le seul parmi nous
 » qui ait découvert ces traits de la
 » nature qui la distinguent & qui la
 » font connoître. Les beautés des por-
 » traits qu'il fait, sont si naturelles
 » qu'elles se font sentir aux personnes
 » les plus grossieres: & le talent qu'il
 » avoit à plaisanter s'étoit renforcé de
 » la moitié par celui qu'il avoit de
 » contrefaire. Son Misanthrope est, à
 » mon sens, le caractere le plus ache-
 » vé, & ensemble le plus singulier
 » qui ait jamais paru sur le Théâtre:
 » mais l'ordonnance de ses Comédies
 » est toujours défectueuse en quelque
 » chose, & ses dénouemens ne sont
 » point heureux: c'est tout ce qu'on
 » peut observer en général sur la Co-
 » médie. » Telles sont les pensées d'un
 des plus fins connoisseurs en ouvrages
 d'esprit. Quoiqu'elles ne soient pas
 toutes des oracles, on en peut tirer
 avantage; & elles approchent beau-
 coup plus de la vérité que les juge-
 mens de Baillet, dont le goût un peu
 Béotien étoit plus propre à compiler
 qu'à juger.

» Jamais homme (s'écrie Madame

*Pré-
face du
Plutus
de Ma-
demoi-
selle LE
FEBVRE,
depuis
Madame
DACIER.
Paris
1684.*

» Dacier éprise du mérite d'Aristo-
 » phane) n'a eu plus de finesse que
 » lui pour trouver le ridicule, ni un
 » tour plus ingénieux pour le faire
 » paroître. Sa critique est naturelle
 » & aisée; & ce qui se trouve fort
 » rarement, il conserve beaucoup de
 » délicatesse dans une grande fertili-
 » té. En un mot, l'esprit Attique que
 » les Anciens ont tant vanté, paroît
 » plus dans Aristophane que dans au-
 » cun autre Auteur que je connoisse
 » de l'antiquité. Mais ce qu'on doit
 » le plus admirer en lui, c'est qu'il est
 » toujours si bien le maître des ma-
 » tieres qu'il traite, que sans se gêner,
 » il trouve le moyen de faire venir
 » naturellement des choses qui au-
 » roient paru d'abord les plus éloi-
 » gnées de son sujet; & que ses capri-
 » ces, même les plus vifs & les moins
 » attendus paroissent comme des sui-
 » tes nécessaires des incidens qu'il a
 » préparés. C'est cet art qui rend ini-
 » mitables les Dialogues de Platon,
 » qu'on doit regarder comme autant
 » de pièces de Théâtre, qui ne diver-
 » tissent pas moins par l'action que
 » par le discours. Le style d'Aristo-
 » phane est aussi agréable que son

» esprit ; outre la pureté , la netteté ,
 » la force & la douceur , il a une
 » certaine harmonie qui flatte si agréa-
 » blement l'oreille , qu'il n'y a rien de
 » comparable au plaisir qu'on prend
 » à le lire. Quand il s'attache au style
 » médiocre & commun , il le fait sans
 » bassesse ; quand il vient au style su-
 » blime il s'éleve sans obscurité ; &
 » jamais personne n'a sçu faire un mê-
 » lange si agréable de tous les diffé-
 » rens genres d'écrire. Que l'on ait
 » étudié tout ce qui nous reste de l'an-
 » cienne Grèce , si l'on n'a pas lû Aris-
 » tophane on ne connoît pas encore
 » tous les charmes & toutes les beau-
 » tés du Grec. »

IX. Voilà un magnifique éloge :
 mais suspendons notre jugement , &
 daignons écouter Plutarque : l'ancien
 mérite bien audience , au moins après
 les modernes. Voilà le précis de son
 jugement sur Aristophane & Ménan-
 dre. Il éleve extrêmement ce dernier
 au-dessus de l'autre. Il reproche au
 premier d'outrer la nature , de parler
 à la populace plus qu'aux honnêtes
 gens , d'affecter un style obscur & li-
 centieux , tragique , sublime & bas ,
 sérieux & badin jusqu'à la pué-
 rilité ,

Senti-
 ment de
 PLU-
 TARQUE
 sur A-
 RISTO-
 PHANE
 & ME-
 NANDE.
 Voyez
 cette
 compa-
 raison
 dans les
 Opuscu-
 les.

en un mot un style inégal ; de ne pas faire parler ses personnages suivant leurs caractères ; de sorte qu'on ne peut distinguer chez lui le fils du père , le citoyen du paysan , le héros du bourgeois , & le Dieu du valet : au lieu que la diction de Ménandre , qui est d'ailleurs uniforme & pure , a l'adresse de s'ajuster aux différents rôles , sans négliger le comique un peu fort , quand il est nécessaire ; mais aussi sans l'outrer , ni perdre la nature de vûe : en quoi Ménandre , continue Plutarque , a atteint une perfection , où nul artisan ne sçauroit parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un masque qui convînt également aux enfans & aux femmes , aux jeunes & aux vieux , aux Divinités & aux Héros ? Or Ménandre a trouvé cet heureux secret dans l'égalité & la souplesse de son expression qui sans cesser d'être la même , est toutefois différente selon le besoin ; semblable à l'eau (pour exprimer de plus en plus la pensée de Plutarque) semblable , dis-je en cela à une eau pure , qui coulant le long de différens rivages tortueux , en prend les formes , les détours & les retours , &

fans altérer en rien sa nature & sa pureté. Plutarque fait encore un mérite à Ménandre d'avoir commencé fort jeune & fini à la force de l'âge, tout prêt à enfanter de plus grands prodiges si la mort ne l'eût interrompu : ce qui joint à la réflexion qu'il fait en retombant sur Aristophane, montre que ce dernier continua trop long-tems à faire valoir son talent : car, dit-il, sa poésie est une courtisane sur le retour qui affecte quelquefois des airs de prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple, ni les faux airs supportés des personnes graves. Ménandre au contraire ne se produit jamais qu'en homme agréable & spirituel, recherché au Théâtre, à table & dans les compagnies, vrai Elixir de tous les trésors nés de la Grèce, digne d'être toujours lû, représenté, appris par mémoire, & toujours digne de plaire. Son art inévitable de persuader, & la réputation qu'il a eu d'être le plus beau parleur de la Grèce, font assez voir quelle est l'aménité de son style. Plutarque ne sçauroit finir sur l'article de Ménandre : il dit qu'il fait les délices des Philosophes fatigués de

leurs méditations ; qu'il est à leur égard comme une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur ; que malgré les talens des Poètes comiques d'Athènes, Ménandre a toujours un sel consacré , en quelque sorte , pour être sorti de la même mer qui donna naissance à Vénus. Que le sel d'Aristophane au contraire est un sel amer , âcre , cuisant & ulcérant ; qu'on ne sçait si la dextérité tant vantée de celui-ci consiste plus dans les rôles que dans les mots : car il lui reproche beaucoup les jeux de mots , & les allusions antithétiques , qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature ; que chez lui la ruse est malignité , la naïveté bêtise , les railleries moins capables de faire rire que d'être sifflées , & les amours moins égayés qu'effrontés ; qu'enfin c'est moins pour des personnes sensées qu'il a écrit , que pour des hommes perdus d'envie , de noirceurs & de débauches.

Justification
d'ARISTOPHANE.

X. Après un tel caractère il semble qu'il ne faudroit pas aller plus loin , & qu'il vaudroit mieux contribuer à ensevelir pour jamais , s'il étoit possible , la mémoire d'un Poète odieux ,

qui nous dédommage si mal de Ménandre qu'on ne peut ressusciter. Mais sans faire aucune grace à Aristophane de ses libertés en paroles, soit deshonnêtes soit médisantes, non plus qu'à Plaute son imitateur, ou du moins l'héritier de son génie, ne seroit-il point permis de faire à leur égard ce qu'on dit que faisoit Lucrèce, si je ne me trompe, par rapport à Ennius, dont il tiroit des pierreries cachées dans ses vers bourbeux; *Enni de stercore gemmas.*

De plus il ne faut pas croire que Plutarque qui vivoit plus de quatre siècles après Ménandre, & plus de cinq après Aristophane, ait jugé si exactement de l'un & de l'autre, que son jugement ne soit pas un peu sujet à révision. Platon contemporain d'Aristophane en jugeoit bien différemment, au moins quant au génie, lui qui dans son *Banquet* donne à ce Poète comique une place distinguée où il le fait parler suivant son caractère, & même avec Socrate : par où il est visible (pour le dire en passant) que ce dialogue de Platon étoit fait avant qu'Aristophane eût composé ses *Nuées* contre Socrate. On rapporte que le même Platon en-

PLU-
TARQUE
l'An de
J.C. 119.
MENAN-
DRE 341.
avant
J. C. &
ARISTO-
PH. 437.

voya à Denys le Tyran un exemplaire d'Aristophane en l'exhortant à le lire avec attention , s'il vouloit connoître à fonds l'état de la République d'Athènes.

Enfin plusieurs Sçavans ont cru pouvoir n'être pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque *. Frischlinus , par exemple , quoiqu'avec raison plus favorable au goût de Ménandre , qu'à celui d'Aristophane , a entrepris la défense de ce dernier contre la critique outrée de l'ancien censeur. 1°. Il passe d'abord condamnation sur les obscénités & les bouffonneries. Mais cette partie si méprisable & composée uniquement pour le menu peuple (comme le remarque M. Boivin,) quelque inexcusable qu'elle soit , n'est pas après tout le principal fond de ce que nous ayons d'Aristophane. Je ne dirai point avec Frischlinus que Plutarque lui-même semble se contredire en ceci , & faire l'éloge du Poëte , lorsqu'il l'accuse d'avoir rendu sa diction conforme à la scène : il entendoit par scène la *farce* ou le Théâtre ignoble sur lequel se joue le bas comique. C'est donc une pure chica-

Préface
sur les
Oiseaux
d'ARIS-
TOPH.

* Un des Interprètes d'ARISTOPHANE.

ne ; & quand même le Poëte auroit attrapé son but , qui étoit en partie de divertir une populace corrompue , il n'en seroit ni moins malhonnête homme , ni plus Poëte , malgré la prétention de son défenseur. On n'est point Poëte pour sçavoir précisément divertir des fots ou des libertins. Ce n'est donc pas par cet endroit qu'il faut excuser le talent d'Aristophane. Le goût dépravé du petit peuple qui chassa une fois Cratinus & sa troupe , parce que la scène n'étoit pas assez bassement comique à son gré , ne justifie nullement Aristophane , puisque Ménandre trouva bien le secret de changer ce goût en donnant une sorte de Comédie , non pas à la vérité aussi modeste que paroît le dire Plutarque , mais beaucoup moins libre qu'auparavant. Aristophane n'est pas non plus justifié par le motif qu'il allégué lui-même , quand il dit qu'il peint les débauches sur le Théâtre , non pour corrompre les mœurs , mais pour les corriger. La vûe des vices grossiers est plutôt un poison qu'un remede.

L'Apologiste a oublié une raison qui me paroît essentielle pour fonder le déchaînement de Plutarque contre

Aristophane. C'est que selon les apparences Plutarque ayant entre les mains toutes les pièces de ce Poëte qui montoient au moins à cinquante, en voyoit beaucoup plus de libertines que nous n'en avons, quoique celles qui nous restent au nombre de onze le soient encore beaucoup plus qu'il ne seroit à souhaiter.

2^o. Le second reproche de Plutarque, roule sur quelques jeux de mots dont il apporte des exemples, & que Frischlinus défend tantôt plus tantôt moins heureusement. Il est impossible de les exposer en François. Mais après tout cette partie est si peu de chose, qu'elle ne mériteroit pas d'être si sévèrement reprise, d'autant plus qu'entre ces bons mots il y en a de si malins, qu'assurément ils devoient passer en proverbe, du moins par le sel de la malignité, sinon par la finesse de l'esprit. Un seul exemple suffira: il s'agit des Questeurs ou Trésoriers d'Athènes. Aristophane les noye tout net, *non quod essent ταμιαί sed λαμιαί* *. Si un

* Le mot *lamia*, c'est-à-dire, larves ou esprits qui dans l'idée populaire dévoreroient les hommes, fait tout le sel de la plaisanterie contre ces Trésoriers.

mot pareil qu'on ne peut rendre en notre langue, eût été dit en France dans un cas semblable, il auroit autant fait fortune que quantité de nos bons mots qui ne sont que trop bien reçus & trop durables. Le bon de l'affaire c'est que Plutarque même convient que ce mot étoit extrêmement loué. Nous en verrons quelques autres dans la suite des Comédies, autant qu'il sera possible de les rendre.

3°. Le mélange du comique & du tragique, troisième accusation. Véritablement elle est fondée, puisqu'en effet Aristophane monte souvent sur le cothurne; mais il reste à examiner comment. Le fait-il en Poète tragique? Non, mais comme il avoit remarqué que l'art de la parodie lui réussissoit, chez un peuple qui vouloit rire des mêmes choses qui lui avoient arraché des pleurs, il y revient éternellement; & il n'y a gueres de Tragédies ou de ces morceaux frappans que les Athéniens sçavoient par cœur, qu'il ne tourne en plaisanterie, en y jettant une couche de ridicule ou de burlesque, tantôt par des changemens ou transpositions de mots, tantôt par l'application imprévûe qu'il en fait. Ce

font des guipures tragiques dont il revêt sa Muse comique, pour la rendre plus comique encore. Cratinus en avoit usé de même, & nous sçavons qu'il fit une Comédie intitulée *Ulyffe*, pour travestir Homere & son Odyssée : ce qui montre que les beaux esprits & les Poëtes sont à l'égard les uns des autres à-peu-près les mêmes dans tous les tems ; & qu'on peut dire à cet égard d'Athènes, *c'est tout comme ici*. Je prouverai ce systême par les faits, sur-tout par rapport aux railleries d'Aristophane, sur nos trois célèbres Tragiques. Or cela étant ainsi, ce mélange tant reproché à Aristophane ne passera pas pour être aussi répréhensible que le veut Plutarque. Nous n'avons besoin ni du Virgile travesti ; ni de parodies de nos jours, ni du Lutrin pour montrer que cette bigarrure peut avoir souvent son mérite selon les conjonctures.

4°. Il faut dire la même chose en général de l'obscurité, de la bassesse, de l'enflure, en un mot de l'inégalité prétendue de style qui met Plutarque en colere. Ces reproches ne conviennent en aucune maniere à un Poëte dont le style a toujours passé pour être

extrêmement attique, mais d'un atticisme qui le rendoit infiniment cher aux amateurs du goût d'Athènes. Plutarque en ceci a peut-être blâmé les Chœurs dont le langage tantôt élevé, tantôt burlesque, & toujours fort poétique, paroît peu convenable à la Comédie. Mais ces Chœurs qu'elle avoit empruntés de la Tragédie en naissant étoient alors à la mode, principalement pour médire, & Aristophane les admit comme les Poètes de son tems, du moins dans la vieille Comédie & peut-être dans la moyenne; au lieu que Ménandre les supprima moins par goût que par décret public. Ce n'est donc pas sur cet assemblage de sérieux & de comique qu'il faut condamner Aristophane pour élever Ménandre.

5°. Un cinquième reproche, c'est de n'avoir pas observé les caractères; d'avoir, par exemple, fait parler les femmes en Orateurs, & les Orateurs en esclaves: mais on verra bien par les personnages critiqués, que cette objection tombe d'elle-même; & il suffit de dire ici qu'un Poète qui peignoit non pas seulement des personnages en l'air, mais des personnes réelles, des hommes connus, des citoyens qu'il

nommoit par leur nom, qu'il jouoit sous leur masque, & sous leurs habits, qu'il marquoit enfin d'un fer brûlant, (si j'ose user de cette comparaison) à la vûe de tout un peuple extrêmement fier & moqueur, il suffit encore une fois de dire qu'un tel Poëte ne manquoit pas assurément ses caracteres. Sa licence applaudie ne le justifie que trop de ce côté-là. Il s'exposoit pourtant, s'il eût déplu, au sort d'Eupolis, qui sur une Comédie des *Noyés*, où il déchiroit imprudemment des particuliers plus puissans que lui, fut pris & noyé plus effectivement que ceux qu'il avoit noyés en plein Théâtre.

Frag. de
PLATO-
NIUS,
& HER-
TEL-
LIUS.

6°. La critique qui condamne le sel d'Aristophane comme trop acrimonieux est plus solide. Tel étoit le goût d'une Comédie licencieuse qui se permettoit tout, parce qu'on rioit de tout parmi une nation jalouse de son excessive liberté, & ennemie de tout air de superiorité & de domination; car le génie d'indépendance produit naturellement un goût de raillerie plus mordante que délicate: ce qu'il est aisé de reconnoître dans la plûpart des peuples insulaires. Si nous ne disons pas, avec Longin, que le gouvernement

populaire

Traité
du Su-

populaire anime l'éloquence, & que le joug d'une domination légitime l'étouffe; au moins est-il aisé de juger par l'événement, que l'éloquence prend différentes formes selon les gouvernemens différens. Plus vive & plus emportée dans une République, elle est plus douce & plus insinuante dans une Monarchie. On peut dire la même chose de la raillerie. Elle suit le tour des esprits, & les esprits suivent celui du gouvernement. Ainsi la raillerie républicaine sur-tout celle du siècle dont nous parlons, devoit être bien plus forte que dans le siècle qui suivit, par la même raison que celle d'Horace étoit plus fine, & celle de Lucilius plus épiciée, si j'ose user de ce terme. En effet le ragoût de la médifance fut toujours un mets délicieux pour la malice humaine; mais l'assaisonnement de ce mêt s'est toujours diversifié suivant les mœurs plus ou moins polies: & il faut entendre par politesse, ce çavoir vivre, cet art de se gêner, de contraindre ses sentimens & ses airs, qui est le fruit de la dépendance. S'il s'agissoit de prononcer sur ces deux especes de plaifanterie, quoique l'une & l'autre ait son prix, il n'y auroit

*blime,
ch. der-
nier.*

pas à balancer ; tous les suffrages se réuniroient en faveur de la seconde, sans mépriser pourtant la première. Aussi préférera t-on Ménandre ; mais on ne dédaignera pas Aristophane : d'autant plus qu'il fut le premier à quitter cette étrange méthode de mordre impunément à droit ou à tort, & que par une Comédie d'un autre goût, il donna lieu à la manière plus agréable & moins dangereuse de Ménandre. Sur quoi il y auroit encore une distinction à faire entre l'acrimonie de l'un & la douceur de l'autre : c'est que cette acrimonie & cette douceur ne se trouvent répandues dans leurs ouvrages, que parce que l'un employoit des traits personnels, & l'autre des traits généraux ; ce qui laisse toujours la liberté d'examiner s'il ne peut pas y avoir une égale délicatesse dans les deux manières. Nous le verrons par le détail : disons ici seulement que l'esprit regnant, ou l'amour des peintures parlantes & des fortes touches de pinceau justifieroient encore Aristophane d'avoir tourné, comme le prétend Plutarque, la ruse en malignité, la naïveté en bêtise, les ris en farce, & les amours en effronterie,

si dans quelque siècle que ce puisse être un Poëte pouvoit être excusable de peindre les ridicules & les scélérats publics tels qu'ils sont.

7^o. Enfin c'est par un pur motif d'intérêt secret qu'Ælien, Plutarque, & plusieurs autres condamnent ce Poëte sans appel. Socrate qu'il perdit, dit-on *, à l'instigation de deux misérables & par une vengeance poétique, c'est-à-dire, plus que Vatinienne, tient trop au cœur des honnêtes gens, pour lui pardonner un crime si horrible. C'est ce qui leur a inspiré une haine implacable contre Aristophane. L'esprit philosophique s'en est mêlé; & cet esprit, quand il s'y met, est plus dangereux qu'aucun autre. Un ennemi ordinaire peut avouer quelques bonnes qualités dans son ennemi; mais un ennemi philosophe & partial par philosophie, veut détruire entièrement celui qui l'a blessé dans la partie la plus sensible du cœur, je veux dire,

* Il n'est pas certain qu'ARISTOPHANE ait été cause de la mort de SOCRATE. Il n'en fut pas moins coupable pour l'avoir accusé publiquement d'impiété, comme il le fit dans ses *Nuées*. Voyez l'article qui précédera ce que nous dirons de cette Comédie.

dar s son attachement à quelqu'amorceur d'esprits, tel qu'étoit Socrate. L'esprit est ce qu'il y a de plus libre & de plus délicat sur la liberté, dans l'homme. On peut tout sur ses biens, sur sa vie, sur sa réputation; mais rien sur ses jugemens. Or si quelqu'un a été assez insinuant pour se concilier les esprits, & faire secte dans une République, l'on se sacrifiera pour lui, & l'on ne pardonnera pas à quiconque aura osé l'attaquer justement ou injustement, parce qu'on s'est érigé en idole cette vérité réelle ou imaginaire qu'il soutenoit. Cette haine même loin de s'éteindre, ne fera que se perpétuer de siècle en siècle; & de-là naît cette étonnante diversité qui se manifeste dans les jugemens sur les hommes. Aristophane obtiendra-t-il jamais grâce des disciples de Platon qui fait de Socrate son héros? Il ne faut pas l'espérer. Tout autre avouera qu'Aristophane peut avoir été un méchant homme en une occasion, & du reste un bon Poëte; mais ce discernement ne convient pas à la passion & au préjugé: & c'est pourtant l'un & l'autre qui fait les réputations en bien ou en mal.

8°. Comme je joins ici mes raisons, bonnes ou mauvaises, pour & contre Aristophane, à celles de Frischlinus son défenseur, je ne dois pas omettre une chose qu'il a oubliée, & qui peut-être a mis Plutarque de mauvaise humeur sans compter le reste : c'est la mascarade éternelle qui regne dans les Comédies d'Aristophane, comme les Arlequinades sur le Théâtre des Italiens. Des nuées, des grenouilles, des guêpes, des oiseaux : quels personnages ! Ils ont dû paroître bien bizarres à Plutarque accoutumé à une toute autre espèce de spectacle comique, & combien plus doivent-ils nous le paroître à nous qui avons une espèce de Comédie toute nouvelle, & peu connue des Grecs & des Romains ! Voilà le vrai & le solide reproche qu'on peut faire à notre Poëte ; il renferme tous les autres. Prétendrois-je le justifier ? Non : vainement dirois-je qu'Aristophane écrivoit pour un siècle qui vouloit du spectacle, du saillant & du grotesque dans les peintures satyriques ; que les brouhaha des Spectateurs refusés quelquefois à Cratinus & prodigués à Aristophane, l'obligoient de plus en plus à suivre ce

goût dominant , pour ne pas échouer par des peintures plus fines & moins frappantes ; que dans un Etat où la politique alloit à démasquer tout ce qui avoit l'air d'ambition , de singularité , ou de friponnerie , la Comédie s'étoit érigée en harangueuse , en réformatrice , en donneuse d'avis propre à émouvoir le peuple sur ses plus chers intérêts ; qu'enfin cette même Comédie dans le dessein de gourmander le peuple & de lui plaire , s'arrogeoit tous les droits de l'éloquence , dont les traits n'étoient que trop forts , en se réservant des touches de pinceau plus marquées encore. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres ne feroient que blanchir , & l'on me fermeroit la bouche d'un seul mot qui seroit applaudi : c'est qu'un tel siècle étoit digne de compassion ; & de ce siècle passant successivement aux suivans jusqu'au nôtre , on concludroit tout bas que nous seuls avons le sens commun en partage : conclusion flatteuse trop reprochée aux François : mais qui renverse imperceptiblement le prétendu préjugé en faveur de l'antiquité. A la vûe de quantité d'heureux traits , qu'on ne peut s'empêcher d'admirer

dans Aristophane , peut-être plain-
 droit-on encore par pitié un tel génie
 d'avoir eu affaire à des fots. Mais dans
 quel siècle n'y en a-t-il pas ? Et ne crai-
 gnons nous point nous-mêmes que la
 postérité ne juge de Moliere & de son
 siècle , comme on veut aujourd'hui
 juger d'Aristophane ? Ménandre chan-
 gea de goût & fut applaudi dans Athè-
 nes , mais dans Athènes changée. Té-
 rence l'imita à Rome , & mérita d'être
 préféré à Plaute , quoique César ne
 l'appellât qu'un demi-Ménandre , par-
 ce qu'il paroissoit manquer de cette
 vivacité & de cette force qu'il nomme
vis comica. On s'est lassé depuis du goût
 de Ménandre & de Térence à la vûe
 de Moliere qui a paru comme un nou-
 vel astre en ouvrant une nouvelle car-
 riere. Hé , qui peut répondre qu'en
 supposant les mêmes intervalles de
 tems qui se trouvent entre ces quatre
 génies , il n'en naîtra pas quelque au-
 tre , ou plutôt quelque goût différent ,
 qui fera tomber Moliere à son tour ?
 Sans aller plus loin , les Anglois nos
 voisins ne le trouvent-ils pas un peu
 froid ? Qu'ils ayent raison ou non ,
 c'est une question à part. Tout ce que
 je prétends , c'est qu'on devroit con-

clure ce que je dis ; à sçavoir que les Auteurs comiques doivent vieillir comme les modes , si l'on prend uniquement chaque siècle & chaque climat pour la règle souveraine du goût. Mais parlons plus précisément , & par une analyse exacte tâchons de discerner dans la Comédie même , soit d'Aristophane & de Plaute ; soit de Ménandre & de Térence ; soit de Moliere & de ses concurrens (s'il en a ,) ce qui ne vieillit point , ce qui doit plaire dans tous les siècles , & chez toutes les Nations.

Différence remarquable entre le goût de la Comédie & les autres ouvrages d'esprit quant à la durée.

XI. Je dis dans la Comédie même : ce qu'il faut bien observer ; car il y en a entr'elle & les autres œuvres de littérature sur-tout la Tragédie , une différence essentielle que les ennemis de l'antiquité ne veulent pas appercevoir , & que je vais tâcher de rendre palpable.

Tous les ouvrages se sentent du siècle où ils sont nés. Ils en portent l'empreinte. Les mœurs & les tems y sont marqués par des traits ineffaçables. Si l'on accorde que les plus beaux siècles passés sont grossiers en comparaison & au gré du nôtre , le procès des Anciens est fait ; & il faudra convenir de

la rudesse tant reprochée de nos jours à leurs ouvrages. L'histoire seule semble être à couvert de ce reproche. On n'ose s'aviser de dire au sujet d'Hérodote & de Thucydide, Tite-Live & de Tacite ce qu'on a dit sans façon d'Homere & des Poètes Grecs ou Latins. Pourquoi cela? c'est que l'histoire va droit à son but en racontant les manieres & les mœurs des peuples, quelles qu'elles puissent être. Elle est indépendante de sa matiere; il ne reste qu'à examiner son art. L'histoire de la Chine bien écrite pourroit plaire autant aux François que celle de France. Il n'en est pas de même des autres ouvrages d'esprit, ils dépendent de leurs sujets, & par conséquent des mœurs & des manieres du tems où ils ont été composés: du moins c'est par-là qu'on veut les envisager. Chose injuste; car, comme nous l'avons dit bien des fois, tous les Ecrivains, par exemple, les Orateurs, & surtout les Poètes, sont peintres & rien de plus. Ils peignent la nature telle qu'ils la voyent, avec l'appanage de l'éducation qui la varie dans tous les tems & tous les climats, sans la changer entièrement. Mais on veut que leur suc-

cès dépende en partie de leur matiere, c'est-à-dire, de cette accessoire qu'on mesure sur l'accessoire d'aujourd'hui. Suivant ce préjugé les Orateurs sont plus dépendans de leur matiere que les Historiens, & les Poètes plus que les Orateurs : aussi fait-on plus de grace de nos jours à Hérodote ou à Suétone, qu'à Démosthene ou à Cicéron, & plus aux uns & aux autres, qu'à Homere ou à Virgile. Cela va par degrés; & pour revenir au point dont nous sommes partis, on fait (par la même raison imperceptible) beaucoup moins grace ou justice aux Poètes tragiques, qu'à tous les autres. D'où vient? c'est que leurs peintures sont plus examinées du côté de la matiere que de l'art. Ainsi l'on sifflera l'Achille & l'Hippolyte d'Euripide auprès de ceux de Racine, sans considérer que ceux-ci seront peut-être sifflés à leur tour dans un siècle plus reculé, si l'on suit la même regle de juger en mesurant tout au siècle où l'on vit.

Mais après tout la Tragédie n'ayant pour objet que les passions, est beaucoup moins exposée à la bizarrerie de notre goût, qui veut tout régler sur nos manieres. Car quoique les passions

Grecques soient souvent revêtues de modes & d'usages qui nous choquent, elles percent pourtant à travers ce voile, quand elles sont bien touchées, comme on ne peut nier qu'elles ne le soient dans Eschyle, Sophocle & Euripide. Le principal l'emporte donc sur l'accessoire. L'accessoire consiste dans les mœurs, & les passions sont le principal. Grecques ou Françoises, il n'importe, les passions se ressemblent plus par ce qu'elles ont de commun dans tous les tems qu'elles ne diffèrent par ce qu'elles contractent de particulier dans chaque siècle. Nos trois Poètes tragiques en sont donc quittes pour quelques railleries qui retombent à plomb sur leur siècle; mais leur siècle & eux se trouvent bien dédommagés par l'admiration qu'on ne sçauroit refuser à leur art.

La Comédie est beaucoup plus à plaindre: non seulement son objet est le ridicule, qui par sa dépendance des manières change dans tous les tems & chez toutes les nations, quoique pour le fonds il soit le même; mais l'art comique consiste encore à attraper ce ridicule au gré des spectateurs présens & non à venir. La Comédie

a beau atteindre son but & divertir le parterre pour qui elle est faite ; si elle passe à la postérité, comme dans un monde nouveau, on ne la reconnoît plus : elle y devient étrangere, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridicule, ni les mêmes spectateurs, mais des lecteurs impitoyables qui lui font un procès de les ennuyer après avoir réjoui Athènes, Rome ou Paris : car la thèse est générale, & enveloppe tous les Poëtes & tous les âges. En un mot, la Comédie est l'esclave de sa matiere & du goût regnant, servitude que n'éprouve pas la Tragédie au même degré, par la diversité (bien comprise) des objets de l'une & de l'autre. C'est pour cela qu'en supposant dans tous les siècles, des Critiques (comme il y en eut toujours) qui mesurent tout au même compas, la Comédie d'Aristophane a vieilli pour eux ? celle de Ménandre a fait quelque tems leurs délices : & quoique rajeunie à Rome, elle a enfin éprouvé l'injure des ans ; la muse de Moliere a presque fait oublier l'une & l'autre, & se tiendroit encore sur ses brodequins (comme dit Boileau) si l'avidité des choses nou-

velles ne rendoit à la fin ennuyeux sur le Théâtre ce qu'on y a trop souvent admiré.

Ceux qui ont tâché de rendre leur jugement indépendant des mœurs & des usages (& il y en eut aussi toujours) n'ont pas jugé si rigoureusement ni les Auteurs ni les siècles. Ils ont senti que tous les siècles polis se ressembloient à certains égards essentiels, & ne différoient que par certaines manières pour le moins indifférentes, hormis la Religion; que par-tout où regnoit l'esprit, la politesse, l'abondance & la liberté, on voyoit aussi regner un goût sûr & fin qu'on n'exprime point, & qui se sent par qui sçait sentir; qu'Athènes cette inventrice de tous les arts, cette mere du goût Romain; & depuis universel, n'étoit pas composée de bêtes; qu'enfin le siècle des grands hommes d'Athènes & celui d'Auguste ayant toujours passé pour des siècles privilégiés, quoiqu'on y distinguât de mauvais Auteurs; comme en ce tems-ci, il falloit suspendre sa critique & aller bride en main avant que de prononcer si facilement sur le mérite des siècles & des Auteurs loués universellement en fait

de goût. Arrêtés par cette considération si simple, ils ont tâché de remonter à la source du goût; & ils ont trouvé qu'il y a non-seulement une beauté immuable de tous les tems & de tous les pays, de même qu'un sens commun qui ne vieillit point; mais encore une sorte de beauté qui change & qui varie, beauté dépendante des conjonctures & des lieux, beauté dont nous parlons; que l'une ne se rencontre jamais sans un mélange de l'autre, parce qu'il n'y a rien ici bas de parfait; & que de ces deux choses réunies résulte ce qu'on appelle le goût d'un siècle: j'entens toujours un siècle spirituel & poli; un siècle dont les œuvres laissent après lui un long souvenir, un siècle qu'on tâche d'imiter ou de critiquer après en avoir perdu la trace à force de révolutions.

Sur ce principe incontestable d'un *beau* universel & absolu, & d'un *beau* relatif & particulier, dont le mélange ne se trouve que trop inégal de nos jours, il est aisé d'apporter la raison de nos divers jugemens sur les Anciens, particulièrement sur Aristophane. Considérons-le uniquement du côté des beautés qui plaisoient aux Athéniens

& qui ne nous plaisent plus, nous le condamnerons sans même examiner si cette espèce de beautés n'avoit pas quelquefois sa source dans le vrai *beau*, quoiqu'elle paroisse en sortir à force d'être outrée. Nous ne lui sçaurons pas même gré d'avoir fait rire le peuple le plus raffiné qu'il y eût alors; nous irons jusqu'à mettre ce peuple avec son atticisme au rang des sauvages qu'il nous plaît de dégrader, parce qu'ils n'ont en partage que l'innocence & le bon sens. Mais n'avons-nous pas dans nos mœurs même, (plus polies, si l'on veut,) ces beautés de mode qu'on voit passer dans les écrits comme dans le reste, ces beautés si chères à notre amour propre, mais qui déplairont peut-être à nos neveux? Soyons plus équitables: laissons le *beau* relatif pour ce qu'il vaut dans chaque siècle; ou si nous en voulons décider, disons que ce qui s'en trouve dans Aristophane, Ménandre & Moliere pouvoit être bien placé pour leur tems; mais qu'en le comparant au vrai *beau*, cette partie relative d'Aristophane étoit un coloris outré; celle de Ménandre un coloris trop foible, & celle de Moliere un vernis singulier composé de l'un &

de l'autre , ou plutôt inimitable , sans paroître imité , mais toujours dépendant des années qui l'altéreront peu-à-peu , à mesure que nos idées (que nous voyons changer tous les jours) se trouveront sensiblement changées. Hé , ne le font-elles pas considérablement depuis Moliere ? S'il revenoit au monde il lui faudroit presque tenter de nouvelles routes.

A l'égard des beautés inaltérables , dont la Comédie est beaucoup moins susceptible que la Tragédie , s'il est question d'en prononcer , ne mettons pas aisément Aristophane & Plaute au-dessous de Ménandre & de Térence. Balançons même avec Despreaux à préférer le Comique françois aux Comiques Grecs & Latins. Donnons seulement avec lui la grande règle de plaire en tout siècle , & le dénouement de toutes les difficultés sur la préférence. Cette règle & ce dénouement ne sont autres que le but de la Comédie.

BOI-
LEAU ,
Art.
poët.
chant 3.

Etudiez la Cour , & connoissez la Ville :
L'une & l'autre est toujours en modèles fertile.

C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits
Peut-être de son art eût remporté le prix ,

Si moins ami du peuple en ses doctes peintures

Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ,

Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin ,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Véritablement Aristophane & Plaute ont fait cette indigne alliance , & beaucoup plus que Moliere : c'est en cela qu'il faut les blâmer. Ce qui plaisoit alors à Athènes & à Rome n'étoit qu'une beauté passagere , qui n'avoit pas un fondement légitime sur la vraie beauté. Aussi ce goût changea-t-il. Mais si nous condamnons en ceci leur siècle , quel siècle ne mérite pas d'être condamné ? Rapportons tout au goût universel , & nous trouverons dans Aristophane autant pour le moins à estimer qu'à censurer.

XII. Mais avant que de passer à ses œuvres , on me pardonnera encore quelques réflexions sur le parallele de la Tragédie & de la Comédie. La première , quoique différente selon les tems & les Poëtes , est uniforme par sa nature , étant fondée sur les passions qui ne varient jamais. Il n'en est pas ainsi de la seconde. Quelque différen-

La Tra-
gédie
plus uni-
forme
que la
Comé-
die.

ce qu'on trouve entre Eschyle, Sophocle & Euripide ; entre Corneille & Racine ; entre les François & les Grecs, on n'en trouvera pas assez pour établir diverses espèces de Tragédie. Les œuvres de ces grands Maîtres sont en quelque sorte semblables aux Néréïdes, dont Ovide dit ingénieusement, » qu'elles avoient un air, non pas à la » vérité le même, mais tel qu'il laif- » soit aisément reconnoître qu'elles » étoient sœurs. »

*Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

La raison est que les mêmes passions en font l'ame & le jeu. A l'égard des Comédies d'Aristophane & de Plaute, de Ménandre & de Térence, de Moliere & de ses imitateurs, si on les confronte entr'elles, on trouvera à la vérité quelque air de famille, (s'il est permis de pousser cette comparaison) mais beaucoup moins marqué à cause de la différence que contractent le ridicule & le plaisant quant aux manieres de chaque siècle. On ne les prendra pas pour sœurs, mais au plus pour parentes éloignées. La Muse d'Aristophane & de Plaute, à la bien définir,

est une Bacchante , pour ne rien dire de pis , dont la langue médifante est détrempee de fiel , & dont le poison dangereux ressemble à celui de l'aspic & de la vipere ; mais dont les faillies malignes & les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en est appercu. La Muse de Térence , & par conséquent celle de Ménandre , est une beauté simple & sans fard , mais enjouée ; dont les traits sont plus fins que frappans , plus doux que forts , plus naïfs & plus modestes que grands & fiers ; mais toujours infiniment naturels.

Ce n'est pas un portrait , une image semblable :

C'est un fils , un amant , un pere véritable.

Quant à la Muse de Moliere , elle n'est pas toujours vêtue en bourgeoise républicaine , comme celles des Grecs & des Latins ; elle prend souvent des airs de qualité , & sort de son état jusqu'à se parer avec grace des plus brillans atours. Elle mêle toujours dans ses manieres de l'élegance au badinage , de la force à la délicatesse , de la grandeur & de la fierté même à la naïveté & à la modestie. Si quelque-

fois en faveur du peuple elle s'éman-
cipe à admettre la mascarade, ce sont
des momens de joie folle dont elle
revient bientôt, & qui durent aussi
peu que ceux d'une légère yvresse. La
premiere peut être peinte entourée de
petits Satyres; les uns bouffons, les
autres délicats; mais tous extrême-
ment libres & malins, véritables sin-
ges toujours prêts à rire en face & à
montrer au doigt l'honnête homme
confondu avec le scélerat. On pein-
droit bien la seconde environnée de
Génies dont l'enfance est pleine d'a-
gremens & de candeur, que la nature
seule a instruits à plaire, & dont le
langage emmiellé est d'autant plus at-
trayant, qu'on est moins tenté de s'en
défier. Les Ris délicats de la Cour &
ceux de la ville un peu plus folâtres,
semblent accompagner la dernière,
& s'en être rendus inséparables. Tou-
tefois refusera-t-on à la Muse d'Arif-
tophane ou de Plaute l'avantage d'être
plus vive, plus animée, plus inven-
tive? A celle de Ménandre ou de Té-
rence la gloire d'être plus naturelle
& plus réservée? Enfin à celle de Mo-
liere l'heureux secret d'avoir allié tout
le sel des deux premieres à un art sin-

gulier qui leur étoit inconnu ? Rendons à ces trois fortes de mérite la justice qui leur est dûe. Séparons dans chacun d'eux l'or pur & véritable d'avec le faux or, sans approuver ni condamner en tout ni les uns ni les autres. S'il faut enfin prononcer sur le goût général de leurs ouvrages ; convenons que celui de Ménandre, de Térence & de Moliere, plaira plus sans contredit aux honnêtes gens, & par conséquent qu'il approche plus de la vraie beauté, ou qu'il est moins mêlé de beautés purement relatives, que celui d'Aristophane & de Plaute.

En distinguant la Comédie par les sujets, nous en avons trouvé trois fortes chez les Grecs, & autant chez les Latins, en la distinguant comme eux par les habits : de plus en la distinguant par les Auteurs & les tems, nous venons d'en voir trois espèces ; mais nous en verrons encore trois autres classes, si nous voulons nous arrêter plus particulièrement à sa matiere. Comme le but & les règles générales de toutes ces espèces de Comédie sont les mêmes, il ne sera peut-être pas hors de propos de se les remettre sous les yeux en racourci, avant que d'exposer la

derniere division dont je viens de parler. Je ne puis mieux faire à ce sujet que de transcrire ici la xxv. réflexion du P. Rapin sur la poétique en particulier.

Règles
généra-
les de la
Comé-
die.
* Ré-
flex. sur
la poët.
p. 154.
Paris
1684.

XIII. » La Comédie, dit-il *, est
» une image de la vie commune. Sa
» fin est de montrer sur le Théâtre les
» défauts de particuliers, pour guérir
» les défauts du public, & de corri-
» ger le peuple par la crainte d'être
» moqué. Ainsi le ridicule est ce qu'il
» y a de plus essentiel à la Comédie.
» Il y a un ridicule dans les paroles,
» & un ridicule dans les choses, un
» ridicule honnête & un ridicule bouf-
» fon. C'est un don purement de la
» nature que de trouver le ridicule de
» chaque chose. Car toutes les actions
» de la vie ont leur beau & leur mau-
» vais côté, leur plaisant & leur sé-
» rieux. Mais Aristote qui donne des
» préceptes pour faire pleurer, n'en
» donne point pour faire rire. Cela
» vient purement du génie: l'art & la
» méthode y ont peu de part: c'est
» l'ouvrage du pur naturel. Les Espa-
» gnols ont le génie de voir le ridicule
» des choses bien mieux que nous. Les
» Italiens qui sont naturellement Co-

» médiens , l'expriment mieux : leur
 » langue y est plus propre que la nô-
 » tre , par l'air badin qu'elle a de dire
 » ce qu'elle dit. La nôtre peut en de-
 » venir capable quand elle sera encore
 » plus perfectionnée. Enfin ce tour
 » agréable , cet enjouement qui sçait
 » soutenir la délicatesse de son carac-
 » tere , sans tomber dans la froideur
 » ni dans la bouffonnerie , cette rail-
 » lerie fine qui est la fleur du bel es-
 » prit , est le talent que demande la
 » Comédie. Il faut toutefois observer
 » que le vrai ridicule de l'art qu'on
 » cherche sur le Théâtre , ne doit être
 » que la copie du ridicule qui est dans
 » la nature. La Comédie est comme
 » elle doit être , quand on croit se trou-
 » ver dans une compagnie du quar-
 » tier , ou dans une assemblée de fa-
 » mille , étant au Théâtre ; & qu'on
 » n'y voit que ce qu'on voit dans le
 » monde. Car elle ne vaut du tout rien
 » dès qu'on ne s'y reconnoît point ;
 » & dès qu'on n'y voit pas les manie-
 » res & celles des personnes avec qui
 » l'on vit. Ménandre n'a réussi que
 » par-là parmi les Grecs : & les Ro-
 » mains pensoient être en conversa-
 » tion , quand ils assistoient aux Co-

» médies de Térence : car ils n'y trou-
» voient rien que ce qu'ils avoient cou-
» tume de trouver dans les Compa-
» gnies ordinaires. C'est le grand art
» de la Comédie, de s'attacher à la
» nature, & de n'en sortir jamais ; d'a-
» voir des sentimens communs & des
» expressions qui soient à la portée de
» tout le monde : car il faut bien se
» mettre dans l'esprit que les traits les
» plus grossiers de la nature, quels
» qu'ils soient, plaisent toujours da-
» vantage que les plus délicats, qui
» sont hors du naturel. Néanmoins les
» termes bas & vulgaires ne doivent
» pas être permis sur le Théâtre, s'ils
» ne sont soutenus de quelque sorte
» d'esprit. Les proverbes & les bons
» mots du peuple n'y doivent pas aussi
» être soufferts, s'ils n'ont quelque sens
» plaisant, & s'ils ne sont naturels. Voi-
» là le principe le plus universel de la
» Comédie : par-là tout ce qu'elle re-
» présente ne peut manquer de plaire ;
» & sans cela rien ne plaît. Ce n'est
» qu'en s'attachant à la nature qu'on
» parvient à exprimer la vraisemblan-
» ce, qui est le seul guide infailible,
» qu'on puisse suivre au Théâtre. Sans
» la vraisemblance tout est défectueux :

avec

„ avec elle tout est beau : on ne s'é-
 „ gare jamais en la su vant , & les dé-
 „ fauts les plus ordinaires de la Co-
 „ médie viennent de ce que les bien-
 „ séances n'y sont pas gardées , ni les
 „ incidens assez préparés. Il faut même
 „ bien prendre garde que les couleurs
 „ dont on se sert pour préparer les in-
 „ cidens n'ayent rien de grossier , pour
 „ laisser au spectateur le plaisir de trou-
 „ ver lui-même ce qu'elles signifient.
 „ Mais le foible le plus ordinaire de
 „ nos Comédies est le dénouement :
 „ on n'y réussit presque jamais par la
 „ difficulté qu'il y a de dénouer heu-
 „ reusement ce qu'on a noué. Il est
 „ aisé de lier une intrigue ; c'est l'ou-
 „ vrage de l'imagination ; mais le dé-
 „ nouement est l'ouvrage tout pur du
 „ jugement : c'est ce qui en rend le
 „ succès difficile. Et si l'on veut y faire
 „ un peu de réflexion , on trouvera
 „ que le défaut le plus universel des
 „ Comédies , est que la catastrophe
 „ n'en est pas naturelle. Il reste à exa-
 „ miner si l'on peut faire dans la Co-
 „ médie des images plus grandes que
 „ le naturel , pour toucher davantage
 „ l'esprit des spectateurs par de plus
 „ grands traits & par des impressions

» plus fortes ; c'est-à-dire , si le Poète
 » peut faire un avare plus avare , &
 » un fâcheux plus impertinent & plus
 » incommode , qu'il n'est ordinaire-
 » ment. A quoi je réponds que Plaute
 » qui vouloit plaire au peuple l'a fait
 » ainsi ; mais Térence qui vouloit plai-
 » re aux honnêtes gens , se renfermoit
 » dans les bornes de la nature , & il
 » représentoit les vices sans les grossir ,
 » & sans les augmenter. Toutefois ces
 » caractères outrés , comme celui du
 » Gentilhomme Bourgeois , & celui
 » du Malade imaginaire de Moliere ,
 » n'ont pas laissé de réussir depuis peu
 » à la Cour où l'on est si délicat : mais
 » tout y est bien reçu , jusqu'aux di-
 » vertissemens de Province , quand ils
 » ont quelque air de plaisanterie : car
 » on y aime à rire plus qu'à admirer.
 » Ce sont là les règles les plus impor-
 » tantes de la Comédie.

Trois
 classes
 de Co-
 médie.

XIV. Ces règles sont véritablement
 communes aux trois sortes que j'ima-
 gine : mais il est essentiel de bien dis-
 tinguer toutes les trois , & je le fais
 par leur matière qui ne laisse pas de
 diversifier un peu leur art. La vieille
 & la moyenne Comédie représen-
 toient naïvement des aventures véri-

tables. De la même façon quelques traits d'histoire ou de fable peuvent former un ordre de Comédies qui lui ressemble, sans en avoir les défauts; tel est l'Amphytrion. Combien d'historiettes morales, combien d'aventures anciennes & nouvelles, combien de petites fables d'Esopé, de Phédre, de la Fontaine ou de quelque ancien Poète ne fourniroient pas de jolis spectacles, si tout cela étoit mis en œuvre par d'habiles mains? Et n'en a-t-on pas vû qui ont réüssi dans ce genre, comme *Timon le Misanthrope*? C'est proprement les Italiens que cette espèce regarde. L'ancien spectacle nommé satyrique à cause des Satyres qui y jouoient leur rôle, & dont nous n'avons d'autre exemple que le Cyclope d'Euripide, a donné lieu sans doute aux Comédies pastorales que nous devons principalement à l'Italie, & qu'elle cultive beaucoup plus que la France. C'est toutefois une sorte de spectacle qui auroit son agrément, s'il étoit touché avec élégance & sans bassesse: c'est l'Idylle mise en action. Enfin la nouvelle Comédie inventée par Ménandre a produit ce qu'on appelle aujourd'hui Comédie proprement dite. C'est celle

qui roule sur des portraits généraux de la vie commune, & sur des aventures & des noms supposés, soit de ville soit de Cour. Cette troisième espèce est incontestablement la plus noble & la plus autorisée par l'usage. Aussi est-elle la plus difficile à exécuter, parce que tout y est de pure invention, sans que le Poète soit soutenu par des traits & des personnages connus, comme l'est toujours le Poète tragique. Qui sçait même si à force de réflexions on n'inventeroit pas encore quelque autre sorte de spectacle comique tout différent des trois que je viens de dire, tant la Comédie est féconde? Mais sa carrière n'est déjà que trop vaste, pour l'engager à découvrir de nouvelles lices; & dans un champ où l'on fait tant de faux pas, rien n'est si périlleux que la nouveauté mal entendue. C'est un écueil où l'on n'a que trop échoué en tout genre, à commencer par la Grammaire & la Langue. Il vaut mieux chercher la nouveauté dans la manière de dire les choses communes, que dans des idées extraordinaires où l'on se perd souvent. Le mauvais succès de l'espèce bizarre de la *Tragicomédie* (espèce

monstrueuse tout-à-fait inconnue aux Anciens) prouve assez le danger de la nouveauté en cette matiere.

XV. Pour achever le parallele de la Comédie & de la Tragédie, on pourroit réveiller une question plus souvent proposée que bien décidée, & aussi intéressante qu'elle est commune; à sçavoir lequel de ces deux genres est le plus aisé ou le plus difficile à remplir dans l'exécution. Je n'aurai pas la témérité de résoudre entièrement un problème sur lequel tant de grands génies n'ont osé nettement prononcer avant moi: mais s'il est permis à tout homme qui se mêle de littérature d'exposer ses raisons pour & contre, sur tout ouvrage d'esprit considéré uniquement comme tel, sans égard à l'utilité ou à l'abus, je déduirai en peu de mots les miennes, que je puise dans la nature des deux spectacles & des génies qu'ils exigent. Horace se propose une question à-peu-près de même espece, qu'il résout de la maniere qu'on va voir*. » On a de-

Si la Tragédie est plus difficile à composer que la Comédie.

* HOR. poët. v. 407. trad. du P. SANADON.

Natura fieret laudabile carmen an arte

Quasitum est: ego nec studium sine divite venâ,

» mandé si un bon Poëme étoit l'ou-
 » vrage de l'art ou de la nature : pour
 » moi je ne vois pas ce que l'art peut
 » faire sans le génie , ni le génie sans
 » l'étude. L'un a besoin de l'autre , &
 » leur succès dépend de leur bonne
 » intelligence. » Si l'on suivoit le biais
 que prend Horace pour prononcer ,
 par maniere d'accommodement , il
 seroit aisé de dire tout d'un coup qu'en
 supposant deux génies égaux , l'un
 tourné au Tragique , & l'autre au Co-
 mique , supposant encore une égalité
 parfaite dans l'un & l'autre art , l'un
 seroit aussi facile , ou si l'on veut , aussi
 difficile que l'autre : mais cela ne sa-
 tisfait pas , comme dans la question
 d'Horace qui est tout simple ; car per-
 sonne ne peut douter que le talent &
 le travail ne contribuent de concert
 aux bonnes choses , surtout à la bonne
 poésie : mais s'il étoit question de met-
 tre dans la balance le talent de l'étu-
 de , afin de prononcer lequel des deux
 doit plus mettre du sien pour former
 un bon ouvrage , le problème devien-

*Nec rude quid possit video ingenium : alterius
 sic ,*

Altera poscit opem res & conjurat amicè.

droit plus curieux, & peut-être feroit-il assez difficilement résolu. En effet, quoique la nature doive faire une grande partie des frais en fait de vers, nous ne voyons pourtant de vers un peu durables, que ceux qui sont extrêmement corrects. Il y auroit même à parier en faveur de la correction. Hé, ignore-t-on que Virgile avec moins de génie qu'Ovide, est pourtant plus précieux aux personnes qui ont le discernement fin? Sans aller si loin, l'Horace de nos jours, ce Boileau qui produisoit avec tant de peine, qui demandoit à Moliere où il trouvoit si aisément la Rime, qui disoit :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

N'a-t-il pas acquis par les vers limés & mille fois remis sur l'enclume, la préférence sur ceux de ce même Moliere, si naturels d'ailleurs & sortis d'un génie si fécond? Horace pensoit bien lui-même ainsi, lui qui en donnant des leçons de poésie aux Ecrivains de son siècle, leur dit nettement que Rome l'emporteroit sur toutes les nations par le talent d'écrire comme par les armes, si les Poètes ne redoutoient

la gêne, le courage, & le tems nécessaire pour limer leurs pièces. Tout poëme lui paroïssoit répréhensible, s'il n'avoit été remis dix fois sur le métier; encore vouloit-il qu'on le tint neuf ans caché (comme l'enfant l'est neuf mois dans le sein de sa mere) afin de modérer l'impaticence naturelle qui se joint à l'amour propre & à la paresse pour déguiser les défauts; tant il est véritable que la correction est la pierre de touche des écrits!

Or la question proposée revient à la comparaison que je viens de faire entre le talent & la correction, puisqu'il s'agit d'une comparaison entre le plus ou le moins de difficulté à faire une Tragédie ou une Comédie. C'est pourquoi de même que la nature & l'étude pouvant concourir plus ou moins à faire un Poëte, on doit balancer l'un & l'autre: de même si l'on veut comparer les efforts de deux esprits en deux genres différens, il faut peser le talent de part & d'autre du côté des Auteurs, & le plus ou le moins d'obstacles du côté des ouvrages.

Que les talens, soit le Tragique soit le Comique, doivent être très-diffé-

rens, il n'y a pas de difficulté. Il est pour toutes choses un tour d'esprit qu'on ne se donne point, pur don de la nature, don exquis en toute matiere, & qui détermine ceux qui l'ont reçu, à suivre presque malgré eux un goût qui les maîtrise. Pascal sentit dès l'enfance qu'il étoit né Géometre, & Van-dyk qu'il étoit né Peintre. Quelquefois à la vérité ce sentiment intérieur ne se découvre pas si nettement; mais il est rare de trouver des Corneilles qui ayent long-tems ignoré qu'ils fussent Poëtes. P. Corneille après avoir entrevu son talent, tâtonna long-tems pour sçavoir de quel côté il le guidoit. Il essaya d'abord la Comédie dans un siècle où elle étoit si grossiere en France, qu'elle ne pouvoit plaire aux honnêtes gens. Il la métamorphosa du premier coup d'essai. *Mélite* plut si fort étant parée de ses mains qu'elle fonda une nouvelle espèce de Comédie & de Comédiens. Ce succès qui encourageoit Corneille à poursuivre cette sorte de Comique, qu'il avoit imaginée le premier, ne lui laissoit pas lieu de soupçonner qu'il dût enfanter un jour les chefs-d'œuvres tragiques que sa Muse étala depuis avec tant

d'éclat. Il soupçonnoit encore moins que , quoique ses pièces comiques fussent extrêmement à la mode faute de mieux ; il dût paroître un autre génie formé par la Comédie Grecque & Latine , qui en faisant lui-même de nouveaux progrès , feroit bien-tôt éclipser cette espèce de Comédie de mode , à qui Corneille croyoit devoir consacrer son talent comme à son idole. Il s'avisa enfin de produire le Cid après Médée , & par cet élan extraordinaire de son génie , il reconnut , quoique tard , que la nature ne lui avoit marqué d'autre carrière à courir que celle des Sophocles. Heureux génie , qui sans imitation & sans règles , scut d'abord s'élever à un si haut vol ! Devenu aigle , pour ainsi parler , il n'abandonna plus la route qu'il s'étoit tracée au dessus des esprits de son siècle. Il retint pourtant quelques vestiges du faux goût qui infectoit toute la nation ; mais en cela même il fut admirable , puisqu'il vint à bout de le changer entierement , soit par les réflexions qu'il fit , soit par celles qu'il donna lieu de faire. En un mot Corneille étoit né pour la Tragédie , comme Moliere pour la Comédie. A la

vérité , celui-ci connut plutôt son talent que celui-là , & ne fut pas moins heureux à se faire applaudir , quoique souvent ,

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes pièces
En habit de Marquis , en robes de Comtesses,
Vinssent pour diffamer son chef-d'œuvre
nouveau ,

Et secouer la tête à l'endroit le plus beau.

Mais sans avoir égard au tems où l'un & l'autre connut ce dont il étoit capable , supposons le talent Tragique & le talent Comique aussi égaux dans ces deux Poètes , qu'ils sont différens dans leur nature ; il n'y aura plus qu'à faire un parallele des difficultés inégales de leur art , & une compensation de celles qui paroîtront communes.

Il semble , 1^o. que le Poète Tragique a l'avantage du sujet , que n'a pas le Comique ; car le premier tire son sujet de l'Histoire , & le second est contraint de le créer (comme nous l'avons déjà dit) au moins pour la Comédie noble & relevée. Or il n'est pas si aisé qu'on penseroit bien , de trouver des sujets Comiques capables de recevoir une forme agréable &

nouvelle ; au lieu que l'Histoire est une source , sinon intarissable du moins assez féconde , pour ne pas laisser les talens à sec. Il est vrai que l'invention paroît avoir un plus grand champ que l'Histoire. Les faits véritables sont limités à un nombre assez resserré. Les faits qu'on a droit de feindre peuvent aller à l'infini ; mais quand l'invention l'emporteroit de ce côté-là , comptera-t-on pour rien la difficulté d'inventer ? Faire une Tragédie , c'est rassembler des matériaux & les mettre en œuvre comme un habile Architecte ; mais faire une Comédie , n'est-ce point bâtir en l'air comme le disoit & le faisoit Esope ? Vainement d'ailleurs vanteroit-on le champ de l'invention , comme étant aussi étendu que celui des souhaits. Tout est borné , & l'esprit de l'homme l'est pour le moins autant que le reste. De plus il faut inventer , mais conformément à la nature. Or les caractères bien marqués de la nature sont eux-mêmes très-bornés. Moliere a faisi les principaux traits du ridicule. En choisira-t-on de moins forts ? on courra risque d'être froid. Quand une Comédie compte pour s'animer , sur des personnages subal-

ternes , elle hazarde extrêmement. Un tableau doit tirer tout son feu de son principal personnage , & non pas des groupes : de même une Comédie , pour être bonne , se soutient plus par un caractère dominant , que par des rôles subalternes.

Les caractères tragiques au contraire sont sans nombre ; non que les traits généraux n'en soient limités : dissimulation , jalousie , politique , ambition , soif de regner , autres intérêts de cœur & ces passions se varient à l'infini , & prennent mille formes différentes dans les diverses situations que fournit l'histoire ; formes qui se rendront toujours nouvelles , tant qu'on fera des Tragédies. Ainsi le dissimulé , le jaloux Mithridate si heureusement peint par Racine n'empêchera pas un Poëte de faire un Tibere jaloux & dissimulé. Le violent Achille laissera lieu au tableau du violent Alexandre.

En est-il de même de l'avarice , de la fotte vanité , de l'hypocrisie , & des autres vices pris du côté du ridicule ? Non pas à beaucoup près. On aura plutôt doublé & triplé toutes les Tragédies de nos Poëtes célèbres , & remanié tous leurs sujets , comme on a

fait *Sophonisbe* & *Oedipe*, qu'on n'aura osé remettre sur la scène des Comédies en cinq actes sur un *Avare*, un *Bourgeois - Gentilhomme*, un *Tartuffe*, & les autres sujets trop connus. Quoi donc ces vices populaires seroient-ils moins propres à se diversifier, que les passions & les vices héroïques, si j'ose user de ce terme? Les uns changent-ils plus que les autres suivant les conjonctures? Non, certes; mais étant répétés dans les Comédies, ils seroient moins marqués, moins précis, moins vifs, & par conséquent moins applaudis. Le ridicule & le plaisant veulent être plus frappés que l'héroïque & le passionné, qui se soutiennent assez par eux-mêmes. De plus, quand ces deux choses si dissemblables pourroient également se varier & se soutenir (ce qui n'est pas,) la Comédie, sur le pied qu'elle est aujourd'hui, subsiste par les caractères & non par les incidens. Or il n'y a que les incidens qui diversifient les caractères, soit sur le Théâtre du monde, soit sur le Théâtre Comique. La Comédie au point où l'a portée Moliere, ressemble aux portraits qu'a tracés le célèbre la Bruyere. Oseroit-on les retracer après lui, sans

s'exposer au fort de ceux qui ont osé les continuer? Qu'ajouter, par exemple, à son *Distrain*? Le mettra-t-on en d'autres circonstances? Ce seront toujours les mêmes traits principaux de distraction; & il n'y a que ces traits saillans qui soient propres de la Comédie, dont le but est de peindre d'après nature, mais vivement & fortement, comme Callot dans ses desseins. Si la Comédie étoit encore parmi nous (comme elle l'est chez les Espagnols,) une espèce de Roman composé de beaucoup d'incidens & d'intrigues, qui se brouillent & se dénouent avec surprise; si elle étoit telle à-peu-près que celle que suivit Corneille de son tems; si même elle s'étoit toujours bornée à ne peindre, comme celle de Térence, que les portraits communs qu'offre la simple nature, des peres, des fils, des rivaux, malgré l'uniformité qui y regneroit toujours (ainsi que dans les six Comédies de Térence, & apparemment dans celles de Ménandre, qu'il imita en ses quatre premières pièces,) on se sauveroit du moins ou par la variété des incidens & des intrigues à l'Espagnole, ou par la répétition des

mêmes caractères de la nature à la façon de Térence ; mais ce n'est plus aujourd'hui cela : on veut des portraits nouveaux & rien davantage. La multiplicité des incidens & le pénible effort d'une intrigue ne font plus un asyle permis à la foiblesse des génies, qui s'en accommoderoient beaucoup mieux : ni au goût de la Comédie qui veut un air moins embarrassé. Libre & aisée dans ses manières elle ne souffre rien de romanesque. Elle laisse tout cet attirail aux *Nouvelles* ou petits Romans qui ont amusé le siècle passé. Elle ne souffre que des masques ressemblans qui se succèdent tour à tour sans gêne, & presque sans apparence d'apprêt. Racine même, sur les pas des Grecs, ne nous a-t-il pas instruits à donner cet air simple & peu apprêté à la Tragédie ? N'a-t-il pas tâché de la débarrasser de ce grand nombre d'incidens, qui font une étude d'un divertissement pour les Spectateurs, & qui marquent moins de fécondité que peu de goût dans les Poètes ? Mais quoi qu'il ait pû faire & que l'on fasse pour la simplifier, elle aura toujours sur la Comédie l'avantage du nombre des sujets, parce qu'elle est plus sus-

ceptible de situations & d'événemens que la Comédie. Or les événemens & les situations varient les caractères & les rendent nouveaux. Un avare pris d'après nature, sera toujours l'avare de Plaute ou de Molière : mais un Néron ou un Prince tel que lui, ne sera pas toujours le Néron de Racine. Le peu d'intrigue que souffre la Comédie, ne changera pas assez l'un pour en faire un nouveau portrait ; & les grands projets de la Tragédie changeroient assez l'autre pour en faire un caractère tout neuf.

Mais 2°. outre les sujets, n'y a-t-il pas encore beaucoup à dire sur le but de l'un & de l'autre spectacle ? L'un veut toucher, l'autre réjouir ; & lequel des deux est le plus aisé ? A bien pénétrer ces deux fins ; toucher, c'est frapper les ressorts du cœur qui sont les plus naturels, la crainte & la pitié : réjouir, c'est porter à rire : chose très-naturelle à la vérité, mais plus délicate. L'honnête homme & le paysan ont le cœur sensible & humain : il n'y a que le plus ou le moins ; mais ils sont hommes enfin, & leur cœur est mû par les mêmes touches. Ils aiment aussi à sortir d'eux-mêmes, à s'épanouir,

& à s'égayer : mais les ressorts qu'il faut toucher pour cela ne sont pas les mêmes dans le paysan & dans l'honnête homme. Les passions ne dépendent que de l'humanité ; le ris dépend de l'éducation. Le paysan rira d'une polissonnerie , & l'honnête homme ne se déridera que pour un trait délicat. Les Spectateurs , pour peu qu'ils ayent de connoissances & de lumieres , sont presque tous réduits au même niveau pour le Tragique ; mais ils font trois classes au moins quant au Comique , le Peuple , les Sçavans , & la Cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses , il ne l'est gueres en ce genre. Quoiqu'en dise le P. Rapin , on admire plus volontiers encore qu'on ne rit. Tout homme qui a le sentiment un peu fin , rit aussi peu que le sage admire peu ; car il faut compter pour rien des ris qui ne sont rien moins que naturels , & qu'on livre à la complaisance , au respect , à l'intérêt , à la flatterie , à la bonne humeur , tels que ceux qui échappent aux prétendus bons mots qui se disent dans les compagnies. Ceux du Théâtre sont d'un autre alloi. Tout Spectateur ou tout Lecteur se fait juge d'un bon mot , & ne le me-

sure qu'à sa condition ou à sa portée. Or la portée & la condition de chaque homme mettent une grande différence dans les choses capables de le réjouir. Si donc on regarde le but du Poëte, soit Tragique soit Comique, celui-ci doit être bien plus embarrassé que celui-là, sans préjudice des difficultés communes & inséparables de leur art, qui consiste à toucher ou à réjouir le grand nombre. Le premier n'a gueres qu'à se replier sur lui-même, pour y puiser dans son cœur des sentimens qu'il est assuré de faire entrer dans tous les cœurs, s'il les a trouvés dans le sien. Le second doit se multiplier & se reproduire presque en autant de personnes, qu'il en veut avoir à contenter & à divertir.

Dira-t-on que les talens étant supposés égaux, & le succès dépendant du seul talent, la chose est également facile ou difficile des deux côtés pour les Auteurs? L'objection est frivole; car la question reviendra au même, qui sera de sçavoir lequel des deux talens est préférable & plus rare. Si l'on procédoit par voye d'exemples & non de raisonnemens, la question seroit (ce semble) décidée en faveur du Comique.

Dira-t-on qu'à prendre la chose du côté de l'art, il faut bien plus de méditations profondes pour construire un plan juste & simple, pour amener d'heureuses surprises, sans qu'il y paroisse d'artifice, pour conduire habilement une passion par degrés jusqu'à son comble, pour arriver toujours à la fin, en la reculant toujours, comme Ithaque qui fuyoit devant Ulyffe, pour lier les scènes & les actes, pour élever enfin par un progrès insensible, un édifice frappant, dont le moindre mérite soit d'avoir toutes les proportions? Ajouterait-on que cet art est infiniment inférieur dans la Comédie où tous les personnages peuvent s'amener sans beaucoup d'adresse & d'effort, dont la conduite tout unie peut s'envisager d'un seul coup-d'œil, dont le plan même & la construction fait beaucoup moins le prix, qu'un vernis de plaisant répandu dans chaque scène, qui est plus souvent le fruit d'un heureux moment que de la méditation?

Mais (outre que ces objections ne sont pas sans réplique, non plus qu'une infinité d'autres qu'on peut former sur un sujet si abondant) s'il s'agissoit

de juger par l'impression que font la Tragédie & la Comédie supposées également bonnes , on trouveroit peut-être dans l'examen de cette impression , que le sel d'un bon mot qui réjouit tout le monde , a dû coûter plus de réflexions que tel qui aura plû extrêmement dans une Tragédie : & l'on penchera d'autant plus de ce côté-là , qu'on fera plus d'attention qu'une veine heureuse en fait de Tragique coûte souvent moins à ouvrir & à laisser couler , qu'un mot bien placé dans le Comique ne coûte à placer ainsi. Sur-tout en jugera-t-on de cette manière , quand on voudra sentir le prix d'un mot mis en sa place , & la différence d'un tel mot en toutes sortes d'écrits , d'avec le pur bon sens & l'imagination même la plus ornée , qui souvent fait illusion.

C'est trop m'arrêter sur une digression pareille ; & comme il ne m'appartient pas de décider , j'abandonne volontiers & le problème & mes raisons au goût particulier des Lecteurs , qui en trouveront de meilleures pour ou contre. Je n'ai prétendu qu'exposer sur la Comédie (comme ouvrage d'esprit) tout ce qu'un homme de let-

tres peut raisonnablement en dire sans sortir de son état, & sans approuver en aucune sorte l'abus qu'on fait presque toujours d'un spectacle, qui dans son essence pourroit être innocent : & qui cesse de l'être dès que la malignité humaine s'en mêle. C'est en faveur des Lettres & non des spectacles que j'écris. Les uns sont peut-être trop fréquentés, & les autres trop négligées. Cependant c'est aux Lettres Grecques & Latines que nous devons ce goût si précieux, que l'on perdra insensiblement par la négligence qu'on affecte aujourd'hui de remonter aux sources. Si la raison a beaucoup gagné, ne peut-on pas dire que le goût a un peu perdu ?

Mais pour revenir à Aristophane, tant de grands hommes de l'antiquité, & des siècles consécutifs jusqu'à nous en ont fait cas, qu'il n'est pas naturel de juger qu'il soit méprisable, malgré les défauts essentiels qu'on lui reproche à si juste titre. Il suffit de dire que Platon & Cicéron l'ont estimé ; & pour finir par le trait qui lui est le plus glorieux (sans toutefois le justifier) le grand S. Chrysostome n'a-t-il pas nourri son éloquence si vive

& si ferme , de l'atticisme vif & mâle de ce mordant Comique , qu'il estimoit au point de faire à son égard ce que faisoit Alexandre d'Homere , dont il mettoit les œuvres sous son chevet , pour les retrouver le soir avant le sommeil & le matin au réveil. Passons à la révision des Comédies d'Aristophane.





OBSERVATIONS

PRELIMINAIRES.

Le tems où l'on jouoit les Tragédies & les Comédies.

I. **L**ES Comédies se jouoient par autorité publique trois ou quatre fois l'année ; aux Fêtes Dionysiales* vers le Printems & dans la Ville , aux Panathénées ou Fêtes de Minerve tous les cinq ans , & aux Fêtes de Bacchus Lénéen † sur la fin de chaque Automne dans les champs. Outre ces Fêtes on prétend qu'il y en avoit encore une particulière de Bacchus nommée *Antheſteries* , qui se partageoit en trois , qu'on appelloit Fêtes des *Tonneaux* , des *Coupes* & des *Marmites*. On dit que l'excommunication d'Oreste donna lieu à la Fête des Coupes ‡. Elle étoit aussi affectée aux spectacles. C'étoit dans ces jours que les Poëtes Tragiques & Co-

* De Bacchus sous le nom de Denys.

† Ainsi appelé à cause du pressoir *λωός*.

‡ EURIPIDE en parle dans l'Iphigénie en Tauride , Vol. III.

miques disputoient le prix. Les premiers donnoient leurs pièces quatre à quatre, excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, & qui se borna à donner une seule pièce chaque fois pour disputer au concours.

II. Il y avoit des Juges ou Commissaires nommés par l'Etat, afin de juger, dans le concours, du mérite des pièces, soit Comiques soit Tragiques avant que de les publier dans les Fêtes. On les jouoit devant eux, & même en présence du peuple *, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les Juges donnoient leurs suffrages, & la pièce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, & représentée avec toute la pompe possible aux frais de la République. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second ou au troisième rang. Ce n'étoient pas toujours les meilleures pièces qui avoient la préférence; mais dans quel tems la brigue, l'aveuglement, l'inconstance, le caprice & le préjugé n'ont-ils pas eu lieu?

Juges
des pié-
ces de
Théâtre:

* Cela paroît être par un endroit d'ARISTOPHANE dans les *Oiseaux*, Act. II.

Prin-
cipaux
Acteurs
d'ARIS-
TOPHA-
NE.

III. Il ne paroît pas qu'Aristophane ait joué lui-même ses pièces, sinon une seule fois, pour le rôle de Cléon dans les *Chevaliers*; & cela parce que Cléon étoit tellement redouté, qu'il ne se trouva aucun Acteur assez hardi pour ofer le jouer; du moins ce fut la première fois qu'Aristophane monta sur le Théâtre. Callistrate & Philonide étoient ses Acteurs ordinaires. Le premier mettoit au Théâtre les pièces qui ne regardoient pas directement l'Etat & les particuliers. Tel est le *Plutus*. Le second jouoit celles qui peignoient les Athéniens présens d'après nature, & qui s'adressoient à la République en corps. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur anonyme de la vie d'Aristophane.

Division
des Co-
médies
en Actes.

IV. Quoique les Comédies Grecques qui sont venues jusqu'à nous ne portent pas les titres qui marquent leur division en cinq actes, non plus que les Tragédies, il est aisé d'appercevoir cette division naturelle, que les Poëtes ont exactement suivie, & de la marquer en examinant la nature du spectacle. Leurs commentateurs l'ont marquée dans la plûpart des pièces. J'ai divisé de même celles qui ne l'étoient pas dans le Poëte Comique, tel que nous l'avons aujourd'hui.

V. Nous n'avons point la première Comédie d'Aristophane. Elle étoit intitulée les *Daitaliens* *. Il la fit jouer sans se faire connoître, parce qu'il étoit trop jeune selon les loix, qui défendoient aux Poëtes de composer ou de donner au Théâtre des Comédies avant l'âge de trente, d'autres disent de quarante ans †. Elle fut représentée par Callistrate sous l'Archonte Diotime la première année de la 88 Olympiade ¶, & fut jugée mériter la seconde place §. Cette date sert en partie à fixer celle de quelques autres. Mais indépendamment d'elle la plûpart des Comédies les plus essentielles qui regardent l'Etat, ou des hommes distingués dans Athènes, ou la guerre du Péloponnèse, durant laquelle furent jouées presque toutes celles que nous avons, sont fixées par les paroles mêmes d'Aristophane, par d'anciennes préfaces Grecques sur ses œuvres, par les Scholiastes, & par les raisonnemens qu'on peut tirer de toutes

Ordre de la composition & de la représentation des pièces d'ARISTOPHANE.

* Peuple de l'Attique.

† Voyez la Scène du Chœur aux Spectateurs dans les *Nuées* & le SCHOLIASTE à ce sujet.

¶ Un Auteur anonyme dans la description des Olympiades.

§ SCHOLIASTE sur les *Nuées*.

340 OBSERVATIONS

ces choses réunies. On en verra les preuves en leur lieu, preuves d'autant plus nécessaires que les Comédies en ont besoin pour être entendues. C'est ce qui m'a déterminé à les arranger de la manière suivante. *

* Après
M M.

SAMUEL PETIT, PAUL- MIER DE GREN- TEMES- NIL, SPAN- HEIM, KUS- TER, & ARISTO- PHANE <i>lui-même.</i>	1. LES ACHARNIENS. *	} Comédie jouée l'an de la guerre du Péloponnèse XVIII. XXI. XXI. XXVI. L'an 4. de la 69. O- lymp. date incer- taine. L'an 4. de la 97. O- lymp.	VI.
	2. LES CHEVALIERS.		VII.
	3. LES NUÉES.		IX.
	4. LES GUESPES.		IX.
	5. LA PAIX.		XIII.
	6. LES OISEAUX.		XVIII.
	7. LES FESTES DE CERES.		XXI.
	8. LYSISTRATA.		XXI.
	9. LES GRENOUILLES.		XXVI.
	10. LES HARANGUEUSES.		
	11. PLUTUS.		

* Il faut
pronon-
cer les
Acar-
niens.

Tel est l'arrangement des Comédies d'Aristophane, comme on le verra par les preuves *. Je le suivrai préférablement à celui qu'on trouve dans les éditions, & que voici.

* SA-
MUEL
PETIT,
Miscel.
PAL-
MIER *in*
exerciat.
SPAN-
HEIM,
KUS-
TER, &c.

1. PLUTUS.
2. LES NUÉES.
3. LES GRENOUILLES.
4. LES CHEVALIERS.
5. LES ACHARNIENS.

6. LES GUESPES.
7. LA PAIX.
8. LES OISEAUX.
9. LES HARANGUEUSES.
10. LES FÊTES DE CERÈS.
11. LYSISTRATA.

On s'est peu embarrassé de rechercher avec soin les dates de toutes les pièces d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, parce que ce sont des Tragédies tout-à-fait indépendantes du tems où elles ont été jouées, les sujets de ces Tragédies étant des faits antérieurs, la plupart fabuleux & connus comme tels. Mais il n'en est pas de même d'Aristophane. Ses pièces sont tellement liées au tems où il les composoit, que la plupart des traits les plus délicats & les plus agréables seroient inintelligibles, si l'on ne fixoit les faits contemporains dont ils dépendent, & par conséquent la vraie origine de chaque pièce. Ce travail entrepris sur le rapport des Comédies qui nous restent a été d'autant plus nécessaire, que les Scholiastes mêmes, dont nous avons d'ailleurs tant de remarques précieuses, sont quelque-

fois tombés dans de grandes bévues, faute d'avoir débrouillé les tems. Quantité de Sçavans y sont tombés après eux sur leur autorité.

Fastes
des évenemens
dont parle
le ARISTOPHANE.

VI. Comme il ne suffit pas de marquer les tems, si l'on n'y joint les faits & les événemens qui y tiennent, j'ai cru devoir mettre d'abord sous les yeux du Lecteur les fastes de tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans la fameuse guerre du Péloponnèse. Les Comédies d'Aristophane pour être bien comprises, demanderoient une bonne histoire Grecque. Pour y suppléer j'ai tiré ces fastes de la chronologie du Pere Pétau; & j'ai quelquefois ajouté l'autorité du Poëte Comique à celle de Thucydide, historien d'une partie de cette guerre. Il suffira de les parcourir d'abord; mais on pourra y avoir recours en lisant chaque pièce, particulièrement les *Acharniens*, les *Chevaliers*, la *Paix*. Ces trois Comédies ne sçauroient s'en passer; & quoiqu'en les traitant j'aye rapproché, & même étendu les faits auxquels elles font allusion, un coup-d'œil sur les fastes y jettera encore plus de clarté. On trouvera peut-être une difficulté sur les Archontes

marqués dans les Comédies, c'est qu'ils semblent ne pas s'accorder toujours avec ceux qu'a marqués le P. Pétàu : mais il est aisé d'en faire l'accord en ayant égard aux années commençantes ou finissantes de chaque Archonte. Par-là on conciliera les Scholiastes d'Aristophane, avec les fastes dont je me sers.

Thucydide lui-même nous avertit au sujet de la guerre du Péloponnèse, dont il donne l'histoire, » de nous en tenir » à sa maniere de supputer les années » par les Etés & par les Hyvers, sans » égard à l'énumération & à la suite des » Archontes Athéniens, ou des autres, » soit Magistrats, soit Généraux, de » quelque pays, parce que cet autre supputation nous jetteroit dans l'embar- » ras, à cause des divers commencemens » de leurs charges. »

THU-
CYD. l. 5.

VII. Je prie le Lecteur de ne pas dédaigner ces recherches, sous prétexte que leur objet est de trouver le mot pour rire dans des Comédies. Je conviens qu'il est fâcheux pour elles d'avoir besoin de tant d'apprêt pour nous réjouir, & que la satyre perd une partie de son prix, quand il faut la deviner. Mais tel est le sort des plaifanteries & des bons

344 OBSERVATIONS &c.
mots. Leur sel dépend de rapports fins,
& disparoît avec eux en moins d'un siècle. Boileau a cru devoir se procurer
un commentaire de son vivant. Moliere
en auroit presque autant de besoin que
lui ; comment Aristophane pourroit-il
s'en passer ?



FASTES

DE LA GUERRE

DU PELOPONNESE,

*Pour servir aux Comédies
d'Aristophane.*

Commencement de la guerre du Péloponnèse sous l'Archonte Pythodorus au printems. Thucydide l. 2. La véritable cause de la guerre fut la jalousie des Lacédémoniens au sujet d'Athènes, devenue trop fiere & trop puissante. Les prétextes furent différentes hostilités, entr'autres le décret porté contre les Mégariens * par Périclès; & Périclès lui-même, qui craignoit de rendre compte, en fut l'occasion & le promoteur. La guerre commença par la surprise de Platée †, où les Thébains

Année
avant
J.C. 431.
de la
fond. de
Rome
323.
Olymp.
87. An-
née 2.
de la
guer. 1.
Arch.
Pithodo-
rus finis-
sant;
Luthy-
démus
com-
men-
çant.

* Mégare capitale de la Mégaride, contrée entre Athènes & Corinthe.

† Platée, ville frontiere de Béotie.

furent tous tués. Quelques mois après, les Lacédémoniens firent le dégât dans le territoire de l'Attique, & camperent à Acharne*, quatorze ans depuis l'irruption de Plistoanax. Thucyd. l. 2. Les Athéniens chassent les Eginetes † de leur Isle, & ruinent les côtes du Péloponnèse, avec une flotte de cent vaisseaux. Ils gagnent Sitalcès Roi de Thrace, & Perdiccas Roi de Macédoine. Voyez les *Acharniens*, les *Chevaliers*, & la *Paix*. Eclipse de Soleil au 3. d'Août Mercredi, à la 17. h. 43. depuis le midi.

Année
III. de la
guet. 2.
Arch.
Apollo-
dore.

LES ATHÉNIENS assiégent en vain Méthone §. Brasidas chef des Lacédémoniens se rend illustre. Peste cruelle à Athènes à cause du grand nombre de Payfans qui s'y étoient retirés après un second dégât, que firent les Lacédémoniens dans l'Attique. Periclès insulte derechef les côtes du Péloponnèse. Il devient odieux aux Athéniens qui le

* Acharne, ville & pays des plus riches de l'Attique.

† Egine, isle & ville dans le Golphe Saronique.

§ Méthone, ville du Péloponnèse à l'extrémité maritime de la Messénie.

condamnent à une amende. Thucyd. 2.
Diod. 12. Voyez les *Chevaliers*.

PERICLÈS meurt deux ans & six mois depuis le commencement de la guerre. Agnon Général des Athéniens attaque & prend Potidée *. Phormion autre chef des Athéniens gagne deux batailles navalles sur les Lacédémoniens. Ceux du Péloponnèse attaquent Platée au mois d'Octobre. Sitalcès est occupé contre Perdiccas. Thucyd. 1. 2. Voyez les *Acharniens*.

Année
IV. de la
guerre 3.
Arch.
Epami-
non.

Olymp.
88. de la
guerre 4.
Arch.
Dioti-
mus.

LES LESBIENS †, surtout ceux de Mitylène, quittent le parti des Athéniens, & envoient en secret des Députés aux Péloponnésiens. Thucyd. 1. 3. Mitylène est prise, & ses habitans passés au fil de l'épée. Le siège de Platée continue.

LES LÉONTINS ¶ prient les Athéniens d'envoyer une flotte en Sicile, pour le

Année
II. de la
guerre 5.
Arch.
Euclides.

* Potidée, ville de Macédoine & Colonie des Corinthiens à l'Isthme de Pallene, presqu'Isle entre les Golphes de Therme & de Torone.

† Lesbos, Isle de la Mer Ægée, Mitylène, aujourd'hui Métélin en'étoit la principale ville.

¶ Les Léontins, ville ancienne de Sicile, qui avoit été habitée par les Lestrigons.

défendre contre Syracuse * ; ce qui fut fait : mais on s'accommoda. Les Mitylénienens assiégés par Pachès pour la seconde fois sont contraints de se rendre. Athènes les condamne tous à mort, les femmes & les enfans à l'esclavage. Le lendemain on envoie un contr'ordre, qui arrive à propos. Voyez les *Acharniens*. Les Lacédémoniens prennent & ruinent Platée. Sédition dans Corcyre †. La Noblesse penche pour Lacédémone, & le peuple pour Athènes. Les Athéniens soutiennent le peuple contre la Noblesse. Diod. 12. Thucyd. 3.

Année
III. de la
guer. 6.
Arch.
Scyro-
dorus.

LA PESTE recommence à Athènes. On purifie Délos § en transportant les corps morts. Trachine § prend le nom d'Héraclée & devient Colonie Lacédémonienne. Lachés en Sicile attire les Messiniens * au parti d'Athènes. Les

* Ville alors la plus considérable de Sicile.

† Corcyre, aujourd'hui *Corfou*, Ile de la Ionienne, peu loin de l'Epire.

§ Délos, île de la mer Ægée, la plus renommée des Cyclades, connue par la naissance de Diane & d'Apollon.

§ Trachine, pays & ville de la Phthiotide sur le bord du Golphe Maliaque.

* Messine, ville de Sicile, fameuse par son port.

Athéniens envoyent 30 vaisseaux au Péloponnèse sous la conduite de Demosthène, d'Alcisthène, & de Proclès. Ils en donnent 51 à Nicias pour Mélos *. Ceux-ci domptent les Béotiens à Tanagre **. Demosthène infeste les Leucadiens † avec des troupes d'Acarnanie § : mais il est vaincu par les Étoliens. Les Athéniens, dans la grande Grèce ou la Calabre, font le dégât au territoire des Locriens §. Ils y prennent Péripopolion. Demosthène a sa revanche sur les Étoliens unis aux Lacédémoniens. Diod. 12.

DEMOSTHÈNE fortifie Pyle *, éloi-

Année
IV. de la
guerre 7.
Arch.
Strato-
cles.

* Mélos, Isle oblongue adjacente à celle de Crete.

** Tanagre, ville de la Béotie sur le fleuve Asopus.

† Leucade, Isle de la mer Ionienne. Elle tenoit autrefois à l'Acarnanie, comme la carte le marque.

Leucada continuam veteres habuere Coloni. Nunc freta circumeunt. OVID. Met. l. 15. v. 289.

§ Pays proche de l'Épire, séparé de l'Étolie par le fleuve Achéloüs.

§ Locriens, ou Locres : territoire borné par la Taride, la Phocide, & la mer Ægée. Ils avoient dans la Calabre une colonie de leur nom.

* Pyle de Messénie, ville & port du Pélo-

gnée de 400 stades * de Lacédémone. Les Lacédémoniens jettent quelques troupes dans la petite Isle de Sphacterie, vis-à-vis le port de Pyle. Ils y sont interceptés sans espoir de ressource. Les Lacédémoniens entrent en négociation. On les rebute avec dureté, & Cléon est l'auteur de cet avis très-pernicieux pour les Athéniens. Cléon nommé Général malgré lui prend l'Isle avec Demosthène. Thucyd. 3. Diod. 12. Voyez les *Chevaliers*. La Comédie roule principalement sur cette histoire. Mort d'Artaxerxès Longuemain l'an 40 de son regne. Xerxès lui succède pour deux mois, & Sogdien pour sept. Les Syracusains & les Locriens prennent Messine.

Olymp.
89. de la
guerre 8.
Arch.
Isarchus.

CEUX de Syracuse, & les autres Siciliens font leur paix. Les chefs des Athéniens à leur retour sont condamnés à l'exil ou à l'amende. Brasidas chef des Lacédémoniens sauve Mégare que les Athéniens veulent surprendre. Par ordre d'Athènes Lamachus va au Pont †, &

ponnèse, vis-à-vis l'Isle de Sphacterie, & différente de Pyle de Nestor, & de Pyle d'Elide, &c.

* vingt lieues.

† Région de l'Asie Mineure.

Demosthène à Naupacte *. Brasidas de son côté négocie auprès de Perdiccas, va le trouver & gagne plusieurs villes au parti Lacédémonien. Il prend Amphipolis †. Thucyd. 4. Diod. 14. Voyez les *Acharniens* & la *Paix*.

Commencement du regne de Darius Nothus, neuvième Roi des Perses, qui dure 19 années. Cette époque est la date des premières *Nuées* d'Aristophane. Les secondes furent jouées l'année d'après. Schol. d'Aristoph. Or Socrate ne mourut que la première année de la 95 Olymp. âgé de 70 ans, selon Diogene Laërce & Eusébe; c'est-à-dire, 23 ans au moins après la représentation des *Nuées*: donc Aristophane ne fut pas la cause prochaine de sa mort, comme Elien paroît l'insinuer. On développera ce point de critique en son lieu d'après M. Paulmier. Eclipse de Soleil le 21 Mars Mercredi à 8 h. 29 après minuit. Thucyd. 3.

* Ville d'Etolie sur le bord du Golphe Corinthien. On l'appelle aujourd'hui *Lepante*.

† Amphipolis, ville de Thrace, ainsi nommée parce que le fleuve de Strymon l'entourne en partie.

352 FASTES DE LA GUERRE

Année
II. de la
guerre 9.
Arch.
Aminias.

LAMACHUS, Général pour Athènes, perd sa flotte près d'Héraclée * par une tempête. Trêve d'un an entre Athènes & Lacédémone. Brasidas prend † Scione avant que d'avoir appris la nouvelle de la trêve, sujet d'altercation qu'on ne peut terminer §. Menda passe aux Lacédémoniens. Nicias recouvre cette place. On assiége Scione. Perdiccas aliéné des Lacédémoniens, reprend le parti d'Athènes. Le Temple d'Argos brûlé par la négligence du Sacrificateur. Thucyd. 4. Diod. 12.

Année
VII. de la
guer. 10.
Arch.
Alcæus.

CLÉON en Thrace prend Torone §. Il fait une retraite précipitée devant Amphipolis. On le poursuit : il est tué & Brasidas aussi ; mais les Lacédémoniens sont vainqueurs. Par la mort de ces deux brouillons il se fait une trêve de 50 années entre Athènes & Lacédémone. C'est-là, à proprement parler, la fin de la guerre du Péloponnèse.

* Héraclée de Thrace.

† Scione, une des cinq villes de Pallene ou Phlegra, presqu'Isle entre les golphes de Thermes & de Torone en Macédoine.

§ Menda, ville de la région Pallene.

§ Torone ville sur le Golphe Toronien.

Thucyd. 5. On ne laisse pas d'appeller encore de ce nom la guerre qui suivit ; parce que les nouveaux troubles qui rompirent la trêve , furent une suite naturelle de cette premiere guerre. Cette époque est remarquable pour les Comédies d'Aristophane.

LES VILLES GRECQUES s'imaginant que les Athéniens & les Lacédémoniens de concert avoient conspiré contre la liberté du reste de la Grèce , se liguent entr'elles , & déferent le principal pouvoir à Argos , en l'ôtant aux uns & aux autres. Les Lacédémoniens usent de douceur pour retenir leurs alliés ; les Athéniens ont recours à la sévérité & aux voyes de fait. Nouveau sujet de brouilleries. Thucyd. 5. Diod. 12.

LES ATHÉNIENS rétablissent les Déliens qu'ils avoient chassés. Ils refusent de rendre Pyle aux Lacédémoniens. Renouvellement de guerre. Les Argiens se joignent aux Athéniens , & cela par une ruse d'Alcibiade. Les Eléens * sont exclus des jeux Olympiques pour avoir fait un acte d'hostilité durant la trêve stipulée pour ces jeux. Diod. 12.

Année
IV. de la
guerre 2.
Arch.
Aristom.

Olymp.
90. de la
guer. 12.
Arch.
Aristo-
phyle ou
Asty.
phile.

* Ceux d'Elis dans le Péloponnèse.

Année
II. de la
guer. 13.
Arch.
Archias.

LES ARGIEUS font aux prises avec les Lacédémoniens ; font la paix & la violent. Les Béotiens s'emparent d'Héraclée *. Alcibiade entre à main armée dans le Péloponnèse. Les Argiens prennent Epidaure **. Thucyd. 5. Diod. 12. Voyez la *Paix*.

Année
III. de la
guer. 14.
Arch.
Anti-
phon.

LES LACÉDÉMONIENS remportent une victoire signalée sur ceux d'Argos & de Mantinée †. Thucyd. 5.

Année
IV. de la
guer. 15.
Arch.
Euphé-
mus.

TRAITÉ des Lacédémoniens avec ceux d'Argos & de Mantinée, sur la fin de la 4^e année de la 90^e Olympiade. Thucyd. 5. Perdiccas devient suspect aux Athéniens.

Olymp.
91. de la
guer. 16.
Arch.
Aristom-
nestus.

ENTREPRISE téméraire de la guerre de Sicile par les Athéniens : en voici le sujet. Ceux de Sélinus ¶ avoient accablé les Egéstans §, & ceux de Syracuse avoient chassé les Léontins. Ces peuples malheureux ont recours aux Athéniens,

* Du Trachine de Phthiotide.

** Du Péloponnèse. Cette ville étoit célèbre par le Temple d'Esculape.

† Mantinée, ville d'Arcadie.

¶ Ville sur le bord austral de la Sicile.

§ Egeste, ville de Sicile bâtie, dit-on, & ainsi nommée par Ænée du nom de *Ægesta* mere d'Acestes.

qui après avoir envoyé sur les lieux, prennent leur défense à l'instigation d'Alcibiade, dans le dessein d'envahir toute la Sicile; mais le succès fut bien différent de leur espérance. Jamais Athènes ne souffrit un si terrible échec. Les trois Généraux nommés pour cette guerre furent Alcibiade, Nicias, Lacharus. Aristophane n'en parle point dans la *Paix*, ni ne peut en parler, quoiqu'en disent quelques commentateurs. Cette expédition n'étoit pas encore faite. Les Insulaires de Melos domptés par les Athéniens. On tua tous ceux qui étoient au-dessus de l'âge de puberté. Thucyd. 5. Diod. 12.

LA FLOTTE nombreuse d'Athènes vogue en Sicile. Les *Hermès* ou figures de Mercure qu'on mettoit dans les Carrefours, se trouverent mutilés une nuit. On prit cela pour un fâcheux présage, par rapport à l'expédition de Sicile. On accuse Alcibiade d'impiété à ce sujet. On veut l'obliger à revenir de Sicile pour répondre à cette accusation. Il va jusqu'à Thurium * & s'enfuit à Sparte.

Année
II. de la
guer. 17.
Arch.
Chab-
tias.

* Thurium, ville de la grande Grèce ou Calabre, vers le golphe de Taracate, à l'em-

356 FASTES DE LA GUERRE

Il gagne les Lacédémoniens , & les anime à secourir la Sicile contre les Athéniens. On envoie à sa place Gylippus Diod. 13.

Année
III. de la
guer. 18.
Arch.
Pisander.

EN SICILE les Athéniens bloquent Syracuse. Lamachus est tué. En Grèce les Athéniens unis aux Argiens , font le dégât dans la Laconie. Rupture de la trêve. Les Syracusains se fortifient. Nicias réduit à une fâcheuse extrémité , demande son rappel. Thucyd. 7.

Année
IV. de la
guer. 19.
Arch.
Cléocritus.

LES LACÉDÉMONIENS prennent Décélie * éloignée d'Athènes de 120 stades. Athènes envoie des secours en Sicile sous la conduite d'Eurymedon & de Demosthène. Bataille navale perdue par les Syracusains ; mais ils ont leur revanche , & les Athéniens sont totalement défaits sur mer & sur terre. Demosthène & Nicias y perdent la vie. Eclipse de Lune le 28 Août Mercredi vers minuit. Thucyd. 8. L'effet de cette perte pour les Athéniens , fut la défection des Isles de Lesbos & de

bouchure du fleuve Sybaris , dont elle avoit porté le nom.

* Décélie , ville de l'Attique , une des douze de Cecrops attribuée à la tribu Hippothoontide.

Chio *. L'Eubée songe aussi à se séparer. Tissapharnes & Pharnabaze Lieutenans du Roi de Perse s'abouchent avec les Lacédémoniens.

LES LACÉDÉMONIENS font un traité avec Darius Nothus, Roi de Perse. Les Athéniens attaquent Chio. Les Syracusains fournissent des secours aux Péloponnésiens. Alcibiade négocie son pardon & son retour à Athènes. Il propose de gagner Tissapharnes, & d'établir l'Oligarchie. Pisander vient à bout de ce dernier article; & l'on établit quatre cents Administrateurs de la République d'Athènes, 100 ans après la Royauté abolie. Alcibiade fait sa paix; quitte Lacédémone, & revient à Athènes. Thucyd. & Diod. Charminus Athénien, perd six trirèmes dans un combat naval vers l'Isle de Simia † contre Antiochus Lacédémonien. Aristophane, *Prêtres de Cerès*. Thucyd.

Olymp. 92. de la guer. 20. Arch. Callius.

Les quatre cents ADMINISTRATEURS exercent une tyrannie insupportable.

Année II. de la guer. 21. Arch. Théopompus.

* Chio, belle Isle de la mer Egée entre Samos & Lesbos.

† Simia ou Sima, petite Isle de la mer Egée entre celle de Rhodes & le Cap Crio.

Agis, Roi de Lacédémone, inquiète l'Attique. Hyperbolus (dont parle tant Aristophane) banni par l'ostracisme (honneur qu'il ne méritoit pas) est tué à Samos * dans une sédition. L'on se défait des quatre cens Administrateurs à Athènes, & l'on établit le gouvernement des cinq mille. Les Athéniens sont vaincus dans l'Eubée, & l'Eubée quitte leur parti. Mindarus, chef des Lacédémoniens, fait passer une flotte de Milet ** dans l'Hellespont en trompant les Athéniens. Thrasybule & Trasylle gagnent sur Mindarus une bataille navale entre Sestos † & Abydos. Ensuite ils prennent Cyzique. Thucydide finit là son histoire. Mindarus vaincu pour la troisième fois à Cyzique ‡ y perd la vie. Xenoph. 1.

Année
III. de la
guer. 22.
Arch.
Claucip-
pus.

LES EGESTANS opprimés par les Sélinontins, & craignant la colere des Sy-

* Samos, Isle de la mer Icarienne à l'opposite d'Ephese.

** Milet, ville située sur les frontieres de la Carie près du Méandre.

† Sestos & Abydos, villes séparées par l'Hellespont aujourd'hui les *Dardanelles*.

‡ Isle de la Propontide, tout près du Continent. La ville portoit le même nom.

racufains , à caufe de leur liaison avec les Athéniens , appellent à leur fecours les Carthaginois. Ceux-ci y envoient Annibal petit-fils d'Amilcar , & fils de Gifcon. Ceux de Sélinus s'adreffent aux Syracufains. Diod. 13. Ceux de Chalcis en Eubée abandonnent les Athéniens , confpirent avec les Béotiens , retrécifent leur bras de mer , & n'y laiffent de paffage que pour un vaisseau. Les Lacédémoniens tâchent de procurer la paix fans y réuffir. Diod. 3. Archélaüs 14^e Roi de Macédoine , regne 14 ans.

ANNIBAL prend Sélinus & la pille vers la 242^e année depuis fa fondation. Il détruisit aufli Himéra * 240 ans après qu'elle eut été fondée. Les Lacédémoniens recouvrent Pyle 15 ans après avoir été fortifiée par Demosthène & enlevée par les Athéniens. Thérამენე prend Chalcédoine † , & Alcibiade Bizance. Diod. 13.

Année
VI. de la
guer. 23.
Arch.
Dioclès.

* Himéra , ville Grecque de Sicile , patrie du Poëte Stéfichore. Il y avoit des bains chauds , qu'on dit que Minerve enseigna à Hercule , sur quoi Aristophane badine dans les *Nuées*.

† Chalcédoine , ville ancienne de Thrace , séparée de Bizance , aujourd'hui *Constantinople* , par le Bosphore Thracien.

Olymp.
93. de la
guer. 24.
Arch.
Euclé-
mon.

LES ATHÉNIENS s'emparent de toutes les villes de l'Hellepont, hormis Abydes. Alcibiade revenu à Athènes y est reçu avec pompe. Peu après il monte une flotte, & fait des excursions. Les Lacédémoniens font Lyfander Général. Il est aidé par Cyrus fils de Darius Nothus en Asie. Dans l'absence d'Alcibiade, son Lieutenant Antiochus est malheureux en guerre. Les Athéniens s'en prennent à Alcibiade, & mettent son armée sous le commandement de dix chefs. Il s'enfuit d'Athènes pour la seconde fois. Diod. 13.

Année
II. de la
guer. 25.
Arch.
Antigê-
nes.

LES LACÉDÉMONIENS mettent Callicratidas à la place de Lyfander. Conon, Général des Athéniens est contraint de se retirer à Mitylène. Callicratidas l'assiége. Diod. 13.

Année
III. de la
guer. 26.
Arch.
Callias.

LES ATHÉNIENS vainqueurs aux Isles Arginufes, entre Mitylène & Metymne*. Callicratidas tué. Les Chefs des

* Mitylène & Methymne étoient aux deux extrémités de l'anse de Lesbos. Les trois petites Isles Arginufes que Strabon place dans cette anse se trouvent ou omises ou autrement placées dans les Cartes récentes. Il y avoit encore une ville de ce nom à l'extrémité de l'Eolide. C'est dans cette mer que se donna le combat de Conon.

Athéniens

Athéniens punis pour n'avoir pas retiré les corps de ceux qui avoient fait naufrage ; quoique la tempête les en eût empêchés. Eclipse de Lune le 15 Avril lundi à 8. h. 50'. depuis le midi. Le Temple de Minerve à Athènes brûlé. Xenoph. 2. Sophocle & Euripide meurent cette même année, au témoignage d'Apollodore l'annaliste chez Diod. d'autres disent que Sophocle, quoique plus âgé, survêcut six ans à Euripide.

LYSANDER a pour Collegue Aracus avec ordre au second d'obéir au premier. Les Athéniens vaincus dans un lieu nommé * *Ægos Potamos* (fleuve de la Chevre) pour n'avoir pas suivi les conseils d'Alcibiade. Lysander assiége Athènes.

Année
IV. de la
guer. 27.
Arch.
Alexias.

AU COMMENCEMENT de la première année de cette Olympiade 94. finit la guerre du Péloponnèse, par la prise d'Athènes, dont Lysander se rendit maître après six mois de siège, environ le 28 d'Avril. Les Thébains opinoient à la détruire. Lacédémone la conserva, & y établit trente Tyrans. Théramene

Olymp.
94. de la
guer. 28.
Arch.
Pytho-
dorus.
Année
avant
J.C. 404.
de la
fond. de
Rome

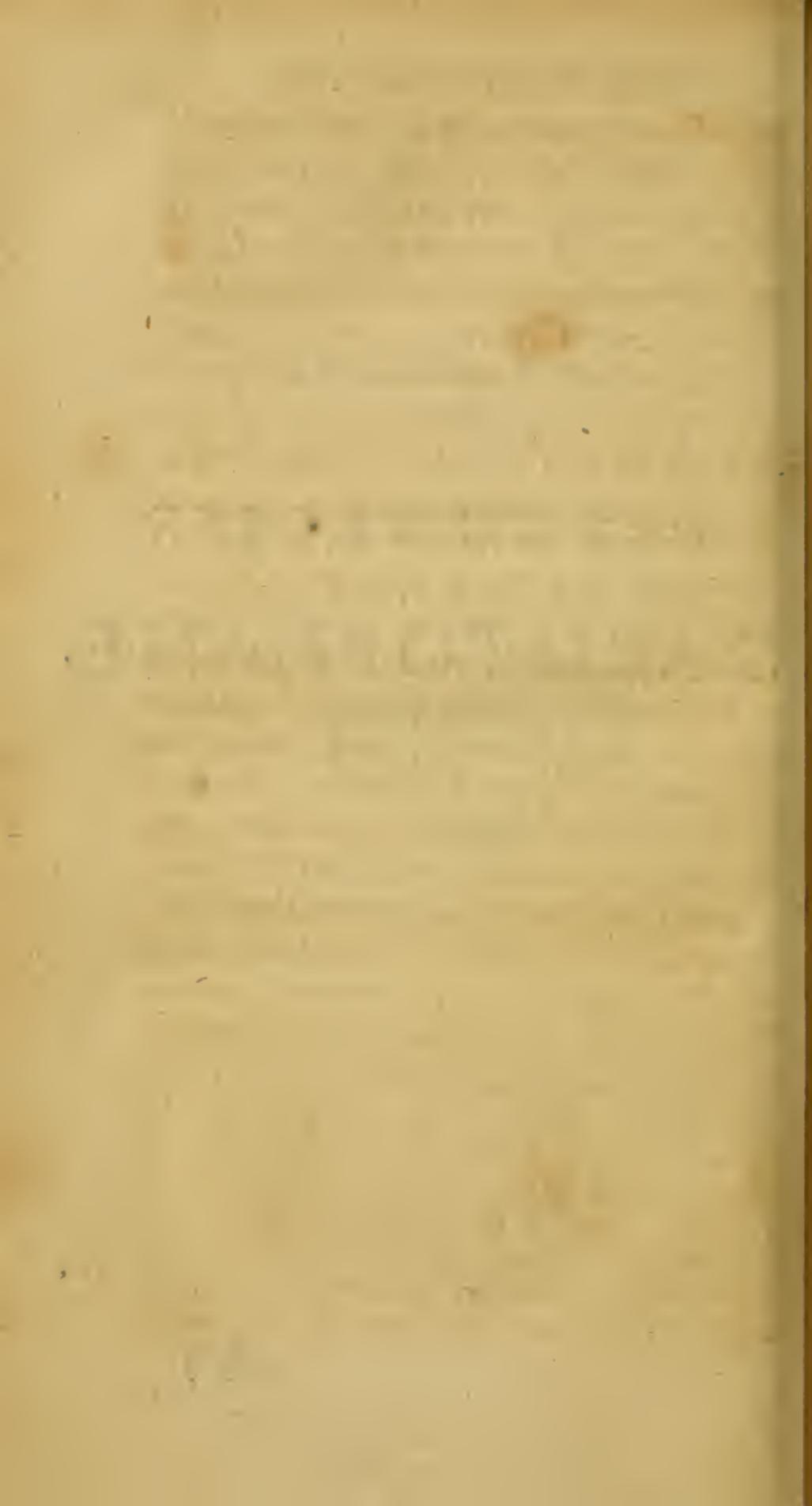
* Ville de la Chersonnèse Thracienne. Le fleuve lui a donné son nom.

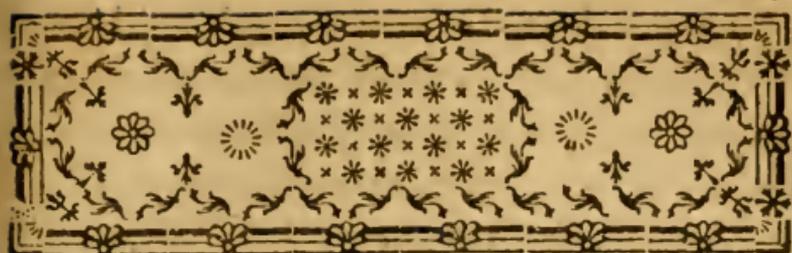
362 FASTES DE LA GUERRE &c.
leur chef fut tué, quoique le plus mo-
déré de tous. Eclipse de Soleil le 3 Sep-
tembre vendredi à la 9. h. 12'.

Ainsi la guerre du Péloponnèse dura
27 ans 6 mois. Les fortifications du
port de Pyrée qu'avoit faites Thémis-
tole, furent rasées. *Pausan. in Attic*
Alcibiade mourut cette même année
Diod. 13.



LES COMEDIES
D'ARISTOPHANE.





LES COMEDIES
D'ARISTOPHANE.*

LES ACHARNIENS.

Comédie jouée la 6. année de la guerre du Peloponnèse, année 3. de la 88. Olympiade, aux Fêtes Lenéennes, sous l'Archonte successeur d'Euclides, soit Euthymenes suivant la Préface Grecque, soit Euthydemus, selon MM. Sam, Petit, & Paulmier, soit Scithodarus, selon Diodore. La preuve de cette date est tirée de l'ancien sujet Grec, & confirmée par les paroles mêmes d'Aristophane, que l'on exposera.

LE sujet de cette pièce regarde directement le bien public & l'Etat entier. Le but du Poëte est d'engager Athè-

* Nous n'aurons que peu de fautes à relever dans l'analyse de ces Comédies. En voici la rai-
Note de l'Edi-
teur.

366 LES ACHARNIENS,
nes à conclure la Paix avec Lacédémone ; mais la conduite & le tour qu'il prend pour traiter une affaire d'Etat si délicate , sont fort énigmatiques. Il y a même généralement parlant , beaucoup de bas comique , sur lequel il faut glisser légèrement , ou plutôt qu'il faut supprimer.

Pour l'intelligence du plan & des plus précieux morceaux , il est nécessaire de reprendre les choses dès leur source ; c'est-à-dire , de remonter au commencement de la guerre du Péloponnèse. Bien des causes contribuerent à l'allumer & à l'entretenir. Elles sont déduites dans Thucydide , & en partie dans le *Periclès* de Plutarque. Périclès en effet , une des meilleures têtes & des plus grands Capitaines des Athéniens , joua un grand rôle dans cette guerre si funeste à toute la Grèce. Quelque brouil-

son ; c'est que le P. BRUMOY a suivi de point en point un ancien Commentateur d'ARISTOPHANE dont le nom n'est pas marqué dans les Editions de ce Poëte , mais qui passe , & avec raison , pour le plus judicieux & le plus exact de tous les anciens Scholiastes. La magnifique Edition d'ARISTOPHANE par Ludolphe Kuster avec les Notes des Casaubon , des Spanheim , des Butli , de Kuster lui-même , ne lui a pas non plus été inutile.

lés que fussent les intérêts , il lui eût été aisé de tout pacifier. Mais loin de s'y prêter , on prétend qu'il souffla le feu de la discorde , & qu'il fut l'unique auteur de cet incendie universel. Voici le fait , » dont Aristophane a fait tant de bruit » (dit Plutarque) que le peuple avoit » toujours ses vers à la bouche. »

Il y avoit à Athènes une beauté célèbre nommée Aspasia , que son esprit & ses charmes rendoient l'oracle des Athéniens. Les plus grands personnages se faisoient honneur de la voir. Socrate même ne dédaignoit pas de lui faire sa cour. Elle gouvernoit l'Etat sans paroître se mêler de rien. Périclès en fut épris , & elle se l'attacha si bien , qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Elle avoit entretenu chez elle des courtisanes. Quelques jeunes gens d'Athènes s'aviserent dans l'yvresse d'aller à Mégare , & d'enlever une courtisane nommée Simætha. Les Mégariens offensés allerent à leur tour à Athènes , d'où ils enleverent deux courtisanes d'Aspasia. Ce rapt de trois femmes perdues fut plus fatal aux Grecs , que n'avoit été aux Troyens celui d'Hélène : car il en coûta aux premiers près de 28 ans de la plus cruelle guerre qu'ils eussent encore

PLUT.
dans Périclès.

368 LES ACHARNIENS,
éprouvée, & il s'en fallut peu que les
Grecs conjurés à se perdre ne renver-
fissent la plus brillante de leurs Répu-
bliques, je veux dire Athènes.

PLUT.
trad. d'A-
MYOT.
16.

Périclès épousa, dit-on, les intérêts
d'Aspasie si vivement qu'il porta un dé-
cret terrible contre les Mégariens. » Ar-
» chidamus Roi des Lacédémoniens fit
» tout ce qu'il put pour accorder la plû-
» part des différens (entre les Athéniens
» trop fiers & le reste de la Grèce) de
» maniere que les Athéniens n'eussent
» point eu la guerre pour les autres
» charges qu'on leur mettoit sus, s'ils
» eussent voulu condescendre à révoquer
» le décret qu'ils avoient fait contre les
» Mégariens. Au moyen de quoi Péri-
» clès, qui résista plus que nul autre à
» cette révocation, & qui aiguïsa & in-
» cita le peuple à persévérer opiniâtre-
» ment en ce qu'il avoit une fois ordon-
» né contre les Mégariens, fut seul esti-
» mé cause & auteur de la guerre Pe-
» loponnésiaque. Car on dit que les
» Lacédémoniens envoyerent des Am-
» bassadeurs à Athènes sur ce point-là,
» & comme Périclès alléguoit une Loi
» qui défendoit d'ôter le tableau sur le-
» quel un Edit public auroit été une
» fois écrit, il y eut l'un des Ambassa-

» deurs de Lacédémone , nommé Po-
» lyarces qui lui dit : Hé bien , ne l'ôtez
» pas , mais tournez-le seulement ; car
» vous n'avez pas de Loi qui vous dé-
» fende cela. Ce mot fut trouvé plai-
» fant. Mais non pour cela Périclès n'en
» fléchit jamais : & pourtant semble-t-il
» qu'il avoit quelque occasion fecrette
» de propre & particuliere malveillance
» contre eux *. Mais la voulant couvrir
» d'une cause publique & manifeste , il
» leur ôta & retrancha les terres sacrées
» qu'ils mettoient au labourage , & pour
» ce faire mit en avant un décret qu'on
» leur envoyât un Hérault pour les som-
» mer de s'en départir , & que le même
» Hérault allât auffi devers les Lacédé-
» moniens pour en accuser devant eux
» les Mégariens. Il est bien certain que
» ce décret fut mis en avant par Péri-
» clès. Aussi n'y a-t-il rien qui ne soit
» juste & raisonnable. Mais il avint que
» le Hérault qui y fut envoyé mourut ,
» & pensa-t-on que les Mégariens l'euf-
» sent fait mourir. Parquoi Charinus
» proposa incontinent un décret con-
» tr'eux , qu'ils fussent déclarés ennemis
» mortels des Athéniens à jamais sans

* Les Mégariens.

» espoir de réconciliation quelconque :
 » & que si un Mégarien mettoit le pied
 » seulement dans le territoire d'Atti-
 » que , il fût puni de mort , & que les
 » Capitaines annuels quand ils feroient
 » leur ferment ordinaire jurassent entre
 » les autres articles que tous les ans ils
 » entreroient en armes par deux fois de-
 » dans le pays , & au dommage des Mé-
 » gariens ; & que le Hérault Anthémo-
 » critus fut enterré au lieu qui s'appel-
 » loit lors les portes Thriasiennes , &
 » maintenant s'appelle Dipylon *. Mais
 » les Mégariens niant fort & ferme qu'ils
 » eussent été causes de la mort de cet
 » Anthémocritus , en rejettoient la cau-
 » se † sur Aspasia & Périclès , alléguant
 » pour témoignage ces vers du Poëte
 » Aristophane en sa Comédie intitulée
 » les Acharnes , qui sont si vulgaires que
 » le commun du peuple même les a en
 » la bouche. » Nous en avons dit le sens.
 Il s'agit du rapt des courtisanes. » Aussi
 » est-il bien mal aisé (continue Plutar-
 » que) de sçavoir dire à la vérité la pre-
 » miere origine & cause de cette guerre.

* Dipylon une des portes d'Athènes.

† La cause du second decret si foudroyant
 contr'eux,

» Mais bien sont tous les Historiens
 » d'accord que Périclès fut principale-
 » ment auteur de ce que le décret fait à
 » l'encontre des Mégariens ne fut point
 » révoqué. »

A ce morceau il en faut nécessairement joindre un autre du même Ancien.

» Si descendirent les Lacédémoniens,
 » & leurs alliés & confédérés, avec
 » grosse puissance aux pays de l'Attique
 » sous la conduite du Roi Archidamus,
 » & en ruinant tout par où ils passaient
 » entrèrent jusqu'au Bourg d'Acharnes,
 » là où ils se camperent, estimant que
 » les Athéniens ne les y souffriroient
 » jamais, mais leur sortiroient à l'en-
 » contre pour défendre leur pays, &
 » montrer qu'ils n'avoient point le cœur
 » abbattu. Mais Périclès considéroit
 » qu'il seroit trop dangereux de hazar-
 » der la bataille, où il seroit question
 » de la propre ville d'Athènes contre
 » soixante mille combattans à pied tant
 » du Péloponnèse, que de la Béotie. Car
 » autant y avoit-il au premier voyage
 » qu'ils y firent. Et quant à ceux qui
 » vouloient combattre à quelque prix
 » que ce fût, & qui perdoient patience
 » de voir ainsi détruire leurs pays de-
 » vant leurs yeux, il les reconfortoit &

» appaisoit en leur remontrant que les
» arbres taillés & coupés revenoient en
» peu de tems, mais qu'il est impossible
» de recouvrer les hommes, quand on
» les a une fois perdus. » En effet (sui-
vant Thucydide & Plutarque) Périclès
étoit sage. Car la vûe des ennemis en
désolant ainsi le pays d'Acharnes qui
faisoit la plus belle portion de l'Attique
& du peuple d'Athènes, étoit de venir
à bout ou d'attirer les Athéniens à une
action générale qui auroit sans doute
décidé du fort d'Athènes, ou d'exciter
les Acharniens à la révolte par la confi-
dération de l'indifférence d'un chef qui
les abandonnoit au pillage. Périclès tint
bon, & sauva Athènes, comme Fabius
sauva Rome, en temporisant. Il se can-
tona dans la ville en se moquant de tout
ce qu'on pouvoit dire à son désavanta-
ge. Il avoit de son côté d'assez belles
actions pour ne rien appréhender sur
l'honneur. Cependant toute la Répu-
blique étoit partagée de sentimens, &
il se voyoit comme un Pilote au milieu
de l'orage. Les Acharniens sur-tout vou-
loient qu'on donnât bataille. Cléon lui-
même, cet homme populaire & maître
du peuple, que nous ferons bientôt con-
noître, étoit le premier à animer la po-

puſſance contre Périclès ; mais le miniſtre habile dévora tout , & alla ſon train. Il fit porter la guerre dans la Péloponnèſe par mer , & quand la ville n'eut plus beſoin de ſa préſence pour la contenir dans le devoir , il alla lui-même châtier les Mégariens.

Tandis que duroient ces pillages mutuels (& ils durèrent long-tems) les Athéniens trouverent accès auprès de deux ou trois Rois qui les bercerent de grandes eſpérances de ſecours. Mais apparemment leur politique alloit à amuſer les deux partis , & à les laiſſer ſ'entre-détruire. Le Sénat Athénien ſe repaiſſoit de chimères au ſujet de ces ſecours qui ne venoient point , & il en repaiſſoit le peuple pour tirer les affaires en longueur , comme Ariſtophane le lui reprochoit en face. Le premier de ces Rois qu'on croyoit avoir gagnés étoit Sithalcès Roi de Thrace , que ſon beau-frere Nymphodore Abderitain * avoit mis dans le parti des Athéniens , & dont le fils & l'héritier préſomptif Sadocus avoit été fait citoyen d'Athènes. L'Ab-

* Abdere ville maritime de Thrace , bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Diomède , ſelon la fable.

deritain promettoit que le Roi viendrait à bout de pacifier la Thrace, où la guerre étoit allumée, & que bientôt la République auroit les Troupes Thraciennes à son service. Perdicas fils d'Alexandre * Roi de Macédoine étoit le second sur qui l'on comptoit; & le troisième étoit le Roi de Perse †. Nous dirons le reste dans le détail de la pièce à mesure qu'il en sera besoin. Il suffit de se rappeler encore que Périclès mourut deux ans & demi après le commencement de la guerre du Péloponnèse, & que cette guerre commença la seconde année de la 87. Olympiade 431. avant J. C.

Il y a grand nombre de personnages dans cette pièce d'Aristophane. Il n'a pour but, comme j'ai dit, que de montrer dans une allégorie combien la paix est préférable à la guerre. Il représente un homme qu'il appelle bon citoyen, quoiqu'il ne laisse pas de dire & de faire des bouffonneries fort basses. Le Poëte feint que cet homme trouve le secret de faire seul sa paix avec les ennemis, & de jouir seul des fruits de la paix,

* Alexandre fils d'Amyntas.

† Darius Nothus.

tandis que les Acharniens, les Mégariens, & le peuple d'Athènes souffrent toutes les rigueurs de la guerre, amusés qu'ils sont par les promesses ou par les menaces du Sénat, & par l'ambition du Général Lamachus dont l'intérêt particulier est de prolonger la guerre. Ni les Généraux, ni l'Etat, ni la mémoire de Périclès ne sont épargnés dans cette singuliere Comédie.

ACTE PREMIER.

Dicæopolis ou le bon citoyen paroît seul, (c'est un Acharnien désolé des pertes qu'il a souffertes) & repassant dès le matin tous les sujets de chagrin qu'il a, il n'en trouve qu'un seul de joie, à sçavoir les cinq talens * que Cléon a été obligé de vomir. Ce sont ses termes. Il le taxe (dit le Scholiaste †) d'avoir reçu de certains insulaires les cinq talens à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. ¶ Les Chevaliers ses ennemis déclarés lui en firent

* Un talent, mille écus.

† Après Theopompe.

¶ Les Chevaliers, second ordre des quatre d'Athènes. On en parlera ailleurs.

un procès, & le contraignirent de *rendre gorge* *, pour user du terme d'Aristophane. Il en fait compliment aux Chevaliers comme d'une action digne de la Grèce.

Mais d'un autre côté Dicæopolis est affligé de voir tout changé dans Athènes jusqu'au goût, par exemple, de voir qu'on préfère les pièces de Théognis à celles d'Eschyle. Il donne ici sur les doigts à quelques Poëtes & Musiciens; c'est sa manie. Enfin il s'impatiente d'être si long-tems à attendre que le peuple s'assemble. Il se plaint de ce que chacun s'amuse au marché, & tâche d'éviter les coups de cordes colorées qu'on donnoit aux paresseux pour les reconnoître & leur faire payer l'amende. Il ajoute que les Magistrats mêmes ne se pressoient pas de venir, bien disposés du reste à fondre comme un essain pour se disputer les premières places. Tout cela annonce une assemblée †.

» Mais hélas, dit-il, ils ne se soucient

* Madame DACIER dit que ces cinq talens furent donnés à ARISTOPHANE après la Comédie des Chevaliers, pour avoir joué Cléon. C'est une méprise visible. La Comédie des Chevaliers est postérieure.

† Le lieu de l'assemblée du Peuple se nom-

» point de la paix. Je suis le seul qui
 » soupire après elle , & qui regrette mon
 » village. » La raison qu'il en apporte
 c'est que son champ ne lui dit point , va
 acheter du charbon , de l'huile , du vi-
 naigre. Il produit tout.

Dicæopolis las de tant d'assemblées
 qui ne produisent rien , va donc à celle-
 ci résolu de troubler tout , si l'on y parle
 d'autre chose que de la paix qu'il sou-
 haite. Aussi-tôt le Théâtre se remplit
 de Magistrats du Prytanée qui se pré-
 cipitent pour être les premiers placés *.
 Un Hérault les fait ranger & demande
qui veut parler †. Amphithéus se pré-
 sente. Il commence par prouver qu'il
 est issu des Dieux , & que les Dieux lui
 ont ordonné de parler de Paix. Cet Am-
 phithéus représente un noble gueux.
 Car après avoir fait sa généalogie divi-

moit *πυλῆ* par allusion aux moissons épaisses.
 Les principaux Magistrats s'appelloient *Pryta-
 niens* *Πρυτανεῖς* par rapport au lieu où ils s'as-
 sembloient extraordinairement nommé *Pryta-
 née*. C'étoit un Palais où l'on entretenoit aux
 frais de la République ceux qui s'étoient distin-
 gués par quelque service signalé.

* ARISTOPHANE raille souvent sur cette
 puérole précipitation.

† Formule ordinaire.

378 LES ACHARNIENS,
ne, il se plaint de n'avoir pas un sol ;
mais au mot de Paix avec les Lacédé-
moniens on le fait chasser. Dicæopolis
remontre que c'est une injustice de trai-
ter si mal un homme qui veut procurer
le bien de la patrie. On le fait taire lui-
même. Il réplique. A l'instant on an-
nonce les Ambassadeurs d'Athènes qui
reviennent de la Cour du Roi de Perse.
Leur scène est curieuse. Car ils disent
d'abord qu'ils ont été députés depuis
douze ans * avec deux dragmes † par
jour. C'est un ridicule que le Poëte veut
donner à ceux qui briguoient les Am-
bassades & les prolongeoient pour s'en-
richir. Il n'en veut pas moins au Gou-
vernement qu'il taxe de profusion & de
folle dépense en députations inutiles.
Les Ambassadeurs disent qu'ils ont beau-
coup souffert en chemin, qu'on les a
parfaitement bien reçus, qu'ils ont beau-
coup bû & mangé pour se distinguer au-
près des Perses qui n'estiment que ceux
qui boivent & mangent beaucoup. La
raison burlesque de leur long retarde-
ment, c'est le détail des grands repas

* Depuis l'Archonte Euthymene, il veut
dire depuis fort long-tems.

† Une dragme, dix sols.

qu'il leur a fallu faire. Enfin pour fruit de leur ambassade ils amènent Pseudartabane le favori du Roi. Cela est interrompu par les *à parte* de Dicæopolis qui se désespere de voir que la République soit aussi dupe qu'elle l'est.

En effet le Satrape interrogé répond dans son langage barbare d'une manière inintelligible. Dicæopolis le tire à quartier, & venant au fait il demande si le Roi envoie de l'argent à Athènes, & si les députés nouvellement revenus ne trompent point le peuple. Il répond lui-même pour le Satrape, comme s'il lui voyoit faire des signes qui signifient *non* pour le premier article, & *oui* au second. Le Hérault l'interrompt & déclare au Satrape que le Sénat le prie d'aller au Prytanée * où il sera bien reçu. Dicæopolis est indigné de cette duperie. Quoi, dit-il, faire à des Ambassadeurs subornés un honneur qui n'est dû qu'aux véritables ! Etre assez insensé pour vouloir être séduit par ces mascarades, pour peu qu'on nous flate de fausses espérances de secours contre les Lacédémoniens ! Telle est au moins la pensée du bon

* Palais où on logeoit les Ambassadeurs. Voyez la note précédente.

380 LES ACHARNIENS,
citoyen. Il prend le parti de tirer à l'é-
cart Amphithéus, & il lui dit à l'oreil-
le, pour achever les Ambassadeurs & le
Gouvernement. » Prenez-moi ces deux
» dragmes que je vous donne, & faites
» alliance pour moi seul & ma famille
» avec les Lacédémoniens. (*à part.*)
» Vous autres Messieurs, envoyez &
» recevez des Ambassadeurs tant qu'il
» vous plaira, & bayez aux corneil-
» les. » *

Le Hérault appelle à son tour Théo-
rus qu'on avoit envoyé chez le Roi de
Thrace.

DICÆOPOLIS *à part.*

Autre imposteur gagé pour nous amu-
ser.

T H E O R U S.

Je ne serois pas resté si long-tems en
Thrace, si

DICÆOPOLIS *à part.*

Si tu n'avois eu une grosse récom-
pense.

T H E O R U S.

Si la neige & la glace n'eussent rendu
les chemins impraticables. Car tandis
que Théognis donnoit ici une pièce
(*allusion maligne à ses poësies à la glace*)

* κερύκετι.

je buvois avec le Roi Sithalcès. En vérité il adore Athènes, & nous n'avons pas de meilleur ami. Croiriez vous qu'il porte sa tendresse jusqu'à écrire sur ses murs, * *Charmans Athéniens*. Son fils que nous avons fait Athénien, souhaitoit fort de venir prendre part à nos fêtes. Il a prié le Roi son pere de secourir sa nouvelle patrie. Celui-ci a juré dans un sacrifice qu'il enverra le secours promis; & ses armées sont si nombreuses qu'on s'écriera en les voyant, quelle prodigieuse quantité de mouchérons! †

D I C Æ O P O L I S.

Je veux être pendu, si j'en crois un mot.

T H E O R U S.

Il envoie même avec nous les plus braves Thraciens.

Le Hérault les appelle. C'étoient des Odomantes ¶, peuples féroces, grands mangeurs d'ail, & qui demandoient pour solde deux dragmes: chose à re-

* Allusion aux Bergers qui gravent sur l'écorce le nom des Bergers qu'ils aiment.

† Trait de satire contre la voracité des troupes étrangères qui mangeoient l'Etat quand il les appelloit.

¶ Ordomanthes, Nation vers le fleuve Strymon.

marquer. Dicæopolis peu content de ces troupes auxiliaires qui dévoroient la République, trouve moyen de faire rompre l'assemblée sous prétexte d'une superstition. Tout s'en va, hors Dicæopolis qui apperçoit son ami Amphithéus. Celui-ci revient, comme on voit, en bien peu de tems. Mais Aristophane cherche ici beaucoup plus le plaisant que le vraisemblable. Il y paroît par l'assemblée ridicule qu'il fait tenir, & par sa hardisse à jouer des Ambassadeurs, des Rois, des Alliés, & tout l'Etat.

» J'accourois, (dit Amphithéus) pour
 » vous apporter la Paix. Mon dessein a
 » été éventé par des vieillards austeres,
 » de vrais guerriers de Marathon *, des
 » Acharniens en un mot, qui crioient
 » de toute leur force : Ah perfide, tu
 » portes la paix, & nos vignes sont brû
 » lées ! Ils prennent des pierres : Je fuis

* Cela a l'air de raillerie. Les Athéniens ne voyoient rien de plus grand que leurs anciens guerriers qui se trouverent à la bataille de Marathon. Ils y firent en effet des prodiges de valeur. Aussi perpetua-t-on leur mémoire par quantité de monumens. ESCHYLE avoit le fier aussi bien que Miltiade au rapport de PAUSANIAS (*in Atticis.*) » Les Marathoniens disent
 » ajoute-t-il, que durant le combat il parut un

„ Mais ils n'ont cessé de me poursuivre
 „ avec de grands cris. „

DICÆOPOLIS.

Laiſſons-les crier. Où sont les Trai-
 tés ?

AMPHITHEUS.

J'en ai de trois goûts. En voici de
 cinq ans , goûtez. (*Il en parle comme
 des vins.*)

DICÆOPOLIS *faisant une grimace.*

Fi , celui-ci sent la poix & le gou-
 dron de vaisseau. (*Allusion aux flottes
 qu'on équipoit pour la guerre.*)

AMPHITHEUS.

Goutez d'un de dix feuilles.

DICÆOPOLIS *secouant la tête.*

Aye , celui-ci est encore un peu ai-
 gre. Il sent les allées & venues des Am-
 bassadeurs , & le retardement des Alliés.

AMPHITHEUS.

Hé bien en voilà un autre de trente
 ans sur mer & sur terre.

„ homme vêtu & armé en paysan , qu'il tua
 „ quantité de barbares avec une espee de soc
 „ de charrue , & qu'ensuite il disparut. L'Oracle
 „ consulté au sujet de cet homme ne répondit
 „ rien autre chose aux Athéniens , sinon qu'ils
 „ eussent à révéler *le Héros de la charrue.* On
 „ érigea en son honneur un monument de mar-
 „ bre blanc. „

384 LES ACHARNIENS,
DICAËPOLIS.

Donnez, donnez. O Dieux, celui-ci est pure ambrosie, vrai nectar, &c.

Ce n'est là qu'un essai des fréquentes allégories dont Aristophane est rempli. Dicaëpolis content d'avoir sa recette qui le délivre désormais de toute crainte, remercie son ami Amphithéus se retire pour ne pas rencontrer les Acharniens qui le poursuivent; & l'autre va chez lui pour préparer un sacrifice à Bacchus en action de graces du bienfait qu'il vient de recevoir.

Les Acharniens entrent tumultuairement sur le Théâtre. Ils se séparent en deux demi-Chœurs, & cherchent partout, mais en vain, le porteur de Traités pour le lapider, comme si un Traité de Paix eût été à leur égard une marchandise de contrebande.

A C T E I I.

La premiere Scène n'est que le sacrifice de Dicaëpolis. Il impose silence à ceux qu'il rencontre. Il est suivi de sa femme, de sa fille, & de ses valets qui portent ce qui est nécessaire au sacrifice. Je ne dois pas insister sur cette Scène, ni sur la priere du Sacrificateur
except

excepté sur un seul endroit qui confirme la date de cette pièce. Le voici.
 „ O Phalez , je m'adresse à vous à la
 „ sixième année * qui enfin me fait re-
 „ voir ma chere patrie , après mon trai-
 „ té particulier avec les Lacédémoniens.
 „ Me voilà donc délivré des misères ,
 „ des inquiétudes , & des Lamachus. „
 Lamachus étoit un Général d'Armée d'Athènes qui joue son rôle dans cette Comédie , c'est-à-dire , qui y est maltraité en personne malgré sa dignité & ses exploits.

Le Chœur entendant parler Dicæopolis de Traités , tourne toute sa colere contre lui , & se dispose à le lapider. Le citoyen demande qu'au moins on l'écoute. Cela fait un jeu de Théâtre. Les Acharniens s'emportent contre ceux de Lacédémone comme si c'étoient des gens sans foi. Dicæopolis se met en devoir de les justifier , & de prouver qu'ils ne sont pas les auteurs des maux de la

* Il y avoit donc six ans que la guerre du Péloponnèse étoit commencée quand on joua cette pièce. Cette date de six ans est encore énoncée dans un autre endroit , où il est dit que depuis six ans on ne voyoit plus d'anguilles de Copays Lac de Béotie , à cause de la guerre qui interrompoit ce commerce.

Grèce. Le Chœur s'irrite de plus en plus. Leur compatriote a beau demander grace, on s'apprête à le lapider sans pitié. Le villageois ne sachant comment se tirer de leurs mains s'avise d'un stratagème, c'est de les menacer de tuer leurs amis qu'il a en ôtage. Cette menace est pour eux une énigme qu'ils ne comprennent point. A-t-il quelqu'un de nos enfans chez lui ? Mais il éclaircit le mystère par une bouffonnerie, afin de parodier le *Telephe* * d'Euripide. Car comme *Telephe* pour se sauver des mains des Grecs menace de tuer Oreste de même *Dicaopolis* tire l'épée, afin de percer (le devineroit-on ?) un sac de charbons †. On ne voit pas là le motif pour rire, même en se transportant à Athènes, si ce n'est la parodie. A l'égard des charbons qui sont si chers aux Acha-

* Tragédie perdue d'EURIPIDE ; le SCHOLIASTE prétend sans preuve que le Poète a tiré que ici le *Telephe* d'ESCHYLE. ARISTOPHANE fait à-peu-près la même parodie dans les *Héranqueuses*, où il s'agit du *Telephe* d'EURIPIDE.

Note
de l'Edi-
teur.

† La plaisanterie bonne ou mauvaise que le Traducteur n'apperçoit pas consiste en ce que les Acharniens qui composent le Chœur de cette Pièce, étoient presque tous Charbonniers de profession ; & qu'ainsi un *sac de charbons* devoit leur être quelque chose de cher & de précieux.

niens , qu'ils demandent grace pour eux avec des larmes comiques , j'ignore où est la finesse , si ce n'est de dire que les vignes d'Acharnes ayant été brûlées , elles tenoient si fort au cœur des habitans , qu'ils en chérissoient jusqu'aux charbons , ou parce qu'ils aimoient leurs foyers , & qu'ils ne haïssent pas la bonne chere , ou tout simplement parce qu'ils faisoient commerce de charbon. Aussi Aristophane fait-il dire au Chœur composé de vieillards , qu'ils n'ont plus cette légereté avec laquelle ils égaloient celle de Phayllus * bien que chargés de sacs de charbons. Quoi qu'il en soit , le Poëte joint tellement l'idée de charbons avec celle d'Acharniens qu'il leur fait presque invoquer une muse charbonniere. Car il la compare à la fumée qui sort du brasier quand on fait griller les viandes. Il faut passer ces mœurs & ces railleries à une République où grands & petits , nobles & roturiers , riches & pauvres , tout étoit égal en fait de politique & de liberté. Du reste Dicæopolis

* Phayllus célèbre par sa légereté à la course. Une Epigramme citée par le SCHOLIASTE dit qu'il avoit sauté l'espace de cinquante pieds. Apparemment qu'il ne s'agit pas d'un saut à platte terre.

388 LES ACHARNIENS,
pour parodier jusqu'au bout la scène de
Télephe badine sur la peur de ces char-
bons qu'il menaçoit ; il leur pardonne,
& met bas l'épée, quand les Acharniens
ont laissé tomber leurs pierres.

La trêve étant conclue entre cet hom-
me & ses compatriotes, il se détermine
à leur parler en faveur des Lacédémon-
niens, quoique cette matière lui paroisse
infiniment délicate. Car, à l'en croire,
les Athéniens, & tous ceux des bourgs
de l'Attique veulent être loués, flattés,
& caressés par les Orateurs. Ils ne veu-
lent pas voir qu'on les trahit ; ils ne cher-
chent qu'à juger du matin au soir, sur-
tout à condamner, sans s'embarrasser
des affaires les plus essentielles de la
Grèce & de l'Etat. C'est ainsi que Dé-
mosthène dans la Tribune gourmandoit
les Athéniens. On trouvera souvent en
lisant notre Poëte, que j'ai eu raison de
dire qu'il ne les gourmandoit pas moins
sur le Théâtre. » Je sçai, (ajoute Di-
» cæropolis au nom d'Aristophane) je
» sçai ce qu'il m'en coûta pour ma Co-
» médie de l'an passé. Cléon me traîna
» à leur Tribunal, & avec un bruit ef-
» froyable *, il déchargea sur moi des

* Cléon avoit la voix forte & enrouée. On
le verra dans la suite,

torrens d'impostures & de calomnies, » en un mot je pensai périr dans le bour- » bier où il me plongea. » Cette Comédie étoit intitulée les *Babyloniens**, & Cléon y avoit été apparemment maltraité. Comme cette pièce avoit été jouée vers le Printems aux fêtes Dionysiales en présence des Alliés qui apportoient alors leurs tributs à Athènes, Cléon en prit occasion d'accuser le Poëte d'avoir livré les citoyens & l'Etat à la risée des étrangers. Il lui disputa même son droit de citoyen d'Attique. Aristophane se tira de cette affaire, ainsi que nous l'avons expliqué dans le Discours précédent. En jouant la Comédie des *Acharniens* il ne se trouva plus dans le même cas, puisqu'il la représenta aux fêtes Lenéennes sur la fin de l'Automne, tems où il n'y avoit plus d'étrangers dans la ville. C'est ce qui le fait parler si librement, & plus librement que jamais de la République & de Cléon. Le procès que lui fit Cléon donna lieu à la Comédie suivante intitulée les *Chevaliers*.

Le Villageois en finissant sa plainte s'avise d'un artifice comique pour parler

* Comédie perdue.

390 LES ACHARNIENS,
sans danger en faveur des Lacédémoniens : c'est de se déguiser en gueux afin d'exciter davantage la pitié. » Pourquoi
» tant de détours, dit le Chœur, pre-
» nez-moi le casque infernal du Poète
» Jérôme, & parlez comme un Sisy-
» phe *. Ce Jérôme qu'on raille ici étoit
» un Poète Tragique †, mais extraor-

* Sisyphé, selon la fable, revient des enfers. (Voyez *Philoctète* T. II. part. I.) Voici comment NOEL DE COMTI raconte la chose après Démétrie sur les Olympies de Pindare. » Les
» autres maintiennent que (Sisyphé fut con-
» damné à rouler sa pierre aux enfers) pour
» avoir déloyalement trompé les démons sou-
» terrains, disant qu'après sa mort il descendit
» aux enfers, & fit là bas un tour de son métier
» à Pluton. Comme il étoit en l'article de la
» mort, il commanda à sa femme de jeter son
» corps emmi la place sans sépulture. Ce qu'elle
» ayant fait il demanda permission à Pluton d'al-
» ler châtier sa femme qui tenoit si peu compte
» de lui, promettant de retourner en bref. Mais
» lui étant sa requête accordée sous cette con-
» dition, comme il eut derechef goûté l'air de
» ce monde, il ne voulut plus retourner en l'au-
» tre, jusqu'à tant que Mercure l'empoignant
» au collet, l'y ramena, mettant en exécution
» ledit Arrêt des Dieux contre lui. D'autres
» veulent encore que ce soit pour avoir pris à
» force sa nièce Tyrtho. » Trad. de JEAN DE
MONTLYARD 1607.

† SUIDAS.

» dinaire & irrégulier dans ses imagi-
 » nations dépourvues du jugement. Il
 » vifoit au terrible , & ne laiffoit pas de
 » s'attirer quelquefois des applaudiffe-
 » mens. » Il avoit une grande & noire
 chevelure qu'Aristophane appelle perru-
 que ou casque d'enfer , par allusion à un
 proverbe fait au fujet de ceux qui fe
 rendoient invisibles par enchantement.

Afin d'exécuter fon projet de gueu-
 ferie, le bourgeois d'Acharne frappe à
 la porte d'Euripide. Le valet Cephifo-
 phon ouvre. Euripide est-il ici , dit le
 Bourgeois ? Il y est & n'y est pas * ,
 répond le valet. Il s'explique : c'est que
 le corps d'Euripide y est ; à l'égard de
 fon esprit , il bat la campagne pour re-
 cueillir de petits vers. On appelle Eu-
 ripide. Il fe fait tirer l'oreille. Enfin il
 arrive ; & Dicæopolis avec cet air guo-
 guenaïd que prend volontiers Aristo-
 phane au fujet d'Euripide , demande
 par charité à ce Poète quelqu'un de fes
 lambeaux tragiques dont il a coutume
 de revêtir fes personnages. » Car enfin ,

* Ce mot paroît une parodie de quelques ré-
 ponses ambiguës de ce goût qu'on trouve dans
 EURIPIDE , comme quand il fait dire au fujet
 d'Alcefte , *elle vit & ne vit plus*. III. Vol. *Al-
 ceſte* Act. I. Sc. 4.

» dit-il , il me faut faire à ce peuple un
 » long discours qui étant mal dit me
 » procureroit la mort. »

Euripide lui propose plusieurs de ses
 diverses Tragédies. Mais l'autre répond
 toujours , » Ce n'est pas cela : il y en
 » a une dont le Héros est encore plus
 » déplorable. » On nomme enfin Télé-
 phe. » Justement, dit le Bourgeois, ce
 » sont ses haillons que je demande. Hola
 » quelqu'un, dit Euripide, qu'on m'ap-
 » porte les habits déchirés de Téléphe ;
 » on les trouvera sur ceux de Thyeste *,
 » & parmi ceux d'Ino *.

On les apporte ; & Dicæopolis s'en
 revêt en disant quelques plaisanteries
 de même goût ; par exemple qu'il lui
 faut dans cette conjoncture paroître
 gueux , & non pas l'être , être riche aux
 yeux des spectateurs , & pauvre en ap-
 arence pour amuser de vaines paroles
 les fots Acharniens.

Devenu gueux il importune de plus
 en plus Euripide par ses demandes tou-
 tes comiques dans le même genre , jus-
 qu'à lui demander un paquet de ces
 herbes que vendoit sa mere. C'est un
 reproche qu'Aristophane fait souvent à

* Tragédies perdues.

Euripide , que celui d'être fils d'une vendeuse de légumes. Que la chose soit vraie ou fausse , la discussion en est peu utile , & encore moins aisée. Tout cela étoit extrêmement malin pour le tems. Euripide indigné fait fermer la porte au nez de Dicæopolis. Celui-ci métamorphosé en Téléphe en prend toutes les manieres & tous les gestes. Il rappelle son courage , & avec la permission qu'il obtient d'une partie du Chœur , il commence sa harangue , ou plutôt la parodie de la belle Scène de Téléphe. On jugera de ces parodies de pièces perdues par celles qu'on verra de quelques Tragédies que nous avons.

Voici le fonds de la harangue , où il faut supposer ce sel de parodie. Dicæopolis prie les Athéniens de ne pas trouver mauvais qu'il ose parler d'affaires d'Etat , quoique gueux , puisqu'il fait une Tragédie , & que la Tragédie a pour objet ce qui est juste. Il ajoute que Cléon ne se plaindra plus qu'il parle mal de la République en présence des étrangers *.

* Il s'ensuit donc des paroles mêmes d'ARISTOPHANE , que cette Comédie parut aux fêtes de Bacchus sur la fin de l'automne , lorsque les étrangers n'étoient plus à Athènes.

Tel est l'exorde. Il déclare ensuite qu'il hait les Lacédémoniens. » Mais après » tout, dit-il, pourquoi les accuser de » la perte de nos vignes ? Au moins je » ne parle point d'Athènes ; songez , » dis-je , Messieurs , que je ne parle » point de l'Etat. Mais quelques hom- » mes perdus , diffamés , sans foi , sans » loi , sans naissance , calomnierent les » Mégariens. Tout devint Mégarien à » leurs yeux. L'on n'apportoit rien au » marché qui ne le fût , & qu'on ne con- » fisquât sur ce pied-là. C'étoit peu. Nos » jeunes étourdis dans l'ivresse vont à » Mégare , & enlèvent Simætha. Les » Mégariens pour s'en venger dérobent » deux courtisanes d'Aspasie. Voilà la » source de la guerre qui inonde la Gré- » ce. Trois courtisanes ! Voilà la cause » des emportemens de Périclès. Voilà » pourquoi il a tant éclaté , tant fou- » droyé * dans le Sénat , & brouillé » enfin la Grèce entière. Voilà le prin- » cipe de cet Edit fatal qui interdisoit » aux Mégariens la terre & la mer. » Ceux-ci contraints par une cruelle » nécessité , prient les Lacédémoniens

* Ce passage est cité par CICERON , pour faire voir le caractère de l'éloquence de Périclès.

» de solliciter pour eux la rescision d'un
 » si funeste decret porté pour un sujet si
 » frivole. Nous n'écoutons ni les prie-
 » res ni les soumissions. De-là les fu-
 » reurs de la guerre & le bruit des
 » armes. Il ne falloit pas cela, dira-t-on.
 » Dites donc ce qu'il falloit faire ? »
 C'est-à-dire comment se devoient com-
 porter les Lacédémoniens. Dicæopolis
 en effet apporte aux Athéniens un exem-
 ple comique , mais qui ne souffre pas
 de réponse. » Si quelque Lacédémo-
 » nien eût enlevé un chien * à ceux de
 » Seriphe † la moindre de vos Isles , &

* » Supposons qu'un Lacédémonien eût abor- Note
 » dé dans un esquif votre Isle de Seriphe, qu'il de l'Edi-
 » y eût tué une petite chienne, quand bien teur.
 » même il la leur rendroit ainsi morte, &c. »
 Seriphe appelée par OVIDE *parva Seriphos*,
 aujourd'hui *Serfo* ou *Serifante*, n'étoit gueres
 connue que par ses grenouilles qui ne crioient
 point, à ce qu'on dit. Elle étoit du domaine
 d'Athènes & peu éloignée de Lacédémone, vers
 la côte orientale du Péloponnèse ou de la Morée.

KUSTER adopte une autre interprétation. » Je
 » suppose qu'un Lacédémonien secrettement
 » venu dans un esquif eût enlevé furtivement
 » un chien de Seriphe, & l'eût vendu en pays
 » étranger. » Peu importe au fond.

† Seriphe, petite Isle de la mer Egée, une
 des Cyclades, rocher pelé, & presque désert du
 tems d'ARISTOPHANE.

» qu'on vînt vous demander justice, ne
 » vous verroit-on pas aussi-tôt en mou-
 » vement pour équiper trente vaisseaux
 » afin de venger cette injure ? &c. »

Le Chœur se partage en deux bandes, dont l'une blâme & l'autre approuve l'Orateur. L'une trouve qu'il dit la vérité, l'autre prétend qu'il ne faut pas la dire. Grand bruit de part & d'autre. La discorde qui s'en mêle fait qu'on appelle à grands cris Lamachus au secours.

Il vole sur le champ à ce cri de guerre. Il fait l'empressé comme s'il s'agissoit d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition fort sérieuse. On lui défère un gueux qui parle avec audace des affaires d'Etat, & calomnie la République. Diœropolis fait beaucoup de soumissions railleuses au grand Lamachus pour obtenir un moment d'audience. Il contrefait l'effrayé à la vûe de l'armure, des plumes, & des aigrettes du terrible guerrier. Ainsi l'appelle-t-il en tremblant pour le rendre ridicule au suprême degré. C'est, si je ne me trompe, une imitation burlesque de l'adieu d'Hector à Andromaque, qui est un des plus beaux endroits d'Homere. Car Hector en disant à son épouse un adieu qui fut

le dernier, remarqua que l'enfant d'As-
tyanax qu'elle tenoit entre ses bras eut
peur du casque chargé d'aigrettes que
portoit son pere; & il est dit qu'Hector
le mit bas. Dicæopolis tout saisi d'effroi
prie Lamachus d'en faire de même. Le
Général qui sent la raillerie veut se fâ-
cher. Mais le prétendu gueux quitte son
personnage, redevient lui-même, fait
le fâché à son tour, & muni de ses
Traités comme d'un bouclier, il fait
face à son adversaire. Il lui reproche
assez nettement d'avoir été fait Géné-
ral plutôt par la voye de l'argent, que
par celle du mérite. Il lui insulte sur sa
jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il
profite (comme beaucoup d'autres qu'il
insinue) des récompenses dûes aux ser-
vices & à la valeur. O République,
s'écrie Lamachus, doit-on supporter
ces outrages! Non, répond Dicæo-
polis, on ne devoit pas les souffrir,
si tu n'étois pas au service de la Répu-
blique.

Le premier jure une guerre éternelle
aux Péloponnésiens; & l'autre en vertu
de ses Traités leur permet à tous le
commerce avec Athènes, excepté en
faveur de Lamachus. Tous deux s'étant
retirés, le Chœur fait un de ces inter-

398 LES ACHARNIENS,
mèdes satyriques *, que j'appellerai
discours aux spectateurs.

On y parle en faveur & au nom du Poëte. Par la bouche du cœur il se lave des calomnies que ses ennemis ont lancées contre lui ; il se justifie en particulier sur l'accusation d'avoir maltraité le Peuple & l'Etat dans ses Comédies †. Il prétend au contraire mériter de grandes récompenses pour avoir tâché de détromper les Athéniens au sujet des vaines promesses des nations étrangères. Mais il se justifie avec hauteur & avec dérision. Plus cynique & non moins hardi que Démosthène, il traite ses citoyens d'enfans, & de duppes. Il leur reproche leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers, qui se récrient sur la beauté d'Athènes, & qui ne font rien pour eile ; tandis que lui Aristophane a seul osé leur dire la vérité en plein Théâtre au péril de sa vie. Il ajoute qu'à ce seul titre de véridique censeur, il est devenu l'objet de la curiosité de tous les Alliés

* Parabasis.

† Dans celles que nous n'avons plus, surtout dans les *Babyloniens*. La première de toutes étoit intitulée *les Dattaliens*.

& tributaires d'Athènes. » Que même
 » sa gloire a été si loin que le Roi de
 » Perse interrogeant un jour les Am-
 » bassadeurs de Lacédémone après leur
 » avoir demandé quels Peuples de la
 » Grèce avoient le plus de forces sur
 » mer, les questionna ensuite sur Arif-
 » tophane & sur les sujets ordinaires
 » de ses traits satyriques, ajoutant que
 » ses conseils tendoient au bien, &
 » que si les Athéniens les suivoient,
 » ils seroient les maîtres de la Grèce.
 » C'est pour cela, (continue-t-on) que
 » les Lacédémoniens demandent qu'on
 » leur rende Egine pour préliminaire
 » de la paix, non qu'ils se soucient
 » beaucoup de ce port, mais afin de
 » nuire à ce Poëte *. » Du reste le
 Chœur demande aux spectateurs qu'on
 laisse faire Aristophane, qu'il n'a en
 vue que le bien public, & qu'il le pro-
 curera de toutes ses forces, non par
 des adulations basses, & par des sou-
 plesses artificieuses; mais par de salu-
 raires avis. Il défie Cléon. Qu'en au-
 roit-il à craindre, ayant pour lui la

* Il falloit qu'ARISTOPHANE eût du bien
 dans Egine. Aussi Cléon l'avoit il accusé d'être
 Eginette. Voyez le Discours préliminaire.

400 LES ACHARNIENS,
droiture & l'équité, assuré d'ailleurs
qu'il ne fera jamais reprehensible de
lâcheté en fait de bien public, comme
l'a été son ennemi ? Il n'y a certaine-
ment plus de République où l'on ose
parler sur ce ton, & dans une Comé-
die, aux premières personnes de l'Etat,
& à la République assemblée.

Je me suis étendu sur ce point, parce
qu'il jette un grand jour sur les inimi-
tiés personnelles entre Aristophane &
Cléon, sur la réputation du Poëte, &
sur le caractère de la vieille Comédie.
Il seroit à souhaiter que nous eussions
de même la clef de quantité d'autres
particularités, surtout de l'inimitié d'A-
ristophane & d'Euripide. L'Acte finit
par une réprimande du Chœur qui re-
proche à la République la préférence
qu'elle donne aux jeunes citoyens sur
les anciens dans le gouvernement de
l'Etat, & le commandement des armées.
Cela regarde en partie Lamachus. Il
étoit jeune, & il n'avoit pas encore fait
parler en sa faveur les belles actions qu'il
fit depuis, & qui obligerent Aristopha-
ne de lui rendre justice.

ACTE III.

Tout le reste de cette pièce n'est ni long, ni curieux, & demande moins de discussion. Dicaopolis revient, & marque sur le Théâtre le marché où il permet aux Péloponnésiens, aux Mégariens, & aux Béotiens de venir faire le négoce pour lui à l'exclusion de Lamachus, comme il le lui avoit déclaré. Il ordonne de tout, comme s'il étoit le maître absolu en vertu de son Traité avec Lacédémone.

Le marché ouvert, un Mégarien affamé, à cause du commerce interrompu par la guerre, vient apporter des marchandises. Ce sont ses enfans qu'il instruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : Scène du plus bas comique. Un délateur survient, & crie *haro* pour avoir sa part de la confiscation. Dicaopolis le confond : Autre Scène mieux entendue, pour faire conclure que la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déferer leurs citoyens, & à s'enrichir par les délations.

ACTE IV.

Un Béoïen riche & chargé de quantité de denrées, herbes, poissons, gibier de toute espèce arrive à son tour au marché. Un autre délateur accourt. On le baffouë. Le valet de Lamachus vient de la part de son maître pour faire quelque achat. On le congédie impitoyablement. Le Chœur commence à voir les grands biens que produit la paix, & à la souhaiter. Un Hérault annonce cette paix à toute la famille de Dicæopolis, & l'exhorte à la célébrer par une fête. Un misérable Laboureur qui a perdu ses bœufs veut y prendre part; & un nouveau marié vient offrir des présens à Dicæopolis pour participer, s'il est possible, à son bonheur. Mais ce bonheur incommunicable est réservé à Dicæopolis qui seul a sçu connoître le prix de la paix, & se la procurer. Deux couriers arrivent: l'un demande Lamachus, & lui dit, qu'il faut courir aux armes contre les Béoïens; l'autre invite Dicæopolis à un festin. Cela fait un contraste ridicule. Car Lamachus va malgré lui à la guerre, & le Villageois vole au festin après

bien de railleries sur Lamachus, & une antithèse soutenue de termes de guerre & de cuisine.

ACTE V.

On annonce comiquement que Lamachus est blessé, & qu'on le ramene avec les fuyards. Il paroît lui-même déplorant son destin, & il sert de jouet à Dicaëopolis qui a bien dîné.

Ceux qui connoissent Aristophane me sçauront gré de ma brieveté sur les derniers Actes de cette Comédie. Il y en a d'entieres, sur lesquelles il sera difficile & peu nécessaire de s'arrêter davantage.



LES CHEVALIERS,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

*Cette Comédie fut jouée la 7^e. année de la guerre du Péloponnèse, aux fêtes de Bacchus Lenéen, la 4^e. année de la 88^e. Olympiade, sous l'Archonte Stratoclès. **

PLU^R
TARQ.
dans So-
lon, trad.
d'A-
MYOT.

SOLON voulant (dit Plutarque) que les offices & magistratures demeuraissent entre les mains des riches citoyens comme ils étoient, & au demeurant mêler l'autorité du gouvernement; de sorte que le menu peuple en eût sa part, ce qu'il n'avoit pas auparavant, il fit une générale estimation des biens de chaque particulier citoyen: & de ceux qui se trouverent avoir du revenu annuel, jusqu'à la quantité de cinq cens minots & au-dessus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en fit le premier ordre, & les appella *Peutacosiomedim-*

* La preuve est tirée d'une préface Grecque & des paroles du Poète qu'on citera.

„ *nes* * , c'est-à-dire , ayant cinq cens
 „ minots de revenu : & ceux qui en
 „ avoient trois cens , & pouvoient en-
 „ tretienir un cheval de service , il les mit
 „ au second rang & les appella *Cheva-*
 „ *liers*. Ceux qui n'en avoient que deux
 „ cens furent mis au troisième rang , &
 „ appellés *Zeugites*. Tous les autres au-
 „ dessous s'appelloient *Thetes* , comme
 „ qui diroit mercenaires ou manœuvres
 „ vivans de leurs bras , auxquels il ne
 „ permit tenir ni exercer aucun office
 „ public ; & ne jouissoient du droit
 „ de bourgeoisie , sinon en tant qu'ils
 „ avoient droit aux élections , aux as-
 „ semblées de ville , & aux jugemens
 „ esquels le peuple jugeoit souveraine-
 „ ment. »

Le titre de cette pièce étant ainsi
 connu , il sera aisé de voir qu'elle n'est
 qu'une violente satire de Cléon Trésor-
 tier & Général d'armée. Une haine par-
 ticulière , autant que l'amour du bien
 public , poussa Aristophane à se déchaî-
 ner si furieusement contre un homme
 si puissant. Cléon avoit accusé le Poëte
 d'un crime grave , comme nous l'avons
 dit , & il lui avoit disputé son droit de

*Voyez la
 Comédie
 précédente
 10.*

* *Medimnus* , mesure Attique.

406 LES CHEVALIERS,
bourgeoisie. Voilà la cause secrète du
déchaînement. Du reste, Cléon étoit
d'une insolence extrême. Nul Auteur
n'en dit du bien. Fils de corroyeur, &
corroyeur lui-même, il s'étoit élevé par
la brigade, & apparemment par une sorte
de mérite, tel qu'il le falloit pour réussir
dans une République. Il avoit une voix
terrible & imposante, avec un art mer-
veilleux de gagner le peuple, & de le
mettre dans ses intérêts. Enflé d'un suc-
cès extraordinaire que lui procura la
fortune plutôt que la bravoure, il de-
vint presque le maître de l'Etat, & ce
fut lorsqu'il étoit au comble de sa gloire
qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus
indirectement, mais en le produisant
lui-même sur le Théâtre. On reproche
à Cléon le pécumat, de l'ardeur à s'at-
tirer des présens, de l'adresse à séduire
le peuple, & le vol d'une belle action
qui n'étoit pas à lui. Voici l'occasion
qui l'éleva à un si haut degré de pou-
voir.

THU-
CYD. l. 4. Pyle, petite ville du Péloponnèse,
située sur le bord de la mer vis-à-vis
l'Isle Sphacterie, & dans le territoire de
Coryphasion, avoit été abandonnée &
dénudée de garnison, ainsi que plusieurs
autres, durant le cours de la guerre.

Démosthène qui y aborda avec deux flottes engagea, quoiqu'avec peine, Eurymedon & Sophocle à la fortifier & à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourroit aisément infester les Lacédémoniens, qui n'en étoient éloignés que d'environ quatre cens stades. Ce projet ^{20 lieues.} s'exécuta; & il étoit en effet si important, que les Lacédémoniens firent tous leurs efforts pour reprendre Pyle. Elle devint même l'objet principal d'Athènes & de Lacédémone jusqu'à la fin de la guerre. Les Lacédémoniens ne manquèrent pas de l'assiéger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jetterent des troupes dans la petite Isle voisine: mais comme les flottes agissoient de part & d'autre, les troupes de l'Isle se trouverent interceptées, & manquèrent bientôt de tout. Les Athéniens de leur côté ne souffroient pas moins dans Pyle; de sorte qu'eux & les ennemis étoient également assiégeans & assiégés, les premiers dans la ville, & les seconds dans l'Isle, victimes les uns & les autres de leur opiniâtreté. Cependant les Lacédémoniens envoyerent des Députés à Athènes pour demander une composition honorable, afin de tirer leurs troupes de Sphacterie. Leurs demandes étoient jus-

408 LES CHEVALIERS,
tes, & même soumises. Leur harangue
chez Thucydide en fait foi. Mais Cléon
s'opposa vivement à tout accord avec
les Lacédémoniens, jusqu'à maltraiter
de paroles leurs Ambassadeurs. Démof-
thène à son tour se voyant dépourvu de
vivres & de secours, envoya son col-
lègue Nicias à Athènes pour engager la
République à secourir l'armée ou à en-
trer en négociation avec les ennemis.
Le peuple d'Athènes irrité de ce mau-
vais succès, commença à s'en prendre
à Cléon; mais Cléon pour se tirer d'in-
trigue, rejettoit la faute sur l'incapacité
ou la lenteur des deux Généraux; & il
se vançoit publiquement de prendre l'Isle
en vingt jours, si on le faisoit Général.
Nicias le prend au mot. Cléon croit
que c'est une feinte, & ne recule point;
mais voyant que Nicias songeoit tout de
bon à abdiquer le commandement, il
commence à faire naître difficultés sur
difficultés, pour faire oublier ce qu'il
avoit témérairement avancé. On n'en
fut point dupe; & ce qui est surprenant,
on le fit Général malgré lui, avec ordre
de partir pour le siège. Il fut plus heu-
reux qu'il n'avoit été prudent: car com-
me il étoit en chemin, Démosthène
brûla un petit bois de l'Isle qui incom-
modoit

modoit fort ses troupes; & par-là, la prise de Sphaëterie lui devint si facile, qu'il n'étoit plus besoin de secours. Cléon arrive, se joint à lui, & tous deux contraignent les soldats qui étoient dans l'Isle à se rendre. On les emmena à Athènes dans un triste état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit, & le regarde comme le plus grand Capitaine de son siècle. C'est ce qui le rendit extrêmement odieux aux principaux Athéniens, surtout aux Chevaliers, qui le haïssoient déjà à cause de sa basse naissance, & de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de Comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon; & il monta sur le Théâtre pour la première fois, aucun des Comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se parbouilla le visage de lie faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette pièce tout le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à sçavoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous intéresse pas, & un style composé d'énigmes & d'anecdotes, dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

ACTE PREMIER.

Démosthène & Nicias vêtus en esclaves, ouvrent la Scène. Le premier crie de toute sa force, comme s'il venoit d'être battu. Il envoie au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien * qui s'est introduit depuis peu dans la maison, & qui roue de coups les esclaves. Allégorie ingénieuse : car la maison c'est Athènes, le Paphlagonien c'est Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, mais par allusion † à sa voix rauque & semblable au bruit des flots. Les es-

* Paphlagonie, région de l'Asie mineure, dont LUCIEN dit que les habitans étoient superstitieux & bêtes.

† *πιφλάζω*, *serveo*.

claves sont les premiers de la République, tels que Démosthène & Nicias, aussi-bien que la République même. Le maître de la maison, c'est le peuple. Cette satyre est autant contre le peuple & l'Etat, que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même, quand il blâme Aristophane d'avoir fait parler des Orateurs en esclaves, sans garder la bien-séance des caractères. Dans le tour allégorique qu'il a pris de représenter ces grands hommes, & les meilleures têtes de l'Etat, comme des esclaves d'un vieillard capricieux maltraités par un homme vil, pouvoit-il mieux garder la décence des caractères, qu'en les faisant parler en véritables esclaves? Il est vrai qu'il outre beaucoup; mais il ne force le pinceau que pour jeter plus de ridicule sur eux, sur Cléon, sur les Magistrats, sur le Peuple, & sur tout le Gouvernement.

Nicias peste aussi de son côté contre le nouveau venu, & il invite son ami & son compagnon d'armes, à faire avec lui une lamentation, qui devient risible par la parodie d'un air digne du Musicien Olympus*. Démosthène est d'avis

* Olympus étoit un ancien joueur de flûte,

de laisser les pleurs, & de songer aux moyens de se délivrer. Il se fait entr'eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot décisif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire & ne dire pas, à parler d'une manière couverte & intelligible. Aristophane fait allusion à la manière adroite & embarrassée dont Phédre découvre à sa confidente son amour pour Hippolyte.

RACI-
NE après
EURIPI-
DE.

Tu connois ce fils de l'Amazone ;
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé.

ÆNONÈ.

Hippolyte, grands Dieux !

PHÉDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Voilà précisément la Scène & l'endroit que raille Aristophane dans Euripide. On peut juger sur ce seul trait s'il est croyable, quand il raille ce Poëte. Il nous le peint par-tout comme un homme très-rusé. Peut-être en étoit-il quelque chose : mais on ne croira pas aisé-

instruit (disoit la fable) par Marsias. Le Poëte parodie quelque air connu, & en général les Poëtes Tragiques, qui faisoient quelquefois pleurer leurs Chœurs en Musique.

ment sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux, & encore moins que ce fût un Poëte médiocre. Athènes n'étoit pas dupe de ces Parodies Comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux Orateurs n'oseroit dire, comme Phédre n'osoit nommer Hippolyte, c'est le mot *fuyons chez les Lacédémoniens* *. L'un portant l'autre le disent enfin sans le dire, & cela en joignant les syllabes qu'ils séparoiént : c'est un jeu de mots & de Théâtre. La fuite chez les ennemis étoit une fâcheuse ressource où les Athéniens réduisoient souvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'ostracisme ou de quelque chose de pis. Sans compter Miltiade, Themistocle & tant d'autres, Alcibiade étant à la célèbre expédition de Sicile, & se voyant rappelé pour répondre à ceux qui l'accusoient d'impiété, jugea à propos d'user de cette recette. Nous aurons sujet d'en parler dans la suite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de se réfugier aux autels des Dieux. » Quels Dieux, dit Démof-

* *Μολῆσαι* fuir, *αὐτεμολῆσαι* s'enfuir chez les ennemis.

» thène ; en tenez-vous ? Oui , répond
 » Nicias ; car ils me persécutent si in-
 » justement , qu'il me faut bien croire
 » qu'il y en a. » Ce mot impie est alle-
 gué pour faire soupçonner l'un & l'autre
 d'impiété. Cette accusation se trouve
 souvent dans Aristophane. Au reste c'est
 à-pen-près la réponse que fit Diogene
 à un Apoticaire , & Théodore le Philo-
 sophe à un autre , étant interrogés , s'ils
 croyoient aux Dieux. » Sans doute (di-
 soient-ils chacun à celui qui leur fai-
 soit la question) puisque je vous crois
 leur ennemi. » Démofthène & Nicias
 s'avisent enfin d'exposer la chose aux
 Spectateurs , à condition qu'ils applau-
 diront.

Démofthène fait l'exposé par une éni-
 gme dont voici le sens. » Nous avons
 » un maître dur * , mangeur de fèves ,
 » homme colere & emporté , *Pycni-*
 » *tien* † de nation , vieillard difficile &
 » sourd. Il y a quelque tems qu'il s'est

* Il désigne le peuple & les Magistrats. Ils pressoient des fèves entre leurs dents , pour ne pas dormir à l'audience ; & les guerriers prenoient de l'ail ; c'est pourquoi ARISTOPHANE les appelle souvent mangeurs d'ail.

† Du terme *Pnyx* , lieu de l'assemblée du peuple.

» avifé d'acheter un efclave Paphlago-
 » nien , corroyeur , homme intriguant
 » & délateur fieffé. Ce fripon connoif-
 » fant bien fon vieillard s'eft étudié à le
 » flater , à le gagner , & à le féduire par
 » fes infinuations. Peuple d'Athènes ,
 » lui difoit-il , reposez-vous après les
 » jugemens , buvez , mangez , prenez ce
 » qu'on donne aux afsemblées * : Vou-
 » lez-vous fouper chez moi ? Et fem-
 » blables impertinences. Par ce moyen
 » il s'eft infinué dans les bonnes graces
 » du vieillard , & nous a pillés tous. Par
 » exemple il m'a escamoté mon gâteau
 » de Pyle †. Il a toujours le fouet ¶ de
 » cuir en main pour frapper , & pour
 » empêcher les Orateurs d'approcher du
 » vieillard. Celui-ci radote , & dit des
 » Oracles. Alors le Paphlagonien l'ob-
 » féde , nous calomnie , nous menace ,

* C'étoient trois oboles , ou une demi dra-
 gme. Nous aurons fouvent lieu d'en parler.
 Cléon établit qu'on donneroit trois oboles à
 chacun des six mille Juges au lieu de deux qu'on
 donnoit auparavant. Le Triobole valoit cinq
 fols de notre monoye.

† Allufion à la victoire de Pyle dont Cléon
 eut tout l'honneur , quoique Démosthène eût
 tout difposé.

¶ Allufion au métier du pere de Cléon.

» & tire de nous des présens , en criant ,
 » voyez comme j'ai traité Hylas. Si vous
 » ne donnez , vous mourrez dès ce jour.
 » Que faire ? Il faut donner. »

Démosthène après ces mots revient à Nicias , & lui demande quelle sera leur ressource. » La fuite , dit celui-ci ; mais » répond l'autre , le Paphlagonien s'en » appercevra : car il a l'œil à tout. Il a » un pied à Pyle , & l'autre au Barreau :

* Ses deux mains sont au pays d'Étolie
 Et son esprit est en la Clopidie. †

pour dire qu'il ne songe qu'à voler. » Il » faut donc mourir , dit Nicias ; mou- » rons au moins en braves gens. Com- » ment , reprend Démosthène ? Pre- » nons , dit l'autre , du sang de taureau. » Est-il rien de plus désirable que le sort » de Thémistocle ? » C'est que le bruit populaire étoit que Thémistocle avoit pris pour s'empoisonner du sang de taureau. Démosthène avoue qu'il aime mieux boire du vin , pour bien délibérer sur le parti qu'ils prendront. Cet

* AMYOT Trad. de PLUTARQUE , *Traité de la Curiosité.*

† Clopidie , comme si c'étoit un pays. Jeu de mots sur le terme κλέπειν voler.

Orateur aimoit à boire , puisqu'on le pince à ce sujet. Il vante ici beaucoup la puissance du vin dans les conjonctures délicates de la vie , & il engage Nicias à aller voler une bouteille. Il ne faut pas oublier qu'ils agissent l'un & l'autre en esclaves , & que tout cela est allégorique & rempli d'allusions qui nous sont échappées. Si on les retrouvoit toutes , peut-être blâmeroit-on moins Aristophane.

Nicias revient avec la bouteille fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'ivresse , après s'être gorgé de confiscations & couché sur un cuir. Ce cuir revient toujours pour confondre Cléon sur sa naissance. Démofthène boit avidement en vrai esclave ; & le premier conseil que lui dicte Bacchus , c'est d'engager Nicias à voler les Oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe , & on les lit. C'est une autre énigme un peu moins claire pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Athéniens. L'Oracle dit , „ D'abord „ un vendeur de toile gouvernera l'Etat ; „ (c'est Eucrates) * puis un vendeur de

* Eucrates , Lyficles , & Cléon successivement Questeurs ou Trésoriers.

» moutons, (c'est Lyficles) un plus mé-
 » chant lui succédera , & ce successeur
 » fera le vendeur de cuir , le Paphla-
 » gonien , le brouillon , l'homme vorace
 » & à voix bruyante , en un mot Cléon.
 » Car il est écrit dans les Destins que
 » tous les vendeurs se succéderont. Mais
 » qui pourra supplanter le corroyeur qui
 » a supplanté le boucher ? » Démofthène
 ne dit en lisant toujours , que ce sera un
 vendeur de chair cuite ou de boudins.
 Peut-on rien imaginer de plus cruel
 contre une République telle qu'Athènes.

Nicias & son ami s'empresfent à chercher l'heureux libérateur prédit par l'Oracle ; & il se présente justement à eux un homme de cette espèce * nommé *Agoracritus* qu'ils prient de fauver la République. L'on croit que ce personnage représentoit allégoriquement Hyperbolicus , homme vil dont nous avons déjà parlé. Cette fiction , toute basse qu'elle nous paroît , n'en étoit que plus caustique contre les Athéniens qui faisoient quelquefois entrer dans le Gouvernement des gens très-méprisables.

» O l'heureux homme , (s'écrient les

* C'étoit un vendeur de chair cuite avec sa boutique portative.

» deux Orateurs , à la vûe d'Agoracrite)
 » vous n'êtes rien aujourd'hui , & de-
 » main vous ferez tout * . » Le bon de
 » l'affaire c'est que ce manant auquel ils
 s'adressent paroît avec une table remplie
 de viandes cuites ; & qu'au lieu de lui
 parler de sa marchandise , les deux Ora-
 teurs l'abordent & le saluent respectueu-
 sement comme le chef & l'ange tute-
 laire de la République. Celui-ci aussi
 surpris que l'*homme aux sagots* de Mo-
 liere qu'on fait Médecin malgré lui ,
 les regarde l'un après l'autre . » Voyez-
 » vous , continue Démosthène , tout ce
 » Peuple nombreux ; vous en ferez le
 » maître , & l'arbitre souverain. Vous
 » maltraiterez & emprisonnerez , même
 » les Généraux d'armée. Montez sur
 » votre table & regardez ces Isles , ces
 » ports , ces vaisseaux , ces marchés. Jet-
 » tez un regard à droite sur la Carie , &
 » un autre à gauche sur Chalcédoine †
 » vous pourrez vendre tout cela. L'O-
 » racle l'a déclaré . »

* Ce mot étoit plaisant , parce qu'il étoit vrai dans un état aussi capricieux que celui d'Athènes.

† La Carie & Chalcédoine étoient aux deux extrémités , l'une au midi , l'autre au nord d'Athènes dont elles étoient tributaires. Ainsi Ago-

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend ne sçauroit concevoir que n'étant qu'un misérable il puisse devenir un si grand homme : » Bon, lui réplique-t-on, c'est à cause » de cela même. » Il a beau dire qu'il sçait à peine lire, qu'il est indigne en toutes manieres d'un si grand honneur ; on lui persuade que ce sont là justement les qualités qu'il faut pour gouverner dans le tems présent. On lui lit l'Oracle énigmatique & burlesque qui le regarde, à sçavoir que le Milan Paphlagonien, c'est-à-dire le voleur Cléon sera dompté par le Dragon, c'est-à-dire par l'andouille, ou plutôt par le faiseur d'andouilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de son étonnement, tant il se croit peu né pour gouverner. » Pauvre homme, lui » dit Démosthène, tu n'auras qu'à faire » ton métier. Rien de plus facile. Il n'y » a qu'à user d'enveloppes *, tout brouil-

racrite ne pouvoit les regarder ensemble sans se divariquer la vûe, comme il le dit plaisamment. La Carie & Chalcédoine sont aux deux extrémités de l'Asie, ayant entr'elles toute la mer Egée, l'Hellepont, & la Propontide.

* Allusion au métier de cet homme comparé à la maniere dont Cléon en usoit dans le Gouvernement.

» ler , attirer le peuple par des caresses
 » de cuisine , & le dupper. Voilà ce que
 » tu fais. Tu as outre cela d'autres ex-
 » cellentes qualités pour le peuple , la
 » voix forte , l'éloquence impudente ,
 » le génie malin , & la charlatanerie du
 » marché. Crois-moi , tu vaux trop , &
 » tu as tout ce qu'il faut pour le gou-
 » vernement. » On l'exhorte à attaquer
 le Paphlagonien ; entreprise hardie. Il
 en sent tout le poids , & il demande qui
 le secondera. Les riches ? Ils respectent
 Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent.
 Démosthène lui promet l'assistance des
 Chevaliers ennemis jurés de Cléon ,
 celle des spectateurs , la sienne , & celle
 des Dieux. Il l'exhorte plaisamment à
 ne rien craindre. » Car , dit-il , ce n'est
 » pas Cléon lui-même qui paroîtra ;
 » puisqu'aucun artisan n'a osé faire son
 » masque. Mais on le reconnoîtra si
 » bien qu'on croira le voir lui-même. »
 Nicias avertit aussi-tôt par un cri ef-
 frayant , que le Paphlagonien s'est réveil-
 lé , & qu'il va paroître. L'on ne sçauroit
 certainement mieux préparer l'arrivée
 d'un scélérat sur le Théâtre , que le fait
 ici Aristophane depuis la première Scène.
 Moliere l'a peut-être imité dans
 l'artifice qu'il a employé à préparer ainsi

422 LES CHEVALIERS,
les spectateurs à son Tartuffe, qui ne se montre qu'après avoir été ébauché par autant de coups de pinceau que Cléon. On ne peut nier du moins que Moliere n'ait pris d'Aristophane l'idée & les traits du Médecin malgré lui. On le reconnoît dans Agoracrite qui malgré lui devient un grand homme d'Etat.

Cléon paroît en réprimandant d'une voix terrible les deux esclaves. Il semble leur reprocher obscurément de solliciter ceux des Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens se révolterent en effet un ou deux ans après *. Ce soupçon que jette Aristophane sur Démosthène & Nicias est bien odieux, & montre bien la liberté de l'ancienne Comédie. Démosthène de son côté appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuit en tremblant. A son défaut l'Orateur appelle au secours les Chevaliers qui viennent en Chœur. Il les arrange comme s'il s'agissoit de livrer bataille †. Le Chœur répond à ses cris, & tout retentit de ces mots : » Frapez, » frapez cet ennemi des Chevaliers &

* La huitième année de la guerre sous l'Arch. Isarchus. THUCYD. l. 4.

† Allusion à l'expédition de Pyle, où Démosthène & Cléon commandoient par indivis.

» du peuple , ce gouffre de déprédations
 » & de rapines ; prenez garde qu'il n'é-
 » chappe. Car il sçait les routes détour-
 » nées d'Eucrates. » On taxe ici obscu-
 rément la souplesse & la basse naissance
 de l'un & de l'autre.

Cléon fort embarrassé de cette espèce
 de sédition appelle à son aide les Juges.
 Il leur donne l'épithète de *Triobolaires*
 par égard à l'honoraire qu'il avoit fait
 augmenter pour eux : & il leur fait en-
 tendre qu'il les nourrit par ses délations
 & ses clameurs. Mais les Juges ne vien-
 nent point. Le Chœur allégué ses raisons
 contre Cléon , à sçavoir qu'il dévore la
 patrie. Celui-ci flate les Chevaliers pour
 les appaiser. » Quoi , s'écrie-t-il , trai-
 » ter ainsi un homme qui vouloit ouvrir
 » l'avis de vous ériger un monument en
 » mémoire de votre bravoure * . » Le
 Chœur n'est pas la dupe de cette basse
 adulation , & menace de plus en plus
 son ennemi.

Agoracritus qui s'étoit caché , voyant
 qu'il n'y a rien à craindre & qu'il fera
 foutenu , vient droit à Cléon dont l'af-

* Ce trait a l'air d'une satire contre les Che-
 valiers. Il tombe cependant plus à plomb sur
 Cléon.

424 LES CHEVALIERS,
pect l'avoit d'abord épouvanté, & il se
vante de dompter ce rival malgré sa voix
de tonnerre. On consent à ce combat ;
combat entierement comique, puisqu'il
s'agit entre les deux rivaux de sçavoir
qui l'emportera par la force des pou-
mons, & par l'impudence, qui sont les
deux uniques talens que les Chevaliers
reconnoissent dans Cléon *. Thucydide
& Plutarque disent qu'en effet il étoit
mauvais Capitaine, & citoyen turbu-
lent. Les Historiens s'accordent assez
avec le Poëte.

Cléon qui sent quel est le concurrent
à qui il a affaire, commence par vou-
loir le rendre suspect d'intelligence avec
les ennemis : ruse ordinaire qui lui réus-
sissoit, & qui montre son caractère de
délateur. Mais il trouve un adversaire
digne de lui. Car Agoraeritus l'accuse
lui d'aller à jeun au Prytanée, & d'en
sortir rassasié. Il feint même maligne-
ment qu'il a tous les vices qu'il veut
reprocher à Cléon, & il les expose en
termes allégoriques, & tirés du métier
de Cléon & du sien. Les deux com-
battans sont aux prises. Ils s'accablent

* THUCYD. l. 4. PLUT. dans *Périclès & ail-
leurs.*

de clameurs & d'injures coup sur coup. Cléon insiste, tonne, & menace, & crie d'une voix de Stentor. Agoracritus réplique, le bat d'estoc & de taille, & ne cède pas un pouce de terrain. C'est un combat singulier fort vif où les bottes font autant de coups de dents qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures, quoique pleine du sel le plus mordant sur Cléon, n'est pas propre pour notre langue & nos mœurs. L'affaire de Pyle mise en assaisonnement burlesque en fait presque tout le prix. On peut imaginer ce que c'est que de voir aux prises deux Athlètes tels qu'un faiseur de saucisses, & un Général d'armée aussi accrédité qu'insolent, qui disputent le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix pour montrer qu'ils sont propres à se mêler du gouvernement d'Athènes. Il n'est presque point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement, & par-là ils font la preuve, suivant l'idée du Poëte comique. Trait hardi, s'il y en eût jamais, & si souvent répété qu'il est inconcevable comment l'Etat Athénien pouvoit l'entendre & le souffrir. Mais la politique étoit de laisser dire & de toujours faire. Pour conclusion Agoracritus & Cléon se

426 LES CHEVALIERS,
citent l'un l'autre devant les Juges, &
courent s'entr'accuser.

Paraba-
fis.

L'intermède du Chœur est un discours adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le Poëte à donner pour la première fois cette pièce en son nom, ce qu'il n'avoit encore osé faire d'aucune autre Comédie. C'est qu'il regardoit, dit-on, l'art comique comme une chose très-épineuse; & que le sort de ses prédécesseurs, même des plus célèbres, tels que Magnès, Cratinus, Cratès, &c. lui faisoit peur. On y parle des anciens guerriers Athéniens plus braves & moins intéressés que ceux du tems présent avec qui on les compare. Enfin le Chœur y vante ses belles actions, c'est-à-dire celles du second ordre des Athéniens. Le tout est mêlé d'invocations aux Dieux, à la manière des Chœurs, & traité avec autant de malice que d'allégorie.

A C T E I I.

Dès que Agoracritus reparoit, il annonce au Chœur impatient de sçavoir le succès de sa dispute avec Cléon en présence du Sénat, que Cléon a été honteusement vaincu. Il raconte la chose en

détail , mais d'une maniere bouffonne. Car en se faisant le singe de Cléon , il le bat par ses propres armes. Voici la substance du démêlé. » Cléon , dit Agoracritus aux Chevaliers , a répandu » d'abord des torrens de calomnies contre vous tous. Il vous a traités de conjurés. Le Sénat séduit par ses fourberies commençoit à s'armer d'un front sévère ; j'ai pris la parole après avoir invoqué comme des Dieux , les effrontés , les imposteurs , le marché , &c. » Agoracritus ajoute ici une poliçonnerie pour contrefaire les basses manœuvres de Cléon. Il dit qu'après avoir salué profondément * un des Juges à qui il étoit

* 1°. Le texte Grec diffère un peu. Agoracrite dit , qu'ayant entendu à sa droite (non pas un Juge , mais) quelqu'un qui lâchoit ce bruit involontaire , il s'étoit prosterné (*adoravi*) comme c'étoit la coutume quand on recevoit un augure favorable. Note de l'Editeur.

2°. Cet *ἀφύνη* , ce poisson très-délicat dans la Note du P. B. étoit tout ce qu'il y avoit de plus vil. C'étoit un petit poisson engendré de la pluie , à ce que dit Pline l'historien ; au moins vivoit-il dans la fange , & il n'y avoit gueres que le pauvre peuple qui en mangeât , après l'avoir fait frire. Par conséquent , ARISTOPHANE veut se mocquer ici de la gueuserie de la plûpart des Juges d'Athènes.

428 LES CHEVALIERS,
échappé quelque bruit involontaire, il
s'est mis à crier : » Grande nouvelle,
» Messieurs, nouvelle intéressante ! Hé
» quoi ? Depuis que nous avons guerre
» jamais vos poissons * favoris que vous
» aimez tant n'ont été à si grand mar-
» ché. » C'est un mot saignant contre
l'imbécillité des Magistrats, qui au lieu
de songer sérieusement aux guerres de
l'Etat, se laissoient séduire par les rai-
sonnemens de Cléon qui leur faisoit
croire que tout alloit bien, quand les
mets dont ils faisoient leurs délices n'é-
toient pas rares. » A ce mot, (continue
» Agoracritus) vous eussiez vu la séré-
» nité reparoître sur tous les visages. On
» m'applaudit, on me couronne, & je
» fais en sorte qu'en effet ces poissons
» tant vantés étoient à vil prix. Cléon
» qui se voit supplanté propose à son
» tour une Hécatombe pour les bonnes
» nouvelles qu'il a reçues : mais je rechar-
» ge en demandant deux Hécatombes, &
» même un sacrifice de mille chévies †,

* *A'φύνη* sorte de poisson très-délicat dont les Athéniens étoient friands.

† Allusion au vœu que firent les Athéniens avant la bataille de Marathon. C'étoit de sacrifier à Diane autant de boucs ou de chèvres qu'ils tueroient d'ennemis. Ils ne purent trouver assez

„ si les *Trichides* * ne coutent qu'une
 „ obole le cent. Ce mot réveille le Sé-
 „ nat. En vain Cléon veut raisonner ;
 „ on ne l'écoute plus. Un Député de
 „ Lacédémone vient demander audien-
 „ ce, & parler de paix. On ne daigne
 „ pas l'entendre. Quoi, parler de paix
 „ tandis que les ennemis sçavent que
 „ les poissons les plus exquis ne coutent
 „ presque rien à Athènes ! On rompt
 „ l'assemblée, & on court aux poissons.
 „ Agoracritus achete des herbes pour
 „ assaisonner ces poissons si recherchés.
 „ Il en donne *gratis* à ceux qui n'en
 „ peuvent acheter. On le comble de
 „ louangès & de caresses, de sorte,
 „ dit-il, que j'ai gagné tout le Sénat
 „ pour une obole de coriandre. „ Voilà
 „ l'histoire du Sénat par rapport à Cléon,
 „ & de Cléon par rapport au Sénat. Est-il
 „ une satire plus accablante ? Y en eut-il
 „ jamais de semblable dans tout autre
 „ état qu'Athènes.

Cléon revient tout fumant de cour-

„ les victimes, & ils se contenterent d'en immoler
 „ unq cens tous les ans, ce qui se faisoit encore
 „ de tems de Xenophon. XENOPH. l. 3. de ex-
 „ d. Cyri & ÆLIAN. var. hist. l. 2. c. 25.

* *τριχίδες* sorte de poisson.

430 LES CHEVALIERS,
roux. Il jette feu & flamme contre
Agoracritus. Mais celui-ci fier de sa
victoire soutient ce nouveau choc du
même air. La contestation se renou-
velle avec plus de vivacité en présence
des Chevaliers qui soutiennent Ago-
racritus. Après quelques injures allé-
goriques, Cléon qui s'est mal trouvé
du Tribunal supérieur menace son con-
current de le traîner à celui du peu-
ple. L'autre accepte le parti en disant
qu'il criera plus haut. Il sçait que c'est
le moyen d'avoir gain de cause auprès
du peuple.

CLÉON.

Mais tu es un misérable que le peuple
ne croira pas. Pour moi je le tourne
comme il me plaît.

AGORACRITUS.

Voyez comme il se joue du peuple
qu'il se vante d'avoir à lui.

CLÉON.

C'est que je sçai de quels mets il le
faut régaler.

AGORACRITUS.

Oui, tu imites les nourrices qui man-
gent la bouillie de leurs enfans.

Cléon appelle le vieillard qui fait le
personnage du peuple. » Sortez, dit-il,

» mon cher petit Peuple, sortez mon
» pere. »

Agoracritus en dit autant. Le vieillard gronde, & paroît. Cléon se plaint à lui des maux qu'il souffre pour l'avoir trop aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de caresses à l'imbécille vieillard.

CLÉON.

Une preuve de mon amour pour le Peuple, c'est que j'ai supplanté le Général de Pyle, & que j'ai chassé les Lacedémoniens.

AGORACRITUS.

Et moi en me promenant j'ai escamotté un potage qu'un autre avoit fait.

Agoracritus prie donc le Peuple de juger sur cette contestation, pourvu que ce ne soit pas dans le lieu ordinaire de l'assemblée. » Car, ajoute-t-il, le bon-
» homme est très-sensé chez lui. Mais
» dans l'assemblée il tombe en enfan-
» ce. »

Les deux concurrents plaident devant le vieillard. Cléon commence, & fait une imprécation ridicule pour prouver son amour envers le Peuple *. Agora-

* Il insinue qu'il est le plus honnête hom-

432 LES CHEVALIERS,
 critus enchérit par une imprécation en-
 core plus impertinente. On entre en
 matière. Le premier allégué ses extor-
 sions & ses vols sur les particuliers en
 faveur du peuple. Mais le second dit
 que rien n'est plus aisé que d'en faire
 autant, & pour montrer combien Cléon
 est peu amateur du Peuple. » Quoi,
 » dit-il, vous Peuple qui avez si brave-
 » ment combattu à Marathôn, & dont
 » les victoires nous ont inspiré tant
 » d'orgueil, il vous laisse assésir sur la
 » pierre dans les lieux d'assemblée ! »
 Là-dessus il donne au vieillard un car-
 reau. Cette complaisance commence à
 le gagner en faveur d'Agoracritus qui
 profite de cette ouverture pour accuser
 Cléon d'avoir eu de la dureté pour le
 Peuple durant huit années *, tandis

me (†) des Trésoriers après Lyficlès & deux
 courtisanes qui étoient apparemment celles de
 Lyficlès.

Note
 de l'Edi-
 teur.

(†) Le Grec ne dit pas, le plus honnête
 homme, mais celui qui a rendu le plus de ser-
 vices au peuple Athénien. βέλπυστος περὶ τὸν δῆμον
 τῶν Ἀθηναίων.

* Quelque tems avant la guerre, les habi-
 tans de plusieurs Bourgs de l'Attique s'étoient
 retirés à Athènes où ils logeoient comme ils
 pouvoient. THUCYD I. I. Cela dura long-tems,
 & causa enfin une peste. Cet endroit d'ARISTO-
 qu'il

qu'il le voyoit réduit à habiter dans de misérables chaumieres ; & sur-tout d'avoir renvoyé avec hauteur les Lacédémoniens qui demandoient humblement une paix aussi utile à Athènes qu'à eux-mêmes. Cette négociation des Lacédémoniens si bien décrite par Thucydide * se fit au sujet de leurs troupes interceptées dans l'Isle de Sphaëterie.

Cléon réplique qu'il n'a maltraité les Députés que par amour pour la patrie , & sur la foi de certains Oracles † , qui l'assuroient que le Peuple Athénien feroit la loi à tous les Grecs , & recevrait jusqu'à cinq oboles ¶ par tête à chaque assemblée. C'étoient là en effet les motifs puérils dont l'ambitieux Cléon re-

PHANE , & quelques autres où il parle des fêtes Lénéennes , d'une victoire remportée sur les Corinthiens par deux mille fantassins & deux cens cavaliers , de l'allegresse qui précéda les échecs des Athéniens à Mégare & à Delium , malheurs qui n'arriverent que la huitième année de la guerre ; tout cela , dis-je , confirme la date de cette Comédie marquée par la Préface Grecque.

* Thucyd. l. 4.

† On raille ici Cléon comme dans les premières Scènes , sur ce qu'il affectoit de bercer le peuple d'oracles prétendus.

¶ Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

434 LES CHEVALIERS,
paissoit la Commune pour l'engager à
s'opposer à la paix, ce qu'elle fit pour
son malheur. Aussi Agoracritus repro-
che-t-il à Cléon que son motif est moins
la gloire du Peuple que son propre in-
térêt, soit pour s'enrichir durant la
guerre & pêcher en eau trouble, soit
pour empêcher la recherche de ses cri-
mes. Thucydide dit la même chose au
livre quatrième. Cléon veut égaler ses
services à ceux de Thémistocle; nou-
velle matiere à raillerie. Le vieillard
indigné d'avoir été si long-tems duppe
de Cléon lui impose silence. Son rival
le charge de plus belle, & l'accuse de
péculat & de collusion intéressée avec
ceux qui vouloient perdre les Mitylé-
niens. Le Poëte touche là une histoire
qui est rapportée fort au long au troi-
sième livre de Thucydide. Ceux de Mi-
tylène, Etat de l'Isle de Lesbos, s'é-
toient révoltés pour la deuxième fois
contre les Athéniens; le Général Pachès
s'étant rendu maître de la ville envoya
les plus coupables à Athènes. On déli-
béra sur le sort de cette ville rebelle,
& à l'instigation de Cléon on fit un
décret qui condamnoit à mort non-
seulement les prisonniers, mais tous
les Mityléniens qui étoient au-dessus

de l'âge de puberté. Le reste tant femmes qu'enfans fut condamné à l'esclavage. La République après ce premier transport de courroux se repentit d'un décret si barbare. Cléon fit une harangue qu'on lit dans l'Historien pour engager le Peuple à le confirmer. Cette harangue est vive & belle. Diodore y répondit en faveur des Mitylénien. Les voix furent partagées. Mais le plus grand nombre fut pour faire grace. On cassa le décret, & l'on envoya sur le champ un vaisseau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portoit. Le second arriva heureusement aussi-tôt que le premier. On épargna Mitylène, & l'on se contenta de faire mourir les plus coupables. Aristophane veut apparemment insinuer que Cléon avoit reçu quarante mines pour plaider contre les Mitylénien, ou bien qu'on lui avoit promis ou donné les dépouilles de ceux qui étoient condamnés.

Cléon est réduit à se jeter sur la défensive. Il allégué en sa faveur les boucliers de Pyle pris sur l'ennemi, & on le raille sur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allégué encore qu'il a appaisé seul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pêcheurs qui

436 LES CHEVALIERS,
troublent l'eau pour faire une pêche plus abondante. Agoracritus lui demande méchamment si dans le tems qu'il s'est enrichi à vendre du cuir, il a donné seulement au vieillard-peuple de quoi se faire des corroyes. Aussitôt il donne lui-même des souliers. Il y ajoute un manteau, après un semblable reproche à Cléon. Celui-ci veut faire de même & couvrir les épaules du Peuple. Mais le vieillard rejette cet autre manteau comme sentant le cuir. Agoracrite tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon le met dans une grande fureur, dont il se rit, & le vieillard est tellement gagné qu'il ôte à Cléon l'Anneau qui étoit la marque de la dignité des Questeurs pour le donner à Agoracrite. Mais on est fort surpris de trouver que l'Anneau au lieu de porter la marque ordinaire, représente un oiseau de proie le bec ouvert comme pour haranguer. » Ce » n'est pas là mon anneau, c'est celui » de Cléonyme, dit le Peuple. » Incontinent il en donne un autre avec la Questure à Agoracrite. Cléon pour se soutenir veut revenir à ses oracles; mais son rival lui ferme la bouche en disant qu'il en a de plus intéressans. Toutefois

comme les Oracles font une nouvelle ressource de Cléon pour regagner le Peuple , on consent à les écouter. Après quelques traits mordans du Chœur , Cléon les produit , & Agoracrite y oppose les siens ; c'est le sujet du troisième Acte.

ACTE III.

Cette opposition d'Oracles , c'est-à-dire de belles promesses dont on tâche de repaître le peuple , est traitée dans le même genre de plaisanterie que tout ce qui s'est passé jusqu'ici entre les deux rivaux , mais d'une maniere encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers mystérieux , ajoutant qu'il en a plein un coffre. Les Oracles pour séduire Athènes ne lui coûtoient rien. L'autre pour enchérir dit que sa maison en est remplie. Le premier Oracle de Cléon est un ordre de *garder le chien qui abboye*. Le chien c'est lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre *ce Cerbere qui se nourrit du sang du peuple*. Cléon en produit un second où il se compare à *un lion qu'il faut conserver*. Mais on lui fait remarquer que ce même Oracle mieux entendu dit

qu'il faut *enfermer le lion & le mettre au pilori* *. Les Oracles continuent toujours sur le même ton plus obscur pour nous qu'il ne l'étoit pour les spectateurs. Cela montre que le peuple se laissoit amuser par les sentences superstitieuses, dont ceux qui vouloient gouverner usoient habilement. Cléon dans un de ses Oracles fait allusion à celui de Thémistocle qui est très-connu, c'est-à-dire aux *murs de bois* qu'Apollon conseilloit aux Athéniens de construire, & que Thémistocle interpréta par le terme de vaisseaux, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

Comme il n'est ici question que du goût de la Comédie ancienne, & non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteroient du but principal, on se dispensera aisément de l'explication pénible, & souvent impossible de quelques autres Oracles comiques dont les allusions sont moins aisées à démêler & feroient peu de plaisir.

Les Oracles n'ayant pas réussi à Cléon, il a recours à une autre adresse, c'est de

* Dans un bois à cinq trous πεντεσύνταξον ξύλων
SCHOL.

promettre au Peuple du bled. Mais le Peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Ministre d'Etat, parce que, dit-il, on l'a souvent éprouvé trompeur, ainsi que Théophanes. Cléon ajoute qu'il est prêt de donner un festin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, desorte que le vieillard-peuple qui se prenoit aisément par ces repas & ces largesses, accepte le défi & les met aux prises, résolu de se livrer à celui qui sçaura mieux le régaler. Cela dispose à l'Acte suivant. Car les deux Athletes vont préparer le festin, & durant cet intervalle les Chevaliers font observer au vieillard qu'il est en effet le Souverain d'Athènes, puisque tous les Grands s'empressent à le caresser & à lui faire la cour; mais qu'après tout il ne sçait pas user de son pouvoir, puisqu'on le séduit, comme on veut, par les pièges les plus grossiers. Le Peuple répond que c'est un plaisir exquis pour lui d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire ensuite rendre leur proye.

ACTE IV.

Les deux compétiteurs résolus de se concilier l'amitié du vieillard à quelque prix que ce puisse être, reviennent en équipage de Maître-d'Hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le Peuple : leur entrée est comique : car feignant qu'ils sont dans une lice prêts à courir au moindre signal, ils attendent celui du vieillard pour commencer. Cléon lui présente une chaise, & Agoracrite une table. Le premier dit : » Mangez de ce gâteau que j'ai » fait à Pyle. Prenez, dit l'autre, cette » croûte que Cerès fit exprès pour » vous. » Chacun des deux offre ainsi alternativement quelque mets par allusion aux affaires de la République ; & le second enchérit toujours sur le premier. Mais Agoracrite, qui jusques-là a plus offert que son rival, se trouve pris lorsque son adversaire présente un salmi de lièvre au Peuple. Car il n'en a point à offrir. Or c'étoit le mets délicieux. Il s'avise donc d'un tour de souplesse, pour exprimer celle de Cléon par rapport à l'affaire de Pyle. Il feint qu'il voit arriver des députés chargés

d'argent. Où sont-ils , dit vivement Cléon ? Agoracrite profite de ce moment de curiosité pour le supplanter ; & il présente au Peuple le plat que lui destinoit son compétiteur. L'allusion est visible , & Aristophane comptoit bien qu'on la sentiroit parfaitement. Aussi Cléon avoue-t-il qu'il est vaincu en fait d'impudence.

L'autre pour le confondre par un dernier effort de génie propose au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite se trouve vuide. Il avoit tout donné au Peuple. Mais celle du Paphlagonien est toute remplie ; il n'en avoit presque rien tiré pour régaler le Peuple. » Et voilà ce qu'il a toujours » fait (dit Agoracrite.) Il vous a donné » peu , & s'est tout réservé. » Sur cela le Peuple veut ôter à Cléon la couronne dont il l'a orné , pour la donner au nouveau favori. Mais Cléon dit à haute voix qu'il n'en fera rien , parce qu'il a un Oracle de Delphes qui lui marque les qualités de celui qui le supplantera. Ce sera moi-même , répond Agoracrite ; & j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En effet Cléon l'interroge à-peu-près comme Œdipe questionne le Berger de

442 LES CHEVALIERS,
Laius dans Sophocle *, & à chaque
réponse il reconnoît peu-à-peu son suc-
cesseur dans ce nouveau rival. Les ques-
tions & les réponses sont singulieres.
Car elles aboutissent à montrer qu'A-
goracrite est un homme vil, un vendeur
de viandes cuites, un voleur, un par-
jure, un imposteur, un coquin fieffé,
& par conséquent le véritable & digne
successeur de Cléon. Cléon le recon-
noît par l'interprétation de l'Oracle, &
imitant toujours Œdipe. » Hélas, s'é-
» crie-t-il, l'Oracle est accompli : Ca-
» chez le malheureux Cléon. Adieu,
» chere couronne, je te quitte à regret,
» un autre te portera, sinon plus grand
» voleur que moi, du moins plus for-
» tuné. » Ces derniers vers sont une
parodie d'un des plus beaux endroits de
l'Alceste † d'Euripide. Il y a encore,
dans le reste, des parodies de quelques
autres morceaux d'Euripide que nous
n'avons plus. Quoique les Scholiastes
ne disent rien de celle de Sophocle, elle
est trop visible pour ne pas l'apperce-

* Parodie de la plus brillante Scène de SO-
PHOCLE, vol. I.

† Voyez *Alceste* premiere partie, vol. III.

voir ; & il est bon de ne pas l'oublier , & de conclure qu'Euripide n'a pas été le seul des trois Poètes tragiques qu'Aristophane ait maltraité.

Le nouveau Trésorier est déclaré vainqueur , & salué comme tel. On lui livre le Paphlagonien pour en faire ce qu'il voudra. Agoracrite promet au Peuple , qui se recommande à lui , un retour parfait & un soin particulier de la *ville des fots* *. Ainsi appelle-t-il Athènes par un mot métaphorique †. Tandis que le vainqueur s'en retourne avec le Peuple , le Chœur fait son office comique de médire , ou plutôt de déchirer le public & les particuliers en dévoilant impudemment les choses les plus exécrables.

ACTE V.

Agoracrite revient brusquement , mais en homme triomphant. Il demande silence comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute : » J'ai

* ARISTOPHANE dit ici & ailleurs que le Peuple a toujours la bouche béante , comme un sot.

† *Χαίρω* , *hisco*.

» refondu , dit-il , le Peuple , & je
 » vous le rends honnête homme de scé-
 » lérat qu'il étoit. Il habite l'ancienne ,
 » la véritable Athènes , & il est devenu
 » tel qu'il fut autrefois du tems des Mil-
 » tiades & des Aristides. » On ouvre
 les portes , le Peuple rajeuni paroît au
 milieu des acclamations du Chœur. Il
 remercie Agoracrite du bienfait qu'il
 vient d'en recevoir ; & comme s'il eût
 perdu la mémoire de tout ce qui lui
 étoit arrivé du tems de Cléon , il de-
 mande qu'on l'en instruise. Agoracrite
 lui raconte sans façon une partie des
 folies qui sont échappées au vieillard ;
 comme dans un délire , par exemple
 de s'être livré à des séducteurs qui le
 flattoient pour le piller , & choses pa-
 reilles. Le Peuple rougit de ses fautes
 passées. Mais le nouveau Questeur les
 attribue moins à lui qu'à ceux qui l'ont
 trompé. Il lui fait cependant des ques-
 tions sur la maniere dont il se compor-
 tera désormais. En personnage sage ,
 répond le Peuple. Cette espece d'inter-
 rogatoire est très-satyrique , ainsi que
 toute la Scène. Enfin pour surcroît de
 satyre & de comique extraordinaire ,
 Agoracrite produit deux femmes qu'il
 dit être les anciennes alliances d'Athè-

nes avec Lacédémone que Cléon tenoit captives chez lui , & il les remet entre les mains du Peuple devenu sensé. » Mais que ferez-vous (dit ce dernier personnage ,) de ce coquin de Paphlagonien qui a tant fait de mal ? » Agoracrite ne voit pas de plus grande punition que de rendre l'échange parfait , & de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre sa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette pièce , dont le goût & la conduite représentent parfaitement la bizarrerie , l'acrimonie , la hardiesse des comiques Grecs , & le génie des spectateurs qui aimoient les vérités crues , & les traits sanglans , fût-ce contre eux-mêmes.



LES NUÉES,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée pour la première fois sous l'Archonte Isarchus, la 9^e année de la guerre du Péloponnèse, la 1^e de l'Olympiade 89. aux Fêtes Dionysiales; pour la seconde fois avec des changemens, sous l'Archonte Aminias, la 2^e année de la même Olympiade 89. retouchée enfin pour la troisième fois (& non représentée) l'année suivante, sous l'Archonte Alcée.

DESPR.
Art.
poët.
chant 3.

IL n'y a personne qui ne connoisse cette Comédie au moins de nom. C'est une des plus distinguées d'Aristophane. Le grand Socrate qu'on y déchire impitoyablement, l'a rendue un monument précieux à toute la postérité. En effet comme dit Despreaux :

Aux accès insolens d'une bouffonne joye
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proye.
On vit par le public un Poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué:
Et Socrate par lui dans un Chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Plus cette Comédie est intéressante, plus il me paroît nécessaire d'en bien fixer l'époque, afin de juger précisément, si & jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette Comédie. Le silence de Platon, de Thucydide, d'Aristote, en un mot, des Auteurs contemporains sur un article si considérable, m'avoit toujours paru étonnant, & me rendoit un peu suspecte l'opinion de ceux qui croient qu'en effet cette Comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Élien paroît le dire nettement; mais après tout Élien vivoit sous l'Empereur Antonin le Débonnaire, & il est le premier qui ait avancé ce fait, que d'autres comme Eupapius & quelques Scholiastes ont pris de lui. Ses paroles méritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier.

» Anytus & ceux de son parti, cher-
 » choient avec soin les moyens de per-
 » dre Socrate, pour les raisons que nous
 » avons alléguées ailleurs; mais ils re-
 » doutoient les Athéniens; ils se dé-
 » fioient de la maniere dont le peuple
 » pourroit prendre une accusation grave
 » contre un homme qui par bien des
 » raisons avoit un grand crédit dans
 » l'Etat, & particulièrement parce qu'il

*ÆLIAN.
 var. hist.
 ch. 13.*

» décrioit les Sophistes , qui ne sça-
» voient & n'enseignoient rien qui en
» valût la peine. Ils commencerent par
» fonder cette espece de gens sur le
» projet qu'ils méditoient d'accuser So-
» crate : car ils ne jugeoient pas qu'il
» fût sûr de précipiter les choses, non-
» seulement à cause de ce que je viens
» de dire , mais par la crainte qu'ils
» avoient que les amis & les sectateurs
» de Socrate n'aigrissent l'esprit des Ju-
» ges , & ne fissent retomber toute la
» confusion sur les accusateurs d'un
» homme , qui après tout n'étoit pas
» coupable , & qui faisoit l'ornement
» de son siècle. Qu'imaginent-ils ? Ils
» vont trouver Aristophane le faiseur
» de Comédies , grand rieur de pro-
» fession , vrai Turlupin , & qui faisoit
» gloire de l'être. Ils le gagnent & lui
» persuadent de traduire Socrate en
» ridicule en plein Théâtre , sur les
» choses qu'on lui reprochoit fausse-
» ment , comme d'être un séducteur
» éloquent , capable de changer le blanc
» au noir , & de donner une entorse
» au bon droit , homme à sentimens
» singuliers & dangereux , qui vouloit
» introduire de nouveaux Génies à la
» place des Dieux qu'il méprisoit , hom-

» me enfin propre à inspirer ses erreurs
» à quiconque l'approchoit. Aristopha-
» ne faisoit vivement ce sujet , y répand
» le sel de la plaisanterie & l'agrément
» des vers , sans rougir de prendre pour
» l'objet de ses risées le meilleur de
» tous les Grecs. Car ce n'étoit pas un
» Cléon qu'il se proposoit de déchirer,
» ni les Lacédémoniens ou les Thé-
» bains ; mais un sage chéri des Dieux,
» & particulièrement d'Apollon *. So-
» crate mis en spectacle public surprit
» d'abord étrangement les Athéniens
» qui ne s'attendoient à rien moins :
» mais parce qu'ils étoient naturelle-
» ment défiants & soupçonneux à l'é-
» gard des hommes extraordinaires &
» distingués , soit dans le maniement
» des affaires publiques , soit dans les
» talens & dans la régularité de la con-
» duite , cette Comédie des Nuées com-
» mença à leur plaire au point qu'ils
» donnerent plus d'applaudissemens au

* C'est qu'Apollon à Delphes l'avoit déclaré par un Oracle , le plus sage des hommes. Socrate expliqua lui-même l'oracle aux Athéniens avec autant d'esprit que de modestie , en leur disant qu'ils croyoient tout sçavoir & ne sçavoient rien , au lieu que lui ne sçavoit rien , & croyoit aussi ne rien sçavoir.

» Poète qu'on n'en avoit donné à aucun
 » spectacle. Ils le proclamèrent vain-
 » queur * , & ils contraignirent les Ju-
 » ges de ces jeux , à mettre au premier
 » rang le nom d'Aristophane. Tel fut
 » le succès de cette Comédie.

» Quant à Socrate , il alloit rarement
 » aux spectacles , excepté quand Euri-
 » pide disputoit le prix par des Tragé-
 » dies nouvelles ; car il ne manquoit
 » pas de s'y trouver. Il assistoit de même
 » à ses combats au Pyrée. En effet , il
 » aimoit ce Poète Tragique pour sa fa-
 » gesse & pour la beauté de ses pièces
 » toutes vertueuses. Cependant Alci-
 » biade † & Critias ¶ le contraignirent
 » d'aller quelquefois aussi à la comédie.
 » Mais loin de se plaire à ce divertif-
 » sement , il avoit un souverain mépris
 » pour les Comédiens § , Philosophe

* Donc le peuple se trouvoit aussi avec les Commissaires nommés pour décider des prix.

† Fils de Clinias.

¶ Fils de Callischrus.

§ Ces paroles sont remarquables , car elles sont conformes à celles des anciens , qui ne parlent point de l'instigation d'Anytus au sujet de cette pièce. Le mépris de Socrate pour ARISTOPHANE étoit , selon les apparences , le vrai motif qui engagea le Poète à se venger du Phi-losophe.

comme il l'étoit, & homme de bien, il ne pouvoit goûter des gens qui faisoient profession de mordre, d'outrager, de déchirer tout le monde, & de ne rien dire d'utile. Ce furent là les causes secrètes du dépit qui donna lieu à la Comédie des Nuées, sans compter les suggestions d'Anytus & de Melitus. Il est même vraisemblable * qu'Aristophane se laissa corrompre par argent dans cette conjoncture; car vu l'ardeur & l'empressement des uns à calomnier Socrate devant les Tribunaux, vu la pauvreté & la méchanceté du Poëte, est-il étrange de croire qu'il ait reçu de l'argent pour cette mauvaise affaire? Mais il sçait ce qui en est. Enfin la Comédie des Nuées procura beaucoup de gloire à son Auteur: car le mot de Cratinus eut lieu plus que jamais en cette occasion; à sçavoir que le Théâtre gâtoit † les esprits. Comme on célébroit alors les Dionysiales, il y étoit accouru une grande multitude de Grecs étrangers. Lors donc qu'on balottoit

* ELIEN n'assure pas; il ne donne son sentiment que pour vraisemblable.

† Les rendoit malades.

» & qu'on bernoit le malheureux So-
 » crate , à ce nom si fréquemmen
 » répété , & à sa figure que les faiseur
 » de masques avoient parfaitement imi
 » tée , les Etrangers qui ne sçavoient
 » de qui il s'agissoit , faisoient du brui
 » dans l'assemblée , à force de deman
 » der qui étoit donc ce Socrate. Il le
 » remarqua ; car il y étoit venu tout
 » exprès sçachant bien qu'il étoit le
 » bouffon de la Comédie ; & il s'étoit
 » placé dans un lieu , d'où il pouvoit
 » être vû de tous les spectateurs. Il
 » affecta de tirer les Etrangers d'em-
 » barras ; il se leva , & durant tout le
 » spectacle il se tint debout , tant il
 » montra de mépris pour cette satyre ,
 » & pour tous les Athéniens assem-
 » blés ! »

Il faut ajouter à ce récit d'Elie'n deux
 des cinq expositions ou préfaces de cette
 Comédie. C'est la seconde & la cin-
 quième *. Elles en parlent comme Elie'n ;
 mais sans doute sur son autorité. Or il
 n'y a ici qu'une chose à faire voir , qui
 est qu'on doit compter évidemment 22
 ou 23 ans au moins d'intervalle entre
 cette Comédie & la mort de Socrate ;

* *Thoma Magistri.*

où il s'enfuivroit (à en croire M. Paulnier) que l'histoire d'Élien & de ses Copistes n'est qu'une fable; & qu'Aristophane n'a pas été plus complice de cette mort qu'Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate, ni que * Crates & Diphilus, l'un & l'autre Poëtes Comiques, le premier à l'égard d'Hippocrate, & le second par rapport à Bédas, sous deux Philosophes livrés comme leurs pareils à la censure & à la licence des anciens Comiques ennemis déclarés de la Philosophie & de quiconque n'en faisoit profession. Cette conclusion se tire naturellement des Scholiastes, des anciens faiseurs de préfaces Grecques, & du morceau d'Élien que nous venons de citer, où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate & Euripide, tandis que

* Cratès Athénien fut d'abord acteur de Cratinus, & ensuite Poëte de la vieille Comédie. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit des farces sur la scène. A l'égard de Diphilus le Comique, il étoit à-peu-près contemporain de Ménandre, & il composoit dans le même goût. Ainsi on doit entendre ici Diphilus le Tragique, Poëte extrêmement mordant, & qui fit une satire contre le grand Pompée au rapport de CICÉRON à Atticus, & de VALÈRE MAXIME, 6. c. 2.

les autres nous instruisent de l'antipathie générale des Poëtes Comiques & des Philosophes, qu'ils disent avoir été l'origine de cette Comédie. Je ne tirerai pas une conséquence aussi étendue que M. Paulmier; mais en constatant les époques, tant de la Comédie des Nuées que de la mort de Socrate, je conclurai qu'on peut accorder Elie avec la vérité, en disant qu'Aristophane ne prétendit pas procurer la mort à Socrate; que peut-être même il ne fut pas suborné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi-bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athènes fit au plus sage de tous les Payens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avoit imputé faussement; cela n'arriva toutefois qu plusieurs années après que le Poëte eut tâché de le faire siffler par toute la Grèce dans la pièce qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves. Elles sont essentielles. Je ne les tirerai que d'Aristophane, qui doit en être crû sur les dates, beaucoup plus qu'Elie. Cette voye d'interpréter un Auteur par lui-même est plus sûre que tous les commentaires.

Il est certain d'abord que nous avons les *Nuées* de la première, de la seconde, & peut-être de la troisième façon; c'est-à-dire, retouchées, & non différentes pour le fonds. Il n'est pas moins certain que cette unique pièce où l'on reconnoît trois façons, a été jouée & retouchée dans les trois premières années de la 89. Olympiade: car sans avoir égard aux anciens faiseurs d'expositions*, sans compter quelques vers cités par Athénée, soit des premières soit des secondes *Nuées*: vers, qui se trouvent dans la Comédie que nous avons, ** Aristophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant †, & dans un autre, il parle du même Cléon comme mort ‡. On le verra par le détail de la pièce. Or Cléon mourut certainement la dixième

* Voyez le quatrième ancien argument, & les autres.

** ATHÉNÉE l. 4. cite cinq vers des premières *Nuées* qui se trouvent dans cette Comédie, v. 198. Il cite encore des secondes *Nuées* un passage qu'on lit dans cette pièce, v. 559. Donc nous avons la même Comédie retouchée & jouée deux fois.

† Vers 590.

‡ V. 549. Ajoutez encore qu'il cite la pièce d'Eupolis, intitulée *Marica*, où l'on supposoit Cléon mort.

456 LES NUÉES;
me année * de la guerre du Pé'oponnè-
se, sous l'Archonte Aminias, la 2^e an-
née de l'Olymp. 89. Donc les secondes
Nuées n'ont pu être représentées au
plutôt que cette même année : & les
premières n'ont pu l'être qu'auparavant.
Or dans les *Guespes* qu'on joua cette
même année sous l'Archonte Aminias,
Aristophane se plaint d'avoir été vaincu
injustement par ses rivaux, & donnant
la Comédie des *Nuées* pour la première
fois l'année précédente, je veux dire la
1^e de l'Olymp. 89. Il fait à-peu-près
la même plainte aux spectateurs dans le
discours des secondes *Nuées*. Donc les
premières & les secondes ont roulé
dans les années première, seconde &
tout au plus troisième de la même Olym-
piade 89. Si l'on joint à ce raisonne-
ment l'autorité des préfaces Grecques,
il n'y aura plus de difficulté, & l'on
trouvera qu'Aristophane est d'accord
avec ses commentateurs, du moins pour
la première représentation, dont il s'a-
git principalement.

D'un autre côté, Socrate âgé de 70
ans ne fut accusé par Anytus & Melitus,
puis condamné par les Athéniens à s'em-

* THUCYD. & DIODOR.

poisonner, que sous l'Archonte Lachès la première année de l'Olympiade 95*, c'est-à-dire, 23 ans après la mort de Cléon. Donc la date de la mort de Socrate étant certaine, & celle de la Comédie des Nuées ne l'étant pas moins, il y a eu un intervalle de plus de 23 années entre cette Comédie & cette mort. Conclurons-nous avec M. Paulmier qu'Élien est entièrement récusable dans l'histoire qu'il raconte; non pas tout-à-fait: car après tout il s'accorde avec les autres sur la haine des Comédiens contre les Philosophes, & en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cause de cette satyre. Il y ajoute à la vérité l'instigation d'Anytus & de Melitus; en quoi il pourroit bien s'être trompé: mais à cela près, son récit ne semble défectueux, que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des

* DIOG. EUSEB. Véritablement quelques-uns ne donnent à Socrate que 60 ans, & par-là ils avancent sa mort de dix ans, de sorte que suivant leur idée Socrate seroit mort 13 ans après Cléon. C'en est assez pour le sentiment que je soutiens; mais il faut ajouter que la date de la mort de Socrate âgé de 70 ans, est la plus sûre & la plus universellement reçue.

Nuées & la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avoit décrié Cléon ; c'est-à-dire , par haine personnelle , & apparemment fans concert avec Anytus. Ajoutons que , bien que sa Comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate , elle a pu indisposer les esprits , puisque les accusations comiques devinrent des accusations très-sérieuses , qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus & de ses partisans. Il y a encore un article reprehensible dans le récit d'Elie ; c'est qu'il parle des *Nuées* comme d'un spectacle extrêmement applaudi , tandis qu'Aristophane qui en doit être cru se plaint deux fois du mauvais accueil & de l'injustice que lui firent les Juges , qui lui préférèrent les pièces de Cratinus & d'Amipsias. Il est vra qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa Comédie , & qu'à force de la vanter il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois ; mais ce n'est là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elie. J'ai cru devoir entre dans ce détail après MM. Paulmier & Spanheim , & plus encore sur la confrontation d'Aristophane avec lui-même

afin de marquer précisément ce qu'on doit penser de l'opinion trop générale où l'on est, qu'Aristophane tourna à cette occasion les esprits pointilleux des Athéniens, & les engagea à faire mourir sur le champ Socrate: ce qui n'est pas, ni ne sçauroit être. Les Athéniens, quoique défiants & jaloux de toute sorte de mérite extraordinaire, n'alloient pas certainement si vîte sur la foi de leurs Orateurs & de leurs Poëtes Comiques. Ils rioient de tout, & permettoient tout à l'éloquence & à la fatyre; mais on ne voit pas que Périclès, Cléon, Lamachus, Alcibiade & tant d'autres des premières personnes de l'Etat qui valoient bien Socrate simple Philosophe, ayent été les victimes de railleries sanglantes, & des accusations horribles d'Aristophane, qui nous dit en plus d'un endroit que ses concurrens en faisoient à son exemple autant que lui & aussi impunément.

P E R S O N N A G E S.

Strepfiade, homme riche & endetté,
 Phidippide, jeune dissipateur, fils de
 Strepfiade; leur valet; Socrate & son
 valet; un Chœur des Nuées; le bon &

460 LES NUÉES,
le mauvais Droit ; deux Usuriers, Pafias
& Amunias ; Cairéphon * ami de So-
crate. La Scène est près de la maison de
Socrate à Athènes.

ACTE PREMIER.

Strepsiade couché sur un canapé peu
loin de son fils , ne fait que se tourner
& se retourner en attendant le jour. Il
parle en lui-même , fort inquiet sur les
dettes que lui fait contracter le luxe de
son fils & de sa femme. Il éveille son
valet , demande de la lumière , saute du
lit , & s'entretient seul de ses affaires †.
» Douze mines à Pafias ! D'où ai-je con-
» tracté cette dette ! Ah c'est pour ce
» cheval de prix que j'achetai à mon
» dissipateur de fils. . . . Item , trois mi-
» nes à Amunias pour rajuster un char. »
L'on croit qu'Aristophane donne ici &
ailleurs sur les doigts à Aminias Ar-
chonte de la 2^e année de l'Olympiade
89. mais qu'il déguise un peu son nom ,
par égard à la Loi qui défendoit de

* Prononcez Cairéphon.

† MOLIERE a imité ce monologue dans la
premiere Scène du Malade imaginaire , où Ar-
gante fait tout seul ses comptes , comme s'il
étoit avec son Apoticaire & son Médecin.

jouer sur le Théâtre le premier Magistrat. Que cela soit ou non, il censure souvent Amunias.

Strepsiade qui avoit passé sa vie à la campagne, se repent d'avoir quitté ses terres & sa vie champêtre * pour épouser une femme de la race de Mégacles & d'Alcmæon †, une femme dépenfrière, délicate & coquette, dont il a eu un fils du même génie. Il faut remarquer que durant ce monologue on entend Phidippide le fils de ce Bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne parle que de chevaux & de courses de char ¶ : ce qui rend le monologue du pere plus piquant & plus comique. Car cette manie de chevalerie est justement ce qui le désespere.

Après avoir fait ainsi le caractère de son fils, il va l'éveiller, mais doucement, car il l'aime malgré sa mauvaise conduite. Il veut lui persuader de suivre

* Comme dans la Comédie du mari confondu chez MOLIERE.

† Maison des plus illustres d'Athènes.

¶ Il falloit être bien riche à Athènes pour se procurer ces divertissemens. Les Républicains naturellement gens d'épargne, ne souhaitoient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de nourrir des chevaux.

une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit. C'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre , chez ces gens qui prouvent que le Ciel est un four , & que les hommes sont des charbons ; parodie ridicule des comparaisons que faisoit Socrate ; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces Philosophes , à sçavoir le maître & son disciple Chairéphon , de visionnaires , de fous , & de piedplats * ; mais le pere en pense bien autrement. Ce qui montre que les Philosophes d'Athènes avoient leurs partisans & leurs censeurs outrés. La scène qui se passe entre le pere & le fils à ce sujet peint de toutes ses couleurs un enfant gâté & un pere trop indulgent. Ménandre & Térence ne firent pas mieux depuis. Strepfiade n'ayant pu gagner sur Phidippide qu'il se fit disciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades , & de prouver qu'il fait jour quand il est nuit , trouve ce secret trop beau pour le négliger. Il prend le dessein d'aller lui-même à cette école , bien persuadé qu'après une teinture de Philosophie Socratique , il se tirera d'affaire avec ses

* Ils alloient nuds pieds.

créanciers & ne les payera qu'en paroles.

Il heurte donc à la porte de Socrate, dont le valet fort brusquement d'un air rêveur & fâché, de la même manière que le valet d'Euripide dans les *Acharniens*, ou celui d'Agathon dans les *Fêtes de Cérès* * : car Aristophane se répète quelquefois; & l'avantage que je me flatte de procurer au public par ces analyses de toutes les Comédies du Poëte Athénien, c'est de faire connoître tout son esprit, & de donner lieu aux Lecteurs de le confronter avec lui-même : ce que n'ont pu faire ceux qui se sont contentés de donner quelques-unes de ses Comédies en François. †

Le valet de Socrate est donc une espèce de valet-Philosophe, comme ceux d'Euripide & d'Agathon sont des

* Voyez les *Acharniens* ci-dessus, & les *Fêtes de Cérès*, Tom. VI.

† Madame DACIER a traduit *Plutus* & les *Nuées*, & M. BOIVIN les *Oiseaux*. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumières ni de l'avouer, à condition toutefois de ne pas m'affervir à leur manière de traduire, ni à toutes leurs pensées, sans les examiner en elles-mêmes, sur ARISTOPHANE, & sur ceux dont ils les ont tirées.

valets-Poëtes. Ces trois scènes de trois diverses Comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui en heurtant trop fort lui a fait perdre le fil d'une grande & belle réflexion. Ce sont-là des traits de maître qui caractérisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, & lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompue.

LE VALET.

Il n'est permis de révéler ces mystères qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends; mais au moins songez que ce sont là de grands mystères. Socrate demandoit tout-à-l'heure à Chairéphon combien une puce sautoit de longueurs de ses petites pattes: car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au fourcil de Chairéphon, & avoit sauté de-là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t-il mesuré cela?

LE VALET.

On ne peut pas plus ingénieusement ; car ayant fait fondre de la cire , il y a plongé les pattes de l'insecte qui s'est trouvé avoir des fouliers. La cire refroidie , on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter , que de finesse d'esprit !

LE VALET.

Ce seroit bien autre chose , si vous sçaviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? dites-la moi je vous conjure.

C'est une autre fadaïse de même goût qui est de sçavoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant ; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs , & une explication physique de leur intestin rempli de vent *. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observoit la Lune la bouche ouverte , tandis qu'un animal laissa tomber son ordure. Mais le tableau le plus satyrique & le plus marqué , c'est celui

* C'est comme si l'on plaisantoit sur les raisonnemens physiques d'aujourd'hui.

qu'il fait de son maître déroband subtilement un manteau. » Hier nous n'avions rien à souper, dit-il. »

STREPSIADE.

Cela est fâcheux. Comment se tirait-il de cette affaire-là ?

LE VALET.

Il répandit de la poussière sur la table, & tandis qu'il amusoit ses auditeurs avec un compas d'une main, de l'autre il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Ma foi, Thalès n'y faisoit œuvre. Allons, ouvrez-moi promptement cette école de sagesse. Montrez-moi Socrate; car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc. (*on ouvre.*) O Hercule, qui sont ces animaux-là ?

LE VALET.

Le voilà bien étonné. A qui les comparez-vous, s'il vous plaît.

STREPSIADE.

Aux prisonniers de Pyle * : ils en ont

* Le Poëte parle des Lacédémoniens pris dans l'Isle de Sphacterie par Démosthène & Cléon. (*Voyez les Chevaliers.*) Comme ils avoient beaucoup souffert, ils arriverent à Athènes dans une situation pitoyable. Ils y restèrent assez long tems, & on ne les rendit que

en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

LE VALET.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ses entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

Tandis que le valet est en humeur de faire le sçavant, Strepfiade l'interroge sur divers instrumens qu'il voit, des globes, des spheres & choses semblables.

STREPSIADE.

Qu'est-ce que ceci ?

LE VALET.

C'est l'Astronomie en personne. *

STREPSIADE.

Et cela ?

LE VALET.

La Géométrie.

STREPSIADE.

Ouais, à quoi sert cette machine-ci.

LE VALET.

A mesurer la terre.

tard. Les Philosophes affectoient d'être pâles & défigurés comme eux, de marcher sans chaussure, & de mener une vie fort austere.

* Il fait le montreur de curiosités du Cabinet.

STREPSIADE.

La terre ! Quoi celle qu'on distribue
au sort après les conquêtes ? *

LE VALET.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute
la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle, parbleu ? Bonne
chose pour l'Etat ! Quoi l'on nous par-
tagera toute la terre ?

LE VALET.

Tenez, voici son contour. Voyez-
vous ? Voilà Athènes.

STREPSIADE.

Oh, pour le coup je ne vous crois
pas ; car je n'y vois point de Juges
assis. †

LE VALET.

Il ne faut point railler : voilà tout le
domaine de l'Attique.

* C'étoit l'usage des Athéniens de partager
au sort les terres conquises aux Colons qu'ils
y envoyoiient ; ainsi partagerent-ils quelques
terres de Mitylène après sa défection (THU-
CYD. l. 3.) ainsi le firent-ils à Samos, ARIST.
Rhet. l. 2. c. 6.) & en Eubée (THUCYD. l. 1.)

† Trait contre la fureur que les Athéniens
avoient de délibérer & de juger. C'étoit leur
maladie qu'ARISTOPHANE leur reproche sur-
tout dans les *Guespes* & ailleurs.

STREPSIADE.

Où sont donc mes chers compatriotes les Cicynniens ? (Cicynne étoit le pays de la tribu Acamantide dans l'Attique.)

LE VALET.

Les voici ; & voilà l'Eubée : vous n'en pouvez pas douter. Vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui , elle s'écarte de nous ; je ne le sçai que trop : c'est Périclès qui nous l'a ainsi aliénée en la subjuguant & en l'accablant d'impôts * ; mais où est Lacédémone ?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui , trop proche de nous. Croyez-moi , tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez. †

* Après l'avoir subjuguée il partagea quelques terres aux Athéniens ; & depuis , l'Eubée fut toujours extrêmement chargée (THUCYD. l. 1.) au reste il y a dans ce passage un jeu de mots qu'on ne sçauroit rendre.

† Ce mot est impayable pour le tems & les conjonctures. Les Lacédémoniens étoient les mobiles de la guerre du Péloponnèse.

Cela ne se peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en prendra mal : mais dites-moi quel est cet homme guindé en l'air dans une corbeille.

LE VALET.

C'est lui.

STREPSIADE.

Qui lui ?

LE VALET.

Socrate.

STREPSIADE.

Ah, Socrate, Socrate, &c. (*Il le prie de descendre.*)

Le Philosophe abîmé dans une profonde méditation, paroît d'abord ne rien entendre. On crie à pleine tête ; il revient à lui & répond. L'entretien du valet avec le Bourgeois avoit déjà préparé Socrate comme un ridicule achevé ; mais ce n'étoient que les premiers traits en comparaison de cette Scène, & le ridicule croît toujours jusqu'à son comble dans tout le cours de la Comédie.

Aristophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raison de ce

qu'il se hisse ainsi en l'air. » C'est,
 » dit-il, que la terre attire toutes les
 » pensées subtiles de l'esprit, comme
 » le cresson sauvage tire à lui toute l'hu-
 » meur destinée aux plantes voisines. »
 Comparaisons familières dont usoit So-
 crate pour rendre ses raisonnemens sen-
 sibles : car il est peint ici au naturel ; &
 je ne crois pas que le P. Rapin ait tout-
 à-fait eu raison de dire que Socrate en-
 tendoit mieux la fine raillerie qu'Arif-
 tophane qui le railloit. Ils étoient l'un
 & l'autre d'un génie à ne se rien céder
 sur l'article : mais l'un railloit en Phi-
 losophe égayé, & l'autre en Comique
 libertin ; ce qui fait la différence de leur
 génie railleur.

Le Bourgeois, en ignorant malin ;
 prend de travers la pensée de Socrate,
 pour la tourner en plaifanterie, puis il
 revient au fait. Son dessein est d'appren-
 dre d'un si habile voisin le moyen de
 payer ses dettes, sans qu'il lui en coûte
 rien. Il ne s'agit que de lui enseigner
 l'art de parler ; » car, dit-il, les usu-
 » riers me menent grand train, & la
 » maladie des chevaux m'a perdu, ma-
 » ladie qui en a consumé bien d'autres.
 » Je vous conjure donc par les Dieux
 » de m'aider en ceci. » Socrate l'inter-

rompt pour lui demander par quels Dieux il jure , ajoutant que dans son école on ne reconnoissoit point les Dieux du pays *. L'autre le prie de lui dire par quels Dieux on jure dans son école , si c'est par des Dieux de fer , comme ceux de Bizance , passage qui montre que les Bizantins se servoient de monnoye de fer. Après cette premiere insinuation qu'Aristophane veut faire regarder comme la premiere leçon d'impiété que donne son Philosophe , il lui fait faire un second pas : c'est d'interroger le nouveau disciple sur ses dispositions aux spéculations Philosophiques , & de le sonder pour sçavoir , s'il veut entrer en rapport avec les grandes Déesses de l'école de Socrate , c'est-à-dire , les Nuées : malice d'Aristophane , pour faire entendre que Socrate & ses sectateurs n'avoient pour objet de leur culte & de leurs contemplations que de pures chimeres. On verra qu'il impute la même chose à Euripide , ami du Philosophe , & à tous ceux qui le pratiquoient , hormis au grand Alci-

* C'étoit le fondement de l'accusation contre Socrate ; & c'est de quoi il se justifie dans son apologie chez PLATON.

biade , quoiqu'il le pince dans ses Comédies.

Strepfiade consent à tout pour ne pas payer ses dettes. Son maître lui ordonne pour première épreuve de prendre une couronne & de se jeter sur un lit : chose qui donne lieu au disciple de badiner sur ce mystere qui a l'air d'un sacrifice , comme si on vouloit l'immoler. On le rassure en lui remontrant que ce sont là les initiations de l'école. En effet , Socrate fait une invocation burlesque à l'air & aux nuées , comme aux Divinités suprêmes. Il les conjure de se rendre visibles & de paroître aux yeux du nouvel adepte , qui a regret de n'avoir pas apporté son double manteau , de peur d'être mouillé. C'est ainsi qu'Aristophane entrelarde de plaisanteries , bonnes ou mauvaises , tous les mots sérieux de Socrate , pour les rendre encore plus impertinens , que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation est redoublée ; & les Nuées en habits de femmes avec des masques singuliers , commencent à se montrer en l'air sur des machines figurées en nuages. C'est-là qu'elles font ce beau Chœur que Madame Dacier admire avec raison. Ces sortes de Chœurs

étoient toujours les endroits les plus travaillés & les plus poétiques des Tragédies & des Comédies Grecques. Ceux d'Aristophane tiennent du sérieux & du comique, & quelquefois du sublime & du trivial : souvent ce sont des parodies. On a beau se replier pour les rendre : comme ils sont entièrement dépendans de la versification & de la musique Grecque, on ne peut les faire goûter aux François ni en vers ni en prose.

Socrate dans son enthousiasme se sent ou se prétend exaucé. Le bruit du tonnerre, & la vue des Déeses le frappent. Mais, malgré leurs chants redoublés, Strepfiade a l'esprit si bouché, & la vue si peu philosophique, qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. » Sont-ce des » héroïnes, dit-il ; non, répond Socra- » te, ce sont les Déeses des paresseux. » Ce sont elles qui donnent de l'esprit, » du sens, du jugement, l'art de parler » d'une manière extraordinaire, impo- » sante comme la nôtre, & capable de » captiver les cœurs. »

S T R E P S I A D E.

En effet, à peine ai-je entendu leur voix, que mon cœur a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de

renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Le Villageois en disant cela ne voit pas encore les Nuées; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout, vu la grossiereté de son disciple; ce qui fait un jeu de Théâtre aussi satyrique qu'il est vif, pour montrer que les élèves n'avoient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimeres philosophiques. Enfin les Nuées descendent de leurs machines, remplissent tout le Théâtre, & sont vues de Strepfiade qui les adore. » Tu ignorois, dit le Philosophe, que c'étoient là des Déeses. » Quoi, tu ne sçavois pas qu'elles nourrissoient les Sophistes, les Devins, les Médecins, les Poëtes, &c. » Strepfiade est fort étonné de leur voir des figures de femmes, lui qui avoit cru bonnement que ce n'étoit que du brouillard. Sur cela Socrate lui fait comprendre avec sa maniere ordinaire de Philosopher, c'est-à-dire, par des questions réitérées que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut & qu'elles veulent. De cette fadaise Aristophane tire une satyre des plus fines qui se puis-

476 LES NUÉES,
sent, & désignant plusieurs des spectateurs, » quand par exemple elles » voyent (dit-il) Simon ce voleur » public, elles se métamorphosent en » loups. »

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'appercevant hier le lâche Cléonyme *, elles se déguisoient en Cerfs.

SOCRATE.

Oui, & présentement comme vous voyez, parce qu'elles apperçoivent l'efféminé Clisthene, elles se sont transformées en femmes.

STREPSIADE.

Je vous adore donc, ô puissantes Déesse : si jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous supplie de m'accorder cette grace.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate, qu'elles veulent particulièrement obliger ainsi que Prodicus. Prodicus étoit un Sophiste fort intéressé, & fou de son prétendu sçavoir, Aristophane ne le met ici en parallele avec Socrate que pour faire plus de peine au

* Celui qui jetta ses armes à la guerre. On en a parlé.

vrai sage par la comparaison qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées Socrate prend occasion de débiter des impiétés, & de traiter Jupiter de chimere. Il est incompréhensible qu'on le souffrît, quoique ce fût pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raisonnement de ce Philosophe, pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter, c'est que ce sont les Nuées seules qui donnent de la pluie, & qu'on n'a jamais vu Jupiter pleuvoir sans elles *. L'explication du tonnerre, conforme à celle de Descartes, est la suite de cette leçon. Mais elle dégénere en poliçonnerie, chose que ne manque jamais Aristophane, soit qu'il en trouve occasion ou non. Enfin, toute la Scène aboutit à exiger de Strepsiade qu'il renonce aux Dieux du pays, pour ne reconnoître de divinités que les Nuées.

* Voyez la planche ci-dessous, & la belle médaille d'Antonin le Débonnaire, T. AIA. K. ANTONEINOC, avec un Jupiter qui pleut sans nuages. Assis sur son Thrône, il laisse tomber de la corne d'Abondance une pluie féconde sur la Terre qui est à ses pieds. C'est un monument de la piété & de la tendresse des Ephésiens envers Antonin. ΕΥΣΕ ΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ *figurum Ephesiorum*. Cette Médaille est chez le Roi.

On veut faire entendre que c'étoit le premier sacrifice que Socrate exigeoit de ceux qui vouloient être ses disciples, & qu'il l'obtenoit aisément : car le Bourgeois en passe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'espoir de ne pas payer ses créanciers. A cette condition jointe à celle de mener une vie dure & philosophique, les Nuées lui accordent sa demande, qui est de corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laissez-vous, disent-elles, conduire par Socrate, & vous réussirez.

Strepsiade est content de tout ce qu'on lui propose, d'être vêtu de haillons, de souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, les outrages, tout ; d'être Philosophe en un mot, pourvu qu'on lui apprene l'art qu'il désire de sçavoir. Le maître commence par flater son élève d'une gloire pareille à la sienne, comme d'être consulté d'une foule d'admirateurs, & choses semblables, sans compter le gain * réel qui en reviendra ; puis il l'exerce, & le fonde par l'avis du Chœur : scène plaisante. Car le Bourgeois interrogé sur ses talens, sur sa mé-

* Accusation injuste : Socrate étoit fort désintéressé.

moire & sur sa disposition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour se souvenir de ce qu'on lui doit, & de disposition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate pour l'éprouver veut en venir aux coups d'étrivieres. Il lui fait mettre bas son manteau, & le Bourgeois gardant toujours son caractère d'innocent très-railleur, balance un moment entre la crainte & l'espoir de ressembler à Chairéphon, le plus cher, mais le plus pâle des disciples de Socrate. Il consent toutefois d'entrer dans l'école du maître, & se soumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle digression* du Chœur qui est double, une partie appartenant aux secondes Nuées, & l'autre aux premières. Il est bon de donner ce morceau tout entier, parce qu'il jette un grand jour sur tout ce qui regarde Aristophane, & en particulier sur la date & le sort de cette pièce. Immédiatement après que Socrate a fait entrer son disciple chez lui, c'est-à-dire, dans l'autre de Trophonius †, comme l'ap-

* Παράοσις.

† Trophonius étoit un homme qui s'étoit érigé en donneur d'oracles qu'il rendoit du fonds

pelle plaifamment Strepfiade , pour rail-
ler cette école de gens qui ne rioient
jamais , non plus que ceux qui avoient
été dans l'antre , le Chœur dit un mot
au maître & à l'élève ; puis fe tournant
vers les fpectateurs , il leur parle en ces
termes.

» Messieurs , j'atteste Bacchus * , mon
» pere & mon maître , que je vous dirai
» la vérité. Puiffai-je être vainqueur en
» ces jeux , & passer dans votre esprit
» pour auffi bon écrivain , que je vous
» crois bons connoiffeurs ! Auffi vous
» ai-je déjà donné cette Comédie com-
» me la meilleure que j'euffe faite , en
» vous priant de l'entendre avec autant
» d'application & de foin que j'en avois
» mis à la composer. J'eus pourtant le

d'une caverne près de Delphes. Cet antre devint
célèbre dans la fuite. On y alla toujours depuis
chercher des oracles : mais comme c'étoit un re-
paire de ferpens , on y jettoit quelques gâteaux
emmiellés par précaution ou par cérémonie fu-
perftitieuſe ; & c'est ce qui fait dire à Strepfiade
qu'il devoit avoir des gâteaux avant que d'en-
trer dans la maifon de Socrate. On dit qu'on ne
rioit plus au retour de l'antre de Trophonius.
Cela paffe en proverbe.

* Il atteste Bacchus comme le Dieu des Poètes
comiques , parce que les Comédies ſe jouoient
aux Fêtes de Bacchus.

malheur

» malheur d'être vaincu par d'indignes
 » concurrens *, destinée que je ne mé-
 » ritois pas. C'est de cela même que
 » j'ose me plaindre à vous & aux hon-
 » nêtes gens pour qui seuls je travaille ;
 » non que je veuille vous abandonner :
 » car je n'ai pas oublié le succès que
 » vous donnâtes à ma première Comé-
 » die **, & l'accueil que vous fîtes au
 » jeune homme sage & au jeune dé-
 » bauché qui en font le jeu †, comme
 » je n'étois pas encore dans l'âge prescrit
 » par les loix § pour donner des pièces
 » de Théâtre, j'exposai *incognito* ce
 » premier fruit de mes veilles. On le
 » releva, & vous le reçûtes favorable-
 » ment. Depuis cette faveur j'ai tou-
 » jours compté sur vos suffrages. Or je
 » viens aujourd'hui, Messieurs, vous
 » offrir une Comédie, qui comme une
 » autre Electre § cherche à reconnoître

* Cratinus & Ameipsias. Ils en disoient appa-
remment autant d'ARISTOPHANE.

** Les Dairaliens, peuple de l'Attique.

† GALIEN en a conservé un fragment qui
confirme cela.

§ Il falloit avoir trente ou quarante ans.

§ Allusion satyrique à la reconnoissance d'E-
lectre & d'Oreste dans ESCHYLE. Voyez la pre-
mière partie, T. II.

» ses amis. Si elle trouve les cheveux de
 » son frere, elle les reconnoitra bien *.
 » Jugez, je vous prie, par vous-même
 » de la décence avec laquelle mon Elec-
 » tre (*ma Comedie*) paroît. Elle ne vient
 » point avec des habits déchirés pour
 » faire rire les enfans †. Elle ne s'avilir
 » point par des railleries fades sur les
 » chauves, & moins encore par des
 » danfes deshonnêtes. Vous ne la ver-
 » rez point introduire un vieillard qui
 » frappe de son bâton tout ce qui se
 » présente pour faire plus aisément pas-
 » ser ses mauvaises plaisanteries. Elle
 » ne paroît point avec des flambeaux
 » comme une Furie, & ne s'amuse point
 » à faire des hélas ridicules. Elle vient
 » appuyée de son seul mérite & de sa
 » propre beauté. Je ne me glorifie pour-
 » tant pas de ces avantages. Je cherche
 » beaucoup moins à vous tromper en
 » répétant deux ou trois fois la même
 » chose. Je produis toujours des ima-
 » ges nouvelles différentes les unes des

* Il veut dire qu'elle reconnoitra au moindre signe d'approbation les spectateurs qui ont autrefois applaudi aux Daitaliens.

† Traits satyriques contre les Poètes ses concurrents.

» autres , & toutes singulieres. Je puis
 » me vanter d'avoir terrassé le redou-
 » table Cléon *. Mais je ne l'ai pas
 » insulté depuis sa mort †. La conduite
 » de mes rivaux est bien différente :
 » depuis qu'Hyperbolus a donné prise ,
 » ils ne mettent sur le Théâtre qu'Hy-
 » perbolus & sa mere. Eupolis a donné
 » d'abord à ce sujet sa Comédie *Ma-*
 » *rica* ¶ , où il n'a pas rougi de piller
 » mes *Chevaliers* , en y ajoutant seule-
 » ment de sa façon une vieille qui fait
 » une danse deshonnête ; encore a-t-il
 » volé cette vieille à Phrynicus qui la
 » faisoit dévorer par un monstre marin.
 » Le Poëte Hermippus est venu ensui-
 » te : voilà encore Hyperbolus en jeu.
 » Enfin tous à la file tombent sur Hy-

* Dans la Comédie des Chevaliers , & ail-
 leurs.

† *καμίντι* *jacenti* ; mort ou terrassé. Le terme est véritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame DACIER a cru devoir en juger autrement, sur ce qu'ARISTOPHANE dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avoit beaucoup de changemens dans les secondes Nuées , pour lesquelles ce discours étoit fait.

¶ Les Scholiastes assurent que dans cette Comédie d'Eupolis , il étoit parlé de Cléon comme mort.

» perbolus * , & me dérobent mes an-
 » guilles † le plus subtilement qu'ils
 » peuvent. Que ceux qui rient à leurs
 » pièces ne se divertissent pas aux mien-
 » nes ! C'est tout le mal que je leur
 » souhaite. Pour vous , Messieurs , si
 » vous prenez goût à mes idées , je vous
 » donne parole de croire désormais que
 » vous êtes fins connoisseurs. »

Il est visible 1°. que ce discours a été fait pour la seconde représentation des Nuées ; 2°. que c'étoit la premiere Comédie revue , corrigée , & augmentée ; 3°. que Cléon étoit mort quand on la représenta la seconde fois. La seule citation de *Marica* où Eupolis parloit de Cléon mort est une preuve sans réplique. Donc en joignant à ce discours un endroit des *Guespes* , où il est dit que la premiere Comédie des Nuées fut jouée un an auparavant , il est évident

* Homme de basse naissance , faiseur de lampes de cuivre. Il avoit trouvé comme Cléon , le secret de se rendre redoutable jusqu'à oser attaquer les premieres têtes de l'Etat.

† Il parle d'anguilles dans la Comédie des Chevaliers. Ce sont les anguilles délicieuses du lac Copaïe en Béotie. On avoit fait apparemment sur cela des allusions dont nous n'avons point la clef.

que les deux représentations se firent dans les années que nous avons assignées. Et quand même les Scholiastes nous tromperoient après s'être trompés eux mêmes sur le fait de la Comédie *Marica* qui suppose Cléon mort, cela ne prouveroit autre chose, sinon que les deux représentations des *Nuées* se sont faites avant la mort de ce Général, ou avant la dixième année de la guerre du Péloponnèse : & par conséquent cette Comédie n'en seroit pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet la première représentation. Car voici le discours que le Chœur y fit aux spectateurs, & qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

» Messieurs, écoutez-nous bien, je
 » vous prie, (ce sont les Nuées qui
 » parlent) nous sommes fort en colere
 » contre vous; & n'avons-nous pas rai-
 » son? Est-il un de vos Dieux qui vous
 » enrichisse autant que nous le faisons?
 » Toutefois point de libations, point
 » de sacrifices pour nous, qui sommes
 » vos Déesse tutélaires. En effet, vous
 » mettez-vous en campagne mal-à-pro-
 » pos? Sur le champ le tonnerre ou la
 » pluye surviennent pour vous faire ren-
 » trer. Par exemple quand vous vous

» avisâtes de mettre à la tête de vos ar-
 » mées ce Paphlagonien, ce Corroyeur,
 » ce Cléon, nous fronçâmes le sourcil,
 » nous fîmes du fracas, la foudre tom-
 » ba, la lune quitta sa route *, le soleil
 » retira son flambeau, & vous menaça
 » de ne plus luire pour vous, si vous
 » élisiez Cléon pour Général. Vous l'é-
 » lûtes pourtant. C'est le proverbe : les
 » délibérations vont ici tout de travers,
 » & les Dieux réparent tout **. Or vou-
 » lez-vous sçavoir comment tout sera
 » réparé. Le voici. Prenez-moi cet oi-
 » seau de proie †, ce voleur de Cléon,
 » & mettez-le au Piloni ‡. Alors tout
 » reviendra dans son premier état, &
 » vos fautes se tourneront en heureux
 » succès. »

Dans le premier morceau Cléon étoit mort, dans le second il étoit plein de

* Il y eut une éclipse de Lune vers le tems où Cléon fut envoyé à Pyle en qualité de Général. ARISTOPHANE en parle dans ses Chevaliers. Quelque-tems après il y en eut une de Soleil.

** DEMOSTHENE en dit autant aux Athéniens, dans ses harangues.

† Larus, oiseau aquatique fort vorace, dit SUIDAS.

‡ Serrez-lui le cou dans une pièce de bois trouée.

vie. Ces deux morceaux ont donc été faits en deux années différentes. Mais quelque tour qu'on veuille y donner, il sera toujours vrai de conclure d'Aristophane seul, que cette pièce fut faite & jouée entre l'époque de l'affaire de Pyle sous Cléon, & celle de la mort de Cléon : donc entre la septième & la dixième année de la guerre du Péloponnèse : donc plus de vingt-trois ans avant la condamnation de Socrate *. Cela est démontré.

Il y a encore un troisième morceau adressé aux spectateurs. Mais c'est une plaisanterie bien moins importante que celle que nous venons de voir. Les Nuées disent qu'elles saluent les Athéniens de la part de la Lune, qu'elle est pourtant un peu picquée contr'eux, de ce que malgré tous les biens dont elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux †, elle n'éprouve d'eux que de l'ingratitude, parce que toutes les fêtes

* Ou du moins treize ans avant cette mort, si Socrate mourut sexagénaire, comme quelques-uns l'ont écrit : sentiment peu suivi.

† Il paroît par-là, & par beaucoup d'autres endroits où ARISTOPHANE raille l'épargne des Athéniens, qu'ils étoient en effet fort épargnans.

font dans une horrible confusion, & qu'on s'en prend à elle; que les Dieux, par exemple, s'attendent à des sacrifices qui ne viennent point au jour marqué, qu'on voit des jeûnes au lieu de festins, & des procès au lieu de vacations, que dans l'Olympe on fait un bruit horrible contr'elle, comme si elle étoit la cause du peu de soin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'est pas aisé de rendre raison de cette confusion des fêtes dont parle Aristophane, les diverses conjectures qu'on apporte n'étant que de pures conjectures, & trop longues à développer. Soit que le nombre d'or, ou le Cycle de Méton fut alors introduit ou non, il y a toujours des difficultés: & il sembleroit vraisemblable que le désordre dont on parle, seroit plutôt venu d'avoir voulu ajuster les fêtes à ce Cycle, qu'autrement*. Nous aurons moins lieu de nous étendre beaucoup sur le reste de cette Comédie.

* Voyez le sçavant M. EZECH. SPANHEIM dans l'édition d'ARISTOPHANE de M. KUSTER: c'est son sentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le Cycle de Méton ne fut adopté que depuis cette pièce. Les Grecs pour retrouver le même point de rencontre du

ACTE I I.

Socrate après avoir dépouillé son disciple de son manteau, apparemment pour s'en accommoder, & après lui avoir donné quelques commencemens d'instruction, le ramene sur le Théâtre en jurant par le chaos & l'air qu'il n'a point encore trouvé d'esprit si épais que Strepfiade. Mais Strepfiade est comme on l'a vû, un Bourgeois de bon sens & malin, qui sans paroître y toucher tourne son maître en ridicule. Aristophane veut faire entendre qu'un sens droit que les Philosophes traitent de grossier, est rétif à la Philosophie, tant elle est opposée au sens commun.

Le maître appelle son élève pour continuer sa leçon, & lui ordonne de tirer son canapé & de s'y coucher. L'autre obéissant malgré lui, badine sur les Corinthiens qui le prennent au collet, & qui concourent avec Socrate à le pil-

Soleil avec la Lune, avoient pris d'abord huit années, puis onze, toujours avec erreur considérable. Méton s'avisa le premier en mettant huit & onze de fixer le terme de dix-neuf ans, où le retour de la Lune & du Soleil se trouva sans erreur sensible pour ces tems-là.

ler. Il appelle ainsi certains insectes dont il soupçonne que les meubles philosophiques de son maître sont infestés. Toute la Scène roule sur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate suivant sa maniere de Philosopher, & à Strepfiade pour les relever par un contraste comique : par exemple, Socrate commence à-peu-près comme le Maître de Philosophie dans le *Bourgeois-Gentilhomme* *. » Ça que souhaitez - vous » d'apprendre ? Les mesures, l'harmonie, la cadence ? »

STREPSIADE.

Oui parbleu, les mesures. Car il n'y a pas long-tems qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure.

Socrate poursuit son discours & Strepfiade le sien, l'un & l'autre répondant toujours à sa pensée. Le dernier vient au fait, & demande à quoi lui servira l'harmonie. » Pour faire l'agréable dans » les compagnies ? C'est bien là de quoi » il s'agit. Je ne me soucie, dit-il, ni » de Pyrrhiques, ni de Dactyles. Ap- » prenez-moi à culbuter le bon droit. »

* MOLIÈRE a visiblement imité la Scène d'ARISTOPHANE.

Plus Strepfiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & de lui faire voir qu'il faut acquérir auparavant bien d'autres connoissances. Il lui donne une leçon de Grammaire; mais bien maligne. Car en lui enseignant à distinguer les noms des choses qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il donne sur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches, particulièrement à Cléonyme & Amunias.

Socrate ordonne ensuite tout de bon au disciple de se coucher, de méditer, de s'attacher à une pensée, & s'il ne peut la démêler, de passer à une autre, de fixer son imagination, de diviser, de définir, de contempler, enfin de chercher dans sa tête le moyen de frustrer ses créanciers. Ce jeu de Théâtre qui exprime toutes les petites façons des méditatifs d'alors, leurs grimaces sçavantes, & les tours de souplesse qu'on leur imputoit, anime extrêmement cet Acte. Mais si les *Femmes Sçavantes* de Moliere ont eu d'abord de la peine à plaire au monde poli à cause de leur caractère singulier, il n'est pas possible d'esperer que celui des Philosophes Athéniens lui plaise, quelque finement

492 LES NUÉES,
qu'il soit représenté. Pourfuivons fans
nous arrêter considérablement sur cha-
que chose.

STREPSIADE.

Que voulez-vous donc que je cherche
dans mon esprit ?

SOCRATE.

Dites-moi vous-même ce que vous
voulez trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai dit mille fois, le moyen
de ne point payer.

Voilà la vraie maniere de Socrate ;
quoique travestie. Il faisoit éclore les
pensées d'autrui fans dire les siennes ;
ce qui le faisoit appeller *la Sage-femme
des esprits*.

Le Bourgeois las de se tourner sur
son lit dit enfin qu'il a trouvé le secret
qu'il cherchoit. C'est une plaisanterie à
laquelle on ne s'attend point. » Si j'ache-
» tois, dit-il, une sorciere de Theffalie,
» que par son moyen je prisse la Lune,
» & que je l'enfermassé dans un étui
» comme un miroir. . . . »

SOCRATE.

Hé bien qu'en arriveroit-il ?

STREPSIADE.

S'il n'y avoit plus de Lune, je ne paye-
rois plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela ?

STREPSIADE.

La chose est toute claire. Il n'y auroit plus de mois, & par conséquent plus de payement au bout.

Socrate lui propose à son tour une autre subtilité de même force. Il demande comment il se tireroit d'affaire s'il étoit condamné à payer cinq talens. Le Bourgeois rêve quelques momens, suivant le conseil de son maître qui lui dit de donner l'essor à son esprit, comme les enfans le font aux hannetons, qu'ils attachent à un fil. C'est que Socrate disoit que l'ame avoit des aîles pour s'élever au-dessus des choses terrestres; de sorte que ces comparaisons lui étoient familières. Strepfiade trouve enfin un expédient rare qui seroit de se mettre derrière le Greffier, d'exposer un miroir ardent aux rayons du soleil, & de brûler toutes les écritures qu'on feroit contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun Commentateur ait dit un seul mot de ces cinq talens. Mais il s'agit visiblement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de péculat *. Cela

* Voyez les *Acharniens* ci-dessus.

494 LES NUÉES,
faute aux yeux. Mais que signifie l'allusion du miroir ardent? Je l'ignore. Il y en a bien d'autres que nous ne connoissons pas. Par exemple pour éviter une condamnation par corps, Strepfiade n'imagine point d'autre secret que de s'aller pendre. Peut-être aussi n'y a-t-il point d'autre finesse dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du génie grossier de son disciple, désespere d'en faire un Philosophe, & lui conseille d'amener son fils en sa place. L'autre y consent en disant que son fils avoit de l'esprit étant enfant, ce qu'il prouve aussi naïvement que le Médecin Diafoirus au sujet de son fils Thomas. Moliere a copié à beaucoup d'endroits de cette Comédie.

A C T E I I I.

Strepfiade comme possédé de l'esprit Socratique & de l'enthousiasme des Nuées, pousse son fils Phidippide hors du logis, & jure par les Nuées qu'il n'y restera pas plus long-tems. » Sors, » dit-il, coquin, & vas manger, si tu » veux, les colonnes de Megaclès. » Apparemment que cette maison à laquelle Strepfiade s'étoit allié, avoit dis-

si pé tout son bien , hormis le Palais de Mégaclês. Le sel comique de cette scène est précisément le même que celui du Bourgeois-Gentilhomme , qui veut instruire sa femme & sa servante des leçons qu'il a reçues de ses maîtres. La copie est plus conforme à nos mœurs ; mais elle est moins vive que l'original dont Moliere avoit bien étudié tous les traits. A la vérité Strepfiade ne fait pas ici à son fils un récit tranquille , comme le Bourgeois-Gentilhomme à Madame Jourdain , & à Nicolle : mais il parle dans le même goût avec plus de vivacité. Car ayant la tête remplie des grands mysteres qu'il croit avoir appris chez Socrate , il en dit une partie sans suite ni liaison à son fils , en le contraignant d'aller promptement tenir sa place à la même école.

Phidippide qui croit que son pere extravague le regarde du même œil que Madame Jourdain fait son mari enharnaché en Turc. Il ne laisse pas d'obéir sans rien comprendre à ce qu'on lui dit ; & voilà tout le plaisant de ce Dialogue. Dès les premiers mots le fils jure par Jupiter. Ce serment choque le pere , qui lui dit que cela étoit bon autrefois , mais que depuis Socrate il n'y a plus de Jupiter.

Qui dit de pareilles impiétés !

STREPSIADE.

Qui ! Socrate , Diagoras le Mélien * ,
& Chairephon qui sçait calculer les
fautes des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoi , mon pere , êtes-vous assez in-
sensé pour croire ces bourrus atrabi-
laires ?

STREPSIADE.

Doucement , mon fils , s'il vous plaît.
Ne dites point de mal de ces sages qui
ont tant de lumieres , & qui portent
l'épargne jusqu'à ne connoître ni bar-
biers , ni parfumeurs , ni baigneurs ,
tandis que tu me dévores les entrailles ,
comme si j'étois mort. Mais il ne s'agit
plus de cela. Va les trouver , & devient
leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnoître ici des traits
du Malade imaginaire , à l'égard des
Médecins.

* Diagoras étoit de Mélos. Ainsi quand
ARISTOPHANE dit le Mélien , il faut entendre
Diagoras. Il passoit pour Athée , & les Poètes
comiques vouloient donner cette idée des Phi-
losophes pour les perdre. Mais il s'en faut bien
que Socrate niât la Divinité. Il n'y a qu'à lire
PLATON.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là ?

STREPSIADE.

Tout ; les connoissances les plus estimées , la vérité même , par exemple que tu n'est qu'une bête , & qu'un sot. Mais attends un moment je reviens.

PHIDIPPIDE.

Mon pere a perdu l'esprit. Quel parti dois-je prendre ? Dois-je le faire déclarer fou en Justice , ou le livrer aux bourreaux de Médecins * , comme un homme à mettre en terre en peu de jours ?

Le pere revient avec un cocq & une poule qui s'expriment par le même mot Grec. Socrate en avoit fait autant à son égard en lui donnant une leçon de Grammaire. Il l'imite , & demande à son fils ce que c'est que l'un & l'autre volatile. Le fils répond comme le pere avoit répondu à Socrate. » Vous n'êtes qu'une » bête , lui dit Strepfiade , & vous ne

* Madame DACIER a passé ce vers. Le SCHOLIASTE l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le sens que j'ai suivi me paroît le véritable.

» sçavez pas les premiers élémens de la
 » Grammaire. » Il y a là quelque raille-
 rie cachée sur quelque événement, com-
 me celle de Moliere dans le Bourgeois-
 Gentilhomme qui admiroit & répétoit
 la leçon qu'on lui avoit donnée sur la
 maniere de prononcer les voyelles, les
 consonnes, & les syllabes, allusion ma-
 lignie à un livre * qui avoit eu de la
 réputation dans le monde. L'original
 de ces traits est Aristophane. On perdra
 dans la suite la trace de plusieurs bons
 mots de Moliere, comme des siens.

Strepsiade assure qu'il a appris bien
 d'autres belles choses de cette nature ;
 mais que son grand âge lui ayant ôté
 la mémoire, il est à propos que son
 fils se mette en sa place chez ces grands
 Philosophes.

Phidippide remarquant que son pere
 n'a ni manteau, ni souliers, » c'est donc
 » pour toutes ces subtilités, dit-il, que
 » vous avez perdu votre manteau. »

STREPSIADE.

Oh non, je ne l'ai pas perdu ; mais
 je l'ai converti en pure Philosophie. †

* Le livre de la parole.

† Il veut faire entendre que Socrate étoit
 intéressé & voleur.

PHIDIPPIDE.

Et vos souliers qu'en avez-vous fait ?

STREPSIADE.

Je les ai employés *pour le besoin*,
comme Périclès le fit des trésors de la
citadelle.

Ceci regarde un fait singulier de Périclès. Suidas dit, qu'il employa une grande partie de ces trésors pour la guerre du Péloponnèse, & qu'en rendant ses comptes il se contenta de dire, au sujet de cinquante talens, qu'il les avoit employés *pour le besoin*. On ne le pressa pas davantage. Les Lacédémoniens l'ayant sçu, confisquèrent les biens de Cléander, & condamnerent Plistoanax à une amende de cinq talens, prétendant que ces deux Généraux de Lacédémone, dont l'un étoit leur Roi, avoient épargné une partie de l'Attique, pour avoir été corrompus par des largesses secrettes; & que Périclès n'avoit répondu si obliquement en rendant ses comptes, que pour épargner aux Rois de Sparte la confusion de leur bassesse & de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher son fils chez Socrate, en lui disant,
Viens, mon enfant, viens avec moi.

» Si tu fais mal, c'est moi qui t'y obli-
 » gé : obéis seulement , & souviens-toi
 » que je n'ai que trop eu d'égard moi-
 » même à tes caprices dans l'enfance.
 » La première obole * que je reçus pour
 » l'assemblée publique, je l'employai à
 » r'acheter un petit chariot aux fêtes de
 » Jupiter. »

Phidippide dit à part que son pere
 se repentira de la violence qu'il lui fait ;
 & il lui tiendra en effet parole. Socrate
 paroît ; le pere lui livre son fils. » Je

* ARISTOPHANE l'appelle obole *heliastique*, ainsi nommée du lieu où se tenoient les plus nombreuses assemblées des Athéniens. On n'y donnoit d'abord aux assistans qu'une obole, ou la sixième partie d'une dragme ; ensuite on en donna deux, & enfin trois à la réquisition de Cléon, qui se fit un mérite de cette augmentation. Le Poëte comique tourne partout & mille fois en ridicule cet honoraire, qui lui paroissoit sordide. C'étoit en effet peu pour chaque particulier, & beaucoup pour l'Etat, puisque les trois oboles valaient cinq sols de notre monnoye. M. EZECH. SPANHEIM dans ses notes sur les *Nuées*, nous a donné une suite de sept différentes monnoyes depuis la dragme Attique, jusqu'à la demi-obole inclusivement. Quoique cette monnoye Grecque soit fort connue, comme ARISTOPHANE en parle souvent, & qu'on doit être curieux de voir ensemble la dragme & sa monnoye, j'ai cru faire plaisir

» l'ai enfin persuadé, dit-il, malgré qu'il
 » en eût. » Ce mot tombe à plomb sur
 la maniere de philosopher dont usoit
 Socrate, qui mettoit les gens au point
 de se rendre malgré eux, en les faisant
 donner dans des absurdités, dont ils ne
 pouvoient se tirer sans revenir à son sen-
 timent.

SOCRATE parlant de Phidippide.

C'est apparemment un innocent qui
 n'est pas encore fait à se tenir suspendu
 en l'air comme nous. *

au lecteur de représenter ici ces pièces exacte-
 ment gravées d'après celles que M. SPANHEIM
 a fait graver sur la suite d'un cabinet d'Angle-
 terre. Toute cette monnoye est d'argent. Il y
 en a eu d'airain: & ARISTOPHANE nous l'ap-
 prend quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs.
 Ces sept pièces ont toutes d'un côté la tête
 de Pallas & de l'autre le Hibou son oiseau,
 avec les deux ou trois premières lettres du nom
 de la Déesse, comme toutes les autres mon-
 noyes d'Athènes. La cinquième est singuliere,
 en ce qu'elle porte d'un côté une double tête
 d'homme & de femme à visages addossés en
 forme de Janus avec la couronne. C'est la
 figure de Cécrops, ancien Roi d'Athènes. La
 tête de femme montre qu'il procura & facilita
 les mariages pour peupler l'Attique. Cette mon-
 noye battue en son honneur plusieurs siècles
 après lui, marque la vénération des Athéniens
 pour sa mémoire.

* A méditer.

PHIDIPPIDE, *entre ses dents.*

Puisses-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah coquin, tu dis des injures à ton maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a dit cette sottise. Hé comment pourroit-il apprendre à éluder un procès, à chicaner sa partie adverse, & à jeter de la poussière aux yeux des Juges ? Hyperbolus * donneroit pourtant un talent pour en sçavoir autant.

STREPSIADE.

Oubliez ses impertinences, & daignez lui donner vos soins. Il a naturellement du génie : car n'étant encore qu'enfant il faisoit de petits châteaux, des vaisseaux, des chariots, des grenouilles, des grenades ; il falloit voir ! † Qu'en pensez-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il puisse apprendre ces deux *moyens* ¶ favoris qui sont les pivots de

* C'est le faiseur de Lampes dont nous avons déjà parlé. Il y mettoit (dit-on) de mauvais alliage, & il s'enrichissoit par ses friponneries, à en croire ARISTOPHANE.

† Voilà Thomas Diafoirus.

¶ Toute la Philosophie morale de Socrate rouloit sur ces deux idées,

vosre doctrine, le *Juste* & l'*Injuste*? S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'esprit d'apprendre l'*Injuste*.

S O C R A T E.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

· STREPSIADE *prenant congé.*

Je suis vosre valet. N'oubliez pas au moins de l'armer de pied en cap contre le *Juste*.

A peine le Bourgeois s'est-il retiré, que le *Juste* & l'*Injuste* paroissent en personne. L'allégorie est hardie, & les personnages sont bizarres, mais dignes d'Aristophane, & plaisans pour qui connoissoit ou connoît Socrate & ses discours éternels sur le *Juste* & l'*Injuste*. Il faut donc imaginer ces deux choses comme des Acteurs que le Poëte avoit apparemment orné d'un air aussi grotesque, que ses autres mascarades.

Le *Juste* défie son rival de paroître devant les spectateurs? Mais l'*Injuste* qui connoît les Juges à qui il a affaire, se montre sur le champ, bien assuré, dit-il, de l'emporter sur son concurrent devant de tels arbitres; bon commencement de satyre qui dure pendant toute la Scène; car le premier prétend être

le plus fort * ; & l'autre allégué qu'il est toujours victorieux quoique plus foible. L'un veut que ce soit chez les foux (en montrant les spectateurs ou les Philosophes) & l'autre prétend que c'est chez les sages , en montrant les mêmes. L'un dit qu'il n'a qu'à se montrer pour triompher ; l'autre nie qu'il n'y ait au monde aucune ombre de justice. Quoi , pas même chez les Dieux ? Non , pas même chez Jupiter. Cela est dit pour rendre les Philosophes exécrables par leurs impiétés. Le *Juste* accable en effet d'injures son rival , comme un impie : l'autre affectant un air de Philosophe , ne répond à chaque outrage que par des applaudissemens , comme Socrate & comme les sergens de Comédie , qui disent *bon cela* à chaque insulte qu'ils reçoivent. Aussi l'*Injuste* ajoute-t il : » Hé , ne vois-tu pas que tu me prodigues de l'or à pleines mains ? » Les vivacités redoublées de l'un & de l'autre font un grand jeu de Théâtre ; mais tout n'en est pas selon nos manières. Les reproches que

* *δικαιωτερον* , le plus fort. C'est le nom du *juste* chez les Philosophes. *αδικωτερον* , le plus foible. C'est le nom de l'*injuste*. Il y a ici bien des antithèses qui portent sur ces deux dénominations.

le premier fait au second de corrompre les Athéniens & de perdre la jeunesse, les répliques du second, & la dispute des deux à qui se faisira de Phidippide pour l'instruire, (comme la Vertu & le Vice par rapport à Hercule*,) ne montrent que trop à quel point les Poëtes Comiques portoient la liberté de dénigrer Athènes; & jusqu'où les Athéniens entendoient raillerie, sans s'embarasser de ce que la postérité penseroit d'eux, & moins encore de se corriger de leurs défauts.

Le Chœur est contraint de mettre le hola, tant que la contestation s'échauffe. Il veut qu'elle devienne une dispute réglée, & que chacun des concurrens expose au long ses raisons: „ dont dépend „ (dit-il) la destinée de la Philosophie, „ & des querelles de nos amis les Philosophes. „

Le *Juste* fait le premier sa harangue. Il décrit la sévère discipline du vieux tems, où la Justice fleurissoit, la docilité des jeunes gens, leur assiduité, leur attention, leur respect à l'égard de leurs maîtres, leur éducation dure, leur modestie, la beauté de la musique d'alors

* Hercules *in bivio*.

bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis *, l'importance de cette austérité & ses suites heureuses, la pudeur, la bienféance, & la sobriété.

» Vraiment (dit l'*Injuste*) cela étoit
 » bon du tems qu'on portoit des cigales
 » d'or aux cheveux, &c. ». Ces bijoux
 dont on a parlé ailleurs, étoient à la
 mode du tems des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau siècle ne laissoient pas d'être magnifiques. Celui qui fait le personnage de la Justice répond à son adverfaire, que la peinture qu'il a faite est celle des anciens héros, & non des jeunes gens du tems présent élevés dans la mollesse, sans force, sans vigueur, sans ame. Il exhorte Phidippide à suivre de si belles leçons, à haïr le barreau source de chicanes, à ne rien faire de honteux, à respecter ses parens, à honorer les vieillards, à éviter les danseuses; enfin à être vertueux de tout point. C'est un contraste des anciennes & des nouvelles mœurs d'Athènes.

* Ce Phrynis avoit amolli la musique ancienne; & les anciens tiroient de grands préjugés de la qualité de la musique pour ou contre la régularité des mœurs.

L'*Injuste* leve les épaules & rit en petit maître, pour engager Phidippide à regarder ces discours-là comme des chansons; mais le *Juste* insiste, & montre à ce jeune homme, que s'il veut le croire il jouira d'une santé toujours parfaite, il se distinguera dans les exercices, il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les sotises qu'on dit & qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaisir des promenades sçavantes & utiles; qu'il sera toujours sage & heureux; qu'au contraire s'il vit comme les autres jeunes gens de son âge, il deviendra misérable, & que, pour comprendre tous les malheurs ensemble, il sera aussi infâme qu'Antimachus: mot sanglant contre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précédé.

Quoique le Chœur soit composé de Nuées, Déeses imaginaires, il ne laisse pas suivant son office de louer les vertueuses leçons que l'on vient de voir; mais l'*Injuste* prend à son tour la parole. Il lui pesoit d'avoir gardé un si pénible silence. Il dit d'abord que les Philosophes l'ont appelé à tort *le plus foible*, puisqu'il a imaginé le premier l'art de s'opposer aux Loix & au bon droit: ce qui méritoit des récompenses sans

nombre *. » Car, (dit-il) quoi de plus
 » beau qu'un art, qui tout *inférieur*
 » qu'on l'appelle, est sûr de l'emporter
 » dans les jugemens ? » Il adresse en-
 suite le discours à Phidippide, en s'ar-
 rêtant comiquement sur les usages d'A-
 thènes qu'a blâmés son adversaire. » Il
 » a parlé (dit-il) de bains chauds :
 » grande merveille ! Hé Hercule ai-
 » moit-il les bains froids ? » Défaite
 comique digne de l'art attribué ici à

Voyez la Socrate. Quelle que soit la tradition
note sur fabuleuse, il est certain qu'on appelloit
Himéa, *Héracléens* les bains chauds ; & c'est ce
ci-dessus. qui donne lieu à la pointe.

Le défenseur de l'injustice passe en-
 suite à la fréquentation du barreau, &
 à l'art des harangues. » Nestor n'étoit-il
 » pas harangueur, selon le témoignage
 » d'Homere ? » *L'Injuste* attaque la ver-
 tu & la sagesse par des raisonnemens
 aussi frivoles pour insinuer que ce sont
 ceux de la Philosophie de Socrate. » Car
 » à quoi a jamais servi la vertu ? A rien
 » de bon. Quoi, à Pélée ? Le beau pré-
 » sent que lui firent les Dieux, une
 » épée † ! Hyperbolus a bien mieux fai

* Plus de mille stateres.

† Dans un danger qu'il courut, Mercure
 dit-on, lui donna une épée pour se défendre,

» ses affaires en faisant des lampes. Il
 » a friponné ; il s'est enrichi aux dépens
 » du public. »

Fondé sur ces principes l'*Injuste* demande à Phidippide, comment il se tireroit des aventures qui arrivent tous les jours aux jeunes gens, sans l'art de tourner le blanc au noir ; & il l'exhorte à faire du pis qu'il pourra, bien assuré de trouver une ressource immanquable dans le secours que lui donnera son nouveau maître.

Le partisan de la Justice demande à son tour ce qui arriveroit si ce jeune homme étoit noté d'infamie, pour avoir suivi de si pernicieuses leçons. Cela fait naître une de ces Satyres cyniques, qui rendent abominables les Athéniens censurés & leur censeur. Le tout est singulier.

L'INJUSTE.

Que diras-tu, si je viens à bout d'avoir raison contre toi ?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort, & je me tairai : voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quelles gens sont-ce que nos Orateurs ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiseurs de Tragédies ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magistrats ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à présent les spectateurs : quel est le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? Examine.

LE JUSTE *en regardant de tous côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Hé-bien ?

LE JUSTE *montrant divers spectateurs.*

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre . . . & ce petit-mâitre là bas . . .

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (*Aux spectateurs.*)

COMEDIE. 511

Messieurs , prenez mon manteau *. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Socrate appercevant Strepfiade qui revient , lui demande s'il persiste à vouloir que son fils soit Philosophe de la bonne façon. » Oui , répond le Bourgeois ; instruisez-le comme il faut ; » châtiez-le , s'il est nécessaire : & surtout rendez-lui la langue aussi affilée qu'un glaive à deux tranchans : l'un fera pour les menues babioles de chicane , l'autre pour les causes qui en valent la peine. »

S O C R A T E.

Laissez-moi faire. Je vous le rendrai , sur ma parole , un des plus fins chicanneurs de l'Attique.

P H I D I P P I D E *à part.*

C'est-à-dire , pâle , maigre , & Philosophe accompli.

L E C H Œ U R.

Phidippide , entrez. (*à part.*) Quelqu'un pourra s'en repentir.

Dès que le jeune homme est entré

* Il fait semblant de jeter son manteau , comme s'il vouloit sauter dans le Parterre.

512 LES NUÉES,
chez Socrate, les Nuées adressent la parole aux Juges de la Comédie qui étoient apparemment dans un lieu distingué du cirque. Elles leur promettent que s'ils rendent justice au spectacle, elles procureront à leurs champs de la pluye ou du beau tems à propos; & une heureuse fertilité, résolues au reste de grêler sur leurs vignes & de désoler tout, s'ils s'avisent de dédaigner de si grandes divinités, & de juger de travers. Ce sont leurs termes.

A C T E I V.

Strepfiade fort inquiet rode autour de l'école en comptant les derniers jours du mois à la maniere des Grecs *, » cinq, » quatre, trois, deux, de la troisième » dixaine du mois; » & il sent approcher le jour redouté, à sçavoir le der-

* En retrogradant : ainsi comptoient-ils les dix derniers jours du mois. Cela signifie, le 26, le 27, le 28, le 29 Juillet. SCALIGER dit que les Anciens n'avoient d'abord que trois principaux nombres, *έν un, δύο deux, τρία trois*; & qu'ensuite ils disoient, *puis un autre encore, & τετραγον*, d'où vient *quatre* : qu'au-delà ils disoient *πέν έν πέν* & *un de plus, quinque, cinq*. Le reste jusqu'à dix vint peu à peu.

nier du mois , appelé aussi la vieille & nouvelle Lune. C'étoit le jour marqué pour le paiement des intérêts. Le sujet de son inquiétude , c'est que tous ses créanciers consignent de l'argent chez les Juges pour les frais des poursuites , & menacent de le ruiner , s'il ne les paye promptement. Que faire ? Car de payer il n'en est pas question. » J'ai » beau , dit-il , leur faire des proposi- » tions raisonnables , & leur dire : écou- » tez. Des trois sommes que je vous » dois , ne prenez pas l'une ; donnez » du tems pour l'autre , & quittez-moi » de la troisième *. Loin de se payer » de cela , ils me traitent de fripon , » & me menacent de me traîner au » barreau. A la bonne heure : que m'im- » porte après tout , pourvu que Phidip- » pide soit devenu beau parleur. Voyons » où il en est : heurtons. »

Socrate se montre , & après avoir reçu un présent du bourgeois , (c'est un sac de farine) il lui apprend que son fils en sçait déjà assez pour donner un soufflet au bon droit , & pour nier une dette , eût-elle été contractée devant

* Il paroît faire allusion au partage du Lion dans la fable d'ESOPE.

mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard, qui se moque par avance de ses créanciers, en leur opposant un élève de Socrate. Phidippide paroît, & son pere l'embrasse avec transport. » Viens, mon fils, viens que
 » je t'embrasse. A ta pâleur je juge que
 » tu sçais contredire & nier hardiment;
 » qu'en un mot tu entends le fin de la
 » chicanne la plus déliée, & que tu ex-
 » celle dans les manieres de ton pays.
 » Que dis-tu là.... va je n'en doute
 » point. Tu m'as l'air de faire croire
 » aux gens qu'ils ont tort quand ils ont
 » raison, & de le leur foutenir en face.
 » Oui, tu as maintenant la mine d'un
 » bon & franc Athénien. Aussi, puis-
 » que tu m'as perdu, est-ce à toi de
 » me sauver. »

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous témoignez ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue : je crains un peu cette vieille & nouvelle Lune.

PHIDIPPIDE.

Beau sujet d'inquiétude ! Vieille & nouvelle ! Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela soit : car mes

créanciers menacent de m'attaquer ce jour-là en Justice, & de configner.

PHIDIPPIDE.

Laissez-les faire. Ils perdront leurs consignations : car il n'est pas possible qu'un jour en soit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! Une femme peut-elle être jeune & vieille en même-tems ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alléguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils ne prennent pas l'esprit de la loi.

STREPSIADE.

Quel est-il ?

PHIDIPPIDE.

Ma foi, Solon aimoit le peuple.*

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille & la nouvelle Lune.

Phidippide soutient qu'il y avoit deux différens jours marqués par les Loix de

* Trait indirect & malin (à ce que je crois) contre Solon & la Démocratie qu'il avoit introduite. Il falloit qu'ARISTOPHANE fût un peu Aristocratique : car il feint dans les *Oiseaux* qu'on le lui reproche.

Solon , à sçavoir 1°. le dernier jour du mois ou de la vieille Lune , afin que le débiteur pût comparoître & éviter les frais de la consignation ; 2°. le lendemain ou le jour de la nouvelle Lune * , auquel le procès se faisoit en forme contre les débiteurs négligens.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magistrats , sans attendre le premier jour du mois commencent-ils le procès dès le trentième du précédent , en recevant les consignations ?

PHIDIPPIDE.

C'est qu'ils font comme les Maîtres-d'Hôtel , qui goûtent au plat avant que de les servir.

STREPSIADE , *brusquement.*

Hola , vous , Messieurs les spectateurs , pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes , tandis que mon fils & moi faisons nos affaires à vos dépens ? &c.

Ce trait est vif , & l'on ne sçauroit

* Le premier jour du mois s'appelloit chez les Grecs *Néomenie* , nouvelle Lune ou nouveau mois. Ils ne connoissoient point les *Calendes* ; d'où vient le proverbe , *aux Calendes Grecques.*

imaginer une insulte plus à bout portant, si l'on peut parler ainsi : mais les Athéniens rioient de tout, & d'eux-mêmes les premiers. Il ne manquoit plus à Strepfiade que d'éprouver par les effets la science que lui vient d'apprendre son fils. L'occasion s'en présente : car à peine a-t-il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, qu'il est arrêté lui-même par l'usurier Pafias, à qui il devoit douze mines avec les intérêts. Cet usurier est accompagné d'un témoin. Il demande son argent, tout prêt à consigner au jour de la vieille & de la nouvelle Lune ; c'est-à-dire, au trentième. Mais Strepfiade se moque de lui, & faisant usage de ce qu'il a appris, il prend les gens à témoin qu'on l'appelle en Justice en deux jours différens, l'un de la vieille & l'autre de la nouvelle Lune : il convient qu'à la vérité il avoit juré par Jupiter de rendre la somme ; mais que depuis on l'a instruit qu'il n'y avoit point de Jupiter. Il fait à Pafias la même question de Grammaire que lui avoit fait Socrate. Pafias ne répondant pas à la façon de Socrate, Strepfiade le met dehors, & se rit de ses menaces, assurant que quand il a été assez bête pour pro-

mettre de payer, son fils ne sçavoit point encore la Philosophie.

Pafias est suivi d'Amunias, autre créancier, qui après avoir fait, au sujet d'un chariot brisé, des lamentations que Strepfiade compare malignement, à celles des Dieux dans une Tragédie de Carcinus, prétend être payé du principal & des intérêts. Le Bourgeois se tire de ce nouvel embarras par de nouvelles gambades. Il traite le créancier de fou, & pour lui montrer qu'il n'est qu'une bête : „ Que pensez-vous (dit-il) „ de la pluye ? Est-ce de l'eau céleste, „ ou attirée par le Soleil ? Je ne sçais, „ ni ne m'en soucie, répond le créancier. Vous ne méritez donc pas d'être „ payé ; reprend l'autre. „

A M U N I A S.

Composons. Si vous n'avez pas la somme entière, payez au moins l'intérêt.

S T R E P S I A D E.

L'intérêt ! Quelle bête est-ce là ?

A M U N I A S.

C'est le produit de l'argent, ne croît-il pas par jours & par mois ?

S T R E P S I A D E.

Vous parlez d'or. Mais répondez un

peu à une petite question que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer soit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

AMUNIAS.

Non. Que fait cela ?

STREPSIADE.

Comment, scélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croisse d'une manière si exorbitante ! Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte un bâton *. (*Il le chasse aussi-bien que le témoin qui l'accompagnoit, suivant l'usage ; & il rentre chez lui.*)

Pour préparer le dénouement, le Chœur déteste de pareilles friponneries, & l'art qui leur a donné lieu. Il en prédit la punition à l'égard de Strepfiade & des Philosophes : car Aristophane, après avoir représenté tant d'impiétés & de crimes, ne pouvoit se dispenser de ménager un retour qui corrigeât ces fâcheuses impressions ; & c'est ce qu'il fait avec beaucoup d'art dans le cinquième Acte.

* Grec, un aiguillon.

ACTE V.

Strepfiade accourt en criant au meurtre ; & implorant du secours contre son fils qui le maltraite cruellement. Le fils le fuit , & soutient de sang froid qu'il a bien fait de battre son pere. Il montre qu'il a parfaitement retenu & pratiqué les leçons de l'*Injuste* : car il renouvelle cette scène , & à chaque injure , d'infâme , de parricide , &c. que lui dit son pere , il répond tranquillement : *Vous me comblez de joye , vous me couvrez de roses.* Il fait en un mot le Philosophe * , comme l'*Injuste* l'avoit fait à l'égard de

* PLUTARQUE (*Tr. de l'Educat. des enfans , trad. d'AMYOT*) dit , » ne se courroucer point » du tout , c'est une vertu bien singuliere ; mais » il n'y a que ceux qui sont parfaitement sages » qui le puissent du tout faire , comme étoit » Socrate ; lequel ayant été fort outragé par » un jeune homme insolent & téméraire , jus- » qu'à lui donner des coups de pied , & voyant » que ceux qui se trouvoient lors autour de » lui s'en courrouçoient amerement , & en per- » doient patience , & vouloient courir après : » comment , leur dit-il , si un âne m'avoit don- » né un coup de pied , voudriez-vous que je » lui en redonnasse un autre ? Toutefois il n'en » demeura pas impuni , car tout le monde lui » reprocha tant cette insolence , & l'appella ;

son rival qui l'outrageoit. Phidippide fait plus avec son air tranquille & Socratique : car en prenant le Chœur à témoin, il prétend prouver en forme à son pere, quelque moyen qu'il choisisse des deux que Socrate enseigne, que c'est avec justice qu'il l'a frappé.

Le pere raconte la cause de la querelle. C'est que Phidippide au lieu de chanter à table, (comme on l'en prioit) quelques vers de Simonide, a traité cet usage de ridicule *, & Simonide de méchant Poëte : que de plus il a eu l'insolence de préférer Euripide à Es-

» t-on si souvent le regimbeur & donneur de
 » coups de pied, que finalement il s'en pendit
 » & étrangla lui-même de regret. Et quand
 » ARISTOPHANE fit jouer la Comédie qui s'ap-
 » pelle *les Nuées*, en laquelle il répand sur
 » Socrate toutes les sortes & manieres d'inju-
 » res qu'il est possible, comme quelqu'un des
 » assistans à l'heure qu'on le farçoit & gaudif-
 » soit ainsi, lui demanda, ne te courrouces-tu
 » point, Socrate, de te voir publiquement
 » blasonner? Non certainement, répondit-il,
 » car il m'est avis que je suis en ce Théâtre ne
 » plus ne moins qu'en un grand festin, où
 » l'on se gaudit joyeusement de moi. »

* Ce mot est dit contre EURIPIDE, qui dans sa *Médée* fait dire à la confidente de cette Princesse, que la Musique devoit être interdite des festins, où la joye est assez naturelle,

chyle ; cet Euripide qui a osé parler d'incestes dans * ses Tragédies. Strepfiade avoue qu'il n'a pu y tenir. La dispute s'est échauffée ; des paroles on est venu aux coups : & c'est le fils qui a frappé son pere. Celui-ci , au récit de cette insolence , fait de nouveaux reproches à Phidippide , en lui rappelant en détail tous les soins qu'il a eu de son enfance : morceau comique pour parodier ce que dit Phenix à Achille au neuvième livre de l'Illiade , ou plutôt ce que dit Euripide dans quelques-unes de ces Tragédies, à l'imitation de cet endroit d'Homere.

» Je m'imagine , dit le Chœur , que
 » nos petits-mâîtres sont dans l'impac-
 » tience de sçavoir ce que va dire ce
 » jeune homme , afin de s'en autoriser. »
 Il prend en effet la parole. » Quel plaisir
 » (dit-il) d'apprendre des nouveautés

sans chercher à la ranimer. A l'égard du vieux SIMONIDE , on le traite ici comme le PIBRAC des Athéniens ; & apparemment les gens à la mode trouvoient que SIMONIDE n'y devoit plus être. Il étoit pourtant un des plus grands Poëtes , & toujours estimé des gens de bon goût.

* Il entend les mariages de frere & de sœur de même mere. ὁμομητέων ἀδελφεία. Car les freres & sœurs de même pere & de différentes meres pouvoient s'épouser par les loix de Solon.

» & d'être en état de se moquer des
» loix ! Quand je n'étois occupé que de
» chevaux , je ne pouvois pas dire trois
» mots fans broncher ; mais à présent
» que mon pere m'a guéri de cette ma-
» nie , & m'a rendu Philosophe , je suis
» sûr de lui prouver à lui-même , qu'un
» fils a droit de battre son pere. »

Les raisons du jeune homme sont ajustées au Théâtre , comme l'on peut croire , afin de faire tomber tout l'odieux de cette pernicieuse doctrine sur celle de Socrate , comme s'il enseignoit ces belles choses. Phidippide dit , par exemple , qu'un pere bat son fils parce qu'il l'aime. Or un fils ne doit-il pas aimer son pere & lui prouver son amour ? Il ajoute que les vieillards sont doublement enfans , & qu'ils méritent d'autant plus d'être châtiés , que leurs fautes sont plus considérables ; qu'en vain on allégué les loix ; que celui qui les a portées étoit homme ; qu'il a persuadé aux autres de les admettre ; que tout homme raisonnable a les mêmes droits que le Legislateur ; & pareils raisonnemens , tous imaginés pour faire haïr Socrate & ses sectateurs. Le pere allégué vainement Jupiter & les Dieux. Phidippide lui réplique. » Hé c'est de vous même

» que j'ai appris qu'il ne faut reconnoître d'autres Dieux que les tourbillons & les Nuées. » Le pere désespéré de voir l'esprit de son fils entierement gâté & incorrigible, veut s'en prendre aux Nuées. Elles lui répondent que c'est sa faute, puisque c'est de lui-même qu'il s'est porté à faire des injustices criantes, & à ne pas payer ses créanciers.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertissiez-vous ? Pourquoi trompiez-vous un homme simple tel que moi ?

LE CHŒUR.

Nous en usons ainsi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent jusqu'à devenir injustes & scélérats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre par une triste expérience à craindre les Dieux. *

Voilà Strepfiade puni par la cause, l'occasion, & les complices de son injustice, c'est-à-dire, par son fils, les Nuées, & le commerce avec Socrate. Dans la douleur où il est plongé il se

* Mot remarquable pour faire voir qu'ARISTOPHANE n'étoit pas un Athée déclaré, comme quelques-uns l'ont prétendu. Athènes ne l'auroit pas souffert.

repent d'avoir abandonné les Dieux pour suivre une dangereuse philosophie. Il demande grace à Mercure, & feignant d'en être inspiré, il appelle ses gens, fait apporter des échelles, des haches & des torches, monte sur le toit de l'école de Socrate, & y fait appliquer le fer & le feu. Socrate & Chairephon avec une suite de Philosophes en sortent tout enfumés & tout désolés. Strepfiade les congédie d'un air comique : les Nuées se retirent, & le spectacle finit brusquement pour ne pas donner lieu aux spectateurs d'examiner de trop près le peu de vraisemblance qu'il y a dans cet incendie théâtral.



LES GUESPES,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la 9^e année de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Aminias aux Fêtes Lenéennes, la 2^e année de l'Olympiade 89. La date est autorisée par l'ancien sujet Grec, par un Scholiaste, & par Aristophane lui-même dans un discours du Chœur aux Spectateurs.

RAcine a trouvé cette pièce si plaisante, qu'il nous l'a donnée sous le nom des *Plaideurs* : mais, à dire la vérité, je crois que ce sujet lui a paru plus agréable que la manière d'Aristophane, au moins par rapport à nos mœurs ; car autant qu'il y a de différence entre notre barreau & celui d'Athènes, autant & plus en trouvera-t-on entre les *Plaideurs* & les *Guespes*. Il est vrai que Racine a profité de beaucoup de bons mots d'Aristophane, qu'il en a pris quelques jeux de Théâtre, & certains morceaux presqu'entiers ; qu'enfin

il a saisi l'esprit de son original : mais il ne s'est pas astreint à le copier , d'autant plus sage en ceci , comme dans les autres imitations , qu'il n'auroit pas manqué d'ennuyer la France avec les mêmes traits qui avoient si agréablement amusé la Grèce. Il ne sera pourtant pas impossible en examinant en détail le Poëte Grec , d'y reconnoître le Poëte François , ni de rendre l'un intelligible & agréable par le moyen de l'autre. On perdra beaucoup de traits du premier ; car le moyen de trouver le mot pour rire dans plusieurs plaisanteries Grecques qui supposent des usages de barreau qui ont plus de deux millé ans , usages obscurs , ou ignorés , ou imparfaitement connus. On ne rit point quand il est besoin de longues circonlocutions , pour avertir le lecteur qu'il faut rire. Malgré ces difficultés qui nous feront perdre bien de bonnes choses , ou du moins qui nous empêcheront d'en sentir tout le sel , nous tâcherons de tirer des *Guespes* , l'ébauche des *Plaideurs* , & de faire conclure que la Comédie Grecque étant beaucoup plus personnelle dans ses applications que la Françoisise , à cause de la liberté des anciens à nommer les maf-

ques , a dû extrêmement satisfaire la malignité du peuple le plus médisant qui fût jamais , & le divertir beaucoup à ses dépens.

Le sujet d'Aristophane consiste dans une fiction ingénieuse d'un Magistrat devenu fou de jugemens & de sentences , mais fou à lier. Il a un fils plus sage , qui touché de son état , imagine un moyen singulier de guérir son pere en flattant sa passion. Ce moyen exposé comiquement se tourne en satyre inimitable contre la folie commune des Magistrats & du Peuple qui , sans s'embarasser des suites d'une guerre où il s'agissoit de la ruine de l'État , ne s'occupoit que de jugemens & de condamnations. Racine n'a pas eu , à beaucoup près , si beau jeu dans ses *Plaideurs*. Il falloit être Aristophane & avoir terrassé , comme il s'en vante , un Cléon le plus redoutable & le plus dangereux des Athéniens , pour oser ainsi berner la République en corps. Certainement ce Poëte ne se donne point une louange outrée , quand il fait dire au Roi de Perse * que ses Comédies étoient l'é-

* Dans la Comédie des ACHARNIENS ci-dessus.

cole du bon sens , où les Athéniens pouvoient apprendre à se réformer , & à triompher de leurs ennemis.

ACTE PREMIER.

Sosie & Xanthias , les deux esclaves chargés de garder Philocléon le fou de la Comédie , paroissent couchés à sa porte , & accablés de sommeil. Ils raisonnent entr'eux à moitié endormis , & ils se racontent leurs songes en bâillant. Xanthias dit qu'il a vu un oiseau de proie s'élever dans les airs , voler vers le barreau avec un bouclier entre ses griffes ; mais que Cléonyme a jetté ce bouclier. C'est une de ces énigmes que les conviés se propofoient à table. Elle signifie , suivant l'explication qu'en donne le Poëte , que Cléonyme étoit un lâche & un voleur. Sosie raconte qu'il a vu une assemblée de moutons avec des manteaux & des cannes * , au milieu desquels étoit une baleine animal vorace qui présidoit avec une voix de porc. Xanthias devine bien que c'est Cléon dont il s'agit : car il dit en se

* Il peint les vieillards Athéniens dans le Sénat.

bouchant le nez que ce songe sent bien le cuir.

Autre songe énigmatique : Sosie a vû Théorus rempant lâchement aux pieds de la baleine ; & il a rêvé qu'Alcibiade * avec son affectation à parler gras , s'étoit écrié , » voyez , voyez Théorus » métamorphosé en flateur † . C'est que *flateur* & *corbeau* en Grec ne diffèrent que d'une lettre qui se change aisément par ceux qui ont la langue épaisse. La plaisanterie est continuée sur cette équivoque qu'on ne peut rendre ; & il est à remarquer qu'en une cinquantaine de vers qui précèdent l'exposition du sujet , quatre des principales têtes d'Athènes sont drapées , à sçavoir , Cléonyme , Cléon , Théorus , & Alcibiade , belle préparation pour la satyre générale. Un des esclaves se tournant ensuite vers les spectateurs , expose le sujet en forme de Pro'ogue. Il leur annonce qu'ils ne trouveront dans cette pièce ni les ris impertinens des Mégariens ¶ , ni

* C'est le grand Alcibiade.

† κόρρα corbeau , κόλιξ flateur.

¶ Apparemment ceux de Mégare rioient naïvement , ou faisoient d'impertinentes railleries. Peut-être ARISTOPHANE drappe-t-il ici quelque Comédie au sujet des Mégariens.

les bouffonneries des Poëtes qui jettent des babioles * au parterre pour le divertir, ni un Hercule glouton & dupé, ni une seconde satyre d'Euripide ou de Cléon † ; mais de bons mots, qui à la vérité ne valent pas tout-à-fait ce que vaut le parterre, mais qui valent mieux qu'une mauvaise Comédie. Ainsi Aristophane apostrophoit comiquement les spectateurs qu'on est aujourd'hui sur le pied de flatter, quand on leur adresse la parole.

Après ce début Xanthias déclare que son maître Philocléon (c'est-à-dire, le partisan de Cléon) a une maladie fort singuliere, & que son fils a chargé les valets de le garder nuit & jour. » Mais » on ne devinera jamais (dit-il) quelle » est sa maladie, si nous ne la déclarons.

* Des fruits.

† On n'est pas embarrassé de sçavoir quelle étoit la premiere Satyre contre Cléon : c'est la Comédie des *Chevaliers*. A l'égard d'EURIPIDE, il faut juger qu'il avoit été déjà joué dans quelque pièce d'ARISTOPHANE qui n'est pas venue jusqu'à nous, ou qu'ARISTOPHANE parle des traits qu'il lui lance en passant dans les *ACHARNIENS*, car les deux pièces qui nous restent contre EURIPIDE, à sçavoir les *Grenouilles* & les *Fêtes de Cérés*, sont certainement postérieures aux *Guespes*.

» Aminias * le joueur , fils de Pronapus ,
 » dit que c'est la maladie du jeu ; il se
 » trompe. Un autre dira que c'est le
 » vin ; autre erreur. » Les deux esclaves
 poursuivent cette énumération , toujours
 aux dépens de quelque Athénien. Cela
 suspend la curiosité du parterre en le
 réjouissant. Xanthias annonce enfin net-
 tement quel est le mal incurable de son
 vieux maître : c'est qu'il veut toujours
 juger , qu'il a jour & nuit l'oreille au
 guet & l'œil sur l'horloge † , comme s'il
 étoit au tribunal ; que ses doigts sont
 tournés à force de s'imaginer qu'il ma-
 nie les petites pierres qui servent de
 suffrages , comme s'il rouloit un grain
 d'encens pour le mettre au feu ; qu'il
 se plaint que son cocq a été corrompu
 par argent pour l'éveiller trop tard ; ou
 comme dit Racine :

Qu'il fit couper la tête à son cocq de colere , *
 Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

* Ou *Aminias* , c'en est un autre que l'Ar-
 chonte Aminias : & il se pourroit faire que
 l'Aminias dont parle souvent ARISTOPHANE ,
 fût toujours le fils de Pronapus , & jamais l'Ar-
 chonte Aminias.

† Il-y avoit une Clepsidre ou horloge d'eau ,
 afin de mesurer le tems accordé aux Avocats ,
 pour haranguer.

Plusieurs traits pareils de folie enracinée font cause que son fils Bdelycléon (c'est-à-dire ennemi de Cléon) le fait garder à vue , de peur qu'il ne s'échape , jusqu'à faire exactement fermer portes , fenêtres & soupiraux , tant le juge insensé est adroit à s'évader.

En effet , le fils vient promptement avertir les deux esclaves que son pere est apparemment entré dans la cheminée , par où il pourroit sortir. On badine sur cette nouvelle espèce de fumée , & on l'empêche d'aller plus loin. Toutes les précautions qu'on employe pour garder ce vieillard font un jeu de Théâtre fort vif. » Laissez-moi , dit-il , laissez-moi aller juger , ou bien le scélérat » Dracontides * se tirera d'affaire. » Bdelycléon a beau alléguer un oracle de Delphes , user de ruse & de force , Philocléon peste , crie , jure , & fait cent efforts pour se procurer la liberté. Il dit qu'il veut aller vendre son âne , parce que c'est jour de marché. Le fils répond qu'il le fera lui-même , & il ordonne qu'on amene cet animal. Mais craignant que ce ne soit un prétexte à son pere pour s'évader , il va lui-même délier

* Fameux scélérat.

l'âne & l'amene. Il est fort surpris en sortant d'apprendre que Philocléon s'est attaché au ventre de la bête, comme Ulysse au bélier du Cyclope* ; grand sujet de bouffonnerie & de spectacle digne de la Foire. Il y a seulement un proverbe digne d'être observé, à sçavoir, *disputer de l'ombre d'un âne* †. On croit que Démosthène donna lieu le premier à ce proverbe : car comme il haranguoit en faveur d'un homme qu'il vouloit dérober au supplice, ne pouvant venir à bout de se faire écouter du Peuple, il s'avisa de conter cette historiette. J'allois, dit-il, à Mégare sur un âne que j'avois loué. Au milieu du chemin la chaleur étant extrême, & n'y ayant point d'arbres ni d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du Soleil sous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arrêta en me disant froidement qu'il ne m'avoit pas loué l'ombre de l'âne. La dispute s'échauffa. . . . A ces mots les Athéniens ayant prêté silence pour entendre la suite de l'avanture, Démosthène,

* Dans l'Odyssée, Ulysse se mit sous un bélier pour éviter le Cyclope aveuglé.

† SUIDAS.

dit-on, releva éloquemment la puérité de ses auditeurs, en leur reprochant leur attention pour une bagatelle, à une histoire d'âne, tandis qu'ils la refusoient lorsqu'il s'agissoit de la vie d'un homme.

Bdelycléon fait rentrer son pere. Celui-ci appelle Cléon & les Juges à son secours. On a beau barrer portes & fenêtres, il grimpe comme un rat jusqu'au plancher. Quant au fils il défend à ses valets de s'endormir : car quoique l'aurore ne soit pas encore levée, il craint que les Juges qui vont passer en foule, ne viennent appeler son pere à grands cris, suivant leur coutume. Les esclaves proposent de les écarter à coups de pierres. » Gardez-vous-en bien (dit le » jeune maître) cette engeance est colere & de la nature des Guespes. » Il décrit ici figurément l'humeur acariâtre, dure & inflexible des vieillards qui vont paroître sur la scène. Leur déguisement indique leur caractère ; car ils remplissent incontinent le Théâtre sous la figure bizarre de Guespes, mascarade horrible, mais du goût de l'ancienne Comédie, qui cherchoit autant à faire rire par le spectacle que par les bons mots. Après tout, cela devoit rendre extrêmement ridicules les principaux

Juges d'Athènes ; car quel spectacle que des Guespes monstrueuses avec des manteaux , des bâtons & tout l'attirail de la Magistrature ? Ce Chœur , ou plutôt le Coriphée anime ses suivans , dont il nomme quelques-uns , à vaincre les glaces de l'âge , & à se presser pour aller au barreau juger le procès intenté par Cléon au riche Lachès *. Il ajoute que Cléon souhaite qu'on fasse provision de mauvaise humeur pour ne pas épargner le coupable. Il les fait souvenir du tems de leur jeunesse , où ils couroient avant le jour pour voler les vendeuses de pain. Comme le jour ne paroît pas encore , leurs petits enfans portent des lanternes pour les éclairer , & les avertissent des bourbiers qu'il faut éviter. Les réprimandes comiques que leur font leurs peres en y joignant les coups , peignent au naturel la méchante humeur , la rudesse & l'avarice sordide de ces vieillards. Ils s'apperçoivent que Philocléon leur manque ; & comme ils sont devant sa porte , & qu'il aime leur musique , à ce qu'ils disent , ils se déterminent à lui donner une aubade

* Général Athénien qui avoit commandé en Sicile.

pour le réveiller. Elle exprime leur surprise de ne point avoir ce Juge rigide qui étoit toujours à leur tête, loin d'arriver le dernier. Ils conjecturent que ce doit être goutte ou gravelle, ou faute de pantoufles * qui l'arrête, ou plutôt l'évasion de quelque malheureux qu'il auroit voulu condamner, mais qui pour se sauver aura découvert à la République les secrettes trames des Samiens †. Mais on le console par l'espérance d'avoir bien-tôt à juger un autre criminel qui a trahi la Thrace. Il entend apparemment Cléon qui y étoit alors à la tête des troupes Athéniennes ; & qui

* Allusion à quelque accident comique.

† Vraisemblablement Caryston éluda quelque jugement, en découvrant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perse du tems de Périclès. Samos & Milet étoient en guerre pour la ville de Priène, & les Samiens étoient supérieurs. Mais les Athéniens se firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citerent les uns & les autres à leur tribunal. Les Samiens refusent d'obéir. Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des nobles, & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & se révoltent. Périclès revient à eux. On combat vivement près de l'Isle *Tragia*. Périclès serre la ville & commet une faute en se retirant. Son Lieutenant est

538 LES GUESPES,
fut tué l'année suivante vers Amphipolis.

On voit que dans ce premier Acte l'on retrouve celui de Racine : même folie dans le Juge , mêmes précautions pour le garder. Mais Aristophane a plus donné dans la farce. Les traits personnels qui faisoient le grand ragout des spectateurs Grecs , n'en étant plus un pour nous , il est difficile de comparer ces deux pièces. Quoiqu'elles soient les mêmes pour le fonds , elles sont aussi différentes pour la maniere & le tour qu'Athènes à Paris.

attaqué. Les Samiens gagnent la bataille , font plusieurs Athéniens prisonniers , & pour leur rendre les outrages qu'ils en avoient reçus dans une autre occasion où les Athéniens avoient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque Samienne , ceux-ci marquent le front de leurs captifs d'une figure de hibou , marque ordinaire de la monnoye Athénienne. C'est par allusion aux Samiens ainsi maltraités qu'ARISTOPHANE dit :

Les Samiens sont hommes fort lettrés.

PLUTARQ. trad. d'AMYOT.

PLUTARQUE ajoute qu'on accusoit Périclès d'avoir fait décerner la guerre contre les Samiens en faveur de ceux de Milet , à la requête d'Aspasie qui étoit Milesienne. Il prit à la fin Samos & en détruisit les fortifications.

ACTE II.

Philocléon répond au Chœur par les fentes de sa porte , que depuis long-tems il entend l'agréable concert de ses confreres , mais qu'il a le malheur de ne pouvoir y joindre sa voix , ni aller faire avec eux quelque misérable au Conseil. Il prie Mercure de le changer en fumée ou en cendre , afin d'échapper par les airs , ou encore mieux de le métamorphoser en petite pierre noire pour servir à la condamnation des plaideurs. Il apprend au Chœur que c'est son fils qui le retient dans cette triste captivité ; il prie les vieillards de parler bas , de peur de réveiller ce redoutable geolier , qui pourtant ne lui veut d'autre mal , que de l'obliger à vivre heureux & sans procès , comme si l'on pouvoit vivre heureux sans juger. Il y a ici un trait décoché en passant contre Cléon ; car le Juge insensé dit que son fils est d'intelligence avec Cléon pour renverser le gouvernement populaire. Le Chœur cherche dans son esprit quelque artifice pour tirer son ami de captivité : mais toutes les issues sont fermées , & Philocléon ne sçauroit sortir de sa prison ,

fut-il un autre Ulyffe. A ce mot on le fait fouvenir qu'il a assez bien imité dans fa jeunesse les ruses du Roi d'Ithaque, en volant finement des pains, & en sautant adroitement les murs. C'est la deuxième fois qu'il est parlé de ces subtilités nocturnes attribuées à la jeunesse d'Athènes. Aussi Philocléon répond-il qu'il étoit jeune alors, & en état d'escalader les murs, mais que cet heureux tems n'est plus; que d'ailleurs il a une sentinelle importante qui veille toujours. Réduit à ronger le treillis de ses fenêtres, & à descendre ensuite par le moyen d'une corde, il fait un jeu de farce tant par le spectacle que par les bons mots, dont on peut excepter celui-ci, que le prisonnier adresse au Chœur. » Au moins, mes amis, si je » me romps le cou, enterrez-moi au » barreau. »

Bdelycléon se réveille en sursaut, & accourant au bruit il trouve son pere suspendu à la corde. Aidé de ses valets il veut le rentraîner dans le logis. Le pere appelle à grands cris ses confreres. Le Chœur des Guespes prend fait & cause, s'arme de tous ses aiguillons, envoie chercher Cléon, fait tant de bruit par ses menaces réitérées, que

Bdelycléon est contraint de sortir avec ses gens pour tâcher de leur faire entendre raison. Mais il ne gagne rien avec des Guespes qui le poursuivent à grands coups d'aiguillon lui & ses gens ; autre jeu comique accompagné de beaucoup de plaisanteries contre les Magistrats & les Juges. Car il se fait un combat risible entre les esclaves & les Guespes pour enlever de part & d'autre Philocléon , non sans un assez bon nombre de traits satyriques qui font le sel de ce jeu. Théorus y est peint comme un impie & un adulateur parvenu au gouvernement à force d'intrigues & de bassesses. On l'appelle au secours. On y parle d'un Philippe fils de Gorgias comme d'une victime des Juges-Guespes. On y joue sur le nom de *Dracontides* appliqué au Roi Cécrops changé en dragon , sur Eschine comparé à la fumée , sur le Poëte Philoclès & ses vers durs , sur Amyntas & son ambition , enfin sur Bdelycléon lui-même , que le Chœur traite de Tyran , d'ennemi d'Athènes , & d'ami de Lacédémone , parce qu'il se révolte contre les Juges , & qu'il empêche son pere de juger. *

* Le Chœur reproche encore à ce jeune

Outré de ce reproche Bdelycléon ſçait bien leur rendre cet odieux nom de Tyran, & leur prouver qu'ils le méritent à plus juſte titre, eux qui affectent de juger deſpotiquement de la moindre bagatelle, eux qui ont ſi bien établi ce reproche de tyrannie & de conjuration (qu'on ne connoiſſoit point depuis un grand nombre d'années) que rien n'eſt plus fréquent au marché même, où ſi quelqu'un achete une forte de poiſſon précieux, l'on dit, voilà un homme qui viſe à la tyrannie. » Et » moi, ajoute-t-il, parce que je veux » procurer à mon pere une vie heureu- » ſe, comme celle du Poëte Morichus *, » & indépendante de cette vermine qui » ronge les Plaideurs †, ils me traitent » de conjuré & de Tyran. » Philocléon répond que chacun a ſon goût; mais que pour lui il ne voit de félicité que

homme d'être ami des Lacédémoniens, à cauſe qu'il a la barbe longue comme eux. Ils ne ſe raiſoient point.

* Faicteur de Tragédies, & grand amateur de la bonne chere.

† ARISTOPHANE exprime cette injure par un mot de quatorze ſyllabes. Il a pluſieurs de ces termes comiques, & PLAUTE l'a imité en cela.

dans le Barreau , & qu'il aime mieux un ragout de procès , que les mets les plus délicieux. Son fils lui propose de lui démontrer qu'il a tort en tout point , sur-tout qu'il est véritablement esclave.

PHILOCLEON.

Moi esclave ! Je prétends bien être Roi.

BDELYCLEON.

Roi de Théâtre sans doute : mais , dites-moi , je vous supplie , mon pere , quel revenu tirez-vous de votre prétendu Royaume.

PHILOCLEON.

Un gain prodigieux. Je prends ces Messieurs pour arbitres.

BDELYCLEON.

J'y consens. Qu'on laisse mon pere en liberté. Si je perds mon procès , qu'on me donne une épée , je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aye raison , & que vous recusiez les arbitres ?

PHILOCLEON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Le Chœur flaté de se voir établi Juge accepte le parti , exhorte son confrere à bien soutenir la cause commune , &

544 LES GUESPES,
consent, si Philocléon perd, à devenir
la fable d'Athènes.

A C T E I I I.

Philocléon commence & son fils prend des tablettes pour écrire les points capitaux & singuliers. Le pere tâche de prouver qu'un Juge est véritablement Roi. Car peut-on imaginer une souveraineté, une félicité, une grandeur pareille à celle d'un vieux Magistrat? A peine est-il au Tribunal qu'il se voit escorté de Licteurs de quatre coudées.

» Alors les premiers de l'Etat, (continue-t-il) s'en viennent me présenter
» une main qui a volé le Peuple, &
» tombant à mes pieds ils s'écrient d'une
» voix soumise, ayez pitié de moi, ô
» mon pere, si jamais vous fûtes en cas
» pareil. Hé bien, si je ne fauvois ces
» malheureux, sçauroient-ils seulement
» que je suis au monde. »

B D E L Y C L E O N.

Les cliens, bon : je noterai ceci dans mes tablettes.

P H I L O C L E O N.

Sorti du Barreau je ne songe plus à ce que j'ai promis. Poursuivons ; je reçois les prieres de ceux qui veulent élu-

der un jugement ; & quelles caresses ne fait-on pas à un Juge pour le gagner ? Les uns nous font dépositaires de leurs maux qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres cherchant à nous égayer nous récitent quelques morceaux du Comédien Esope. Quelques-uns tâchent de nous dérider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par-là , ils nous amènent leurs enfans & leurs femmes qui jettent des cris pitoyables pour nous émouvoir , tandis que les peres tremblans nous adorent comme des Dieux , pour tâcher d'obtenir grace..... Cela ne s'appelle-t-il pas regner ?

B D E L Y C L E O N .

Je noterai encore ceci.

Philocléon à ces avantages ajoute celui d'entendre l'Acteur Cagre , ou quelque joueur de flute , qui pour remercier leur Juge , lui donnent chacun un essai de ce qu'ils sçavent faire , l'un en récitant quelque bel endroit de sa Niobe , l'autre en jouant quelque belle pièce de Musique.

Autre avantage plus réel , ou plutôt friponnerie insigne qu'Aristophane reproche aux Magistrats d'Athènes , la

voici. » Si un pere en mourant , dit
 » Philocléon , laisse une riche héritiere ,
 » devenus les maîtres du testament nous
 » l'ouvrons , & sans égard aux volontés
 » du pere , nous donnons la fille en ma-
 » riage à celui qui sçait mieux l'art de
 » nous persuader * , (c'est-à-dire au plus
 » offrant ,) & voilà un privilége que
 » n'a nul souverain. Autre avantage
 » encore. Quand le Sénat & le Peuple
 » sont partagés sur une affaire importan-
 » te , par exemple , sur le jugement de
 » quelque criminel , c'est à nous autres
 » vieillards qu'on remet la cause. C'est
 » alors qu'on voit un coquin d'Evathlus ,
 » & un Cléonyme † lâche & rempant
 » nous assurer qu'ils sont à nous , &
 » qu'ils ne cherchent que le bien pu-
 » blic. Enfin nulle affaire considérable
 » n'est jugée dans l'assemblée du Peuple ,
 » qu'elle n'ait pris forme à notre Tri-
 » bunal , & c'est véritablement de nous
 » que partent les Arrêts. Ajoutez à ceci
 » que Cléon lui-même , avec sa voix de
 » Stentor , loin d'oser nous contredire ,

* En disant ceci , il y a apparence qu'il fai-
 soit le geste d'un homme qui compte de l'ar-
 gent.

† C'est le même dont il est tant parlé ail-
 leurs.

» nous fait la galanterie de chasser les
 » mouches autour de nous, & que Théo-
 » rus ce complaisant à gages, qui ne
 » le cède en rien à Euphémus, ne dé-
 » daigne pas de prendre l'éponge pour
 » nettoyer notre chaussure. En feriez-
 » vous autant pour un pere ? Sont-ce là
 » des biens à dédaigner ? En jouir est-ce
 » être esclave, comme vous osez témé-
 » rairement l'avancer ? Mais un
 » dernier avantage, & beaucoup plus
 » aimable que j'oubliois, ce sont les ca-
 » resses que je reçois chez-moi au retour
 » du Barreau avec mes trois oboles. »

Il décrit plaisamment l'accueil que lui font sa fille & sa femme à l'aspect de ces trois oboles, comment chacune d'elles s'empresse à lui laver les pieds, à lui préparer à manger, & à le *choyer*. Pour conclusion Philocléon dit que tout Juge est redouté & courtisé, que pour lui il l'éprouve jusques dans sa maison ; & qu'enfin Jupiter n'est pas plus Roi que lui. Tous ces détails, & ceux où nous descendrons encore, font connoître la Magistrature d'Athènes ; & il n'y a rien à perdre des traits qui caractérisent une Nation telle que l'Athénienne.

Le Chœur de Guespes est enchanté de l'éloquence & de l'exactitude de son

confrere. Celui-ci goûte cette louange ; & jouit par avance de son triomphe , comme si son fils qu'il insulte n'avoit rien à répliquer à un discours de cette sorte.

Le fils commence sa harangue en disant qu'il est fort difficile de guérir une maladie invétérée telle qu'est celle des Athéniens , & de son pere. Puis il vient au fait. Par la supputation des revenus qui vont au trésor public , il compte deux mille talens ; combien en revient-il aux six mille Juges qui inondent Athènes , à ne donner que trois oboles par tête , sans compter les jours de vacation ? Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens , c'est-à-dire , comme l'avoue Philocléon , que les Juges ne touchent pas la dixième partie du trésor public. Au reste le calcul est facile. Car il n'y avoit que dix mois de paiement pour les Juges * , les deux

* Les fêtes montoient au moins à deux mois, apparemment sans compter celles où l'on ne laissoit pas d'exercer la Justice par erreur , ou autrement , comme ARISTOPHANE le reproche aux Athéniens dans les *Nuées*. Ce calcul de fêtes évaluées à deux mois est pris du SCHOLIASTE.

autres mois étant employés en fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens employés par mois; & les dix mois donneront 150 talens: ce qui s'accorde parfaitement avec l'évaluation de la monnoye Attique. Car un talent valoit soixante mines, & une mine cent dragmes. Le talent étoit donc de six mille dragmes. Or les six mille Juges recevoient trois oboles, ou une demie dragme chacun jour de Barreau. D'où il s'ensuit qu'ils jugeoient tous les jours en dix mois par chaque année.*

Il est bon de remarquer qu'Aristophane fait cette supputation pour tourner en ridicule 1^o. le mauvais gouvernement de l'Etat qui employoit près d'un dixième de ses revenus pour payer la Justice qui auroit dû se rendre *gratis*: 2^o. l'avarice des Juges qui couroient avidement après un honoraire qui n'étoit presque rien pour chacun d'eux,

* Suivant l'estimation la plus vraisemblable, le talent valant mille écus, la mine cinquante livres, la dragme dix sols, &c. Il est aisé de conclure que le Juge le plus assidu ne gagnoit que 75 livres par an.

puisqu'il n'alloit qu'à 150 dragmes par an tout au plus, en supposant qu'on ne manquât pas un seul jour d'Audience, & qui étoit considérable pour l'Etat. 3°. Sur le nombre exorbitant des Juges. Enfin le ridicule tombe en partie sur Cléon, qui le premier avoit fait augmenter cet honoraire d'une obole par jour.

Bdelycléon supposant toujours que les cent cinquante talens pris sur le trésor public sont une bagatelle, dit plaisamment à son pere, » à qui donc » va le reste des deux mille talens. »

PHILOCLEON.

A qui? A ces gens..... mais non, ne révélons pas la honte d'Athènes, & soyons toujours pour le peuple.

Il entend ici, par les voleurs du trésor public, les partisans & les flateurs du peuple, tels qu'étoit Cléon. C'étoient d'ordinaire les Orateurs, & ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées. Il étoit rare que leur conduite fût nette, quand ils avoient occasion de s'enrichir par leur crédit ou leurs charges. Aussi Bdelycléon fait-il sentir à son pere que ce sont-là ceux dont les vieillards-Juges sont les esclaves & les duppes. Car tandis que

les premiers à force de se rendre redoutables aux villes & aux citoyens s'attirent des respects, des sommes, & des présens considérables, les seconds perdent tout leur crédit auprès des Grecs, & n'ont pour toute récompense que les restes de ces Messieurs, c'est-à-dire précisément trois oboles; encore est-ce à condition d'arriver à tems au Barreau. Car le signal donné, il n'est plus question d'entrer, & par conséquent point d'oboles, tandis que le fils * de Chairée, un jeune Orateur, sera introduit; & remportera une dragme pour avoir plaidé; que s'il reçoit un présent de quelque riche scélérat qui veuille se tirer d'affaire, il partagera le gâteau avec les premiers Magistrats, de sorte que l'un portant l'autre on ferme les yeux & l'affaire s'accommode, tandis que le Juge réduit à juger fait sa cour au trésorier pour en tirer son triobole, sans s'apercevoir du manège de ces Messieurs.

Ainsi parle le fils à son pere, qui bien étonné de ces friponneries qu'il avoit ignorées, commence à croire qu'il pourroit bien être plus esclave que Roi. En effet on lui fait sentir que l'intérêt des

* Prononcez *Cairée*.

grands est de tenir les Juges & le peuple dans la pauvreté & dans l'esclavage ; qu'ils les flattent toutefois pour s'attirer le titre de bienfauteurs , comme fait Cléon : & que cependant ils épuisent les villes en impôts , qui seroient plus que suffisans pour nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faisoit du tems des victoires de Marathon. La supposition qu'on fait ici est remarquable ; c'est que si les mille * bourgs ou dépendances de l'Attique se bornoient chacune à entretenir vingt personnes , il y auroit vingt mille hommes entretenus à peu de frais , au lieu que tout le peuple souffre malgré les revenus immenses qu'on tire de tant de lieux.

Bdelycléon finit par dire que quand les brigands publics se voyent pressés par la crainte au sujet de leur administration , ils ne manquent pas de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée , & cinquante grandes mesures † de bled par tête , tandis qu'ils n'en donnent que

* Il y en a qui croient que le nombre *mille* est pris pour un grand nombre indéterminé. D'autres le prennent à la lettre.

† Médimnus , grande mesure Attique contenant 48 chænicas ; c'est-à-dire un minot selon AMYOT déjà cité sur cet article.

cinq. Il fait allusion à une tentative qu'on avoit faite l'année précédente sur l'Eubée, & à une distribution du bled que Psammetichus Roi de Lybie avoit envoyé aux Athéniens vingt-trois ans auparavant dans un tems de disette. La distribution s'en fit avec épargne, & après avoir séparé les étrangers au nombre de 4760. d'avec les citoyens qui montoient à 14240. c'est ce qui fait dire à Bdelycléon que son pere eut même de la peine alors à se faire regarder comme citoyen dans cette odieuse distribution. » Voilà pourquoi, (continue-t-il, je me suis déterminé à vous » tenir renfermé, pour avoir soin moi-même de votre entretien, & pour » ne vous exposer plus à la risée de » ces vains prometteurs. Car encore une » fois, je me suis chargé de vous fournir tout ce que vous demanderez, » hormis le triobole qui vous tient si » fort au cœur. » Il falloit qu'Aristophane fût bien assuré de plaire au peuple, pour oser ainsi dévoiler le mystere du gouvernement présent & passé.

Quoique le Chœur fût extrêmement prévenu contre Bdelycléon, il se rend à des raisons si fortes, jusqu'à souhaiter d'avoir un pareil curateur. Le pere

554 LES GUESPES,
n'ayant rien à répliquer à un fils si gé-
néreux, si sensé, & approuvé par les
arbitres mêmes, soupire, hésite, ba-
lance. La force de l'habitude l'emporte
chez lui sur la raison. » Quoi, dit-il,
» je ne jugerois plus ! Ah, loin de moi
» vos flatteuses promesses. J'aime mieux
» entendre l'Huissier crier, *qui n'a pas*
» *encore donné son suffrage ? qu'il se*
» *leve.* Oui je ne soupire qu'après l'urne
» du Barreau, & le comble de mes vœux
» est d'y mettre mon suffrage le dernier
» de tous *. Rappelions mon courage
» ébranlé. Je suis si éperdu, que dans
» le Barreau même j'aurois peine à con-
» vaincre Cléon de friponnerie. »

Le fils ne pouvant rien gagner sur
un pere aussi entêté que le *Dandin* de
Racine, s'avise d'un stratagème qu'on
voit dans la Comédie des *Plaideurs* †.

L E A N D R E .

Hé doucement.

Mon pere, il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous sans juger la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous :
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

* Ceci est une parodie du Bellerophon d'Eu-
RIPIDE.

† Les *Plaideurs*, Act. III. Sc. XII.

D A N D I N.

Ne raillois point ici de la Magistrature ,
Vois-tu , je ne veux point être Juge en peinture.

L E A N D R E.

Vous serez au contraire un Juge sans appel ,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audiences ;
Tout vous sera chez vous matiere de sentences.
Un valet manque-t-il à rendre un verre net ;
Condamnez-le à l'amende ; & s'il le casse , au fouet.

D A N D I N.

C'est quelque chose : encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations qui les payera ; Personne ?

L E A N D R E.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

D A N D I N.

Il parle , ce me semble , assez pertinemment.

C'est à peu près la scène d'Aristophane , mais tournée à nos manieres. Il y a seulement dans la Scène Grecque quelques traits qui marquent beaucoup plus vivement la passion , ou plutôt la fureur du vieillard pour le Barreau. Car Philocléon en consentant d'être Juge chez lui , veut que tout ait l'air & l'appareil du lieu où l'on juge ; & son fils lui promet cent avantages ridicules qu'on ne trouveroit point dans ce lieu ; par exemple de se chauffer , de manger s'il veut , & de satisfaire ses besoins en jugeant. Philocléon veut de plus qu'on

lui apporte une statue ou figure de Lycus : plaisante imagination. Ce Lycus * étoit un des fils de Pandion qui avoit l'air d'un loup. Son image ou sa statue étoit placée dans le Barreau. Les Juges se rangeoient dix à dix autour de cette statue ; & c'étoit là qu'ils attendoient les présens qu'on ne manquoit gueres de leur apporter pour les corrompre. Cet usage d'environner *Lycus* à ce dessein passa en proverbe.

A peine le vieux Juge pour achever de réduire son Tribunal domestique sur le pied du Tribunal public a-t-il demandé un sacrifice, suivant l'usage, afin de faire l'inspection des entrailles, qu'on entend chez Racine, les cris des valets qui courent après un chien qui a volé un fromage.

P E T I T J E A N .

† Tout est perdu.... Citron....

Votre chien.... vient là bas de manger un chapon.

‡ Rien n'est sûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte.

* SUIDAS.

† Les *Plaideurs*, Act. II. Sc. XIV.

‡ RACINE apparemment a voulu imiter ARISTOPHANE jusques dans ses Parodies. Car le Poëte François par ce vers burlesque parodie un des plus beaux morceaux de MALHERBE

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon pere une cause. Main forte ;
Qu'on se mette après lui : courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux : un amené sans scandale suffit.

LEANDRE.

Ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique :
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

Voilà l'idée d'Aristophane. Mais le

dans l'Ode à Henri IV. sur le voyage de Sé-
dan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
*Rien n'est sûr en son rivage
Ce qu'il trouve il le ravage,*
Et traînant comme buissons
Les chênes & leurs racines
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.
Tel & plus épouventable
S'en alloit ce conquérant
A son pouvoir indomptable
Sa colere mesurant.
Son air avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace,
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les Cieux.

Grec la pousse beaucoup plus loin que le François. Celui-ci se foutient par un épisode à notre maniere : celui-là remplit tout le reste de la Comédie de ce jugement ridicule. Aussi devoit-il être beaucoup plus agréable pour les Athéniens que pour nous par les allusions fréquentes que fait Aristophane à toutes les formalités du Barreau d'Athènes sur les moindres bagatelles.

Les préparatifs se font avec beaucoup de cérémonies comiques. On apporte diverses choses, des tablettes, des vases pour les suffrages, des branches de myrte, de l'encens, & du feu, toutes choses qui donnent lieu à des plaisanteries propres de ce tems-là. On fait une invocation aux Dieux, mais fort maligne. Car on demande pour Philocléon, ou plutôt pour tous les Juges d'Athènes qu'il représente, un esprit plus doux & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent impitoyablement.

Après cette cérémonie Bdelycléon appelle les Juges, comme si la chose étoit fort sérieuse, en menaçant de ne plus recevoir personne, quand la cause sera commencée. Le Thesmothete *, c'est-

* Les Magistrats qu'on appelloit Thesmo-

à-dire le valet qui fait le personnage de ce Magistrat, dit en deux mots. » Écou-
 » tez le crime dont le chien Cidathé-
 » nien * accuse le nommé Labès chien
 » Exonien. Le fait est un fromage de
 » Sicile excroqué. La peine se bornera
 » aux écrivies. »

Voilà précisément la formule dont on se servoit pour établir le délit, & pour commencer la plaidoirie. Il paroît impertinent que des chiens soient les Avocats ou les Parties, l'un demandeur, & l'autre défendeur. Mais il ne faut pas croire qu'Aristophane s'en tînt à l'écorce. Ces chiens dont le pays est nommé étoient deux plaideurs réels que le Poëte avoit en vue, & que les Spectateurs connoissoient. Sous le nom de Labès il faut entendre Lachès homme important dans l'Etat (comme nous l'avons dit) qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par

thetes (nom tiré du pouvoir de porter des loix) connoissoient des accusations & des plaintes. Ils portoient la parole sur ces sortes d'affaires. Mais leur principal office étoit de revoir les Loix chaque année, & de les corriger, suivant le besoin par des interprétations convenables.

* Cidathène, Exone, Bourgs de l'Attique.

un présent de fromages. Le chien accusateur pourroit bien peut-être désigner Aristophane lui-même qui étoit Cida-thénien. Avec cette clef on doit passer au Poëte mille plaisanteries qui n'auroient nul sel sans cela, & qui avec cela même n'en ont gueres pour nous, parce que nous avons perdu la trace de quantité de circonstances & de menus faits qui y donnoient un tout autre prix. Racine n'a pas eu l'avantage d'Aristophane. Le coupable dans les *Plaideurs* n'est réellement qu'un chien. C'est pour cela sans doute que ce morceau a trouvé des critiques, quoiqu'il n'ait pas laissé de réjouir la Ville & la Cour *. Tout le plaisant des *Plaideurs* consiste donc uniquement dans la folie d'un homme de robe qui fait le Juge dans sa maison, comme le Malade imaginaire se fait recevoir Médecin, pour être le sien. Quant au plaisant des *Guespes*, il consiste non-seulement en cela même, mais encore dans le procès allégorique des deux chiens.

Malgré cette duplication d'objets qui renferment des mysteres assez fins, il seroit peu agréable de suivre vers à vers

* Voyez la Préface de RACINE.

cette Scène , où un chien jappe & parle , où le Juge boit & mange , & fait des bouffonneries , où les témoins sont des meubles de cuisine , où enfin tout est puérite & bas comique en apparence. Un trait remarquable , c'est que quand l'Avocat du chien accusateur fait valoir l'énormité du vol (un fromage , & un fromage de Sicile !) Philocléon trouve ce cas d'autant plus odieux , que le ravisseur n'a pas fait part du vol à son Juge : grande injustice ! Il y a encore quantité de petites circonlocutions qui font entendre nettement qu'il s'agit de Lachès , & que ce Général avoit fait sa main dans la Sicile. Sur quoi Philocléon trouve le fait si notoire , qu'il croit en avoir assez pour juger sans entendre l'accusé. Celui-ci , en effet , ne répond rien & demeure muet (dit le Juge) comme fit autrefois Thucydide. C'est qu'un Thucydide , autre que l'Historien , & fils de Milésias , homme qui joua un grand rôle à Athènes du tems de Périclès dont il étoit l'ennemi déclaré , fut soupçonné & accusé de trahison ; & comme il ne dit rien pour sa défense , il fut banni par l'ostracisme.

Bdelycléon pour faire les choses plus régulièrement , & ne pas laisser périr un

accusé fans défense, se fait l'avocat du chien. Il commence par un exorde sérieux comique, & continue sur ce ton, en imitant, comme il y apparence, quelque avocat à la mode. Tout ce plaidoyé est du même goût que celui de Racine, hormis qu'il ne bat pas la campagne. C'est que ce n'étoit pas l'usage des Orateurs Athéniens. A la fin l'on apporte les petits du chien pour émouvoir le Juge, comme dans les *Plaideurs*. Il feint d'être attendri; mais quand ce vient à jeter le suffrage, il demande le vase de condamnation*. On lui donne l'un pour l'autre, de sorte qu'il absout en croyant condamner.

Le vieillard impitoyable est presque pamé d'étonnement. Il ne sçauroit revenir de sa surprise & de sa douleur. Avoir fait grace, c'est pour lui une tache qu'il ne conçoit pas. Il en demande pardon aux Dieux, & par-là il acheve le comique & le ridicule qui tombe à plomb sur la dureté des Juges Athéniens. Cependant son fils lui persuade de se retirer. » Venez, dit-il, j'aurai soin de » vous amuser par toutes sortes de plai-

* Il y avoit deux vases; dans l'un on jettoit les suffrages favorables, dans l'autre les contraires.

» sirs. Vous irez aux festins, aux bals,
 » aux spectacles. Laissez-là les jugemens,
 » & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus
 » vous duppe désormais. »

Le Chœur fait ici sa digression ou son discours aux spectateurs en les priant d'abord de ne pas prendre dans un mauvais sens tout ce spectacle. Ensuite parlant librement en faveur du Poëte, il dit qu'Aristophane a lieu de se plaindre de l'assemblée *, lui qui s'étoit livré & consacré au divertissement des Grecs, jusqu'à donner ses pièces à d'autres pour les jouer, lui qui loin de faire sa cour à personne & d'épargner les ridicules, n'avoit paru sur le Théâtre que pour attaquer le plus redoutable homme de l'Etat; cet homme à voix de torrent, ce monstre devant qui tout trembloit, & qui n'a pu le corrompre par les présents, ni le contenir par la crainte, en un mot Cléon †. Aristophane, à l'en

* A cause de la représentation des *Nuées* qui avoit mal réussi l'année précédente. SCHOL.

† Le Poëte se compare en ceci à Hercule, qui sans s'arrêter aux hommes, a osé luter avec des monstres. Il dit la même chose dans un autre discours, & par-tout il regarde comme un exploit des plus hardis, son audace à attaquer Cléon.

croire, a tout bravé & tout osé en faveur du peuple, qui pourtant n'a pas goûté l'année précédente la pièce des *Nuées*, une des meilleures au sentiment du Poëte. Ce morceau confirme nettement le Scholiaſte, & l'ancien auteur de la préface Grecque, qui aſſurent la date des *Gueſpes* telle que nous l'avons fixée, un an après celle des *Nuées*.

Dans le reſte de ce diſcours, qui comme les autres de ce genre prend différens noms peu néceſſaires à ſçavoir, le Chœur rend raiſon de ſa maſcarade. Les vieillards ſont devenus Gueſpes pour marquer la promptitude des Athéniens à ſe défendre des ennemis, qui ont osé mettre la main dans la ruche. La Perſe a éprouvé leur courage & le danger qu'il y avoit à les irriter. Cette première comparaifon eſt flatteuſe pour Athènes; mais il en ſuit une autre qui a bien l'air d'une raillerie. La République, dit-on, n'eſt en effet qu'un eſſain. Le peuple eſt colere comme les Gueſpes: comme elles les Athéniens ont leurs ouvrages & leurs occupations toutes pareilles. Une partie fait la cour à l'Archonte: une autre s'attache au Tribunal des onze*: les uns

* Le Tribunal des onze conſiſtoit dans onze

vont au Barreau ; les autres se traînent dans la ville comme des vermissaux pour aller à leur tribunal : car tout étoit tribunal , à entendre Aristophane , & il y en avoit en effet un trop grand nombre. Enfin , il y a , dit-il , des frêlons qui vivent du travail d'autrui ; il entend les Orateurs & les intrigans , comme Cléon , & par-là il rend complete la comparaison des Athéniens avec un es-fain.

ACTE I V.

Comme Philocléon a consenti de changer son train de vie , en s'abandonnant à la conduite de son fils , celui-ci conjure son pere de quitter son vieux manteau de Juge , & de prendre un vêtement plus sortable ; en un mot de se mettre comme les honnêtes gens. C'est un jeu de Théâtre relevé par des plaisanteries dont il est difficile de démêler le fin , bon ou mauvais. Il en est de même de quelques contes que fait le vieillard en s'exerçant aux manieres du bel usage. Cela rend ridicule ceux qui se

Juges , qui connoissoient plus particulièrement des vols , des brigandages & des prisonniers de toute espèce.

donnent pour faiseurs de contes & pour diseurs de bons mots, tels qu'on en trouvera dans la suite qui en faisoient profession. Les récits de Philocléon consistent dans des allusions, & sentent toujours les manieres du barreau, dont il ne sçauroit se défaire. Son fils lui explique comment il faut s'y prendre pour briller à table en homme du bel air. Il feint que les convives du festin où on l'attend sont Théorus, Eschine, Phanus, Cléon, & Acesterus mauvais Poëte Tragique. Il exhorte donc son pere à chanter des airs dignes d'eux, & il commence lui-même : ce qui donne lieu de tirer sur Cléon, sur Théorus, & sur chacun des prétendus conviés. Le pere & le fils sortent aussi-tôt pour aller au festin. Le Chœur qui reste fait en peu de mots des satyres violentes contre Amyntas, soit l'Archonte, soit l'autre dont nous avons parlé, contre la table somptueuse du riche Léogoras, contre la pauvreté d'Antiphon si grand homme d'ailleurs, contre un Automene & ses trois fils, enfin contre Cléon. La propreté affectée, l'avidité & les débauches horribles sont les traits dont il les note en passant. Racine n'a rien tiré de cet Acte ni du suivant, & il s'est

borné à peindre un Juge insensé, au lieu qu'Aristophane lui fait changer de vie dans les deux derniers Actes, où il le rend un débauché & un furieux de grave Magistrat qu'il étoit.

A C T E V.

Bdelycléon est bien puni d'avoir voulu guérir son pere de sa folie de juger, par celle de boire : car tout cet Acte représente un vieillard yvre, avec des couleurs qu'il ne sied pas d'examiner de près. Un valet roué de coups vient annoncer au Chœur l'yvresse où il a laissé son maître, & tout ce qui s'est passé dans le festin où étoient Ippylus, Antiphon, Lycon, Lysistrate, Théophraste, & Phrynicus, tous gens gueux & notés, à ce qu'on fait entendre. Il raconte enfin les incartades que fait Philocléon à tous ceux qu'il rencontre dans son chemin. Son fils, en effet, qui le ramene a beau faire pour le rappeler au bon sens, il ne peut en venir à bout ; & le pere rend au fils tout ce que le fils lui avoit dit pour l'engager à se donner du bon tems. Plusieurs personnes qu'il a insultées le suivent & demandent justice. Euripide est de ce nombre. Phi-

locléon se moque d'eux & se tire d'affaire en petit maître. C'est un quadre dont s'est servi Aristophane pour railler plus comiquement les jeunes gens, en mettant toutes leurs impertinences sur le compte d'un vieillard, qui prend leur caractère jusqu'à danser dans les rues. Il n'est pas de la décence d'en dire davantage : & d'ailleurs on ne sçauroit en tirer rien de fort utile ; sans compter l'obscurité de quantité de satyres, qui sont des énigmes impénétrables, particulièrement au sujet des Poëtes Tragiques.

Fin du Tome V.

